N° 349 — Tome XCV 1er Janvier 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY,
GUSTAVE COHEN, HENRY-D. DAVRAY, RENÉ DESCHARMES, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, DOCTEUR GUÈDE, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, LOUIS LE CARDONNEL,
TRISTAN LECLÈRE, ROGER LÉVY, JEAN MARNOLD, MARCEL MONTANDON,
JEAN NOREL, J. NOVICOW, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
CARL SIGER, ANDRÉ SPIRE, PAULINE VALMY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 349. — 1er JANVIER 1912

J. Novicow	*A propos du Darwinisme social. (Réponse à M. Jules de Gaultier.)*	5
André Rouveyre	*Visages : LXXIX. Max Nordau*	29
Louis Le Cardonnel	*Aux Aïeux d'Irlande*, poème	30
Docteur Guède	*Casanova et son évasion des Plombs.*	34
Gustave Cohen	*La Renaissance du Théâtre breton et l'Œuvre de l'abbé Le Bayon*, (fin)	56
André Spire	*Poèmes*	75
René Descharmes	*Autour d'un petit livre oublié : A propos du centenaire de Franz Liszt*	80
Pauline Valmy	*Les Bérille* (VIII-X), roman	107

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Lettres à l'Amazone*	141
Rachilde	*Les Romans*	143
Jean de Gourmont	*Littérature*	149
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	155
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	160
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes.*	164
Carl Siger	*Questions coloniales*	167
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	173
R. de Bury	*Les Journaux*	181
Jean Marnold	*Musique*	185
Gustave Kahn	*Art moderne*	190
Tristan Leclère	*Art ancien*	194
Henri Albert	*Lettres allemandes*	198
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	203
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	208
Roger Lévy	*Variétés : Une ville d'eaux sous la Révolution*	215
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : L'abbé Delille et Leconte de Lisle. L'abbé Delille et M. Anatole France. Alfred de Musset et le Président Grévy. Les Zarfs du Sultan. Le Sultan et « Ubu Roi »*	218
Mercure	*Publications récentes*	220
—	*Echos*	221

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

H. DARAGON, éditeur, 96, 98, rue Blanche, PARIS

e plus grand effort littéraire
a série la mieux documentée
a collection la plus belle
es livres les mieux étudiés

DU SIÈCLE

C'est L'ENCYCLOPÉDIE DE L'AMOUR

Qui comprendra 50 volumes.

mmaire : Traité magistral des Mœurs touchant au mariage, à l'adultère, à la prostitution, dans tous les pays du monde, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Augmenté d'une partie anthologique relative aux poèmes d'amour — Chants nuptiaux — Contes et traditions — Anecdotes historiques et histoire nationale des amoureux légendaires. Publié par une société de folkloristes, d'historiens, de littérateurs, de poètes, d'explorateurs, d'hommes de lettres, sous la direction de Marius Boisson.

Chaque volume tiré sur papier vergé d'Ecosse sera illustré d'un frontispice gravé et mprendra au minimum 200 pages. — PRIX de chaque volume..... 6 fr.

Il a été fait pour les bibliophiles un tirage spécial sur papier des Manufactures impéles du Japon, à 20 ex. numérotés et signés par l'auteur et l'éditeur, comprenant une te de 6 états du frontispice — 3 avant la lettre (en rouge, bleu, vert), 3 avec la lettre ir, rouge, vert), au prix de..... 15 fr.

Vient de paraître, le 1er volume.

E MAROC, par Ch. Houel (Correspondant de guerre au Maroc et en Tripolitaine) 1 vol. in-8°, 200 pp., frontispice gravé..... 6 fr.
o ex. sur papier du Japon, avec 6 états du frontispice..... 15 fr.

Pour paraître le 15 Janvier :

'ESPAGNE, par F. Perrez. 1 vol. in-8°, 200 pp., frontispice gravé..... 6 fr.
20 ex. sur papier du Japon, avec 6 états du frontispice..... 15 fr.

Paraîtront successivement à raison de 2 volumes par mois :

Turquie, par G. Le Rouge. — L'Egypte, par . — L'Angleterre, par V. Dand. — La Bolivie, par C. Marrin. — La France, par M. Boisson. — La Tunisie, par G. Le Rouge. — L'Allemagne, par F. Mitton. — Le Brésil, par Perrez.

TEXTES INÉDITS

Vient de paraître :

Année - PARIS GALANT pour 1912 - Almanach suave, littéraire et artistique, orné de 150 eproductions — C'est le plus bel almanach..... 0 fr. 90

remier essai de Bibliographie sur la Flagellation..... 0 fr. 50

GRATIS

Catalogues de livres neufs et d'occasion — Excellentes occasions, La plupart des ouvrages sont annoncés avec sommaire détaillé.

Le Bibliophile Parisien n° 1. — **500** nos sur Sciences Occultes. Franc-Maçonnerie. — Sociétés ecrètes. — Histoire — Napoléon. Révolution. — Louis XVII — Curiosa.

Le Bibliophile Parisien n° 2. — **814** nos sur Ana. — Argot. Héraldique. — Ex-libris. — Histoire. — Louis XVII — Franc-Maçonnerie. — Sociétés secrètes. — Sciences occultes. — Romans. Littérature. — Flagellation.

Le Bibliophile Parisien n° 3. — **1.200** nos sur Sciences occultes. Franc-Maçonnerie — Sociétés secrètes. — Magnétisme — Argot. Héraldique — Décorations. — Flagellation. — Curiosa. — Baisers. Histoire. — Littérature. — Louis XVII. — Révolution.

Chacun de ces catalogues est tiré à 25.000 exemplaires

chat de Bibliothèques sur les Sciences occultes, la Franc-Maçonnerie, les Sociétés secrètes et les Grandes Collections — Livres d'amateurs.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, boul. Saint-Germain, Paris (6e)

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGE

Dirigée par Th. RIBOT, membre de l'Institut, professeur honoraire au collège de France
(37e année, 1912). — Paraît tous les mois.
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 30 fr., départ. et étranger, 33 fr.
La livraison, 3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. G. MONOD, membre de l'Institut, et Ch. BÉMONT
(37e année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 30 fr., départements et étranger, 33 fr.
La livraison, 6 fr.

REVUE DES ÉTUDES NAPOLÉONIENNES

Dirigée par E. DRIAULT
(1re année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : France, 20 fr. — Étranger, 22 fr. — La livraison, 4

REVUE DU MOIS

(7e année, 1912). — Paraît tous les mois
Direct. : Emile BOREL, professeur à la Sorbonne, sous-directeur de l'Ecole normale supérieu
Abonnement *(du 1er de chaque mois)* : Un an : Paris, 20 fr. départements, 22 fr., étranger, 25
Six mois : Paris, 10 fr., départements, 11 fr., étranger, 12 fr. 50. — La livraison, 2 fr. 25.

ATHENA

Revue publiée par l'Ecole des Hautes Etudes sociales
(2e année, 1912). — Paraît tous les mois (Août et Septembre exceptés)
Abonnement *(du 1er de chaque mois)* : Un an : France et Alsace-Lorraine, 15 fr.
Étranger, 20 fr. — La livraison, 2 fr.

REVUE ANTHROPOLOGIQUE

(22e année, 1912). — Paraît tous les mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : France et étranger, 10 fr. — Le numéro, 1 fr.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

Rédacteur en chef : Yves GUYOT, ancien ministre
(71e année, 1912). — Paraît tous les mois
Abonnement *(du 1er de chaque trimestre)* : Un an : France, 36 fr., Six mois, 19 fr.
Union postale : Un an, 38 fr. Six mois, 20 fr. Le n°, 3 fr. 50

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

Rédacteur en chef : M. ESCOFFIER, professeur à l'Ecole des Sciences politiques
(27e année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 18 fr., départements et Etranger, 19 fr.
La livraison, 3 fr. 50

BULLETIN DE LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANC

(1re année, 1911-1912). — Paraît tous les trois mois.
Abonnement *(du 1er Octobre)* : Un an : France et Étranger, 14 fr. — La livraison, 4 fr.

Envoi gratuit de livraisons spécimens sur demande.

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, Rue de Furstenberg

PARIS (VI^e^)

TÉLÉPHONE 827-96

VIENT de PARAITRE

dans la série du

Coffret du Bibliophile

COLLECTION D'ŒUVRES RARES ET CURIEUSES
EN JOLIS VOLUMES D'AMATEUR, SUR PAPIER HOLLANDE,
TIRÉS A PETIT NOMBRE ET NUMÉROTÉS

Le Libertin de qualité.....
Les Cousines de la Colonelle.
La Secte des Anandrynes....
Souvenirs d'une Cocodette...
La Belle Alsacienne.....
Lettres d'un Frère à son Elève
Le Joujou des Demoiselles...
Portefeuille d'un Talon Rouge
Histoire secrète des Ebugors.
Parapilla.....
Le Petit Neveu de Grécourt..
Un Eté à la Campagne.....
Dialogue du Zoppino.....
Thérèse Philosophe.....

Chaque ouvrage sur papier de luxe et sous étui fcs : 6 franco contre mandat chèque timbres

DEMANDER LE NOUVEAU CATALOGUE
AVEC LES NOTICES ET PROSPECTUS DÉTAILLÉS

ALBERT SAMAIN

Au Jardin de l'Infante. Volume in-8 raisin sur papi vélin à la forme. Frontispice
Aug.-H. Thomas. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés... 12
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25

PAUL CLAUDEL

Théâtre. Première Série. III. La Jeune fille Violaine. L'Échang
Vol. in-18..... 3 5

LAFCADIO HEARN

La Lumière vient de l'Orient. Essais de Psy chologie jap
naise. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18..... 3 5

LÉON SÉCHÉ

Les Amitiés de Lamartine. Première Série. (Lou de Vignet. Eléonor
de Canonge, Marianne-Elisa Birch. Caroline Angebert.) Documen
inédits. Vol. in-18..... 3 5

H.-G. WELLS

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Hena D. Davray et B. Kozakiewic
Vol. in-18..... 3 5

GÉRARD DE NERVAL

Correspondance (1830-1855). Avec une Intr duction et d
Notes par Jules Marsan. Vol. in-18..... 3 5

JEAN VARIOT

L'OEuvre d'Elémir Bourges. Vol. in-18..... 1

ÉMILE MAGNE

Voiture et les Origines de l'Hôtel d Rambouillet, 1597-1635. Portraits et Doc ments inédits.
Vol. in-18..... 3 5

MARCEL COULON

Témoignages. Deuxième Série. (Plaidoyer pour Renan. Octav Mirbeau chauffeur. Les Assises de Remy
Gourmont. L'Esprit du passé chez Loti. Deux aspects d'Anatole Franc
Bourdelle. Le Rôle du Mercure de France. Le Protestantisme d'A
dré Gide. Relisons Zola. L'Enfance de Gambetta.) Vol. in-18. 3 5

ANTONINE COULLET

L'Envolée, poèmes. Vol. in-18..... 3 5

ANDRÉ ROUVEYRE

Mort de l'Amour, avec, en appendice, une prose Jean Moréas. Album de 40 pages in
sur papier d'Arches..... 10

Lettres de Vincent Van Gogh
à Émile Bernard

Texte intégral donné pour la première fois
avec cent reproductions de dessins et tableaux

Chez AMBROISE VOLLARD
6, rue Laffitte, 6
PARIS

Prix : 25 francs.

Quarante exemplaires numérotés sur Japon
à Cent francs.

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

JEAN MORÉAS

ÉMILE VERHAEREN, RAYMOND DE LA TAILHÈDE

HUGUES REBELL, P.-N. ROINARD

GUILLAUME APOLLINAIRE, JULES ROMAINS, ANDRÉ SALMON

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER : *sur* ALBERT FLEURY

ALBERT FLEURY

MARCEL COULON : *sur* PIERRE LOTI, GASTON DANVLILE

TRISTAN LECLÈRE (KLINGSOR), HENRIETTE CHARASSON

ÉMILE COTTINET, JEAN-RICHARD BLOCH, GEORGES DUHAMEL

JULES BORÉLY : *sur* CÉZANNE, JOHN KEATS

FRITZ VANDERPIJL, JEAN METZINGER : *Étude sur* ALEXANDRE MERCEREA

PAUL FORT

TOME XXVII
Septième année

OCTOBRE-NOVEMBRE
DÉCEMBRE 1911

ADMINISTRATION : *15, RUE RACINE, PARIS*

Aux Éditions de "VERS ET PROSE"

Pour paraître le 15 Janvier 1911 :

Montlhéry-la-Bataille

Par PAUL FORT

Un volume in-18..... 3 fr. 5

Dépositaire général : **Eugène FIGUIÈRE**, 7, rue Corneille, PARIS.

BRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

AROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique enregistrant chaque mois, dans l'ordre alphabétique, toutes les manifestations de la vie contemporaine; tient au courant de tout sous la forme la plus pratique et forme le complément indéfini du Nouveau Larousse illustré et de toutes les encyclopédies.

Principaux articles du n° de Janvier

afeuse (*Techn.*), par M. PIERRE MONNOT
ler (*Biogr.*), par M. JEAN DE CHAON.
suet (MONUMENT A), par M. J.-M. DELISLE.
ddhisme et Légende chrétienne (*Hist. relig.*), par M. E. PONTHIÈRE.
tagne à la France (MONUMENT DE L'U-ON DE LA), par M. J.-M. DELISLE.
alerie (RÈGLEMENT NOUVEAU), par le C^l LE MARCHAND.
r maître (*Théât.*), par M. G. HAURIGOT.
atorium (*Médec.*), par le D^r LUCANI.
imitation (*Historique*), par M. R. BLAI-NAN.
ctions mentales dans les sociétés férieures (*Philos.*), par M. E. VAN BIÉ-A.
rmi (*Biol.*), par M. A. ACLOQUE.
ycinet (SOUVENIRS DE) [*Hist.*], par M. NRI WELSCHINGER.
ce (LA QUESTION DE LANGUE EN) [*Philol.*], r M. MAURICE ENOCH.
ire (UNIFICATION DE L'), par M. JEAN ASCART.
mme qui a perdu son moi [L'] (*Littér.*), par LOUIS COQUELIN.
onde [LA] (*B.-Arts*), par M. TRISTAN CLÈRE.
ener (*Biogr.*), par M. JACQUES MOZEL.
delle (CH.) [*Bibliogr.*], par M. LA RRIE.
Madame de Genlis [*Littér.*], par M. J. BOMPARD.
Monsieur Purgon [*Théât.*], par M. M. MARCILLE.
Northcote [BARON] [*Biogr.*], par M. HENRI TRÉVISE.
Poschinger [*Biogr.*], par M. GEORGES TREFFEL.
Quand Barras était roi (*Hist.*), par M. A. GAYOT.
Quarante-cinq années de ma vie (*Hist.*), par M. JACQUES BOMPARD.
Schley (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.
Scutigère (*Zool.*), par M. JEAN DE CHAON.
Sibéria (*Mus.*), par M. STAN. GOLESTAN.
Sous-Marin, par le Commandant HEROU.
Théorie cosmogonique du professeur Svante Arrhenius, par le professeur ALPHONSE BERGET.
Toxophore [*Biol.*], par le D^r LAUMONIER.
Typhon [*Théâtr.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Veuve joyeuse (LA) [*Théâtr.*], par M. G. HAURIGOT.
Widmann [*Biogr.*], par M. E. PONTHIÈRE.
Winterer [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
Ziem [*Biogr.*], par M. J.-M. DELISLE.
Zinder [*Géogr.*], par M. GEORGES TREFFEL.

numéro illustré de 58 gravures et contenant une planche hors texte, **75 ce nt.**

ABONNEMENT D'UN AN

nce ..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

Le LAROUSSE MENSUEL paraît le premier samedi de chaque mois

IBLIOTHÈQUE LAROUSSE

elles éditions illustrées des chefs-d'œuvre de la littérature française

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

STENDHAL : LE ROUGE ET LE NOIR

Deux volumes in-8 illustrés de 4 gravures hors texte, avec notes par **C. Striensky**
aque volume broché, **1** fr. ; relié toile souple..... **1 fr. 30**
s deux volumes réunis en un seul, reliure demi-peau, tête dorée..... **4 fr. 50**

THOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVII^e SIÈCLE

ux volumes in-8 illustrés de 45 gravures, dont 8 hors texte, et 51 autographes, avec biographies
tes par **Gauthier-Ferrières.** Chaque vol. br., **1** fr., rel. toile souple..... **1 fr. 30**
s deux volumes réunis en un seul, reliure demi-peau, tête dorée..... **4 fr. 50**

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

A PROPOS DU DARWINISME SOCIAL

RÉPONSE A M. JULES DE GAULTIER

—

I

Deux phénomènes simultanés se produisent constamment dans le domaine de la biologie : l'alliance et le combat. Lorsque deux êtres entrent en contact, si l'association augmente leur intensité vitale, l'association, l'emporte ; si la lutte augmente davantage l'intensité vitale du plus puissant, la lutte l'emporte. C'est par suite de l'accroissement d'intensité vitale produit par l'association que se sont formés les organismes polycellulaires, c'est-à-dire les êtres vivants que nous pouvons observer à l'œil nu et qui, depuis le plus infime insecte jusqu'à l'homme, peuplent le globe terrestre par centaines de milliards. Tous les métazoaires sont des associations de cellules.

En même temps que certaines unités augmentent leur intensité vitale en s'unissant, d'autres l'augmentent en se combattant. Les loups devraient tous mourir s'ils ne tuaient pas les agneaux. Par suite de ce nouveau phénomène, la nature est un vaste champ de carnage, où chaque être vit au détriment d'un autre. Les semblables s'allient, les dissemblables se combattent. La manière la plus avantageuse pour l'homme d'exploiter son semblable est d'en faire un associé. L'association de tous les hommes (la fédération du genre humain) donnera à chaque individu le maximum de bien-être réalisable sur la terre. Donc l'état naturel, normal, sain et rationnel, est, pour l'homme, l'association avec tous ses semblables. La guerre, qui

produit la dissociation entre les hommes, est un état contre nature, anormal, pathologique et irrationnel.

M. Jules de Gaultier, dans un article qu'il consacre à ma *Critique du Darwinisme social* (1), traite les faits que je viens d'exposer de conception idéologique. Il dit que cette conception ne correspond pas à la réalité des choses, et qu'elle est inspirée par la *sensibilité*, par ce fonds de christianisme qui subsiste toujours en nous, même lorsque nous sommes devenus libres penseurs. L'idée que l'état naturel du genre humain serait l'alliance et non le combat est, selon M. de Gaultier, un dogme et nullement une vérité scientifique démontrée par l'étude objective des faits extérieurs. On peut y croire par une opération de la foi, mais on est obligé alors de dire, comme Tertullien: *credo quia absurdum.*

Puisque ma conception des choses extérieures est subjective, donc fausse, il faut qu'on puisse lui opposer une autre conception, objective et donc vraie. Quelle est celle que M. de Gaultier considère comme telle? Il l'expose dans les termes suivants : « La vie se donne à nous pour ce que la réalité concrète nous montre qu'elle est, pour un jeu alterné d'associations qui n'a point d'issue, pour un va et vient sans fin, pour un antagonisme irréductible, mais qui fomente, comme un moyen de son ampleur, des alliances entre les éléments qui se ressemblent et qui s'agglomèrent contre d'autres blocs formés sur les bases d'une ressemblance opposée (2). »

Ainsi voilà la conception que M. de Gaultier donne comme vraie et réaliste pendant qu'il considère la mienne comme purement sentimentale, donc idéologique.

Mais comment M. de Gaultier ne s'aperçoit-il pas que sa conception est exactement semblable à la mienne ? Moi aussi je soutiens qu'il y a dans la nature des antagonismes irréductibles, entre les êtres qui se servent de gibier les uns aux autres, moi aussi je soutiens qu'il y a « des blocs formés sur la base d'une ressemblance » qui luttent éternellement « contre d'autres blocs fondés sur une ressemblance opposée ». La seule chose qui me sépare de M. de Gaultier, c'est que, pour lui, la *nationalité* forme le bloc par delà lequel l'association n'est plus avantageuse, tandis que pour moi le bloc qui pro-

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er septembre 1911.
(2) *Mercure de France* du 1er septembre 1911, p. 88.

cure l'avantage majeur, c'est l'humanité entière, associée pour lutter contre les autres espèces animales (microbes pathogènes, etc.) et contre le milieu physique (intempéries des saisons, etc.).

M. de Gaultier me reproche d'être idéologue, c'est-à-dire de former ma conception de l'univers sur des tendances subjectives provenant de ma sensibilité. J'ai éprouvé exactement la même impression en lisant son article. Sa conception des faits extérieurs provient également de la sensibilité. Elle découle d'un sentiment : le patriotisme.

M. de Gaultier s'imagine que les nationalités disparaîtraient complètement au sein de la fédération universelle. Si elle venait à s'établir, il n'y aurait plus ni Angleterre, ni Italie, ni France, mais une informe et insipide bouillie où se perdraient toutes les particularités intellectuelles et morales qui font l'individualisme et la gloire des nations. Evidemment, un pareil état de choses lui fait horreur. Il ne voudrait pas qu'une personnalité telle que la France vienne à s'évanouir. M. de Gaultier a mille fois raison. Il faut tenir de toutes ses forces à l'individualité de la patrie, surtout quand on a le bonheur d'appartenir à une patrie aussi brillante, aussi fière et aussi glorieuse que la France.

Mais l'erreur de M. de Gaultier consiste à croire que les patries n'auraient pas pu se former sans la guerre et qu'elles se déformeraient au sein de la fédération du genre humain.

Pour exposer comment se forment les nationalités, il faudrait de nombreux volumes, il faudrait justement un cours complet de sociologie. Je ne puis même pas me permettre ici la plus légère esquisse d'un si vaste sujet. Aussi je me contenterai de présenter un seul argument.

Imaginons que, depuis les temps quaternaires, c'est-à-dire depuis au moins un demi-million d'années, il ne se soit jamais produit *un seul* homicide, ni entre individus, au sein des collectivités, ni entre collectivité, au sein de l'humanité. Est-ce à dire que, dans ce cas, les nationalités ne se seraient pas constituées? Un simple moment de réflexion suffit à faire comprendre qu'elles se seraient constituées inévitablement.

En effet, l'absence d'homicides n'aurait pas empêché l'homme de ressentir les tourments de la faim et du froid. Alors, pour subvenir aux besoins de la nourriture, du vêtement et de l'ha-

bitation, la production économique se serait développée comme elle s'est développée avec les homicides. L'homme aurait été poussé à inventer la charrue, le char, la locomotive et les autres innombrables machines dont il se sert aujourd'hui pour cultiver les champs, pour tisser les étoffes, pour bâtir les maisons et pour transporter les matériaux. Tout le monde comprend que l'absence d'homicides n'aurait empêché en rien le développement de la richesse ; tout le monde comprend, au contraire, qu'elle l'aurait grandement accéléré et que, si l'homicide n'avait jamais été pratiqué, nous aurions déjà un bien-être que nous ne réaliserons peut-être pas avant cinq ou six mille ans.

D'autre part, parce qu'ils ne se seraient pas massacrés les uns les autres, les hommes seraient-ils devenus muets, auraient-ils été incapables d'éprouver les voluptés divines de l'amour et ces hautes envolées dans l'idéal et le rêve qui constituent les jouissances les plus admirables de l'âme ?

Comme l'homme ne serait pas devenu muet sans l'homicide et comme il n'aurait pas perdu la faculté de se déplacer, par suite de la sécurité universelle (1), les contacts entre les hommes étant constants, certains idiomes, plus favorisés que d'autres, se seraient imposés, à titre de langues plus ou moins générales. C'est ce qui est arrivé au toscan qui s'est répandu sur l'Italie entière. L'ensemble des individus parlant ces langues générales et possédant d'autres ressemblances intellectuelles et éthiques constituent précisément des *nationalités*. Elles se seraient parfaitement formées sans homicides, parce que le jeu des facteurs économiques et psychologiques qui les constitue n'a absolument rien de commun avec les massacres et les tueries. Pour les personnes peu initiées aux sciences sociales, les nationalités naissent de la façon la plus simple : un chef de guerre se met à la tête d'une armée, il fait des conquêtes, il fonde un Etat. Alors ses nouveaux sujets adoptent sa nationalité. Le roi de France a conquis le Languedoc, le Languedoc est devenu français. Si le roi de France n'avait pas conquis successivement, à la suite de sanglantes batailles, les provinces de son royaume, il n'y aurait jamais eu de nationalité française.

(1) C'est le contraire qui est la vérité. La fréquence des voyages est en raison directe de la sécurité. Si chacun de nous était sûr d'être tué au sortir de sa maison, personne ne bougerait ; la circulation sociale serait complètement supprimée.

Cette manière enfantine de comprendre les faits n'a qu'un seul défaut : elle est complètement fausse. Les annexions politiques et les assimilations nationales sont des faits complètement différents et peuvent même être, parfois, des faits opposés. Il peut y avoir assimilation sans annexion politique (comme les Wallons belges qui deviennent de plus en plus Français) ; il peut y avoir annexion politique sans la moindre assimilation nationale (comme les Polonais, qui ne deviennent Russes dans aucune mesure). La dynastie d'Othman a fait de nombreuses conquêtes ; elle a organisé un grand Etat. Mais les populations de cet Etat ne sont nullement amalgamées avec les dominateurs et, depuis le XIV^e^ siècle, elles restent aussi réfractaires aux Turcs qu'au premier jour de leur soumission. L'absence de la guerre n'aurait donc pas empêché les nationalités de se former et la guerre n'a formé les nationalités à aucun moment de l'histoire. Les nationalités se forment par suite d'un processus psychique (extension d'une langue et d'une culture), tandis que la guerre est un fait physiologique (l'homicide).

Voyons maintenant si la fédération universelle déformera les nationalités actuellement existantes.

En premier lieu, M. de Gaultier ne pourra pas contester qu'à l'époque fédérale les peuples seront beaucoup plus riches. A part tout le reste (abolition des douanes et des entraves de toute sorte à la production, par exemple), il y aura les immenses ressources fournies par la suppression des dépenses militaires. Or la nationalité est une fleur délicate qui peut pousser seulement sur la tige très haute de la richesse publique. L'homme, préoccupé du pain quotidien, a peu de temps pour cultiver son intelligence. La nationalité et la culture intellectuelle sont, à un certain point, des termes synonymes. C'est par Corneille, Racine, Voltaire, Lamartine, Puget, Coustou, Carpeaux, Lebrun, Boucher, Delacroix, Monsigny, Auber, Gounod, etc., etc., que la France a sa personnalité psychique, c'est-à-dire sa culture individuelle. Sans l'art, la littérature et la science, une société est une tribu barbare et non une nationalité.

Or, plus la richesse d'un pays est grande, plus le nombre des individus qui y prennent part à la culture intellectuelle augmente, plus le niveau des préoccupations mentales (qui forment le domaine spécial de la nationalité) descend dans les

masses populaires. Alors, plus s'élargit la base de la nationalité, plus la nationalité devient forte et puissante. Par le fait donc que la fédération augmentera la richesse, dans la mesure la plus grande possible, elle renforcera mais n'affaiblira pas les nationalités.

Maintenant beaucoup de personnes éprouvent la crainte qu'une fois les frontières politiques effacées les nationalités disparaîtront. Il faut vraiment faire preuve d'une irréflexion bien profonde pour nourrir une pareille crainte. Imaginons qu'un jour, après une conférence à La Haye, tous les Etats de notre globe organisent un gouvernement central, régissant leurs affaires communes. Est-ce à dire que le lendemain de ce jour les Français se mettraient soudain à parler le hollandais au sein de leur famille et les Chinois l'anglais ou l'allemand ? Les miracles ne sont pas de ce monde et l'on comprend que la fédération ne pourra pas opérer celui de la tour de Babel en sens inverse. Les nationalités resteront irréductibles au sein de la fédération. La suppression des massacres et de l'anarchie n'empêchera nullement cette irréductibilité. Si elle cède sur certains points, si quelques dialectes locaux disparaissent au profit des grande langues nationales (comme les parlers régionaux disparaissent maintenant en Italie devant le toscan), c'est que cela sera avantageux et agréable aux populations. A notre époque d'anarchie et d'injustice, les gouvernements cherchent à extirper les nationalités mineures tombées sous leur joug. Mais à l'époque fédérale il ne pourra plus en être ainsi, parce que fédération signifie union volontaire des collectivités humaines en vue de garantir mutuellement les droits de tous. De même que les cellules, en s'unissant, ont constitué des métazoaires, unités vitales plus puissantes, de même la fédération sera organisée en vue de donner la sécurité complète aux nationalités, c'est-à-dire d'en faire des unités vitales plus puissantes. Les nationalités s'épanouiront au sein de la fédération universelle comme les fleurs s'épanouissent au grand soleil des tropiques. Elles atteindront alors le point culminant de leur exubérance et de leur éclat.

L'époque fédérale verra disparaître toute trace de despotisme international, tandis que, de nos jours, les nations les plus nobles, comme la Pologne, opprimées de la façon la plus odieuse, ne peuvent pas prendre tout leur libre développement.

Pendant que la France s'individualisait au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle par une pléiade de génies dans les arts, les lettres et les sciences, quelle individualité avait alors la malheureuse Grèce écrasée sous le joug abject des Ottomans ? La divine patrie d'Aristote, de Phidias et de tant d'autres génies incomparables n'a produit dans ce temps ni un poète, ni un écrivain, ni un sculpteur. Les morts ont-ils une individualité ? Or, l'anarchie internationale et le despotisme qui en est la conséquence produisent l'assoupissement léthargique des nations. La fédération, en mettant partout la liberté et le droit, mettra aussi partout le mouvement, l'activité, l'exubérance et la vie, c'est-à-dire l'individualité.

Ainsi donc, d'une part, la guerre n'a pas formé les patries, c'est-à-dire les nationalités, d'autre part, la suppression de la guerre, c'est-à-dire l'union juridique du genre humain, loin de supprimer les patries, leur donnera, au contraire, le développement le plus intense et la splendeur la plus magnifique.

Les conceptions de M. de Gaultier eussent été autres s'il avait connu les faits dont je viens de parler. Sans la crainte que la fédération universelle ne fût capable d'effacer l'individualité de sa patrie, il n'aurait pas affirmé qu'on est idéologue en considérant la guerre comme un état pathologique et la fédération comme un état sain, normal et rationnel. Les erreurs de M. de Gaultier découlent d'une connaissance insuffisante des faits sociaux. Je le prie de ne pas prendre cette phrase en mauvaise part. Je n'ai pas le moindre désir de manquer de la courtoisie la plus complète à son égard. Non, si je me permets de m'exprimer ainsi, c'est pour mettre en évidence un fait qui, hélas! cause de très grands malheurs à notre espèce. Personne, de nos jours, ne se permettrait de critiquer l'œuvre d'un chimiste dans une revue comme le *Mercure de France*, s'il n'a pas fait l'étude spéciale de la chimie. Mais tout le monde se croit en droit de parler des choses sociales sans les avoir étudiées particulièrement. Les miracles ne sont pas de ce monde. Si aucune voix du ciel ne se fait jamais entendre pour nous enseigner la chimie, aucune voix ne se fait entendre également pour nous enseigner la sociologie. Pour connaître les faits sociaux, il faut les étudier, tout comme les faits chimiques. Et je puis ajouter que, non seulement il faut étudier les faits sociaux pour les connaître, mais il faut les étudier avec la plus extrême

persévérance, parce qu'ils sont d'une complexité inouïe, et, par suite, d'une compréhension extrêmement difficile. Tout le monde voit constamment autour de soi le spectacle de la richesse. Malgré cela, non seulement les profanes, mais *même des économistes célèbres*, ne se font pas une idée suffisamment exacte de la véritable nature de la richesse. Lorsque nous lisons ce que les non-spécialistes écrivent sur les sociétés, nous sommes positivement stupéfaits de voir quelle masse énorme de faits ils ignorent.

Et cela non seulement les simples mortels, mais encore les philosophes et les savants qui cultivent les sciences *naturelles*, sans en excepter la *biologie*. Il semblerait, cependant, que la biologie, science de la vie, doive être une excellente propédeutique pour la sociologie! J'ai entendu des astronomes très distingués exprimer sur les faits sociaux les opinions les plus enfantines. Nous sommes presque tentés de leur dire, paraphrasant un mot de l'Evangile : « Il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup ignoré. » Bastiat employait souvent l'expression : « Ce qui se voit et ce qui ne se voit pas. » Mais « ce qui ne se voit pas », dans les phénomènes sociaux, est encore infiniment plus vaste que dans les phénomènes économiques.

« Une part d'association, oui, mais pas assez étroite pour abolir, entre individus, les différences qui les distinguent et qui constituent toute la diversité intéressante de la vie, dit M. de Gaultier (p. 78). S'associer, certes, mais dans des buts d'utilité toute matérielle, et désirer, au contraire, pour tout le reste et vouloir le maximum de dissociation compatible avec la vie, réaliser un maximun d'indépendance mutuelle par où il soit possible aux consciences individuelles de conserver leur intégrité, et de former, au sein de la constellation humaine, de petits mondes distincts et distants. »

Ce passage, où les préoccupations patriotiques de M. de Gaultier éclatent d'une façon si manifeste, montre, en même temps, combien les généralisations abstraites font perdre de vue les réalités positives de la vie. C'est l'association qui crée la différenciation. On n'en voit aucune trace dans les organismes unicellulaires. Dans les êtres complexes comme l'homme (association de 460 trillions de cellules), les différents organes, comme le cœur, le poumon, le cerveau, se sont individuali-

sés d'une façon très forte, justement à cause de l'association. Il en est de même dans les sociétés. C'est seulement dans le sein de vastes nationalités, composées de dizaines de millions d'hommes, qu'il peut se former des spécialités limitées, par exemple des bibliomanes, des gens passant leur vie à collectionner des éditions rares. Pareil individualisme est impossible chez les Zoulous. En montant encore dans l'échelle des groupements, on peut affirmer que les nationalités, comme la France, l'Angleterre et l'Allemagne, seront plus individualisées au sein de la fédération, qu'elles ne le sont de nos jours au sein de l'anarchie, parce qu'au sein de la fédération elles atteindront le point culminant de leur activité économique et intellectuelle.

M. de Gaultier dit encore (p. 91) qu'il veut « substituer à la conception morte à laquelle aboutit le finalisme moral, inclus dans toute idéologie, la conception de l'existence comme d'un fait de relation pur et simple, comme d'un compromis entre deux états d'une même entité. Ce compromis s'accommode des combinaisons les plus variées entre les deux états, des relations les plus diverses entre les tendances d'association et les tendances de dissociation, il est incompatible avec le seul fait où il s'abolirait, soit avec le triomphe absolu de l'une de ces deux tendances impliquant la disparition totale de l'autre, et supprimant le monde de la relation hors duquel il n'y a pas de représentation possible ».

On sent alors très nettement ici que M. de Gaultier est darwinien parce que patriote. Il combat ce qu'il appelle l'idéologie parce qu'il craint qu'elle ne pousse à la suppression des individualités nationales. Or la fédération du genre humain sera seulement une modification des rapports internationaux, sera la substitution des normes juridiques aux normes anarchiques. De là à la suppression des individualités nationales, il y a un véritable abîme. Je ferai encore remarquer que, même si la population du globe entier venant à parler un jour une seule langue (et M. de Gaultier devra bien reconnaître que, malgré la fédération la plus parfaite, il faudra de longs siècles pour en arriver là, si l'on y arrive jamais), les nationalités ne disparaîtraient pas. On sentira toujours d'une façon différente sur les bords du Gange que sur les bords de la Seine, et tout le monde comprend qu'au fond c'est dans l'originalité des

sentiments qu'est la véritable marque distinctive de l'individualité nationale.

II

Après avoir montré que les conceptions de M. de Gaultier proviennent de son patriotisme, c'est-à-dire d'un sentiment, il me reste à faire voir qu'elles ne sont pas toujours d'accord avec les réalités concrètes de la vie.

Lorsqu'on n'étudie pas une science d'une façon spéciale et lorsqu'on veut la soumettre directement aux généralisations de la philosophie abstraite, on tombe dans une erreur qu'on pourrait qualifier *d'universomorphisme*. Cette erreur est l'opposé de l'anthropomorphisme et toutes les deux sont également funestes. Nos pères disaient constamment : tout a un commencement et une fin, donc l'univers a eu un commencement. De là la conclusion qu'il faut un créateur, d'où découlent les systèmes de philosophie dualistes : le déisme, l'idéalisme, le spiritualisme, etc. Mais pourquoi disait-on que tout a un commencement et une fin ? Parce qu'on voyait les hommes naître et mourir, parce que l'homme a un commencement et une fin. Mais si cette proposition est vraie pour l'homme, il ne s'ensuit nullement qu'elle soit vraie pour l'univers. Il n'y a aucune ressemblance entre l'homme et l'univers et ce qui peut être exact par rapport à l'un peut être complètement inexact par rapport à l'autre. L'homme est un être fini, l'univers est infini. Non seulement il n'y a ici aucune ressemblance, mais, au contraire, il y a opposition absolue et complète. Dire que l'univers a eu un commencement, parce que l'homme a eu un commencement, c'est donc tomber dans la grossière erreur de l'anthropomorphisme.

Mais lorsqu'on vient soutenir, comme M. de Gaultier, qu'il n'y a pas de bien et de mal (p. 82), on tombe dans l'erreur diamétralement opposée, dans l'universomorphisme. Assurément, au point de vue général de l'univers, il n'y a ni bien ni mal, mais il ne s'ensuit nullement qu'il n'y ait pas de bien et de mal au point de vue particulier de l'homme, parce qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'homme et l'univers. Chez l'homme se produit le phénomène de la souffrance et de la jouissance. Nous appelons bien ce qui nous procure du plaisir, mal ce qui nous donne de la peine. Assurément, au point de vue de l'uni-

vers, la maladie est un fait aussi normal que la santé, comme le choc de deux étoiles est aussi normal que la condensation des nébuleuses en systèmes sidéraux. Mais à *notre* point de vue, la maladie est un cas anormal, parce qu'elle nous fait souffrir. Or, on n'est pas en droit de venir affirmer que, comme au point de vue abstrait, il n'y a pas de santé et de maladie, pas plus qu'il n'y a de bien et de mal, l'anatomie, la physiologie, la microbiologie, la pathologie et la médecine sont de l'idéologie, parce que ces sciences proviennent de notre sensibilité, c'est-à-dire du désir de nous bien porter. Non, la pathologie est une science parfaitement réaliste, mais, bien entendu, à notre point de vue relatif, non au point de vue absolu de l'univers. M. de Gaultier devra bien reconnaître que l'homme a parfaitement le droit de se placer au point de vue de la science relative, car s'il se plaçait constamment au seul point de vue de l'absolu, il ne pourrait pas vivre une seule minute. Quelle créature animée pourrait exister si elle ne savait pas fuir la douleur et rechercher le plaisir? Quelle société pourrait durer un seul jour, si toutes les actions étaient considérées comme indifférentes, et s'il était permis à chacun de massacrer impunément ses voisins ?

Prenons un autre exemple de l'erreur universomorphique : les causes finales. L'évolution de l'univers est une courbe fermée, s'il est permis de se servir de cette expression géométrique. Les étoiles s'entrechoquent et se dissolvent en nébuleuses, les nébuleuses se condensent en étoiles, et ainsi de suite, à l'infini, sans trêve ni repos. Si les étoiles éteintes ne se rallumaient pas, comme le monde existe depuis un temps infini, elles seraient déjà toutes éteintes. Elles se rallument donc et recommencent le cercle de leurs transformations perpétuelles. Or, sur un cercle il n'y a aucun point qui puisse être considéré comme initial ou final. Il n'y a donc pas de causes finales dans l'univers. Mais cela n'empêche nullement qu'il n'y ait des causes finales pour l'homme, encore une fois parce que l'homme est un être relatif, tandis que l'univers est absolu.

Non seulement il y a une finalité pour l'homme, mais l'homme ne peut vivre une seconde sans finalité. A partir du moment où, par suite de l'évolution biologique, apparaît un système nerveux permettant de projeter les images dans l'a-

venir, la finalité devient le moteur fondamental de la vie. Vivre c'est agir, et agir, c'est tendre vers un but encore non réalisé, mais qui peut être réalisé plus tard. Donc action et finalité sont des termes synonymes.

Il est impossible de nous soustraire un seul instant à la finalité, et l'article de M. de Gaultier en est une preuve de plus. Il l'a écrit pour combattre certaines idées qui lui paraissent fausses, en un mot pour que les idées du milieu, au lieu de suivre une direction, en suivent une autre. C'est le but de son article. Or, qui dit *but* dit *fin*.

Ainsi donc, malgré qu'il n'y a pas de causes finales pour l'univers, en général, il y en a bel et bien pour l'homme, en particulier. Je dirai même plus, non seulement chaque individu peut poursuivre une fin déterminée, mais l'humanité entière peut le faire aussi en tant que collectivité.

C'est encore l'erreur universomorphique qui empêche M. de Gaultier de comprendre la véritable nature de la justice. « Ce qui est injuste, dit-il (p. 75), c'est précisément qu'il y ait des forts et des faibles, des aptes et des moins aptes, des heureux et des malheureux et, dans tous les langages du monde, conditionner le règne de la norme et du bien par l'élimination des faibles et des mal venus, c'est fonder l'idée de la norme et du bien sur l'idée de l'injustice, c'est proclamer l'injustice fondamentale de l'existence. »

Voilà, de nouveau, le point de vue abstrait de l'univers, mais nullement le point de vue concret de la réalité sociale.

Le volume du soleil est de 1.390.050.000.000.000.000 kilomètres cubes; celui de la terre est de 1.082.841.000.000 de kil. cubes. Certains corps dans les espaces ne sont pas plus gros que le poing. Ainsi, il y a des astres très grands et d'autres très petits. Peut-on considérer cela comme juste ou injuste? Tout le monde comprend que l'idée de justice n'a rien à faire dans cette circonstance. De même il y a des êtres qui sont forts et d'autres qui sont faibles. Au point de vue universel, il n'y a pas plus de justice ou d'injustice dans ce fait que dans celui qu'il y a des astres grands et petits. L'étoile grande est un certain groupement de matière, l'étoile petite un autre groupement; de même l'être fort est un certain groupement de matière, l'être faible un autre groupement. C'est tout. Il n'y a là que des faits que nous constatons et que nous devons

enregistrer passivement dans notre esprit. Pourquoi certaines étoiles sont-elles grandes et certaines autres petites, pourquoi certains êtres sont-ils forts et certains autres faibles, voilà ce que nous ne saurons jamais et, par suite, voilà ce qu'il est parfaitement oiseux de nous demander.

Or, l'idée de la justice est tout autre chose. La justice est un fait social, comme la conscience est un fait physiologique et psychologique. La justice est d'abord une *relation* entre des êtres vivants ; puis c'est un fait de sensibilité.

La justice commence à poindre dans le monde biologique sous l'aspect de la santé et de la maladie. Lorsque la différenciation des fonctions se réalise dans les êtres vivants, les organes accomplissent chacun des tâches séparées et échangent des services entre eux. Aussi longtemps que ces échanges s'accomplissent selon les normes de la constitution d'un être donné, il y a santé ; lorsque l'échange s'accomplit en dehors de ces normes, il y a maladie. Une hypertrophie parasitique s'établit alors au profit d'un organe et une atrophie spoliatrice au détriment d'un autre ; il y a rupture de l'équilibre organique, donc état morbide. Lorsque le foie, par exemple, ayant reçu la quantité de sang qui lui revient, ne livre pas la quantité de bile qu'il doit fournir, on peut dire, en se servant d'un langage sociologique qui est ici une métaphore, que le foie n'accomplit pas son devoir, qu'il ne tient pas ses engagements, en un mot qu'il pratique l'injustice vis-à-vis des autres organes.

Mais toutes ces métaphores disparaissent dès qu'arrive la conscience.

Lorsqu'un homme rend un service à son semblable et n'en reçoit pas, en retour, un autre qui lui paraît équivalent, il se sent lésé. On voit ici les deux éléments fondamentaux de la justice : le rapport entre deux ou plusieurs individus et la répercussion de ces rapports sur la conscience. Lorsque l'un de ces deux éléments manque, on ne peut pas parler de justice et d'injustice, et quand M. de Gaultier vient nous dire qu'il est injuste qu'il y ait dans la nature des forts et des faibles, il fait un raisonnement complètement abstrait et, partant, faux. Il applique à l'univers, en général, une notion applicable seulement à des êtres conscients, en un mot il applique au tout ce qui n'est vrai que d'une infime partie.

Poursuivons maintenant l'analyse du phénomène de la justice. Je viens de dire que, lorsqu'un homme reçoit un service qui ne lui paraît pas équivalent à celui qu'il a rendu, il se sent lésé. Se sentir *lésé*, c'est sentir qu'on a subi une injustice. Or celui qui se sent lésé éprouve une souffrance et la souffrance mène à la langueur, au marasme, à la faiblesse. Passé une certaine limite, la souffrance produit la mort. La souffrance est donc soit une suppression partielle de la vie (maladie), soit une suppression totale de la vie (mort). La jouissance est justement l'opposé. Elle amène l'ardeur, le bouillonnement, l'épanouissement de l'être. En un mot, la jouissance est une exaltation de la vie : à ce point de vue, on peut dire que la jouissance est la vie.

Lorsqu'un homme ne reçoit pas pour son travail une rémunération qui lui paraît équitable, il subit une injustice : il est opprimé et, par cela, déprimé. Or, une dépression est une diminution, non une exaltation de vie. C'est à ce point de vue que la justice est la vie.

Mais c'est là le point de vue individuel. Or, il y a aussi le point de vue collectif. Les sociétés, courbées sous le despotisme, sont languissantes, flasques et mornes. Les sociétés jouissant d'une pleine liberté sont actives, exubérantes, bouillonnantes. Comparez la Turquie à l'Angleterre. Or que signifie un gouvernement despotique? C'est celui qui ne garantit pas, dans une mesure suffisante, les droits des citoyens. Le despotisme est une série permanente d'injustices exercées par les gouvernants à l'égard des gouvernés. Du moment que toute violation de la justice arrête l'exaltation de la vie sociale, on est en droit d'identifier la justice avec la vie.

Lorsqu'un homme apporte dix kilogrammes de blé sur le marché et l'échange contre dix kilogrammes de fer qui ont, par hypothèse, une valeur équivalente, il ne se considère pas comme lésé, donc il n'éprouve aucune souffrance, donc aucune diminution de vie. Mais s'il apporte dix kilogrammes de blé et rapporte seulement cinq kilogrammes de fer, il se sent spolié; il éprouve donc une souffrance, une diminution de vie. Maintenant il y a dans la nature des individus forts et des individus faibles, il a des aptes et des inaptes. Les forts sont, par exemple, ceux qui peuvent produire cent kilogrammes de blé, les faibles, ceux qui en peuvent produire seulement cinquante.

Eh bien ! il est juste que les forts reçoivent cent kilogrammes de fer en échange de leur blé et les faibles seulement cinquante. Les faibles doivent se contenter de vivre d'une façon plus modeste. Cela est juste. Car si les faibles, ayant apporté cinquante kilogrammes de blé, avaient rapporté cent kilogrammes de fer, la différence aurait dû être prise sur les forts. Ceux-ci auraient alors apporté cent kilogrammes de fer et auraient reçu en échange seulement cinquante kilogrammes de blé. On leur aurait donc confisqué la moitié du fruit de leur travail, on leur aurait infligé une injustice, on aurait diminué leur vie, on les aurait comme condamnés à une mort partielle.

A quoi se ramène, en définitive, considérée au point de vue juridique, la théorie darwinienne du triomphe des meilleurs ? Elle se ramène au fameux précepte qui est pour ainsi dire la base de la justice : à chacun selon ses œuvres. Ceux qui produisent beaucoup doivent avoir une vie plus exubérante, plus vivante ; ceux qui produisent moins doivent avoir une vie plus languissante, moins vivante. « Conditionner le règne de la norme et du bien par l'élimination des faibles et des mal venus, c'est fonder l'idée de la norme et du bien sur l'idée de l'injustice, c'est proclamer l'injustice fondamentale de l'existence. » Mais alors, selon M. de Gaultier, il serait juste que le faible, ayant donné peu, reçoive beaucoup, c'est-à-dire spolie son semblable, c'est-à-dire diminue sa vie ? Alors il faudrait admettre qu'une diminution de vie est un accroissement de vie ? C'est de la contradiction pure. M. de Gaultier pourra répondre que ce que perd le fort qui a été spolié est gagné par le faible qui a été le spoliateur. Mais d'abord, dans ce cas, la somme de vie n'augmenterait pas et il n'y aurait aucun bénéfice à prendre à Pierre pour donner à Paul, au lieu de laisser à chacun le fruit de son travail. Mais il y a plus. Personne ne se laisse spolier de plein gré, parce qu'être spolié est une souffrance. Or tout être vivant fuit la souffrance. Ceux qu'on voudra spolier résisteront. Alors, pour effectuer la spoliation, il faudra établir le despotisme, ce qui sera, de nouveau, une diminution de l'intensité de la vie collective, et, par contrecoup, de la vie individuelle.

Il y a dans le monde des forts et des faibles. Nous n'avons qu'à constater le fait. Nous ne pouvons pas fléchir la nature inconsciente et l'amener à nous faire tous égaux. Mais le

point de vue universaliste est tout différent du point de vue social. Dans les rapports sociaux, aussitôt qu'il n'y a pas d'équivalence entre le service donné et le service reçu, il y a injustice, donc état pathologique, donc diminution de vie. Or, l'homme établit les rapports sociaux selon les idées qui règnent dans son cerveau. Nous ne pouvons fléchir la nature et lui faire produire des êtres égaux, mais nous pouvons établir la fédération du genre humain et faire que tous les habitants de notre globe reçoivent partout et toujours une *juste* rémunération de leur travail. Cela revient à dire que nous pouvons établir un état de choses qui produira le maximum d'exubérance vitale pour chacun de nous.

En admettant même, dit M. de Gaultier (p. 75), « que le darwinisme social réalisât dans le monde le triomphe des plus aptes, des meilleurs, quel rapport un tel résultat pourrait-il soutenir avec l'idée de justice » ? Mais le rapport le plus étroit et le plus direct : l'équivalence entre le service donné et le service reçu. Or, il suffit de songer un seul instant aux rapports des hommes au sein des sociétés, pour comprendre que cette équivalence est la justice même, est la condition *sine qua non* de toute vie sociale. Mais M. de Gaultier ne voit pas les faits sociaux d'une façon intime et indépendante, il les voit à travers le prisme des généralisations philosophiques. Il dit : « Ce qui est injuste c'est qu'il y ait des forts et des faibles », et ce raisonnement l'empêche de voir que toute spoliation est une injustice engendrant une diminution de vie, donc que toute injustice est la mort.

« Pour le philosophe, dit encore M. de Gaultier (p. 76), le fait que l'injustice a été la forme de l'existence à un moment quelconque de la durée, ce fait signifie que l'injuste est le normal et que la justice est expressément l'impossible. » Nulle part l'esprit d'abstraction n'éclate d'une façon plus manifeste que dans cette proposition. Il y a ici une confusion complète entre les faits universels et les faits relatifs. Dans le monde physique, chimique, biologique, même, il n'y a ni justice ni injustice. C'est dans le domaine psychologique et social, dans les relations entre des êtres qui peuvent s'associer ou qui sont associés, que le mot justice trouve son application. Et elle s'y réalise tous les jours, en effet, par les innombrables sentences de nos tribunaux. Dans tous les cas, nul ne conteste qu'au

sein des sociétés la justice ne soit le fait normal et l'injustice le fait anormal, le fait pathologique.

L'idée de justice est liée à l'idée du bien. Mais il est manifeste que l'idée du bien est de la pure idéologie, dit M. de Gaultier, car autrement comment « ce bien en soi laisse-t-il place au règne de son contraire, pourquoi ce bien en soi, impuissant aujourd'hui, dans la plupart des cas, à imposer sa norme, parviendra-t-il, dans la suite des siècles, à être la loi des activités, pourquoi cette tolérance actuelle, pourquoi le bien en soi consacre-t-il cette injustice d'un passé livré au mal et d'un avenir voué au bien? » (p. 82).

Voilà, de nouveau, une série d'abstractions! M. de Gaultier fait « du bien en soi » une personnalité qui veut et qui tend vers un but déterminé. Or la science positive observe les faits et ne vit pas dans les nuages; elle ne connaît pas de divinité de cette espèce. La science affirme que le monde se transforme constamment, que si ce qui a été hier est modifié aujourd'hui, on est en droit d'inférer que ce qui est aujourd'hui se modifiera demain.

Voilà un œuf de poule. Où est le poulet là-dedans? On a beau examiner la substance de l'œuf dans les ultramicroscopes les plus puissants, on n'y voit que de la matière protoplasmique sans aucune ressemblance quelconque avec un poulet. Mais viennent des circonstances favorables, et celui-ci se développe immédiatement. Où était le poulet dans l'œuf? Où était la nationalité française à l'époque où la terre formait un globe incandescent ? Où était, enfin, l'article, en ce moment sous les yeux du lecteur, avant que M. de Gaultier eût publié le sien? Le poulet était en puissance dans l'œuf, la nationalité française en puissance dans la substance du globe, l'article en puissance dans mon esprit. De même la somme d'idées nécessaires pour organiser la fédération universelle est encore en puissance dans les cerveaux humains. Mais parce que les idées fédéralistes n'ont pas acquis une généralité assez grande (c'est-à-dire ne se sont pas, incrustées dans les cerveaux d'un nombre d'hommes assez considérable) pour obtenir la victoire cela ne prouve nullement qu'il en sera toujours ainsi. M. de Gaultier vient nous dire que la justice, n'ayant pas régné dans le passé, ne pourra pas régner dans l'avenir. C'est dire que des formes nouvelles ne se produisent jamais dans la nature.

Or, le contraire est précisément la vérité. Le monde étant en évolution perpétuelle, les formes nouvelles s'y produisent constamment. Il fut un temps où les plus vastes collectivités politiques ne dépassaient pas le cercle de la cité. Cela n'a pas empêché que, plus tard, il se soit formé des collectivités comprenant des dizaines de millions d'individus. Le même processus, en continuant, amènera la formation de la fédération du genre humain.

Passons maintenant à un autre reproche que me fait M. de Gaultier : celui de croire au progrès. Il prétend que cela me vient du messianisme juif (1). Je puis assurer M. de Gaultier que la sociologie moderne fait provenir l'idée du progrès d'une source très différente. Nous nous préoccupons très peu des opinions des scribes juifs, ignorants et fanatiques, qui vivaient à l'époque des Asmonéens.

L'idée du progrès vient de la notion du dynamisme universel. Dans l'univers, lorsque deux forces opposées exercent de l'action l'une sur l'autre, elles tendent à l'équilibre. Le monde physique tout entier (le macrocosme) est un ensemble de forces, notre organisme (le microcosme) en est un autre. La lutte s'établit entre eux. Si nous pouvions avoir une représentation absolument exacte du monde externe, il s'établirait un équilibre complet entre ce monde externe et notre personne. Cela ne sera jamais, mais c'est vers cette résultante que nous poussent les lois de la mécanique universelle. M. de Gaultier peut ainsi se convaincre que l'idée du progrès, chez les sociologues, ne procède en aucune façon du messianisme juif.

Mais, bien que provenant d'une source différente, l'idée du progrès peut être aussi illusoire que le messianisme. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que le principe fondamental du dynamisme soit illusoire aussi. Mais c'est difficile à admettre, car tous les atomes chimiques de l'univers, tous les astres des espaces célestes, tous les êtres animés de la terre lui obéissent sans la moindre exception.

Depuis les temps les plus reculés, l'homme a regardé le monde extérieur et a acquis certaines connaissances. Leur nombre est allé en augmentant (2), c'est dire que l'équilibre

(1) Quelques personne, voyant mes tendances internationalistes, me croient Israélite. Cela n'est pas. Je suis né dans une famille chrétienne (et même très pieuse) appartenant à l'église orthodoxe grecque.

(2) La marche n'a pas été toujours rectiligne. Il y a eu des arrêts et même des

entre le macrocosme et notre microcosme est allé en s'affirmant. Aussi longtemps que les conditions physiques de notre planète resteront favorables, il n'y a aucune raison de croire qu'il en pourra être autrement. Le soleil gardera sa chaleur encore pendant de longs siècles. La terre, n'ayant pas heurté un autre astre depuis des millions d'années, pourra sans doute éviter cette catastrophe à l'avenir pendant une période tout aussi longue. Rien n'empêche donc l'humanité de continuer sa marche ascendante. Il faudrait un miracle incompréhensible pour qu'il en fût autrement et les miracles ne sont pas de ce monde. Voilà pourquoi la science moderne affirme l'existence du progrès.

Qu'est-ce que M. de Gaultier oppose à ces conceptions? Il dit (p. 83) : « En l'absence de but que l'on puisse assigner à la force qui se développe dans l'existence, l'idée de progrès se dépouille de toute signification pieuse et messianique ; elle reprend le sens positif de changement.» Encore ici des abstractions obscurcissent les faits concrets. Oui, certes, dans l'univers il n'y a pas de but ; mais il y en a un chez les êtres vivants. Que m'importe que la Force ne poursuive aucun but, quand à chaque instant de ma vie j'en poursuis un? Or, on construit la science positive en prenant les hommes comme ils sont et en analysant précisément les motifs qui les font agir.

III

L'article de M. de Gaultier soulève le problème de la connaissance. Son erreur est de croire que le mécanisme de la connaissance peut être différent dans les cerveaux humains et qu'il y a des individus fondamentalement idéologues et d'autres fondamentalement réalistes. Il n'en est rien. La connaissance se forme de la même façon chez tous les hommes. Elle résulte de l'observation du monde extérieur et de l'état de la conscience. Il est absolument vain de nous imaginer que nous pourrons voir le monde tel qu'il est en réalité; nous le verrons toujours tel qu'il nous *paraît* être. Et ce *paraît* est précisément la déformation subjective provenant de notre organisme, tant au point de vue biologique que psychologique.

Le point de vue psychologique comprend, naturellement,

reculs. Mais, en général, l'accroissement des connaissances ne peut pas être contesté.

l'ensemble de nos connaissances. Quand nous étudions un sujet nouveau, nous observons les faits, mais par cela nous les déformons. D'abord, selon que nous avons certaines connaissances ou que nous ne les avons pas, nous voyons une chose et nous n'en voyons pas une autre. Les images perçues sont donc différentes. Combien de détails qui frappent le savant échappent au profane.

En définitive la différence entre la conception de M. de Gaultier et la mienne est celle-ci : M. de Gaultier affirme que le massacre perpétuel entre les hommes augmente l'intensité vitale des sociétés, puisque, avec la paix perpétuelle, il y aurait absence d'individualisation nationale, en définitive absence de toute originalité, donc stagnation mentale, donc mort. Moi j'affirme que le massacre perpétuel entre les hommes diminue l'intensité vitale des sociétés et, par contre-coup, des individus. Pour M. de Gaultier, l'anarchie internationale est la vie ; pour moi, elle est la mort. Pour M. de Gaultier, l'individualité si désirable des nations ne peut être maintenue que par l'homicide collectif; pour moi, elle sera assurée de la façon la plus complète par la fédération du genre humain.

Nous sommes arrivés, M. de Gaultier et moi, à des conclusions différentes par le même processus mental : l'observation du monde extérieur, déformée par nos connaissances antérieures. M. de Gaultier n'a donc aucune raison de me traiter d'idéologue et de se considérer comme réaliste, parce que chez lui le mécanisme de la connaissance s'opère exactement de la même façon que chez moi. Nous sommes donc aussi idéologues l'un que l'autre ou aussi réalistes. Et s'il me traite d'idéologue, parce qu'il me considère comme imbu de sentiments chrétiens, je puis le traiter également de tel, parce qu'il est imbu de sentiments patriotiques.

Une seule manière de raisonner pourrait s'appeler, à bon droit, l'idéologie ; ce serait le parti pris conscient de ne pas regarder des faits qui contrarient nos aspirations. Si j'étais venu dire par exemple : « la spoliation est le fléau du genre humain, donc il n'y a pas spoliation dans les sociétés humaines », on aurait été justifié de me taxer d'idéologue. Mais il n'est nullement idéologique d'affirmer que la guerre est un phénomène de pathologie sociale, qu'elle est la dissociation d'un système vital, qu'elle est un genre de mort. Si l'on veut

combattre cette manière de voir, on ne peut pas le faire seulement en la proclamant idéologique, il faut la combattre en montrant qu'elle est fausse.

Dans l'univers les systèmes de tout genre se forment et se déforment constamment. Les déformations sont aussi bien dans l'ordre naturel que les formations. Mais cela ne nous enlève nullement le droit de dire que la déformation de certains systèmes est, à notre point de vue, un fait pathologique, parce cette déformation nous fait souffrir. Notre souffrance est aussi un fait naturel incontestable. L'objectivité et l'esprit philosophique ne consistent pas à nier certains phénomènes uniquement parce qu'ils se passent dans notre propre corps. Notre corps n'est pas en dehors de la phénoménalité, il n'est pas une abstraction. Nous arrivons avec M. de Gaultier à un bien singulier tournant de la philosophie. Jusqu'à présent beaucoup de philosophes ont affirmé que l'unique *réalité* était le phénomène interne dont nous avons une conscience directe. Tout le reste était illusion. On vient changer tout cela, on vient nous affirmer que le bien et le mal n'existant pas dans l'univers, la douleur et la jouissance ne pouvaient pas exister dans notre moi! Il faut avouer que c'est pousser le scepticisme un peu loin.

M. de Gaultier me taxe d'idéologue, parce qu'il me croit rongé de christianisme. Or il est facile de démontrer, par exemple, qu'un des préceptes fondamentaux du christianisme, « aime ton prochain comme toi-même », est parfaitement conforme aux réalités sociales, bien qu'il vienne du sentiment.

Le sentiment est parfois une intuition. Or toute intuition n'est pas, nécessairement, partout et toujours, contredite ensuite par les faits. Le précepte « aime ton prochain comme toi-même », traduit en langage biologique, se ramène tout simplement au fait que, lorsque deux êtres vivants augmentent leur intensité vitale en s'associant, ils ont avantage à s'associer. Donc, au point de vue biologique, le précepte « aime ton prochain » ne contient pas le moindre atome d'idéologie ; c'est la réalité même, puisque des milliards et des milliards de métazoaires en sont la conséquence. Au point de vue logique, « aime ton prochain » est un pur truisme. Cela veut dire :

« comme il y a intérêt à s'allier au prochain, il y a intérêt à s'allier au prochain ».

Pour démontrer que le « aime ton prochain » ne correspond pas aux réalités objectives, il faudrait démontrer que l'association n'est pas un moyen d'accroître l'intensité vitale de l'individu. Mais la biologie et la sociologie tout entières sont la démonstration du contraire. Si les hommes augmentaient plus leur bien-être en se combattant qu'en s'associant, jamais il ne se serait formé d'associations humaines.

Maintenant, dans certaines circonstances, les hommes croient qu'ils ont plus d'avantage à se faire la guerre qu'à s'associer; cette *croyance* est une erreur subjective qui ne correspond pas aux réalités extérieures, voilà tout. Le précepte « aime ton prochain » est conforme aux faits biologiques et sociologiques: le précepte *homo homini lupus* ne l'est pas. Encore une fois, si l'on veut contester ces affirmations, il faut apporter des arguments objectifs pour démontrer que l'association n'augmente pas l'intensité vitale des unités composantes, mais on ne peut pas les contester en déclarant seulement qu'elles viennent du christianisme. Le christianisme a pu trouver des idées vraies comme des idées fausses et, hélas! ces dernières ne lui manquent pas. Nous lui devons un des pires fléaux de l'humanité: l'intolérance religieuse. L'Europe aurait peut-être été beaucoup plus avancée à l'heure actuelle si elle n'avait pas passé par la théologie du symbole de Nicée. Mais, pour ce qui est du précepte « aime ton prochain », le christianisme n'a pas fait fausse route en le posant comme fondement de la morale, car ce précepte aboutit directement à la fédération du genre humain. En effet, si nous aimions notre prochain, nous ne voudrions ni le tuer, ni le spolier. Alors, au lieu de rapports anarchiques entre les nations, il y aurait des rapports juridiques. Cela serait précisément la fédération universelle.

Pour peu qu'on étudie de près les phénomènes biologiques et sociaux, on arrive très vite à comprendre que la guerre n'est pas une forme de la lutte pour la vie, mais une forme de la lutte pour la mort. L'association est la vraie forme de la lutte pour la vie entre êtres qui peuvent s'associer. Parce que les hommes se tuent entre eux, ils succombent plus facilement sous les attaques des autres espèces (maladies infectieuses) et

par suite des conditions défavorables du milieu physique (intempéries des saisons). Quand les hommes s'allieront tous par une fédération universelle, la vie moyenne sera la plus longue qui soit réalisable sur notre planète. C'est lorsque nous serons tous unis que nous lutterons le plus facilement contre la mort. Donc, l'homicide collectif est la mort et l'association du genre humain est la vie. Si M. de Gaultier pouvait me prouver par des faits que la dissociation augmente l'intensité vitale des unités composantes, que la maladie est la santé et la vie la mort, j'abandonnerais aussitôt ma manière de voir et je me rallierais complètement au darwinisme social.

Une dernière objection. M. de Gaultier pourra me dire qu'il ne conteste en aucune façon les avantages de la fédération universelle, mais que, précisément, elle ne pourra jamais être réalisée sans la guerre. Donc la guerre fera la prospérité du genre humain, donc la vie. Il donne comme preuve l'association romaine, qui a été accomplie par les violences et les massacres.

De nouveau, il y a ici « ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas ». Les conquêtes brutales, loin d'unir les nations, les divisent. Jamais les Polonais ne reçoivent un Russe, dans l'intimité, au foyer de leur famille. La conquête de la Pologne par la Russie, loin donc d'unir la société russe et polonaise, les divise. Quant à l'empire romain, si paradoxal que cela puisse paraître, on peut dire qu'à un certain point de vue il a plutôt séparé qu'uni les peuples du bassin de la Méditerranée. Sans la conquête romaine ces peuples auraient fini par s'unir d'une façon organique, c'est-à-dire par des liens respectant les droits de toutes les unités constituantes. Ils auraient fini par former un véritable *système* politique. Au lieu de cela, Rome a fait des conquêtes brutales, comme la Russie en Pologne. L'association romaine était purement artificielle. Elle n'avait de l'unité que l'apparence ; elle n'était pas dans les esprits et dans les cœurs. Il n'y a jamais eu de patriotisme romain en Bretagne, en Grèce ou en Asie Mineure. Aussi cette unité a été vite rompue. Comme Rome a brisé toute l'organisation interne des sociétés conquises par elle, elle les a affaiblies et les a livrées pieds et poings liés au premier aventurier qui se jetait sur elles. Clovis n'avait pas plus de 11.000 soldats. Cela ne l'a pas empêché d'établir sa domination sur

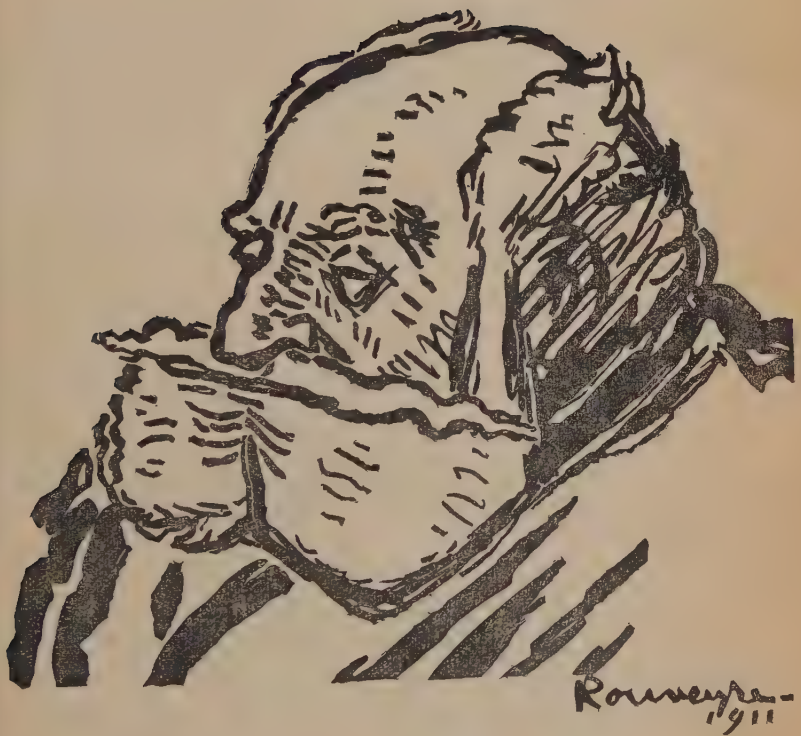
un territoire de sept cent mille kilomètres carrés. Plus tard, en Orient, quand les Arabes, puis les Turcs sont venus, les populations n'ont opposé aucune résistance. Sans la domination romaine nous n'aurions certainement pas eu la conquête musulmane, qui a fait perdre à l'Europe toute la partie orientale du bassin de la Méditerranée, la partie la plus belle, la plus riche et qui avait été le berceau de notre civilisation.

Il ne faut pas oublier encore que si quelques guerres ont abouti à des unions, des milliers d'autres ont abouti au résultat diamétralement opposé. C'est parce que les petits princes féodaux se faisaient la guerre que la France, l'Allemagne et l'Italie ont été pendant des siècles une poussière d'Etats. D'autre part, si les hommes ne s'étaient jamais fait la guerre, l'association juridique de tous les peuples eût été la condition constante du genre humain tout entier. Guerre et union juridique, c'est-à-dire organique, sont des termes opposés et contraires comme ténèbres et lumière, parce que la guerre est la violation des droits du prochain et l'union juridique le respect des droits du prochain.

Encore un mot. Selon M. de Gaultier, mon pacifisme est une forme paradoxale de l'instinct guerrier.

Ici, de nouveau, il est mal informé, car il ne semble pas s'apercevoir de la différence fondamentale entre la *lutte* et la *guerre*. Le darwinisme social affirme que la *guerre*, c'est-à-dire le massacre, la tuerie entre hommes, a fait la civilisation. C'est le contraire de la vérité. La civilisation s'est faite malgré, non grâce à la guerre. Mais autre chose est la lutte et autre chose la guerre. La lutte peut prendre tour à tour la forme économique, politique et intellectuelle. Sur le terrain économique, elle s'appelle concurrence. On peut fabriquer mieux que le voisin et l'évincer du marché non seulement sans le tuer, mais même sans lui faire la moindre égratignure. On peut discuter avec des individus ayant des opinions contraires, on peut les convaincre entièrement, c'est-à-dire remporter sur eux une complète victoire intellectuelle, sans leur causer la moindre lésion de l'ordre physiologique. Je puis soutenir très vivement mes idées par la propagande écrite et parlée, mais de là à avoir l'instinct *guerrier*, c'est-à-dire à trouver bon de tuer mes semblables, il y a un véritable abîme.

J. NOVICOW.



MAX NORDAU

AUX AIEUX D'IRLANDE

La saison est venue, où toutes nos pensées,
Comme au son éloigné de légendaires cors,
D'elles-mêmes s'en vont vers les choses passées :
Car c'est demain Novembre et la fête des Morts.

Le ciel d'où ruisselait tout à l'heure l'averse
Ne peut pas secouer ses nuages de plomb :
Arrachant aux rameaux des feuilles qu'il disperse,
Se lève par instants un vent sourd et profond.

Et moi, dans ce matin, dont je sens l'atonie,
Soudain je songe à vous, mes aïeux oubliés,
Qui viviez dans les jours lointains de l'Hibernie,
Race mélodieuse et race de guerriers.

Faire pleurer la harpe ou brandir la claymore,
C'étaient vos jeux, héros vaillants, jamais cruels ;
Des Bardes vous guidaient dans le combat sonore,
Et vous vous reposiez au chant des Ménestrels.

A vos cœurs il fallait d'idéales légendes,
Près de vos lacs voilés, près de votre océan,
Et la Loi vous dompta, quand vinrent dans vos landes,
Une croix à la main, Patrice et Colomban.

La nature parlait à vos âmes profondes,
Vous alliez l'écoutant, de son mystère épris :
Pour vous les monts, les bois, les vallons et les ondes,
Tout vivait, animé d'invisibles Esprits.

A travers le brouillard qui monte des clairières,
Vous croyiez voir glisser la Fée aux longs cheveux,
Alors que, pour danser dans les hautes bruyères,
Au lever du croissant vous allumiez des feux.

Votre main, large ouverte, était toujours loyale :
Vous aviez la tendresse unie à la fierté ;
Et, dans la grande coupe, ardente et cordiale,
Vous buviez le désir de l'immortalité.

Quand cessait de rugir un moment la bataille,
Vous invoquiez l'orage et, les cheveux épars,
Vous rêviez près des rocs, que l'âpre mer entaille,
Et la glauque étendue emplissait vos regards.

La foudre vous tentait : au-dessus de vos têtes,
Des mânes de héros luttaient au firmament ;
L'éclair vous blanchissait. Puis un jour vous vous êtes
Mêlés, fier sang gaël, au rude sang normand.

Vous avez retrouvé d'abord le flot sauvage,
Dont le reflet vous fit les yeux à jamais verts :
Puis vous êtes allés, avec le Moyen-Age,
D'un océan farouche à de plus douces mers.

Vous n'étiez pas de ceux dont le glaive se rouille.
Pleins de la bondissante ivresse du départ,
Vous avez convoité la Sicile et la Pouille,
Entraînés par Tancrède et par Robert Guiscard.

Peut-être vos regards virent-ils Syracuse,
Taormine, Agrigente, aux temples désolés :
Peut-être, dans le soir, un fantôme de Muse,
De son long cri divin vous a de loin hélés.

Si quelqu'un d'entre vous, ivre de sa conquête,
Pour y planter sa race est demeuré là-bas,
Les autres, revenus, la grande tâche faite,
Ont, au pays natal, raconté leurs combats.

Parmi vous il en est, âmes au Christ féales,
Dont le bras musculeux a voûté les arcs lourds,
Ou lancé vers le ciel les flèches ogivales :
Salut, hommes pieux, maçons des anciens jours.

Vous aimiez les vitraux que le soir incendie,
Et dont l'ardeur s'embrase au rayon auroral ;
Et vos cœurs comprenaient la grave psalmodie,
Qui monte lentement selon le Vespéral.

Oh ! qui dira la place, auprès des sanctuaires,
Où vous dormez, héros des temps évanouis ?
Vous êtes tous perdus en d'obscurs ossuaires,
Vous dont le rêve ancien m'a fait tel que je suis.

Et pourtant, loin d'Irlande, aux robustes haleines
Des Alpes, mes poumons se sont d'abord ouverts :
Je suis né dans Valence, aux mémoires romaines,
Qui voit les monts bleuir dans ses horizons clairs.

L'écho des chants venus de la belle Provence,
Aux aèdes brunis par l'éternel été,
A bercé ma jeunesse, et j'ai dès mon enfance
Connu l'enchantement de l'antique Beauté.

Mais j'hérite de vous dans ces époques grises,
Où le Doute affaiblit les cœurs les plus virils,
L'âme d'un constructeur de mystiques églises,
Le désir du voyage et l'attrait des exils.

Si j'aime, en purs contours, en immuables lignes,
Les marbres se dressant dans l'or des matins bleus,
J'aime aussi les grands vols nostalgiques de cygnes;
S'enfonçant dans un ciel d'automne nébuleux.

Ah ! que toujours l'espace, avec son amplitude,
M'incite à souhaiter des espaces meilleurs :
Qu'à jamais une austère et sainte inquiétude,
Me fasse soupirer vers l'immortel Ailleurs.

Que mon vœu de songeur et mon vœu de poète,
Jusqu'à mon dernier jour demeurent d'accorder
L'élan ardent de l'âme à la forme parfaite,
Coupe d'or, d'où le vin ne doit pas déborder.

Et que, les yeux fixés sur l'Idéal, je vive,
Gardant, aïeux perdus dans un brumeux lointain,
La richesse sans fond de votre ardeur pensive
Harmonieusement unie au goût latin.

LOUIS LE CARDONNEL.

CASANOVA
ET SON ÉVASION DES PLOMBS

Au mois de décembre 1896, je trouvai chez mon libraire une fort singulière brochure ayant pour titre : *les Connaissances mathématiques de Jacques Casanova de Seingalt*, par M. Charles Henry.

Je collectionnais depuis de longues années ce que je pouvais rencontrer sur l'auteur des *Mémoires*. J'avais fait un voyage à Venise pour y copier aux Archives les pièces qui le concernent.

J'allai trouver M. Henry, qui a son laboratoire à la Sorbonne, duquel j'étais absolument inconnu, et lui exposai l'intérêt passionné que m'inspirait tout ce qui touche à l'aventurier. M. Henry, qui avait autrefois *travaillé* Casanova avec l'intention de le reprendre un jour, avait absolument abandonné ce projet, emporté vers d'autres préoccupations scientifiques. Avec une générosité étrange, un désintéressement absolu, une gracieuseté toute spontanée, il me mit dans les mains toutes les notes, tous les matériaux en sa possession, quantité de renseignements précieux, qu'il m'eût été impossible de me procurer. C'est avec leur aide, c'est grâce à lui, que je puis présenter mon travail au public. Je lui adresse ici l'expression de ma sincère reconnaissance. Puisse-t-il ne pas regretter de ne pas avoir placé son trésor en mains plus habiles!

I

Le 27 juillet 1755, Casanova est arrêté, enfermé sous les Plombs, d'où il est sorti le 31 octobre 1756, après 14 mois de détention, par une évasion merveilleuse dont il raconte les détails dramatiques dans un des chapitres de ses *Mémoires*.

Cette évasion, qui a été l'objet de plusieurs travaux très étudiés par ses compatriotes les Italiens, et dont les circonstances étranges ont été examinées pour en établir ou en suspecter la véracité, n'est pas encore éclairée aujourd'hui, et mérite

une nouvelle étude qui puisse y amener un peu plus de jour. Pour ce faire, nous pensons que le meilleur moyen est de prendre le récit ligne à ligne, de faire comparaître l'intéressé devant le public qui aura à le juger, d'instruire le procès, comme le ferait un juge d'instruction, en citant les aveux, les réponses de l'accusé, en discutant mot à mot la possibilité des faits.

Avant d'aller plus loin, formulons une loi qui, comme toutes les lois, a ses exceptions, c'est que, lorsqu'on analyse les évasions célèbres, on trouve que toutes, en dehors de leurs combinaisons adroites, d'efforts surhumains, de patience, d'obstination durant des années vers un but unique fixé par l'évadé, malgré ses déceptions, toutes ont eu lieu avec la connivence d'aides venus de l'intérieur de la prison, ou avec des intelligences entretenues avec le dehors.

En 1568, Marie Stuart s'évade avec l'aide du petit Douglas resté dans le château de Loch Leven et, au dehors, des membres de la famille des Hamilton l'attendaient à l'endroit du débarquement.

En 1591, Charles de Guise, enfermé au château de Tours, avait pris jour, le 15 août, avec Claude de la Chastre et avec son fils. Il est attaché à une corde et descendu par son valet de chambre, qui l'aidait en cette occasion.

En 1621, Grotius, au château de Louvenstein, en sort enfermé dans un coffre par sa femme qu'on laissait le visiter.

En 1635, Isaac Arnauld, ancien gouverneur de Philipsbourg, enfermé à Esslingen, en sort avec l'aide de cavaliers français au service de l'empereur, chargés de le garder, et qui se sauvent avec lui.

En 1648, le duc de Beaufort, après 5 ans de détention au donjon de Vincennes, en sort par l'habileté de ses amis et de quelques-uns des siens qui, en cette occasion, le servirent fidèlement.

En 1654, le cardinal de Retz, au château de Nantes, est aidé à l'intérieur par son valet de chambre, son médecin, l'abbé Rousseau, et au dehors par M. de Brissac, qui « me donna sa parole qu'il me servirait pour ma liberté en tout ce qui ne regarderait pas le dedans du château ».

En 1671, Quiqueran de Beaujeu, au château des Sept-Tours depuis onze ans, s'en échappe par l'aide de son neveu qui, à

chacune de ses visites, lui portait une certaine quantité de cordes.

En 1689, Jean Bart et le chevalier de Forbin, prisonniers à Plymouth, reçurent du dehors une lime pour scier leurs barreaux; le chirurgien qui pansait leurs blessures était français; les deux mousses qui les servaient pouvaient sortir librement, et se laissèrent gagner par les promesses de prisonniers qui avaient argent en poche.

En 1694, Duguay-Trouin, à Plymouth, noua rapidement des relations qui lui permirent de s'entendre avec un capitaine de navire suédois qui l'aida dans sa fuite.

En 1746, le baron de Trenck, conduit au château de Glatz, s'était fait, dès son arrivée, de nombreux amis parmi les officiers qui le gardaient, et qui l'ont constamment aidé dans chacune de ses tentatives si courageuses.

En 1785, Lechi s'échappe des Plombs de Venise, mais sa femme lui faisait des envois dans une caisse, et les circonstances dramatiques dans lesquelles l'évasion se serait effectuée sont tellement difficiles à admettre que les contemporains disent le prix qu'elle a coûté, somme partagée entre deux inquisiteurs d'Etat.

En 1815, le comte de Lavalette est sorti sous les vêtements de sa femme, qui venait lui faire ses derniers adieux.

Les prisonniers politiques de 1834, Marrast, Guinard, Cavaignac, détenus à Sainte-Pélagie, étaient l'objet d'une surveillance fort peu rigoureuse, et, au sortir de la galerie de 10 mètres qu'ils creusèrent, trouvèrent tout préparé grâce à leurs intelligences avec le dehors.

De nos jours, oserons-nous citer l'évasion de Bazaine, dans laquelle la bienveillance gouvernementale est si évidente qu'il est presque honteux d'en parler?

Trois évasions seules sembleraient échapper à la loi que nous avons formulée :

Celle de Benvenuto Cellini, du château Saint-Ange. Il n'y a à opposer à son récit que la faconde et les exagérations évidemment mensongères de l'écrivain dans d'autres parties de ses *Mémoires*.

Enfin celle de l'abbé de Bucquoy, ainsi que celle de Latude.

Pour ces dernières, nous ferons remarquer que le premier travaillait de concert avec trois autres prisonniers enfermés

avec lui, et pour le second qu'il avait aussi un compagnon de captivité.

Nous allons voir, par l'examen minutieux que nous allons faire, et en prenant les dires mêmes de l'auteur, si son évasion doit être rangée dans la catégorie des exceptions, ou si, à chaque page, n'abondent pas les preuves qu'elle rentre dans celles appartenant à la loi commune.

Sommairement, il prétend s'être évadé sans aide ni corruption, par le fait de sa seule adresse, en compagnie d'un moine somasque du nom de Balbi, dont le seul rôle a été de percer une communication entre son propre cachot et celui de Casanova.

Casanova est d'abord enfermé dans un « cachot de cinq pieds et demi de hauteur; il formait les trois quarts d'un carré de deux toises, le quatrième quart contigu qui lui manquait était une espèce d'alcove capable de contenir un lit ».

Remarque. — Tout individu enfermé pour une longue détention prend pour premier soin de se faire un calendrier; puis, une fois les premiers jours de stupeur passés, avant de se mettre à l'œuvre, cherche, combine les moyens les plus heureux qui peuvent lui permettre de s'évader. Casanova, qui ignorait les motifs de sa détention, qui ne se sentait pas coupable de crimes d'Etat, fautes auxquelles sont réservés *les Plombs*, auquel on n'avait pas communiqué la durée de son incarcération, pensait qu'elle devait cesser avec le règne des inquisiteurs d'Etat qui l'avaient condamné, c'est-à-dire le dernier jour de septembre. — Aussi l'idée d'évasion ne germe-t-elle dans son cerveau que quelques jours après cette époque, en octobre, lorsqu'il vit qu'on ne le mettait pas en liberté :

> Je fus pendant cinq à six jours dans la rage et le désespoir, et alors je me figurais que, pour des raisons qu'il m'était impossible de deviner, on avait résolu de me tenir enfermé pour le reste de mes jours. Cette idée affreuse me fit rire, car je me sentais maître de ne rester esclave que très peu de temps, aussitôt qu'au péril de mes jours j'aurais pris le parti de faire cesser ma détention. Je savais que je réussirais à m'échapper ou à me faire tuer. Au commencement de novembre je formai sérieusement le projet de sortir par la force...
>
> Le plancher de mon cachot (au couchant) était positivement au-dessus du plafond de la salle des inquisiteurs.

Vers la fin de novembre, le prisonnier, qui avait la permis-

sion de se promener pendant une demi-heure dans un galetas qui précédait son cachot, remarque à l'extrémité de ce couloir un amas de vieux meubles et de vieux objets de toute sorte ayant servi à des prisonniers, tous jetés pêle-mêle, car les détenus pouvaient faire venir du dehors leur nourriture ainsi que tout ce qui n'était pas défendu, et Casanova *était dans ses meubles*, il avait fait venir un fauteuil et un lit.

Dans ces objets,

ce qui m'intéressa le plus, ce fut un verrou tout droit, gros comme le pouce et long d'un pied et demi.

A la fin du même mois, un morceau de marbre noir poli, épais d'un pouce, long de six et large de trois, attira mes regards; je m'en emparai sans savoir encore ce que j'en ferais, et je le cachai dans ma prison, ayant soin de le couvrir avec mes chemises.

Le jour de l'an 1756, je reçus mes étrennes : Laurent (son geôlier) m'apporta une robe de chambre doublée en peau de renard, une couverture de soie ouatée et un sac en peau d'ours pour y mettre mes jambes..... ce présent me venait de M. de Bragadin..... Laurent me dit que M. de Bragadin s'était présenté aux trois inquisiteurs; que, les larmes aux yeux et prosterné à genoux, il leur avait demandé en grâce de me faire parvenir cette marque de son constant amour, si j'étais encore au nombre des vivants, et que les inquisiteurs émus n'avaient pu lui refuser.

Casanova s'empare du verrou un beau matin :

Dès que je fus seul, je pris le morceau de marbre noir, et je reconnus bientôt que c'était une excellente pierre de touche; car, ayant quelque temps frotté le verrou avec cette pierre, je vis que j'avais obtenu une facette très bien faite.....

Je me servis de ma salive en guise d'huile, et je travaillai huit jours pour affiler huit facettes pyramidales dont l'extrémité se trouva une pointe parfaite. Les facettes avaient un pouce et demi de longueur. Mon verrou ainsi affilé formait un stylet octangulaire aussi bien proportionné qu'il aurait été possible de l'exiger d'un bon taillandier.

Il parvient à le cacher dans son fauteuil de manière à ne donner aucun soupçon, et se décide « avec son verrou devenu esponton, gros comme une canne et long de vingt pouces, à faire un trou au plancher sous son lit » (placé dans l'alcôve).

Objection. — Avant d'aller plus loin, c'est l'existence de

cette pierre de touche et de cet esponton qui mérite d'être discutée; car cet instrument, dans la suite du récit, va jouer le rôle capital, passer dans d'autres mains par des moyens dont la vraisemblance ne peut se soutenir, c'est le *deus ex machina*, l'agent qui sauve toutes les situations périlleuses.

Quant au morceau de marbre noir, si, à la rigueur, on aurait pu le rencontrer dans les étages inférieurs du palais, qui sont luxueux, où cette matière aurait pu être employée dans des travaux de restauration, mise de côté, abandonnée par des ouvriers, on se demande ce qu'elle pouvait bien faire sous les Plombs, qui sont les combles du palais, et où le marbre n'a jamais été apporté; — le prisonnier le trouve au milieu d'un amas d'objets de ménage jetés pêle-mêle, pots de terre, bassinoire, pelle à feu, une seringue; la forme qu'il décrit en ferait volontiers un presse-papier, et sous les Plombs, où il était défendu d'écrire, on ne peut admettre que, même un patricien, en faisant venir des meubles de sa maison, ait poussé l'enfantillage du bien-être jusqu'à demander cette inutilité. Non, le marbre était nécessaire dans le récit pour affiler l'esponton, l'un était la conséquence de l'autre, et, en plus, il devient *une excellente pierre de touche.*

Ces deux pièces sont nécessaires, *indispensables* au système de la fabulation; elles en sont la base; or, elles n'ont *jamais joué aucun rôle.*

Quant à l'objet en fer, Casanova le décrit très nettement: *c'était un verrou* long. Ici, dans une prison, sa présence s'admet parfaitement, et le lecteur a immédiatement l'image de ces pièces rondes qui courent dans deux anneaux, qui sont en usage pour des portes charretières, pour des barrières, et dont le bruit grinçant et retentissant est mis à profit au théâtre dans les mélodrames moyen âge pour impressionner vivement le spectateur lorsque le juge va entrer dans le cachot du prisonnier afin de l'interroger. — Mais ces verrous ont un bouton, rivé sur la tige pour la manœuvrer, et le plus souvent une longue queue munie d'une œillère qui s'applique sur un piton afin d'y couler le cadenas — au théâtre on entend toujours ouvrir le cadenas. — Or, Casanova ne parle nulle part de cet appendice; il n'aurait eu d'ailleurs aucun moyen pour l'arracher ou l'user; la pièce était donc *lisse et ronde.* — Son usage? de nos jours où l'on brûle la houille et le coke,

on pourrait à la rigueur en faire un fourgon, un tisonnier, mais cette ressource nous échappe au siècle dernier. — Il l'a trouvé au milieu de pelles, pincettes, objets de métal, etc., alors peut-être, vu sa longueur, une barre pour maintenir les bûches sur les chenets, — mais ces barres sont carrées et non pas rondes. — Pour expliquer la présence étrange de cette pièce de fer, assez déliée, puisqu'il dit *grosse comme une canne*, il ne reste plus qu'à supposer qu'elle était propre à la construction. On voit en effet souvent les maçons, en construisant des mansardes, sceller dans le plâtre des tiges de fer, mais ces pièces sont constamment quadrangulaires. — Disons donc que de même que la pierre de touche était indispensable, de même l'esponton rond, court, maniable, était nécessaire; ils sont forcément tributaires, *mais ne s'expliquent pas*.

A l'aide de son esponton, 15 jours après Pâques, Casanova, qui s'était fabriqué une lampe au su de Laurent, fait sous son lit un trou de *dix pouces de diamètre*, en détruisant trois couches de *planches de deux pouces d'épaisseur*, puis une couche de *terrazzo marmorin*, c'est-à-dire de petites pièces de marbre réunies par du ciment, le pavé ordinaire des appartements luxueux de Venise, et que des ouvriers italiens sont venus faire à Paris en grand nombre depuis un demi-siècle dans nos monuments et les hôtels riches. « En quatre jours cette mosaïque fut détruite sans que la pointe de mon esponton fût endommagée le moins du monde. »

Objection. — Ce fait est difficile à croire si l'on réfléchit que son esponton était du fer forgé et non une tige d'acier trempé.

Mais il est une objection bien plus sérieuse à propos du diamètre de ce trou rond, *dix pouces*.

Une reine (je n'y crois pas), ignorante de l'industrie des farines, conseillait au peuple manquant de pain de manger de la brioche. Si le mot n'a pas été dit, il n'en est pas moins vrai que bien des femmes ne se sont préoccupées que de travaux d'aiguille et ignorent absolument les secrets de ceux des hommes ; on peut donc tromper des marquises; de même plus d'un lettré qui file son cocon dans ses in-folio et passe sa vie à déchiffrer des parchemins à grand renfort de bésicles, s'il se trouvait par un hasard quelconque complètement isolé, serait

réduit à manger crus les deux œufs que sa cuisinière lui apporte chaque matin sur le plat ; il n'a jamais regardé ce travail, il s'occupe de choses plus hautes ; — tel membre de l'Institut, auteur de calculs compliqués, appelle un horloger pour remonter sa pendule et un ouvrier pour enfoncer un clou dans le mur pour y accrocher sa montre ; bien des membres de l'Académie des sciences morales et politiques n'ont touché un marteau ni regardé travailler un ouvrier, leur pensée est plus haute et ne s'abaisse pas à ces vulgarités. A ces gens-là, on peut conter toutes les bourdes, ils ne savent pas — ils croient. Mais tout homme qui a tenu un outil, qui s'est complu à regarder travailler l'ouvrier, qui a étudié ses moyens et ses résultats, vous dira ceci : c'est que Casanova, avec son outil, pouvait bien désagréger le terrazzo marmorin avec la pointe, mais que sur le bois il lui était *impossible* de faire autre chose que *soulever* de *longues* arêtes de bois de 10, 20 pouces et plus, et qu'il lui était *impossible* de faire un travail *limité*, rond, comme il l'indique et comme plus tard il le recommande bien à Balbi sur le toit de son cachot. Un ouvrier menuisier, ébéniste, charpentier, carrossier, tous ceux qui travaillent le bois vous diront que, pour ce résultat, il faut de *toute nécessité* un ciseau EMMANCHÉ à *lame* plate à la rigueur, mais plutôt à lame courbe dit une *gouge*.

Le 25 août à midi, Casanova est changé de cachot ; on le conduit dans une prison ayant vue sur le Lido ; on emporte son fauteuil, son lit, ses hardes. Deux heures après, Laurent, qui a découvert le trou dans l'ancien cachot vide, arrive écumant et ordonne à Casanova de lui livrer la hache et les instruments à l'aide desquels il a tenté de s'évader ; il vide la paillasse, manie les coussins du fauteuil, mais n'a pas l'idée de le renverser, en sorte que le prisonnier reste possesseur de son instrument d'évasion, mais privé de la *pierre de touche* qui reste dans son cachot. Si le geôlier est borné dans cette occasion, dans tous les cas, il est averti qu'il a affaire à un homme adroit et déterminé qui n'a pas abandonné son idée et qui tentera de la mettre à exécution sous une forme quelconque ; il doit donc être sur ses gardes. Or, la suite de ce récit nous montrera comment il se conduit malgré cet avertissement, qui devait lui faire tenir les yeux ouverts et suspecter tous les actes et tous les gestes de son prisonnier. Le lendemain

Laurent fait inspecter sous le lit par un archer, fait frapper avec une barre de fer toutes les parois du cachot, mais on ne frappe pas le plafond, et Casanova se dit : *c'est par là que je sortirai de cet enfer.*

Pendant huit jours le geôlier se venge en abreuvant de dégoûts son prisonnier, le privant d'air, lui faisant manger des viandes putréfiées, sourd à ses plaintes, l'exaspérant par son mutisme. — Casanova, hors de lui, lui demande compte de son argent, et le lendemain Laurent, en le lui présentant, le calme avec « un panier de citrons, que M. de Bragadin m'envoyait, une grosse bouteille d'eau que je jugeai bonne, et un beau poulet rôti très appétissant ; en outre un des archers ouvrit de suite les deux fenêtres ».

A partir de ce moment, on va constater un changement complet d'allures dans la conduite de Laurent, qui se continuera jusqu'à l'évasion ; ce ne sont plus seulement des tolérances consenties vis-à-vis du règlement de la prison, des complaisances auxquelles il se prête, des libertés excessives qu'il laisse au prisonnier, et sur lesquelles il ferme les yeux ; c'est Laurent qui fait des avances, lui qui fait à Casanova, dont il devrait pourtant se défier, des propositions fort tentantes pour l'enfermé, fort dangereuses pour la responsabilité du gardien. Son prisonnier lui ayant demandé de lui acheter certains livres : « Je vous ferai prêter des livres par quelqu'un qui est ici, si vous voulez aussi en prêter des vôtres, par là vous épargnerez votre argent. » Il est impossible de douter un instant que, si bête que soit un homme, il le soit assez pour n'être pas convaincu qu'à l'instant un commerce épistolaire va s'établir entre les détenus, et ne pas savoir qu'un prisonnier, sans force quand il est isolé, va la décupler dès qu'il pourra communiquer facilement avec un autre malheureux dans la même situation que lui, et que des combinaisons plus ou moins chanceuses vont être immédiatement discutées entre eux. C'est ce qui arrive en effet : les livres deviennent une boîte aux lettres, dont Laurent est le facteur journalier. Casanova dit qui il est ; ses correspondants sont le Père Balbi, moine somasque qui s'échappera avec Casanova, et le comte Asquin. Balbi lui apprend que c'est l'archer Nicolas qui lui fournissait tout ce qu'il voulait, qui lui faisait l'histoire de tous les prisonniers qui étaient sous les Plombs : « Nicolas m'a dit que M. de Braga-

din lui avait promis *mille sequins* s'il peut vous faciliter les moyens de vous évader ; mais que Laurent, sachant cela, se flatte de gagner la récompense sans s'exposer, en obtenant par sa femme votre élargissement de M. Diedo. »

Voici la troisième fois que le nom de M. de Bragadin est prononcé dans cette analyse, Il est bon de rappeler ici quels étaient les rapports de Bragadin et de Casanova, et les liens intimes qui les unissaient.

Il est une science singulière, très oubliée aujourd'hui, mais très pratiquée au siècle dernier : c'est *la cabale*. Comme la nature ne perd jamais ses droits, elle a fait place, de nos jours, à l'occultisme, aux tables tournantes, au spiritisme, pour les amateurs du merveilleux, du surnaturel, du mystérieux, qui y vont chercher leurs inspirations et leurs règles de conduite. Casanova, très savant dans les sciences exactes, très instruit, très lettré, très voltairien, a pratiqué *la cabale* toute sa vie. Bien qu'affirmant vingt fois dans son livre son incrédulité pour cette science, et il avait le droit d'être incrédule, puisqu'il savait les dupes qu'il faisait en composant et dictant lui-même les réponses, on sent néanmoins percer en lui la croyance à la fatalité et aux événements inscrits d'avance dans le livre du Destin. A chaque page, on trouve que telle époque, telle date, tel saint, revenant périodiquement, a été marqué dans sa vie par quelque fait important et décisif, ayant une influence capitale sur sa vie. Il a fait de la cabale dans sa prison, pour savoir le jour où il en sortirait.

Lors de son premier voyage à Paris, il a pratiqué la cabale au Palais Royal, chez la duchesse de Chartres, fille du prince de Conti, pour la guérir d'un eczéma.

Il l'a pratiquée à Amsterdam, auprès du banquier Hope, pour lui faire retrouver des sommes exposées ou perdues.

Dans son séjour à Paris, il a escroqué avec la cabale plus d'un million à une vieille folle, la marquise d'Urfé, qu'il devait faire renaître sous la forme d'un enfant nouveau-né, auquel en mourant elle donnerait la vie.

C'est la cabale qui lui a donné ce port de refuge, où il a terminé ses jours, au château de Dux. Le comte de Waldstein, auquel on le présenta chez l'ambassadeur de Venise à Paris, lors de son dernier séjour dans cette ville, était un fervent adepte de la fameuse science, et ce devait être une heu-

reuse trouvaille qu'un bibliothécaire aussi fort en cabale que maître Casanova.

Au moment de son arrestation, Messer Grande saisit chez lui des manuscrits reliés : c'était *la Clavicule de Salomon*, *le Zecorben*, un *Picatrix*, une ample *Instruction sur les heures planétaires* et les conjurations nécessaires pour avoir le colloque avec les démons de toutes les classes. « Ceux qui savaient que j'avais ces livres me croyaient un grand magicien, et je n'en étais pas fâché. »

C'est la cabale qui lui a donné son importance dans la maison de M. de Bragadin.

En 1746, à l'âge de 20 ans, Casanova, tombé dans un état de dégradation morale complète, lié avec ce qu'il y avait de plus abject parmi les vauriens de Venise, après avoir été séminariste, officier, réduit pour vivre à aller jouer du violon dans l'orchestre du petit théâtre San Mose, voit un jour entrer dans sa gondole un patricien que ses serviteurs soutiennent; il devine une apoplexie menaçante, saute dans la gondole sans demander permission, reconduit M. de Bragadin chez lui, le saigne, le sauve et s'installe son gardien. Ce seigneur, veuf, dévot et riche, vivait en intimité avec deux autres seigneurs, M. Dandolo et M. Barbaro, qui partageaient sa croyance dans la possibilité de consulter les ordres du destin au moyen de la cabale. Casanova s'installe et, la reconnaissance aidant, se fait aimer pour son intelligence et ses connaissances sérieuses. Il construit ses pyramides de chiffres, en tire les réponses qu'il veut, régit la maison, dicte leur conduite aux trois vieillards, empêche des mariages, éloigne les gens qui peuvent lui nuire, imposant ceux qui lui conviennent et qui peuvent le servir. Casanova était du reste plein de respect pour sa dupe, qu'il aimait comme un père, lequel lui rendait l'affection qu'il aurait eue pour son fils. Cette affection a duré toute la vie entre ces deux hommes qui ne devaient pas se revoir. Après la fuite et pendant les pérégrinations de Casanova à travers toute l'Europe, il a reçu des envois d'argent de M. de Bragadin. En octobre 1767, on trouve cette phrase dans les *Mémoires* :

Mon frère m'avait remis plusieurs lettres, je les décachète et la première que je lis était de M. Dandolo, qui m'annonçait la mort de M. de Bragadin. Je perdais un homme qui, depuis vingt-deux ans,

me tenait lieu de père, vivant avec économie et s'endettant même pour fournir à mes besoins. Son bien était en fidéicommis, il ne put me rien laisser, ses meubles, sa bibliothèque devenaient la proie de ses créanciers. Ses deux amis, qui étaient aussi les miens, étaient pauvres, et je ne pouvais disposer que de leur cœur. Cette terrible nouvelle était accompagnée d'une lettre de change de mille écus, que le défunt, prévoyant sa fin imminente, m'avait envoyée vingt-quatre heures avant de rendre l'âme.

Telle était la situation de l'aventurier dans la maison Bragadin lors de son arrestation.

Qu'on ne s'étonne pas de cette crédulité chez un homme d'un esprit distingué, et qui avait exercé les hautes charges de la République. De nos jours, ces mêmes faits se présentent. Rappelons ce procès pour escroquerie fait au photographe Buguet, qui vendait à des clients entichés de spiritisme leur portrait accompagné de *l'âme* d'une personne chérie évoquée par eux et qu'ils *reconnaissaient*. Le photographe avouait sa supercherie : il faisait passer derrière la personne posant, par un procédé particulier, un autre personnage très vivant, dont on devinait les linéaments du visage sur l'épreuve qu'il livrait à ses dupes. Dans ce procès, quatre colonels, dont un ancien élève de l'Ecole Polytechnique, avaient été appelés par l'accusé comme témoins à décharge, c'est-à-dire des hommes à sciences exactes. Or, aux insistances du président, qui leur faisait remarquer que le photographe avouait son procédé de supercherie, ils se contentaient de hausser les épaules, en répondant avec un air de commisération dédaigneuse : Monsieur le Président, vous parlez de choses que vous ne connaissez pas.

On comprend donc maintenant le trouble que devait porter dans l'esprit du vieillard, privé de son conseil, l'arrestation de son enfant, et que Bragadin devait tout tenter pour tâcher de le délivrer.

D'après la loi sur les évasions célèbres, que nous avons posée en commençant, nous pouvons donc dès maintenant établir :

Le corrupteur du dehors a été M. de Bragadin, le corrompu a été le geôlier Laurent, et pour ce dernier les présomptions vont se convertir en certitudes, par la suite de l'analyse des faits qui le concernent.

La correspondance active avec le moine continue par

l'envoi incessant et journalier de livres, d'un cachot à l'autre ; les projets sont ébauchés, la sortie se fera par les plafonds. Casanova ne peut percer le sien parce que, chaque jour, on sonde les parois de sa prison avec une barre de fer, mais il enverra son esponton au moine,qui percera le sien et cachera son travail en tapissant toute sa prison avec des images de saints qu'il fera acheter par Laurent. Arrivé au-dessus de son plafond, il percera le mur de séparation des deux cachots,puis défoncera le plafond de Casanova. Une fois là, Casanova se charge du reste. Mais comment faire parvenir l'esponton au moine ? D'autres objets que les livres avaient déjà passé d'un cachot à l'autre, entre autres une pelisse en peau de renard, que le comte Asquin avait désiré voir, pour en acheter une semblable. Casanova songe à envoyer son instrument dans le dos d'un livre. Il est bon de savoir qu'en Italie les livres, généralement, sont reliés en parchemin, et de manière que le dos, en l'ouvrant, forme une poche.Il fait acheter une bible in-folio qui venait de paraître; il s'aperçoit que son esponton, placé au dos, dépasse de deux pouces la longueur du livre; il faut donc un moyen accessoire.

Je dis à Laurent que je voulais célébrer le jour de la Saint-Michel avec du macaroni au fromage, mais que, voulant reconnaître l'honnêteté de la personne qui avait la bonté de me prêter des livres, je voulais lui en faire un grand plat, et que je voulais le préparer moi-même. Laurent me dit que ce monsieur désirait lire le grand livre, c'était une affaire arrangée. — Fort bien,lui dis-je, je le lui enverrai avec le macaroni ; apportez-moi seulement le plus grand plat que vous ayez à la maison, car je veux faire la chose en grand.

On devine le reste ; le prisonnier fait son macaroni sur le pas de sa porte, dans son grand plat, le couvre de beurre à le faire déborder, le pose sur le livre au dos duquel il a mis l'esponton (1), élève le tout, et le place sur les bras étendus de Laurent, qui transporte l'envoi à ses voisins, et le tour est joué.

Objection. — En bonne conscience, voilà un geôlier bien facile et bien confiant vis-à-vis d'un prisonnier qui a tenté de s'échapper quelques semaines auparavant. Qu'un dramaturge

(1) En France, un lecteur qui commettrait l'imprudence de fourrer sa canne dans le dos d'une semblable reliure verrait son livre rester obstinément ouvert et, le diable dût-il s'en mêler, ne pourrait parvenir à le refermer.

tire de circonstances semblables une scène à effet sur le théâtre, rien de mieux; qu'un romancier en fasse dans son livre un chapitre charmant, c'est parfait; mais que l'histoire inscrive une stupidité aussi lourde chez un homme dont les fonctions sont obligatoires, sans y voir un aveuglement voulu et une complicité, c'est impossible.

Voici donc le père Balbi en possession de l'esponton.

Il ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre, et en huit jours il parvint à faire au plafond une ouverture suffisante, qu'il masquait avec une image, qu'il collait avec de la mie de pain.

Objection. —Que des images appliquées sur les parois verticales d'une pièce ne produisent aucun étonnement, cela se conçoit; mais appliquées sur un plafond, c'est tellement étrange et insolite que même une personne qui ne serait pas un geôlier, dont l'essence doit être le soupçon, ne pourrait s'empêcher d'en être étonnée et d'en chercher l'explication. Cette remarque vise, il est vrai, Laurent, dont elle affirme une fois de plus la complicité; mais ce qui vise Casanova, et le fait prendre en flagrant délit de mensonge, c'est la phrase suivante, après que le moine arrivé sur le plafond de son cachot lui donne le signal par trois petits coups.

Il travailla jusqu'au soir, et le lendemain il m'écrivit que si mon toit n'était que de deux rangées de planches, son travail serait achevé le même jour. Il m'assura qu'il aurait soin de faire le trou *circulaire*, comme je le lui avais recommandé, et qu'il ne percerait pas le plancher.

Objection. — Si l'on veut se souvenir que l'esponton est de fer et non d'acier, que la pierre à affiler est restée dans le premier cachot de Casanova, que le moine a eu à percer en huit jours son plafond ; puis, du 8 octobre au 16, le mur de séparation entre les deux prisons, on peut imaginer en quel état doit être la pointe de l'instrument, et quelle puissance elle peut avoir maintenant pour s'attaquer *sur du bois*. Balbi ne se sert que de l'esponton, il n'a ni scie, ni couteau, ni ciseau, comment pourrait-il avec un instrument émoussé, qui n'agit que comme levier, en enlevant des éclats, parvenir à faire un *trou circulaire ?*

— L'évasion est remise à la nuit du 31 octobre au 1er novembre, par le fait d'un nouveau compagnon qu'on a donné à

Casanova ; mais, dans cette nuit, après avoir « passé quatre heures à couper draps,couvertures, matelas et paillasse »,il se trouve possesseur de 100 brasses de cordes...

Quand la corde fut faite, je fis un paquet de mon habit, de mon manteau de bourre de soie, de *quelques* chemises, bas et mouchoirs et nous passâmes dans le cachot du comte.

Objection. — Quoi! non seulement 100 brasses de corde qui peuvent être utiles, mais encore *des chemises*, des *bas* et des *mouchoirs* de rechange ! Il partirait par un train de plaisir pour quelques jours aux bains de mer qu'il n'en emporterait pas davantage ! Et il allait s'exposer sur un toit couvert de lames de plomb glissantes, sur lequel il ne pourrait prendre pied ! C'est se jouer beaucoup de la crédulité du lecteur.

Cette ouverture était celle faite en soulevant le bord de la lame de plomb qui retombait sur la gouttière de marbre. Les voilà donc au bord du toit.

... Mais il est temps de partir.On ne voyait plus la lune; j'attachai au cou du Père Balbi la moitié des cordes d'un côté, et le paquet de ses nippes sur son autre épaule ; j'en fis autant sur moi, et tous les deux en gilet, nos chapeaux sur la tête, nous allâmes à l'ouverture.

Avant de partir il demande trente sequins au comte Asquin qui, par avarice, les lui refuse, mais lui en donne deux qu'il accepte.

A genoux et à quatre pattes, j'empoignai mon esponton d'une main solide, et, en allongeant le bras, je le poussai obliquement entre la jointure des plaques de l'une à l'autre, de sorte que, saisissant avec mes quatre doigts le bord de la plaque que j'avais soulevée, je parvins à m'élever jusqu'au sommet du toit. Le moine pour me suivre avait mis les quatre doigts de sa main droite dans la ceinture de ma culotte.

Objection. — Cette manœuvre, si bien décrite, et qui au premier abord semble si naturelle, est de *toute impossibilité*. Casanova s'avance de bas en haut, et les plaques de plomb, comme les plaques de zinc,comme les tuiles, comme les ardoises, comme tous les systèmes de couverture, en un mot, pour empêcher la pluie de tomber dans le bâtiment, se recouvrent nécessairement, la supérieure dépassant d'une certaine longueur celle qui est placée au-dessous d'elle. En conséquence, l'esponton n'a jamais pu entrer dans ces jointures, et chaque

fois qu'il en parle c'est un mensonge ; son instrument n'a pu lui être d'aucune utilité.

Dans l'ascension, le moine perd son paquet de hardes, mais non ses cordes. « Après avoir franchi quinze ou seize plaques, avec une peine extrême, nous arrivâmes sur l'arête supérieure, où je m'établis commodément à califourchon,et le Père Balbi m'imita. » Il passa une heure à parcourir à cheval le sommet des toits, cherchant, sans le trouver, un point où attacher sa corde. Il arrête enfin « sa vue sur une lucarne du côté du canal et aux deux tiers de la pente. Elle était assez éloignée de l'endroit d'où j'étais parti, pour que je pusse juger que le grenier qu'elle éclairait n'appartenait pas à l'enclos des prisons que j'avais brisées ». Il se laisse glisser en ligne droite, et se trouve bientôt à cheval sur son petit toit ; s'appuyant des mains sur le bord et avançant la tête, il touche une petite grille, et, derrière, des carreaux de vitre enchâssés dans du plomb ; il joue de l'esponton, arrache la grille et rompt la fenêtre vitrée. « A l'aide de mon esponton, suivant ma première méthode, je regagnai le faîte du toit et m'acheminai vers l'endroit où j'avais laissé mon compagnon. »

Objection. — Méthode déjà démontrée *impossible.*

Ils se consultent sur « les moyens à prendre pour entrer dans la lucarne et pénétrer dans le grenier ». La chose était facile pour l'un des deux, car, au moyen de la corde, il pouvait être descendu par l'autre ; « mais je ne voyais pas comment le second pourrait descendre ensuite, n'ayant aucun moyen d'assujettir la corde à l'entrée de la lucarne ».

Objection. — Mais, deux moyens assez simples se présentaient. Les parois des lucarnes sur les toits ne sont faites ni en marbre, ni en pierre; on emploie des matériaux très légers et très minces pour ne pas charger les toits, c'est-à-dire des lattis recouverts de gâché ; tout au plus des carreaux de plâtre, matière molle. Or cet esponton, qui avait, sans s'émousser, déjà fait tant de travaux de percement, et avait pu sortir intact de la destruction du *terrazzo marmorin*, devait bien être capable de faire trou dans cette matière légère, tout près du chambranle, de façon à faire une œillère pour y passer la corde. — Le second moyen était d'utiliser la grille qu'il avait descellée *entière*, et qu'il avait placée auprès de la lucarne. Quand on examine les photographies du Palais des Doges, on

voit que ces lucarnes sont plus hautes que larges ; en renversant la grille, il trouvait un point d'appui solide pour attacher sa corde. — Mais l'écrivain ne veut d'aucun de ces deux moyens simples ; il a à décrire un moyen très compliqué, qui forme une des pages les plus émouvantes du récit, et qui laisse le lecteur terrifié et haletant sur les dangers que court l'évadé, suspendu entre ciel et terre ; détails contés merveilleusement, mais aussi impossibles à croire que ceux que nous avons critiqués.

Quoi qu'il en soit, Casanova, ayant ceint Balbi sous les aisselles avec la corde, vient de le descendre dans le grenier. « Arrivé sur le plancher, il détache la corde, et, l'ayant retirée, je trouvai que la hauteur était de plus de cinquante pieds. »

Objection. — La hauteur du Palais des Doges est de 28 mètres, du sol jusqu'à la hauteur de la gouttière de marbre (84 pieds), là où commence le toit ; il y a donc certainement un plancher à cette hauteur ; la lucarne, dit-il, était aux deux tiers de la pente du toit ; en admettant même que la hauteur du toit ne soit pas divisée, une corde passée par cette ouverture, qui aurait plus de 50 pieds, tomberait à onze mètres du sol. Or, quand on regarde les lucarnes du Palais, on voit qu'elles sont superposées en deux étages ; 50 pieds pour un seul étage du toit donneraient au toit plus de deux fois la hauteur du monument lui même.

Ne sachant que devenir, je grimpai de rechef sur le sommet du toit, et ma vue s'étant portée vers un endroit près d'une coupole que je n'avais pas encore visitée, je m'y acheminai. Je vis une plate-forme, recouverte de plaques de plomb, jointe à une grande lucarne fermée par deux volets. Il y avait une cuve pleine de plâtre délayé, une truelle, et tout à côté une échelle que je jugeai assez longue pour pouvoir me servir à descendre jusqu'au grenier où était mon compagnon. Ayant passé ma corde dans le premier échelon, je traînai cet embarrassant fardeau jusqu'à la lucarne. Il s'agissait alors d'introduire cette lourde masse, qui avait douze de mes brasses...

Objection. — Chaque ligne de ce passage est à analyser. Cette plate-forme, cette terrasse était nécessairement en contre-bas de l'arête du toit sur lequel il était à califourchon. Des maçons y travaillaient, et chacun sait que le plâtre, une fois délayé, se solidifie, *prend*, comme disent les hommes du métier, et que, pour l'usage, l'ouvrier maçon fait préparer par le

gâcheur petit à petit, car le plâtre *prenant* devient une pierre, l'ouvrier maçon use son auge jusqu'à la fin, gratte bien les parois et commande une autre truellée à son servant, qui est placé au-dessous de lui sur l'échafaudage. En quittant son travail, il emporte toujours sa truelle, qui, de cuivre épais, emmanchée, a son prix et pourrait être volée, mais en laissant ses auges il a le soin de les bien laver à l'eau avant de partir, car s'il y laissait du plâtre délayé, il trouverait le lendemain une pierre de plâtre adhérente à son auge qu'il lui faudrait briser avec effort et grande perte de temps. Casanova n'a donc pu trouver *une truelle, ni une cuve mi-pleine de plâtre délayé*, parce que JAMAIS UN MAÇON N'A LAISSÉ DE PLATRE DANS SON AUGE ABANDONNÉE.

Cette échelle lui présentait les extrémités de ses montants, puisqu'il attache sa corde au *premier échelon*. Il s'agissait donc de la monter *verticalement*, le peu de longueur du bras de levier lui défendant de la faire basculer, en prenant le toit comme d'appui. Or, il s'agit ici, non pas de ces échelles légères à montants rapprochés, dont les jardiniers font usage dans les vergers pour cueillir des fruits très élevés dans l'arbre, il s'agit d'une échelle de maçon, c'est-à-dire devant porter un homme, le gâcheur, chargé d'un poids fort lourd, l'auge pleine de plâtre, et dont les montants très forts ont une grosseur considérable ; elles sont toujours assez courtes, une douzaine d'échelons, parce que, trop longues, le poids de l'homme chargé pourrait faire courber les montants et mettre la vie de l'homme en danger. A mesure que l'ouvrier maçon s'élève dans son travail sur le mur, un nouveau plancher est installé sur son échafaudage, desservi par une nouvelle échelle courte à l'usage de son *gâcheur*. Mais, prenant à la lettre le récit de l'écrivain, il l'avait *jugée assez longue pour descendre* jusqu'au grenier, c'est-à-dire cinquante pieds.

« Douze de *mes* brasses », il faudrait donc entendre *brassée*, c'est-à-dire *ce que les bras peuvent entourer*, et, Casanova, étant grand, on aurait le droit de compter 2 mètres. Nous nous contenterons de prendre pour mesure la plus petite longueur de toutes les *brasses* des pays d'Europe, qui est celle d'Espagne, 1 m. 675 mm., qui, multipliés par 12, donnent encore plus de 19 mètres ou 57 pieds. Veut-on se figurer un homme seul, élevant verticalement une semblable masse par la force de ses

bras? Ni Hercule, ni Samson, ni les géants mythologiques ne le tenteraient sur un terrain plat, et Casanova prétend avoir traîné cette masse sur un toit de métal, glissant, sans aucune aspérité, d'où devait le précipiter le moindre mouvement qu'il imprimerait à son fardeau !

Le narrateur accentue encore la situation, déjà si émouvante, de son récit, par les manœuvres multiples et pleines de péril auxquelles il se livre pour faire entrer son échelle dans l'ouverture de la lucarne. A un moment elle y est engagée, mais, ne pouvant aller plus loin, elle déborde d'un tiers au delà de la gouttière de marbre ; il y descend pour la soulever ; dans un mouvement d'effort, il glisse et est lancé en dehors du toit jusqu'à la poitrine, ne se soutenant que par ses deux coudes : il est pris d'une crampe dont, immobile, il attend la fin, et finalement parvient au résultat désiré.

Objection. — A tous ces détails minutieux qu'il donne et que nous résumons il n'est qu'une objection à faire, que nous avons déjà mise en avant. C'est que, étant donnés la lourdeur de l'appareil et le peu de longueur des bras de levier qu'il avait à mouvoir, il n'est pas de force humaine capable d'exécuter les mouvements qu'il décrit. Ensuite, c'est que, dès que son parti était pris d'émotionner son lecteur par des situations dramatiques et invraisemblables, il eût été bien sot de ne pas aller jusqu'à l'extrême, et de ne pas se donner le plaisir de le faire haleter et fermer les yeux, le voyant suspendu en dehors de sa gouttière, prêt à être précipité dans le vide. C'est le droit d'un narrateur habile, qui use de ses ressources, mais non d'un historien fidèle.

Voici les deux fugitifs réunis. Après avoir traversé plusieurs escaliers, Casanova se trouve dans une salle qu'il connaît ; c'est la Chancellerie ducale :

Je vois sur un bureau un outil en fer, à pointe arrondie et à manche de bois, le même dont les secrétaires de la chancellerie se servent pour percer les parchemins auxquels, au moyen d'une ficelle, ils attachent des sceaux de plomb ; je m'en empare... Je vais à la porte de la chancellerie, je mets mon verrou ; mais, en moins d'une minute, acquérant la certitude qu'il me serait impossible de la rompre, je me décide à faire vite un trou à l'un des deux battants. J'eus soin de choisir le côté où la planche avait le moins de nœuds, et vite en besogne ; à coups redoublés de mon esponton, je crevais, je fendais le

mieux que je pouvais ; le moine m'aidait autant qu'il pouvait avec le gros poinçon que j'avais pris sur le bureau.

Objection. — Casanova qui, en fourrant son esponton dans le trou de la serrure d'une autre porte, l'a brisée en trois minutes quelques instants auparavant, voit que, par le même moyen, il ne parviendra pas au même résultat pour la serrure de la chancellerie ; c'est donc une bonne et forte porte en chêne à laquelle il va s'attaquer. Cet esponton, qui n'était pas en acier qui n'avait pas été affilé depuis la sortie du premier cachot, où était restée la pièce de marbre, qui avait fait tant de travaux depuis, était donc muni d'une pointe en diamant pour ne pas s'émousser ! Il avait pu desceller des pierres, des briques, à la rigueur déchiqueter des planches posées à plat, parce qu'il agissait comme levier ; mais ici, sur une grosse porte en chêne, qui n'avait pas en arrière un plan résistant pour le contre-coup, Casanova devait tout simplement jouer du tambour avec son joujou à la main, car il n'avait pas de *coup*, il n'avait pas de poids ; en réalité et pratiquement, ce n'était pas autre chose qu'un morceau de canne de fer, de vingt pouces de long, qui devait sauter et fuir de sa main en arrière de lui, d'autant plus loin que le coup était plus violent, parce qu'il n'était pas *emmanché*. Une chose plus grotesque est l'aide que lui portait le moine avec son poinçon de bureau. De plus, ils travaillaient sur un même battant, et celui qui faisait peu devait singulièrement gêner celui qui faisait beaucoup.

Les bords de ce trou faisaient peur, car ils étaient tout hérissés de pointes faites pour déchirer les habits et lacérer les chairs.

Remarque. — Voilà bien en effet la seule forme des ouvertures que pouvait faire l'instrument dont il est ici question, s'il avait eu du *coup* et fût *emmanché*. Mais l'auteur oublie-t-il qu'il avait bien recommandé à Balbi de lui faire dans le cachot une ouverture *circulaire*, ce à quoi n'avait pas manqué son compagnon d'évasion?

Il était à la hauteur de cinq pieds.

Objection. — Pourquoi l'avoir fait si haut, quand il était si simple de le pratiquer plus bas?

C'était pour éviter les nœuds du bois, dit-il ; mais, en réalité, c'est qu'il n'aurait pas eu les circonstances compliquées et à

effet qui suivent, et qui sont un écho affaibli des péripéties sur le toit.

Ayant placé dessous deux tabourets l'un à côté de l'autre, nous montâmes dessus, et le moine s'introduisit dans le trou, les bras croisés et la tête en avant, et, le prenant par les cuisses, puis par les jambes, je parvins à le pousser dehors... Mettant un troisième tabouret sur les deux premiers, je montai dessus, et, me trouvant au bord du trou, à la hauteur des cuisses, je m'y enfonçai jusqu'au bas-ventre, quoique avec de grandes difficultés, parce que le trou était très étroit, et, n'ayant aucun point d'appui pour accrocher mes mains ni personne qui me poussât, comme j'avais poussé le moine, je lui dis de me prendre à bras-le-corps et de m'attirer à lui sans s'arrêter, dût-il ne me retirer que par morceaux. Il obéit, et j'eus la constance d'endurer la douleur affreuse que j'éprouvais par le déchirement de mes flancs et de mes cuisses, d'où le sang ruisselait.

Arrivé à la fin des objections que nous avons à opposer au récit de l'auteur, après l'avoir, à chaque page, pris en flagrant délit de mensonge, après avoir prouvé sans conteste que les choses n'ont pu se passer ainsi, pense-t-on que notre joie soit bien grande ? A présent, mon frère casanoviste, que notre pauvre poupée a le ventre crevé de mon couteau, le son par terre couvert de sa peau flasque, croyez-vous que je ne sois pas aussi chagrin que vous ? La sublime poupée que nous aimions avec ses clinquants et ses paillons ! Je me doutais bien qu'elle mentait parfois, comme une vraie femme, mais je fermais les yeux et me bouchais les oreilles, je ne voulais rien voir ni rien entendre. J'avais la conduite d'un vieillard avec une jeune maîtresse, qui, s'il n'est pas tolérant et volontairement aveugle, sait qu'il va être abandonné — j'aimais tant l'enfant et ses jolis mouvements ! Je voulais cacher au public que j'étais trahi. — Ne m'en veuillez pas d'avoir parlé, mais accusez d'Ancona qui m'a mis au défi. De ce récit admirable, *la Fuite des Plombs*, si émotionnant, si palpitant avec ses péripéties qui font frissonner, de ce bijou merveilleux, ciselé, monté si habilement, il ne resterait rien qu'un tissu de mensonges ? Heureusement, non,— il reste une chose qui fait le plus grand honneur à cet homme si méprisable à certains égards. *Ces mensonges étaient nécessaires*, et nous les expliquerons.

Après ce long, fastidieux et prolixe examen que nous avons

fait à dessein sous cette forme comme un juge d'instruction interrogerait un inculpé afin de le faire s'enferrer dans ses propres dires, mais qui était nécessaire pour poser nos conclusions, nous n'hésitons pas à les formuler ainsi :

Sa trouvaille du verrou et du morceau de marbre servant de pierre de touche : *mensonge.*

La tentative d'évasion par le plafond de la salle des inquisiteurs faite dans son premier cachot : *mensonge.*

Le jour de l'évasion indiqué par le destin dans un livre : *mensonge.*

Le choix de l'époque de l'évasion habilement décidée dans un jour de fête où le palais était désert par l'absence des patriciens, des fonctionnaires et des employés et où on pouvait faire impunément du bruit : *certain.*

Le mécanisme de la montée sur le toit de plomb par le procédé de l'esponton : *impossibilité et mensonge.*

La trouvaille de l'auge remplie de plâtre délayé : *impossibilité et mensonge.*

Transport de l'échelle de maçon sur les toits : *impossibilité et mensonge.*

Mesure de la hauteur, 50 pieds, du galetas dans lequel il serait descendu : *mensonge.*

Corruption active exercée par Bragadin : *soupçons*, mais *certitude morale.*

Corruption passive du geôlier Bassadona : *certaine et prouvée par les pièces.*

Dégâts des cachots : *certains* et nécessaires pour donner le change et une apparence de réalité à la non-complicité du geôlier.

Fracture de la porte de la chancellerie : *certaine*, mais *impossible* par le *procédé* ridicule de l'esponton et du poinçon, mais à l'aide d'une masse ayant la force d'un marteau d'enclume.

En résumé, il faut maintenant rayer cette *fuite des plombs* du nombre des évasions merveilleuses et courageuses. Il faut la conserver au nombre des évasions célèbres.

Contez cette évasion à un garçon maçon, à un menuisier, à un couvreur, à un serrurier, à un débardeur du port, à un ouvrier quelconque, qui ne sache pas lire, il vous rira au nez, haussera les épaules et vous dira : « Monsieur, c'est impossible. »

(A suivre.)

Dr GUÈDE.

LA RENAISSANCE DU THÉATRE BRETON ET L'ŒUVRE DE L'ABBÉ LE BAYON [1]

II

LE PRÉSENT

Grand, sec, maigre, le chapeau très en arrière, le visage émacié, mais les pommettes colorées, la bouche ouverte, toujours prête à se fendre en un large rire, M. l'abbé agite sa soutane parmi les vestes courtes aux mille boutons, les gilets richement brodés, les jupes noires, les tabliers bleus, jaunes et gris, les coiffes blanches, qui forment, sur la scène et dans les coulisses, un papillotement de couleurs vives.

Il est partout à la fois et sa parole haute et joyeuse anime tout ce petit monde : « Allons, les *couëffes*, crie-t-il aux jeunes filles, par ici ! En scène pour le lavoir ! » A un autre : « Vous ne trouvez pas votre costume. Fallait l'étiqueter ! Cherchez-en un ! », et l'homme, au décrochez-moi-ça de la garde-robe théâtrale, avise un riche costume ancien, qui a dormi longtemps dans la lourde armoire de chêne. « Vous, ma sœur, vite des épingles pour sainte Anne, drapez-la bien dans son manteau blanc ! », et la bonne sœur, habilleuse improvisée, s'empresse autour de la belle jeune fille, comme si elle allait procéder à la toilette de la sainte dans la chapelle du couvent.

Tout le monde obéit, mais, à la française, avec une verve frondeuse, un quolibet à l'égard du chef, qui répond du tac au tac et a toujours le dernier mot : « Pierre a compris, donc tout le monde a compris ! Et en avant la musique ! » L'abbé Le Bayon s'éloigne, laissant derrière lui un sillage de rires clairs.

« Ah ! c'est qu'il sait les prendre, les gars, *en eutru curé* (2),

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 348.
(2) Monsieur le vicaire.

me dit un des acteurs. On ne peut rien lui refuser. » Singulier pouvoir de la bonté joyeuse et joviale et aussi prestige du talent sur des imaginations poétiques.

Le metteur en scène du théâtre de Sainte-Anne d'Auray n'est pas seulement un pasteur, c'est un poète admirablement doué et dont l'œuvre a ceci de particulier qu'elle semble au peuple jaillie de lui-même, étincelle de sa propre flamme et qu'en la récitant, drames ou chansons,ce peuple paraît exprimer seulement avec plus de charme ce qui dort au plus profond de lui-même.

Né à Pluvigner, en plein Morbihan, le 11 avril 1876,le jeune Le Bayon apprit le breton en même temps que le français, ce qui lui valut, à l'école, de porter souvent sur le dos un sabot, punition stupide, réservée à l'enfant qui parlait à ses camarades la bonne vieille langue des ancêtres. Il a raconté lui-même comment, avec son camarade Le Maréchal, qui venait souvent à Pluvigner, il retrouva un jour, dans le grenier de son grand-père, une de ces plaquettes poudreuses,que les colporteurs répandaient à travers la Bretagne, et qui contenait *le Jeu des Trois Rois*.

L'idée leur vint de le représenter, à l'imitation de ce que les grands faisaient à l'Epiphanie. Se coiffant de couronnes découpées dans des réclames de chicorée, s'affublant d'oripeaux bariolés, de sabres de bois ou d'espingoles de Chouans, les trois Rois allèrent de cuisine en cuisine jouer leurs rôles, récoltant pour récompense des friandises ou des gros sous. « Ce sont des artistes ! » disaient les vieux, entre deux bouffées de pipe. Eh ! oui, c'étaient des artistes, bonnes gens ! L'un d'eux, Le Maréchal, excellent musicien, le délicat poète du *Kousk*, *Breiz-izel* (1), devait un jour succéder au chanoine Gouarin comme chef des chœurs de Sainte-Anne ; l'autre, Joseph Le Bayon, devait élever son dialecte haut-vannetais à la dignité d'une langue littéraire.

Au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, il se fait remarquer déjà comme président d'une « Académie », formée par ses camarades de rhétorique et où il joue avec eux, non pas précisément des pièces,mais des tableaux vivants commentés.

Sous main, il faisait des chansons,il composait des *sônes* qui,

(1) Dont Th. Botrel a fait une adaptation française : « Dors, Basse-Bretagne! »...

publiées sous le pseudonyme de Jober Gléan (1), devinrent bientôt populaires. Un jour, c'était en 1901, M. Buléon, alors vicaire à Saint-Patern de Vannes, frère de l'archiprêtre, et qui connaissait le riche passé dramatique de la Bretagne, lui dit : « Fais donc une pièce bretonne .» Le jeune homme se met à l'œuvre, entre ses repas, à l'insu de tous. Il avait choisi comme thème une page de l'histoire religieuse et légendaire de la Bretagne, les aventures de M. de Kériolet.

Le congrès de l'Union régionaliste bretonne devait se tenir à Auray en 1902. Il était question, pour les fêtes, de faire venir la troupe déjà connue de Ploujean, mais les gens d'Auray ne l'auraient pas comprise, leur dialecte étant trop différent. On propose au marquis de l'Estourbeillon de monter *Kériolet*. Il accepte. Le Bayon s'agite ; il achève de composer, il imprime, corrige les épreuves, fait répéter les paysans vannetais, rassemblés à la hâte par M. Buléon, va chercher à Pluvigner son premier rôle, le sorcier Isaac, qui sera tenu par Le Boulaire. C'est un triomphe. Le Morbihan allait avoir, lui aussi, son théâtre !

Au sortir du séminaire, le jeune auteur est nommé professeur de seconde à Ploarmël ; il en profite pour faire sa licence ès-lettres à Rennes avec Le Braz et Loth : il ne pouvait être à meilleure école ni s'initier mieux à la connaissance scientifique du celtisme.

Ses vacances, il les passe à Pluvigner. Il y retrouve ses bons amis, Runigo, Le Boulaire, Le Bihan, qui, depuis plus de dix ans, avec cette fervente passion du théâtre qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres, jouaient, entre eux et pour eux, les pièces françaises, le plus souvent médiocres, qui leur tombaient entre les mains.

Désormais ils allaient avoir un guide, un maître, un poète. Dans ce village de dix-sept cents habitants, une petite troupe fut bientôt fondée, *Pautred Sant-Guigner*. On n'avait pas de pièces : Le Bayon les fit. On n'avait pas de costumes : les dames en coupèrent et en cousirent. On n'avait pas de théâtre : on en construisit un qui pouvait contenir quatre cents personnes.

Restaient les décors. Un jour, se promenant dans les rues du village, Le Bayon aperçoit un peintre devant un chevalet.

(1) *Sonnenneu hur bro-ni*, Vannes, Lafolye, 1902.

Le croquis lui plaît. Avec sa rondeur ordinaire, il demande à brûle-point : « Monsieur, est-ce que vous savez faire aussi le décor ? » Le hasard voulut que ce peintre fût M. Boris, qui avait travaillé six ans chez Rubé et Chaperon et brossé bien des toiles pour l'Opéra ou les Français. Marché conclu. Comme on n'a guère d'argent, on troque dévouement contre dévouement. Boris fera les décors et restera à Pluvigner, à Bignan, comme aujourd'hui à Sainte-Anne d'Auray, l'habile metteur en scène et le décorateur artiste de M. Le Bayon. Cependant un professeur de Vannes, luxembourgeois d'origine, M. Decker, composait pour lui d'exquises musiques de scène.

La renommée de la petite troupe de Pluvigner s'étendit rapidement à travers le Morbihan. Partout on la demandait ; elle devait être de toutes les fêtes. On partait sur des chariots, décors, gens et costumes, comme dans *le Roman Comique* ou dans *le Capitaine Fracasse* ; on jouait en plein air ou dans une salle et, chaque fois, on obtenait de francs succès, qui ne se chiffraient pas par d'abondantes recettes, car, ou bien les représentations étaient gratuites ou bien les recettes suffisaient à peine à couvrir les frais du voyage.

On affronta même le grand public, au Pardon de Carnac, où l'on joua (c'était de circonstance) la légende de Saint Cornély (1) arrêtant les soldats qui le poursuivaient et les changeant en menhirs. Ils allèrent à Vannes, aux fêtes de Richemont, à Guidel, à Bignan, où sais-je encore ?

Le curé de Bignan, M. Buléon, avait applaudi au succès de son ancien élève. Il désira s'adjoindre ce prêtre qui avait le secret d'éduquer ses ouailles en les amusant. N'était-ce pas à Bignan qu'avait vécu, à la fin du XVIII^e^ siècle, le curé Noury qui, parlant de ses paroissiens toujours absents au moment du prône, disait : « Ils ne veulent pas écouter mes sermons ; je les leur ferai apprendre par cœur et réciter devant toute la paroisse (2). »

Le Bayon suivit cet exemple : il fit de ses paroissiens ses acteurs, sans distinction de classe : M. Coat est notaire, M. Puron huissier et M. Pedrono agriculteur ; sans distinction d'âge : le père Guillo a soixante-quinze ans et le petit Audran

(1) *Sudarded Sant Kornéli*. Vannes, Lafolye, 1906.
(2) Cité par l'abbé Le Goff dans son intéressant article sur *Les Mystères bretons*. Extrait de la *Revue Morbihannaise*. Vannes, 1911, p. 46.

en a deux ; sans distinction de sexe enfin, car les femmes, contrairement à l'ancien usage breton, peuvent monter « sur les planches », pourvu qu'elles soient de bonnes vie et mœurs.

Rien de plus difficile que de styler tout ce monde. Les vieux étaient les plus entêtés : « Ah ! monsieur, le ton de la tragédie, disaient-ils, nous le connaissons, nous ! c'est à peu près près comme lorsque vous prêchez. Ecoutez, voici comment parlait le Diable dans *le Jeu des Trois Rois;* c'était Joachim Laurent du Resto qui faisait ce rôle ; il vient de mourir... » Mais c'était justement cette traditionnelle mélopée des vieux acteurs celtiques (qu'un manuscrit nous a même transmise) dont il fallait, à tout prix, éviter le ronronnement monotone.

Le Bayon leur montra, comme modèle, ceux de Pluvigner. « Ça y est ! dirent-ils un peu piqués, nous en ferons bien autant ! » et, entêtés comme de vrais Bretons, ils tinrent parole. Pedrono, qu'on ne connaît plus maintenant que sous le nom de « Le Pélicard », qu'il porte dans *Nikolazig*, offrit sa vaste mémoire, qui rappelle celle des bardes et des trouvères. « Donnez-moi ça, Monsieur, arguait-il, plus c'est long, mieux ça vaut ! Y auriez-vous mis autant que dans le Vieux Testament, je l'apprendrai, votre rôle ! »

Le Glévic avait une mémoire plus rebelle. Il la dompta et se mit dans la cervelle les répliques de Goulven. Restait à trouver un titulaire pour le rôle difficile du recteur sceptique qui repousse le visionnaire Nikolazig, rôle délicat qu'un propriétaire aisé, Charles Le Brazidec, fit avec une telle mesure et un sentiment si net des nuances que, le voyant porter son costume avec tant d'aisance, un prêtre le prit pour un collègue. François et Henri Moisan étaient bien jeunes, mais les vieux disaient en hochant la tête : « C'est l'espoir de la troupe, ça ! Nous avons commencé trop tard, nous autres. »

Quant aux rôles de femmes, il n'y avait qu'à choisir dans tant de grâces et de bonnes volontés toujours prêtes : Mathurine David, si jolie dans le rôle de la Vierge, Anne Le Bayon, qui sera si belle en Sainte Anne, Reine Pedrono, les deux Le Glévic, les deux Moisan. Ils sont quatre de cette famille, vraie tribu d'acteurs.

C'en est fini des héroïnes moustachues des anciens âges et même de Ploujean. Au contraire, les femmes prendront leur

revanche et c'est Ambroisine Moisan qui fera le jeune voyant Hédar dans *Bethléem*.

Mais ces braves gens sont occupés ; on ne peut pas les rassembler quand on veut. Alors que fait l'abbé ? Il va les faire répéter à domicile ou bien il surgit entre deux haies ou entre deux meules, dans le landier ou sur le rocher, et l'on récite ses beaux vers, qui s'envolent, comme si c'était un peu du parfum de cette terre qui s'exhalait vers le ciel.

Plus tard, on fera au bourg, après vêpres, des répétitions de scènes et deux ou trois répétitions générales. Le moment est venu où l'on aura besoin de toutes les forces, car on va risquer une grande entreprise, la fondation d'un théâtre permanent à Sainte-Anne-d'Auray.

Déjà au Petit Séminaire, à l'ombre de la basilique, dont la haute tour domine le pays et se voit de la mer, ou bien au bord de la fontaine miraculeuse, ou au pied de la *Scala santa*, qu'il faut gravir à genoux en priant, le jeune clerc entendit répéter la pieuse histoire de la fondation de la chapelle par Nikolazig. On en trouve déjà des échos dans son premier drame *Kériolet*. Il allait maintenant donner corps à ses souvenirs et à ses impressions de jadis. Pour inaugurer le nouveau théâtre de Sainte-Anne nul sujet ne convenait mieux que celui de *Nikolazig*, mais où trouver les ressources nécessaires ? Le chanoine Cadic, premier chapelain de Sainte-Anne, y pourvut en hypothéquant ses biens pour construire le théâtre : construction bien modeste d'abord (1), la scène seule étant couverte et les bancs de l'enceinte restant exposés au soleil et à la pluie, mais qui devait, cette année-ci, s'agrandir et se perfectionner d'une façon inattendue.

La première représentation de *Nicolazig* eut lieu, le 25 juillet 1909, au moment du Grand Pardon de Sainte-Anne d'Auray. Quatre évêques, Mgr Gouraud, Mgr Pichon, Mgr Duparc, Mgr de Bonfils, y assistèrent, ainsi qu'un ministre canadien. Les pèlerins, même ceux qui ne comprenaient pas le breton, manifestèrent un grand enthousiasme. Le théâtre de Sainte-Anne était créé.

Puisque l'abbé Le Bayon en est le fournisseur attitré, l'auteur choyé et aimé, il convient d'analyser son œuvre, d'en

(1) Voyez-en la photographie dans *Les Annales* du 13 août 1911.

montrer l'étonnante variété, d'en souligner les qualités et les faiblesses.

Et tout d'abord Le Bayon est poète, un vrai poète de bonne souche, qui appartient à une des races les plus lyriques qui aient jamais existé. Peut-être, si vous n'êtes pas breton, aurez-vous un peu de peine à obtenir des *sônes*, des *gwerz* ou des légendes. Insistez un peu, percez les défiances et telle jeune femme vous contera l'histoire des Sept Saints abandonnés sur un tamis et tel garçon évoquera devant vous les rondes des *Korrigans* taquins, que son grand-père lui a décrites, et auxquelles, lui, le gosse, ne croit plus.

On dit que la chanson populaire est morte? mais allez donc avec les Bretons de Sainte-Anne, montez avec eux sur le bateau qui louvoie entre les îles vertes de la petite mer (*Mor-bihan*) et écoutez. Voici Le Boulaire qui chante.

Derrière chez mon père
Y a-t-un laurier fleuri.
Tous les oiseaux du monde
S'en vont là faire leur nid

Ah ! revenez-y, toutes,
Mes belles jeunes filles, à moudre !
Venez toutes au moulin, la deri !
Quand il est en train de moudrrrre !

et Runigo qui entonne :

C'est moi qui laboure la vigne, laboure bien,
C'est moi qui laboure la vigne dans mon jardin !

Melaine Laurent à la tête futée dit, en breton, la complainte du chat qui, ayant la queue coupée, laisse les souris danser. Chaque couplet du chanteur est suivi du refrain, que l'assistance reprend en chœur. Ainsi par la mémoire d'un seul se perpétuent les chansons.

Voici qu'à leur tour les jeunes filles murmurent, en breton aussi, cette exquise complainte qu'a publiée Bourgault-Ducoudray (1) : « Mon mari m'a commandé des crêpes pour son dîner. Allon la digueda, allon la ». Fraîches et justes, les voix s'élèvent, modulent, puis s'effacent comme des rayons de soleil couchant qui vont mourir sur la lande.

Le ton change : qui donc a dit que la Bretagne est toujours

(1) *Recueil de Mélodies bretonnes : Les Crêpes.*

triste ? Elle sait être parfois gaie, mais sans perdre jamais la mesure. Ceci est une complainte satirique. Eh ! quoi ! c'est leur vicaire qu'elles blasonnent ! « Ah ! les rosses, murmure-t-il, elles me le payeront ! »

Mais, monsieur l'abbé, cette chanson contre vous, ne serait-ce pas vous qui l'avez faite et n'est-il pas juste qu'après avoir chansonné vos collègues et vos ouailles, vous tourniez vos armes contre vous-même ?

C'est la caractéristique des chansons de Job er Gléan d'être aussitôt sur toutes les lèvres. Il en est une que je voudrais citer en traduction, tant elle est d'une poésie fraîche, ingénue et pleine :

LA CHANSON DE LA BERGÈRE

Dimanche matin en me levant, j'entendais une voix douce, élonla ! J'entendais une voix douce chanter.

J'entendais une voix qui chantait, sur la lisière du bois de sapins.

En aucun pays, on ne peut entendre une voix plus suave....

Une vieille chanson de chez nous, pensais-je, sur les lèvres d'une bergère.

Et dans le landier comme je passais, je recueillais des fleurs,

Des fleurs rouges, des fleurs bleues, des fleurs d'ajonc, or du landier.

Je les cueillais pour les offrir à celle que j'entendais chanter.

A mesure que j'approchais du bois, je l'entendais mieux.

Mais hélas ! mieux je l'entendais, moins je comprenais les paroles de sa chanson,

Une chanson venue du pays de France avec quelque faucheur de seigle.

Aussitôt fleurs rouges et fleurs bleues de mes mains tombèrent.

Mes fleurs, les gars ! je ne les cueille point pour des fillettes si savantes.

Pour voler sur les ailes, d'une voix sans pareille, il y n'a au monde qu'un langage :

Le langage de nos pères, Bretons, le plus léger qu'il y ait sur terre (1).

Il faudrait citer encore *la Chanson du berger*, qui n'ose plus siffler ni chanter, depuis qu'il a entendu le rossignol, ou

(1) *Sonnenneu hur bro-ni*. Vannes, Lafolye, 1902, 1er fascicule. Les suivantes s'y trouvent aussi. Ce serait une erreur de croire que, malgré son amour pour le breton, M. Le Bayon soit un ennemi de notre langue. Il la défendit même dans un rapport très attaqué par les « purs ».

encore les regrets de la vieille du bourg d'Elven, gracieux et émus comme du Brizeux, ou bien *la Voix des Bretons du pays de Vannes*, sonnerie belliqueuse comme une fanfare..

Dans les noces et les pardons, les gars, faisons retentir l'air de chansons !

Oui, oui, chantons sans honte aucune, afin que l'on sache que nous existons,

Afin que l'on entende, même dans les villes, la voix et la langue si belle de nos aïeux ;

Afin que l'on sache partout que la Bretagne a toujours une voix ;

Afin que l'on entende, aujourd'hui comme autrefois, sa voix, tour à tour douce et rude.

On comprendra quelle injustice il y a à juger un poète sur une traduction, qu'il a faite lui-même, il est vrai, mais qui n'a ni le charme ni la mélodie de l'original.

C'est la plénitude du vers, la variété de la rime, la richesse du vocabulaire, l'élégance du style, qui, au dire des connaisseurs, constituent un des principaux mérites aussi de ces drames, mais, ici, même à travers la traduction, transparaissent les qualités dramatiques de cet homme remarquablement doué pour le théâtre.

Sa gaîté naturelle, sa perpétuelle belle humeur, son observation aiguë des travers de ses contemporains le destinaient à être auteur comique. Aussi quelques-unes de ses meilleures pièces sont-elles des comédies : *Le Couturier breton* et *Les Korrigans*. Elles sont en prose, sans doute pour être plus près de la réalité, et cependant la poésie n'en est pas absente. Ce mélange de fiction et d'observation, ce comique un peu atténué et de bon goût est, nous l'avons vu, dans les dons héréditaires de la race.

Je connais peu de fantaisies plus gracieuses que *En Ozeganned* (les Korrigans) (1). Vérité ou poésie ? on ne sait pas dans ce pays de l'impossible, où l'irréel, qui n'est d'aucun temps, est si bien marié au réel, qui est de tous les jours, que bientôt on ne les distingue plus, surtout lorsque le cidre et les « bolées » du vieil alcool ont un peu brouillé les idées.

C'est le soir. Maheu se perd à travers la lande, embrassant un menhir qu'il prend pour un homme. Il a bu un peu plus que de raison :

(1) 2e édition, Rennes, Francis Simon, 1908.

Ma foi ! le bon Dieu nous avait donné des pommes, cette année, que les branches en craquaient... mais voilà : avant de boire le nouveau cidre, faut finir le vieux.

Une voix se fait entendre :

Hein ?

UNE VOIX

Rien.

MAHEU

Hein ?

UNE VOIX

Rien.

MAHEU

Rien ! Rien ! Allons parle donc ! Si t'es un homme, parle en breton, si c'est toi le diable, parle en français.... Mille malédictions rouges, qui est là ?

GULLIEU, *derrière la haie.*

Moi.

MAHEU

Qui est là ?

GULLIEU

Moi.

MAHEU

Une voix de bique, ma parole !... Qui, toi ?

GULLIEU

Gullieu ! Gullieu Chopine !

MAHEU

Ben ! viens donc, Gullieu ! Viens ici ! Enjambe la haie ! viens sur mon dos, je te descendrai.

GULLIEU, *en se cramponnant aux épaules de Maheu.*

Ça y est ! Ça y est !

MAHEU, *en le mettant à terre.*

Malinbrek ! T'es lourd comme une vraie ruche à miel, en automne. T'es lourd comme trois veaux. (*L'embrassant.*) Mon frère Gullieu.

GULLIEU

Mon frère Maheu !

Et les deux ivrognes d'épancher leur tendresse, puis de se confier leur peur des loups, qu'ils chansonnent pour les effrayer. Rassurés par le bruit de leurs voix, ils poursuivent leur route : « Moi je vois rouge », dit Maheu. « Moi je vois noir », dit Gullieu. Vite lassés, ils s'effondrent et ronflent de compagnie. Deux gamins leur administrent, sur les parties les plus

charnues de leur individu, de maîtresses claques ; ils se réveillent, s'injurient de la belle façon, parlant tous les deux à la fois. « Il n'y a qu'un instant ma culotte était froide comme de la neige. On dirait qu'à présent elle est toute en feu. » Ils se rendorment, mais ils ne trouveront pas le repos. Minuit sonne. Voici que le BUGUL NOZ, le pâtre de la nuit, et ses lutins, les OZEGANNED ou *Korrigans*, surgissent en chantant leur chant de marche :

Nous sommes les Korr gans,
Les Korrigans de la lande,
Qui cheminent au chant de la chouette.
Nous sommes les Korrigans
Que l'on rencontre dans les landiers, quand luit
La lune dans le champ des étoiles.

En vain font-ils retentir l'air de leurs jolies ballades. Les compères ne se réveillent qu'après que les lutins leur ont corné aux oreilles. Terreur des deux couards, qui se reprochent l'un à l'autre leur lâcheté. Ils se réconcilient devant le danger, car voici les *Korrigans* revenus et qui les entraînent dans leur ronde, ronde redoutable, car s'ils ne peuvent achever la chanson, ils tourneront comme cela jusqu'à la consommation des siècles :

Lundi, mardi, mercredi,
Et jeudi et vendredi,
Venez faire un tour de danse
Nous vous apprendrons la cadence.

Mais, dégrisés par le mouvement, les ivrognes se souviennent de la fin de la chanson :

Samedi et dimanche aussi
Et voilà la semaine finie.

Le sortilège est conjuré et les *Korrigans* les remettent en bon chemin.

Nulle part on n'a décrit avec plus de verve les « saints ivrognes de Bretagne », dont parle Veuillot et dont M. Le Falher a si spirituellement (1) décrit l'ivresse, volontiers pieuse et hallucinée de légendes.

Il faut voir comment les Bretons s'amusent à cette farce où beaucoup retrouvent leur propre image ; mais malheureusement l'ivresse d'alcool n'est pas aussi douce que celle du cidre.

(1) Dans la *Revue Morbihanaise*.

Il ne faut pas en rire, il faut la fustiger par une satire plus sévère ! C'est ce que Le Bayon a fait dans Jozon l'alcoolique(1), où il a su, sans tomber dans le mélodrame des Ligues de tempérance ni dans à la déclamation, montrer énergiquement les ravages du *gwin-ardant*.

L'autre farce que je nommais tout à l'heure : *Le Couturier breton* (2), n'est pas moins agréable que *Les Korrigans*.

Il faut savoir que le tailleur est, en Bretagne, le grand intermédiaire dans les mariages. C'est lui qui va solliciter pour un galant la main de sa *douce*. Or Iannig est furieux ; il doit finir une culotte pour le soir, car le meunier, qui la lui a commandée, doit assister, le lendemain, à une noce dont son confrère le tailleur de Langonbrag a été le négociateur. L'ouvrage n'avance pas, parce qu'il n'y met guère de zèle, qu'une nuée de petits vauriens le distrait par des chansons et qu'enfin Tonton Iannig a bien peur du tonnerre ; si peur qu'au premier coup il se réfugie sous la table et que cela lui donne l'idée de faire le mort pour éviter la colère du meunier. Celui-ci le pleure et fait son oraison funèbre : « Pour tailler un habit à l'ancienne mode, on ne trouvera pas son pareil... » Maintenant, pour l'ensevelir, il faut chercher un de ses confrères. « Qu'on aille chercher celui de Langonbrag ! » Cette fois, c'en est trop ! Etre enseveli par un pareil sabot ! Tonton Iannig préfère ressusciter et affronter et le tonnerre et la colère du meunier. Celui-ci le rassure : le mariage, agencé par son rival, n'aura pas lieu. Dansons, dansons !

Tel est ce mince badinage, égayé de chansons et de satires sans âpreté, qu'une observation juste des mœurs bretonnes rend charmant.

Ces qualités de raillerie légère, on les retrouvera dans les deux mystères bretons que nous avons déjà cités : *Kériolet* (3) et *Nikolazig* (4).

Tout deux ont ceci de particulier, c'est qu'ils sont directement inspirés de l'histoire religieuse de la Bretagne. Celle-ci

(1) Vannes, Lafolye, 1904.
(2) *Er Hémener*. 2e édition. Rennes, Francis Simon, 1908.
(3) *En Eutru Keriolet*. Vannes, Lafolye, 1902. M. Le Bayon en a donné une version française en vers, très abrégée, sous le titre de *le Converti de Notre-Dame*. Ibid., 1908. Il a fait aussi en français *la Conspiration des Bonnets*, en deux actes (1908), et, en breton, *Boèh er Goèd* sur le thème de l'Enfant prodigue.
(4) *Nikolazig*, mystère breton, en 5 actes et en vers. Texte et traduction française. Rennes, Simon. Troisième édition, 1909.

s'affranchit désormais de la suzeraineté littéraire de la France.

La première moitié du XVII^e^ siècle paraît avoir été, en Armorique, une époque de ferveur religieuse particulière. Albert le Grand écrit la *Vie des Saints de Bretagne*, Nikolazig a des visions, Kériolet, noble et libertin, se convertit.

Toute la paroisse de Pluvigner, où l'on montre encore son château, était déshonorée par son impiété et son inconduite, et cependant, comme ces héros des *Miracles de Notre-Dame* au XIV^e^ siècle, ou comme ces forbans du théâtre espagnol, M^r^ de Kériolet a conservé intacte, depuis son enfance, sa dévotion à la Vierge. Tous les soirs, il dit en son honneur l'*Ave Maria*, c'est pourquoi il sera sauvé. En vain il s'abandonne aux suggestions d'un sorcier sans feu ni loi, Isaac, qui, très ingénieusement, remplace le démon des anciens mystères.

Un songe sinistre, venu d'en haut, le terrifie, nouvelle *Vision de saint Patrice*, habilement reprise :

> Aussi vite que la goutte de pluie tombe du nuage, je me sens descendre, descendre avec rapidité dans un gouffre profond, étroit comme un puits, sombre comme une nuit sans étoiles... O terreur ! un cri frappe mes oreilles : « Quelle heure vient de sonner ? », demande de loin en loin une lugubre voix. « *L'Eternité* », répond une autre voix !... et l'écho des voûtes infernales va répétant partout : « *L'Eternité* (1). »

Kériolet entre à la Chartreuse, mais bientôt le désir de la vie mondaine le reprend. Il faut un nouveau miracle pour le convertir. Le démon lui-même fut l'instrument de sa rédemption. Comme il passait par Loudun, une des religieuses possédées se dresse devant lui et lui vomit à la face tous ses péchés. Eperdu, affolé, il pleura, se confessa et devint prêtre, après avoir donné ses biens aux miséreux... et maintenant sa statue fait pendant à celle de Nikolazig sur la façade de la basilique de Sainte-Anne d'Auray.

Est-ce pour cela que l'abbé Le Bayon a voulu que, dans son œuvre, aussi figurât ce diptyque?

Toujours est-il qu'il consacra à *Nikolazig* toute une pièce, celle qui établit définitivement sa réputation de dramaturge breton. Peut-être cette œuvre est-elle cependant moins solidement charpentée et d'une psychologie moins fouillée, d'une action moins vive que son *Kériolet*.

(1) *Kériolet*, p. 54.

Une fidélité excessive à l'histoire l'a empêché de tirer tout le parti voulu d'une opposition très belle entre la piété de Nikolazig, obéissant à ses visions et demandant la restauration de la vieille chapelle de Keranna, et l'incrédulité du sire Coatmenez, « libertin » à la façon du XVII^e^ siècle.

C'est une forte scène que celle où Marc Ardeven, le paysan rusé qui vise surtout à être du côté du plus fort, ayant été miraculeusement frappé de paralysie à cause de son incrédulité, cherche à convaincre le sceptique, qui s'en soucie peu :

Le Maître de la terre ? Mais qui est-ce? — Ce n'est toujours pas Dieu.— Dieu ? Laissons-le en paix, où il est — si haut, si haut, au-dessus de nos têtes, — si loin, si loin de la terre, qu'il peut dormir sans crainte d'être éveillé par les bruits de ce monde. De savoir qui de nous est debout ou couché, de savoir qui le prie ou bien qui le blasphème, il n'en a cure.— Le bonheur du bon Dieu, c'est d'être sans souci. Tu as des serviteurs : le bon Dieu en a aussi, et le monde est confié à leurs soins. — Mais quels serviteurs? Ils sont aveugles et sourds, inintelligents, insensibles : — c'est le tonnerre et c'est le vent ; c'est la pluie, c'est la mer et le feu, voilà les maîtres de ce monde, les vrais maîtres! On aura beau me dire et crier : « Prenez garde! » — la nuit n'a pas assez de spectres pour m'effrayer, moi (1) !...

On s'attend à ce que ce Don Juan gassendiste soit foudroyé, à la fin de la pièce, comme l'Isaac de *Kériolet*, mais la foudre tombe à ses côtés et l'épargne. Il se convertit et la pièce se trouve privée de l'élément d'opposition dont elle avait besoin. Il n'est pas que celui-ci ne soit fourni, en quelque mesure, par l'incrédulité du recteur qui traite les visions de Nikolazig de billevesées. L'inspiré endure avec patience les ironies et les persécutions. A chaque fois, une nouvelle apparition ou un nouveau miracle vient lui donner raison.

Comme les auteurs de mystères bretons, mais avec plus de goût et de discrétion encore, Le Bayon mêle le sérieux et le comique : c'est la scène du lavoir, où l'on entend papoter les commères ; ce sont les hâbleries du gouailleur Marc Ardeven ; ce sont les discours de Leroux, dont la déposition s'égare en d'interminables détours, couard qui fait le héros et s'évertue comme la mouche du coche.

Le Bayon ne serait plus lui-même, s'il n'avait parfois laissé libre cours à son lyrisme. Il le fait surtout à l'occasion des

(1) Pp. 158 et 159 de la troisième édition.

tableaux vivants qui précèdent chaque acte et le préparent. Le récitant, alternant avec le chœur, imitation visible et heureuse du chœur antique, interprète l'Apparition :

LE RÉCITANT

Or il advint — qu'en ce temps-là — le ciel s'ouvrit
Et que sainte Anne — un soir d'automne — en descendit
Très affligée.

LE CHŒUR

Hélas! Hélas!

LE RÉCITANT

L'humble chapelle — œuvre pieuse — des Bretons
Où s'égrenèrent si longtemps leurs oraisons
Etait tombée.

LE CHŒUR

Hélas ! Hélas !

. . . . . .

LE RÉCITANT

Ce que songeait sainte Anne au champ de Kéranna,
Lorsqu'elle y descendit un soir — qui le saura (1) ?

Il y a encore là inspiration consciente ou non d'Oberammergau où, dans *la Passion*, un tableau vivant précède toujours la scène, mais sans avoir là, aux yeux du public ordinaire, un rapport assez direct avec ce qui va se jouer.

C'est une occasion d'étaler de jolis décors et de faire des groupes exquis, mais le système du prélude mimé et chanté ralentit un peu la marche du drame.

D'ailleurs, pour juger cette scène, il ne faut pas trop se placer au point de vue du théâtre des villes où, entre deux tramways, nous venons suivre pour nous distraire, une action aussi pressée que nous le sommes nous-mêmes.

Ici, il importe moins d'éveiller la curiosité du spectateur que d'élever son esprit, tout en l'amusant parfois. L'imprévu ne saurait exister dans une action, dont les pèlerins connaissent le dénouement, aussi bien que les Athéniens savaient celui d'Œdipe ou d'Iphigénie, mais ce qu'il faut, c'est un tableau harmonieux, où l'esprit tour à tour se repose et s'égaye ou bien s'agite et s'assombrit.

Un enseignement moral — c'est la loi du genre — s'en doit dégager et ce n'est pas trop que, pareil au « Prologue » du

(1) *Nikolazig*, prélude.

moyen-âge, l'abbé Corven ou l'abbé Cadic viennent avertir le peuple de la signification de l'acte qui va se dérouler.

On aurait donc peut-être mauvaise grâce à reprocher au dernier mystère de l'abbé Le Bayon, qui fut joué le 17 septembre et repris le 24 décembre 1911, de manquer de cohésion. Comme l'ancien *Jeu des Trois Rois*, dont il s'est du reste fort peu inspiré, c'est plutôt une succession de tableaux qu'un drame.

L'auteur le dissimule à peine d'ailleurs, puisque les actes sont remplacés par huit tableaux, chacun assez animé et souvent très beau.

Il y a surtout une tentation du mage Balthazar par le démon, sous les traits d'un vieux juif, sorte de docteur Faust aussi bien que de Méphisto, qui est fort originale. Balthazar attend l'étoile qui représente pour lui la vérité qu'il a si longtemps cherchée. Quête inutile, dit le pseudo-savant :

LE DÉMON

Pour nous autres chercheurs, savez-vous quel serait le bonheur ? C'est de trouver la Vérité, et, la Vérité une fois connue, l'aimer, la suivre, n'avoir nuit et jour d'autre désir, d'autre pensée, la servir, la défendre par la force et par la persuasion et vivre et puis mourir, noyé dans sa splendeur. N'est-ce pas vrai ?

BALTHAZAR

C'est vrai.

LE DÉMON

Eh ! je l'ai cherchée de toute mon âme, de toutes mes forces, la Vérité, Vers elle, je suis allé les bras tendus, l'esprit angoissé : en moi, hélas ! elle n'est point descendue... La Vérité ? Inutile de l'attendre plus longtemps, la voici. Il n'y a rien de vrai que la Nuit. Au-dessus de nous, autour de nous, la Nuit, les ténèbres, plus épaisses encore, je crois, dans les lieux consacrés. La Nuit enveloppe le monde et les hommes depuis les origines ; elle nous accompagne jusque dans la mort.

Nous sommes venus de la Nuit, c'est vers elle que nous marchons ; c'est en elle que nous sommes nés, en elle que nous vivons et les clartés que ses ténèbres projettent parfois comme des éclairs sur notre vie ne font. hélas ! que nous épouvanter et faire dresser d'horreur nos cheveux sur nos têtes. Ayez d'autres croyances si vous le voulez, seigneur ! Tant qu'on le berce, l'enfant ne s'effraie pas (1).

(1) Traduction inédite de l'abbé Le Bayon.

Balthazar est torturé par le doute, mais bientôt il se ressaisit, fait profession de foi envers la souveraine lumière et l'étoile annonciatrice du Rédempteur lui apparaît dans le ciel pour le conduire à Bethléem.

L'annonce aux bergers n'est pas moins remarquable. Il y a là des adaptations des prophéties d'Amos sur l'avènement des humbles et le châtiment des riches, qui ont une rare puissance et qu'on a eu tort de retrancher à la représentation pour des raisons extra-littéraires.

LABAN, *berger*

Oui, redis-nous ces prophéties.

AZARIAS

Ecoutez! Elles résonneront dans vos oreilles comme un vent de tempête.

Récitatif : Voici ce que vous dit par ma bouche le seigneur Dieu. J'enverrai le feu rouge, oui le feu et la guerre et la peste, je les enverrai vers vous. Quand le feu aura fait son travail, le feu rouge et la peste et la guerre, de vos murailles si élevées, il ne restera plus que des cendres et des tas de pierres, des tas de pierres noires — quand le feu rouge aura passé.

Parce qu'ils ont vendu le Saint — le Saint, pour une poignée d'argent, le pauvre pour une paire de chaussures, je leur enverrai ma malédiction. Oui, oui, je les frapperai, parce qu'ils écrasent la tête du pauvre contre la terre qu'il a cultivée.

Voilà cette œuvre, d'une belle tenue littéraire, féconde en résultats et riche de promesses pour l'avenir. Elle peut gagner en puissance et dans le comique et dans le tragique, mais dès à présent elle est.

Œuvre singulière, parce que, tout en satisfaisant le lettré, elle est faite surtout pour le peuple, avec le peuple, par le peuple.

Je disais un jour à l'un des acteurs : « Cela doit vous donner bien du mal, ce long rôle ! » « Mais non, Monsieur, répondit-il, les vers de l'abbé Le Bayon sont si faciles, si beaux, c'est si bien notre langue. »

Aussi l'expriment-ils avec autant de simplicité qu'ils la sentent. Jamais un geste exagéré. Plutôt excès de sobriété: rien qui sente le théâtre. C'est qu'en effet, passant de la vie sur « le plateau », celui ou celle qui fait son personnage, change à peine de rôle.

Dans *Kériolet*, dans *Nikolazig*, ce sont des gens de chez eux, dont il s'agit. David qui fait du Garo est régisseur dans le château que celui-ci occupa au XVII^e^ siècle.

Et puis, si l'abbé les a choisis, c'est qu'ils avaient le tempérament de leur rôle. Tout le monde désire en être de la pièce, mais n'entre pas qui veut. Louise Jounot, une des lavandières de *Nikolazig*, qui, au troisième acte, sera la servante du recteur, garde, sortie des coulisses, son bon sourire franc et narquois. David-du Garo ne se départit pas de sa gravité un peu mélancolique et son début a toujours cette dignité naturelle qui convient à un conseiller au Parlement.

Le Bihan, le maître boulanger, est toujours gouailleur et, dans ses manières, garde un peu l'allure de coq en bataille d'un Coatmenez ou d'un Kériolet.

Runigo, secrétaire de mairie, fin et distingué, la voix un peu voilée, le regard d'une extrême douceur, comme en présence d'une perpétuelle vision, était bien celui qu'il fallait pour jouer Nikolazig. Sa diction est même trop égale peut-être et son geste trop résigné, du point de vue de notre scène.

Mais Nikolazig n'était-il pas ainsi sous les injustes accusations de son recteur?

Quant à François Le Boulaire qui, dans *Nikolazig*, fait Marc Ardeven, il est tout simplement impayable. Sa grosse face glabre à double menton, ses yeux ronds, ses grimaces de pince-sans-rire feraient s'esclaffer un mort. Une remarque tombée du coin de la bouche plissée, la foule se pâme, mais son visage a déjà repris son immobilité. Je l'ai vu, sur le bateau, par un temps des plus calmes, feindre le mal de mer. Jamais acteur comique n'eut un pareil succès. C'est le grand favori, le grand premier rôle et ce n'est pas un homme de rien : régisseur de propriété, conseiller d'arrondissement, orateur breton d'une éloquence entraînante, il a la passion du théâtre et forme avec Le Bihan et Runigo le trio de Pluvigner; il ne craint pas de se mêler aux petits fermiers et aux servantes de Bignan. On dîne ensemble à la même table, auteur, organisateurs, acteurs et figurants, avant comme après la représentation, touchante confraternité de la scène, où les classes disparaissent.

De gain il n'y en a point à attendre, car personne n'est payé ni même indemnisé des journées de travail perdues. Les choristes, ce sont ces marchandes d'objets de piété qui perdront,

après vêpres, le bénéfice des meilleures heures de ventes. Les entrées suffisent à peine à couvrir les frais des décors et si l'on n'avait pas le bon chanoine Cadic...

Mais qu'importe? Les vrais Bretons, idéalistes impénitents, savent encore travailler pour l'art, pour une idée, et c'est ainsi qu'ils se plaisent à incarner les rêves tour à tour gracieux, plaisants ou tragiques de leur cher *eutru curé* Joseph Le Bayon.

GUSTAVE COHEN.

POÈMES

J'ai capté la fontaine
Dans un tuyau de fer.

Fontaine, coule, fontaine,
Dans l'auge de grès rose.
Lance ton jet rigide
Comme un bâton de verre.
Comme un bâton de verre
Oblique, tors, et tournant.
Lance ton jet, fontaine.

Coule, fontaine, chante
Près de la maison basse
Au milieu des prés frais.
Les sapins et les charmes
Et le vent t'accompagnent,
Et les hêtres aussi.
Chante, fontaine, chante.

Chante, fontaine, chante
Ton chant toujours le même,
Pour la femme, le fils,
Le fils et ses enfants,
La vache, la laveuse,
Le voyageur suant,
Les vivants, les mourants.

Chante, fontaine, chante.

LE CORBEAU

Le corbeau cralle dans l'arbre.

Corbeau, je dors.
Corbeau, je rêve.
J'écris mes vers,
J'écris mon livre.
Ton cri est laid,
Corbeau, corbeau !

Le corbeau cralle dans l'arbre :
Ma femme couve, je bats des ailes,
Je veille au bord de son nid.
J'ouvre le bec, les petits tendent
Leurs cous sans plumes, et leurs becs mous.
Je bats des ailes, ma femme couve,
Je chante au bord de son nid.

Corbeau, je dors,
Corbeau, je rêve,
J'écris mes vers,
J'écris mon livre.
Corbeau, je charge mon fusil !

Le corbeau cralle dans l'arbre :
Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur.
Mon œil est bleu comme un ciel d'aube,
Mon œil est bleu, comme l'œil pâle
De ta première bien-aimée.

IL Y A

Pauvres,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.

Mes maîtres, mes parents m'avaient parlé de vous.
Je suis parti pour vous porter ma force.
Mais j'ai vu vos dos ronds et vos genoux arqués,
Et vos yeux qui guettaient ma main.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a votre paume creuse entre nous.

Grands,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes poètes, mes peintres m'avaient parlé de vous.
Je suis parti pour vous porter mes chants.
J'ai vu vos cols glacés sur vos cous raides,
Et vos yeux qui guettaient ma main,
Ma main trop peu tremblante.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a vos yeux froids entre nous.

Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Je suis parti pour vous porter mont front.
Vous causiez avec votre corsetière.
Vous avez promené un tube sur vos lèvres,
Et vos yeux n'ont pas vu ma main,
Ma main tremblante.
Femmes,
Qu'est ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de rouge-gras entre nous.

Enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je ne suis pas parti vers vous.
Aucun de vous n'a fatigué mes bras ni mes genoux.
Aucun de vous n'a détourné ma main qui écrivait
Et n'a jeté de l'encre sur ma page.

Enfants, petits enfants,
Qu'est ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de baisers, pas donnés, entre nous.

PERSONNE

Ah ! je n'ai pas d'enfants.
Des gens, à trogne rouge, aux ongles sales,
Mangeront et boiront près de ma bière ouverte.

Personne ne veillera, tentant de retenir
Le timbre de ma voix, et l'accent de mes gestes.

Personne n'évoquera, l'une après l'autre,
Les dates de ma vie mélangée à la sienne,
Et ne dira : il avait tant d'années quand je suis né,
Il était jeune encore quand j'ai fait ce voyage.

Personne ne fera la balance
Du mal et du bien que je lui aurai faits.
Puis, effaçant toutes mes injustices et mes colères,
Ne dira simplement :
Je l'aimais, il m'aimait.

Personne n'ouvrira mes portes toutes grandes,
Ne sentira sa main prise dans cent mains molles,
Et ne verra des faces, qui souriaient, se composer.

Personne ne descendra, une à une, les marches,
Ne passera au milieu d'une foule bavarde,
Ne butera dans l'herbe, et, quand ses pieds
Enfonceront dans de la glaise grasse,
Ne serrera les dents,
Ne voulant pas donner le spectacle des pleurs.

Personne ne s'assoira devant ma table,
N'ouvrira mes cahiers,
Et, feuilletant mes livres,
Ne trouvera, tout à coup, une marque
Que j'aurai faite pour lui.

Personne ne dira au jardinier :
Vous planterez ce frêne,
Vous taillerez ce buis,
Vous irez arroser une fois par semaine,
Et ne viendra, de plus en plus pressé,
M'apporter des bouquets de plus en plus petits.

Et toi, ma pierre,
Ma chère pierre de calcaire gélif,
Personne ne viendra te remettre debout
Lorsque les églantiers
Te pencheront vers les fraisiers sauvages,
Quand le lierre des bois t'étreindra dans ses tiges,
Et, quand ses griffes
Te tireront, poussière, vers ma poussière.

ANDRÉ SPIRE.

AUTOUR D'UN PETIT LIVRE OUBLIE

—

A PROPOS DU CENTENAIRE DE FRANZ LISZT

—

En 1835, habitait à Genève, où il était né le 11 septembre 1799 (1), un homme que ses concitoyens appelaient familièrement « Le Major » ; il se nommait en réalité Adolphe Pictet, et fut un ami de Liszt. Il appartenait à l'artillerie fédérale. On savait qu'il avait fait à l'institut de Hofwyl de brillantes études, continuées à Paris et dans les universités d'Allemagne. Il venait d'écrire une série d'articles fort remarquables dans la *Bibliothèque Universelle*, important périodique fondé par son père et son oncle, destiné à vulgariser par des traductions et des analyses les ouvrages et les découvertes importantes des différents pays européens. Le Major, en effet, ne s'occupait pas seulement de balistique et des problèmes relatifs aux explosifs de guerre ; il vivait, selon son expression, « tout entouré d'un poudreux bagage de science ». L'archéologie, la philosophie, l'histoire des religions le passionnaient également. Déjà, en 1824, il avait publié un gros volume : « *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais.* » Il en préparait alors un autre qui devait lui valoir, deux ans plus tard, le prix Volney de l'Institut de France, et qu'il intitulerait : *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit.* D'une érudition considérable, mais nullement pédante, à la fois homme d'action et de pensée, capable de commander sa troupe ou d'inventer quelque formidable engin de mort, tout en rêvant à l'immortalité de l'âme, esprit complexe et pondéré, enjoué et grave, peut-être un peu nébuleux, il témoignait encore d'un goût prononcé pour les arts, en particulier pour

(1) D'après le *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, de A. de Montet (t. II), ainsi que la plupart des renseignements qui suivent sur la famille des Pictet. Voir également le *Journal de Genève* du 16 janvier 1876.

la musique. Quand il croyait avoir suffisamment fatigué son intelligence, il ne dédaignait pas, à ses moments perdus, de cultiver le petit jardin qui s'étendait derrière sa maison. Un de ses livres, celui-là même dont je voudrais parler ici, résume ainsi ses occupations ordinaires : « Sur quoi le Major... lut un chapitre du Mahâbharata, joua une fugue de Bach, planta un carré de choux et fit deux fusées à la Congrève. »

Sa famille, connue à Genève depuis deux siècles, comptait des hommes dont la réputation avait souvent franchi l'horizon, toujours restreint, de la patrie locale. Un de ses ancêtres, Bénédict Pictet, auteur d'un grand nombre de traités et d'opuscules pieux, professeur de théologie et recteur de l'Académie de Genève, avait refusé, en 1710, la chaire de l'illustre Spanheim que lui offrait l'université de Leyde, préférant à toute gloire le service de sa ville natale. Un autre Pictet, Jacques, fit partie du conseil des Deux-Cents en 1738. Colonel de l'armée sarde, il obtint de Charles-Emmanuel Ier le titre héréditaire de comte, et gagna si bien la confiance du roi d'Angleterre que celui-ci le nomma son chargé d'affaires en Suisse. Il y eut encore, vers 1770, un autre Pictet, officier général, et un autre, Jean Louis, astronome et physicien, qui fut ami de Lalande et connut un peu Rousseau. L'oncle du Major, Marc-Auguste, élève de Saussure, se rangea parmi les premiers savants de son époque. Lorsque Genève devint française, en 1798, il fut, avec douze de ses concitoyens chargé de rédiger l'acte de réunion. Membre du Tribunat en 1802, il fut choisi par Napoléon comme l'un des cinq inspecteurs généraux de l'Université de France. Quant à Charles Pictet, père d'Adolphe, il mérita si bien de la Confédération qu'à sa mort, en 1824, la Diètegénérale décréta solennellement « qu'il s'était acquis par ses travaux et son dévouement les titres les plus sacrés à l'estime et à la reconnaissance publiques ».

Le Major devait donc à ses aïeux de soutenir les solides traditions de loyauté, de savoir, de courage, de patriotisme, qui avaient toujours été leur patrimoine. On pouvait prévoir qu'il n'y manquerait pas.

Quelle fut l'occasion de son amitié avec Liszt? Une première fois, en 1826-1827, au cours de sa vie « lointaine et vagabonde » (1), c'est-à-dire pendant une de ces grandes tour-

(1) *Franz Liszt's Briefe... herausgegeben von La Mara* (Leipzig, 1893), I, p. 31.

nées de concerts qui remplissent sa jeunesse, le virtuose était venu se faire entendre à Genève. Il y avait obtenu, comme partout ailleurs, un succès triomphal, et dès ce moment il conserva dans la ville quelques relations. On peut nommer un certain Pierre Wolff auquel il écrivit ensuite plusieurs lettres (1) sur un ton d'affectueuse camaraderie. Peut-être ses rapports avec Pictet datent-ils de ce voyage; cependant aucun document n'autorise à placer avant 1835 l'origine de leurs relations (2). Or, à cette époque, Liszt se trouvait au point de vue social, et même en considération de la morale ordinairement reçue, dans une situation particulière : il venait d'enlever à son mari, à son milieu (3), à la pudibonde aristocratie du faubourg Saint-Germain, une femme de six ans plus âgée que lui (4), la reine des salons, l'étoile la plus brillante du firmament parisien, Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, qui devait être bientôt Daniel Stern. Le scandale, bruyant comme il convenait pour des fugitifs aussi bien « en vue », les suivit à Genève. L'austère cité protestante témoigna d'abord quelque sévérité à ce couple illégitime, qui bravait les lois divines et humaines; mais le Major resta du petit nombre de ceux qui surent se montrer indulgents (5); et il est permis de supposer que sa liberté d'esprit favorisa dans une très large mesure la sympathie née d'un commerce artistique ou, pour mieux dire, de goûts similaires.

Cette aventure sentimentale, aujourd'hui presque oubliée, fit sur le moment autant de bruit que le drame de Venise. Comme ce dernier, elle appartient à l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle. Sans parler en effet du bouleversement qu'elle apporta dans l'existence de Liszt, et de l'influence incontestable qu'elle exerça sur son œuvre et l'orientation de son génie musical (6), elle inspira au moins deux romans, la *Béatrix* de

(1) Cf. *F. Liszt's Briefe*, I, p., 6 et passim.

(2) D'après H. Kling, Franz Liszt während seines Aufenthaltes in Genf, 1835-1836. (Neue Zeitschrift für Musik, LXVII, nos 16 et suiv.)

(3) On a souvent ajouté « *A ses enfants* ». Mais je n'ai vu nulle part que la comtesse d'Agoult ait eu de son mariage d'autre enfant qu'un fils, Daniel, qui mourut *avant* la fuite à Genève.

(4) Elle était née à Francfort le 31 décembre 1805.

(5) « A Genève, attiré par toute science, par tout esprit d'élite, Liszt s'était créé un cercle d'amis consistant, en dépit de sa jeunesse, principalement en savants qui, tout en faisant une cour assidue à la comtesse, mettait du sérieux dans l'atmosphère intellectuelle et morale qui l'entourait. » (Janka Wohl, *Franz Liszt, souvenirs d'une compatriote*. Paris, Ollendorff, 1887.

(6) Cf. J. Chantavoine, *Franz Liszt* (dans la collection des *Maîtres de la Musique*, Alcan, 1910), pp. 60 et suiv.

Balzac et la *Nélida* de Daniel Stern. — Pictet s'y vit mêlé dès le début; il fut l'ami des jours heureux. Confident discret, je ne sache pas qu'il ait laissé aucune note manuscrite, aucun souvenir inédit précisant les phases de cette lune de miel. Mais il en a retracé un épisode véridique et assez peu connu, dont le grand intérêt est de montrer groupés, pour quelques très courts instants, trois personnalités bien différentes par leur valeur, leur caractère, le passé et l'avenir de leur existence : le musicien, la comtesse et George Sand. Le livre du Major, intitulé *Une course à Chamounix*, fixe dans la biographie de chacun de ces personnages une date unique; écrit par un témoin de bonne foi, il a presque l'importance d'un document de première main. Son extrême rareté, au moins en édition originale (1), fait que le public l'ignore généralement; rien qu'au point de vue typographique, il demeure un véritable bijou propre à désespérer tous les éditeurs et imprimeurs modernes. On pourrait, sans difficultés, le prendre comme prétexte d'une étude approfondie sur Liszt et ses deux amies. Je voudrais seulement, pour faire comprendre le réel mérite de cette brochure et justifier la curiosité qui s'y attache, la replacer dans son cadre, c'est-à-dire rappeler d'abord, d'une façon très sommaire, les circonstances qui amenèrent en septembre 1836 la réunion des trois voyageurs que Pictet conduisit à la Mer de Glace.

§

Le prologue de la comédie d'amour dont Liszt et madame d'Agoult jouèrent à Genève le premier acte avait été mené rapidement.

La comtesse était moitié allemande, moitié française, ayant pour mère la fille du riche banquier de Francfort, Bethmann, pour père un ancien page de Marie-Antoinette émigré au

(1) Elle est de 1838, et parut à Paris, chez Benjamin Duprat, sortant des presses de Jules Didot l'aîné. C'est un volume in-12 avec une vignette au titre, trois gravures sur bois de Tony Johannot et une planche représentant un dessin-charge de George Sand, tirées sur Chine. Barbier signale dans son *Dictionnaire des anonymes* l'ouvrage suivant : « *Une course à Chamounix, fantaisie pour servir de supplément aux Lettres d'un voyageur, par N'importe. — Paris, Duprat, 1840. In-12.* » C'est tout simplement l'édition de 1838, dont on a rajeuni le titre. Enfin M. J. Escarna, dans l'article de la *Revue Alpine*, dont je parle plus loin, signale qu'en 1872 Fischbacher, successeur de B. Duprat, envoya à l'éditeur Cherbuliez, de Genève, quelques exemplaires du tirage de 1838 qui parurent comme édition nouvelle de 1872, sous le nom de Cherbuliez. Il n'y a donc eu, en définitive qu'une seule édition de la *Course à Chamounix*. La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cet ouvrage sous la cote Y². 760 26.

début de la Révolution, officier dans l'armée des princes et chevalier de Saint Louis (1). Venue très jeune en France, elle y avait reçu, notamment au Sacré-Cœur de la rue de Varennes, une éducation et une instruction excellentes, fortifiées ensuite par beaucoup de lectures. Elle parlait plusieurs langues. Blonde, merveilleusement jolie — encore qu'elle eût, dit-on, les dents vilaines, — dès son entrée dans le monde elle s'y était vue choyée et courtisée.

Le 16 mai 1827 elle avait épousé un représentant de l'ancien régime, le colonel comte Charles d'Agoult ; mariage de pure convenance, qui lui assurait définitivement, dans la meilleure société parisienne et même à la cour, une situation prédominante. Mais elle n'avait pu se méprendre aux sentiments qui lui faisaient accepter cette union, car le comte, homme de bonnes manières, de tous points correct et distingué, avait juste le double de son âge et, par-dessus le marché, n'était point beau. Il montra, par contre, beaucoup d'esprit, celui surtout de deviner que sa femme ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais, qu'elle se déplaisait en son tête à tête. Il la laissa libre de vivre selon sa guise, n'exigeant d'elle que la considération nécessaire à l'honneur de son nom et de sa maison. L'habitude de la flatterie, le contact d'un milieu léger et frivole, en développant chez elle une froide vanité, la mirent en garde contre la tentation d'intrigues trop faciles et trop éphémères (2). Son jugement solide et très affiné la préservait d'une crédulité dangereuse ; sa nature franche eût abhorré l'hypocrisie perpétuelle de la simple coquetterie — nous dirions à présent du « flirt ». Elle demeura donc, malgré son indépendance autorisée, parfaitement honnête et la malignité publique s'étonna longtemps de n'avoir aucune prise sur elle. Cependant, bientôt lassée des fêtes, des adulations, de sa luxueuse oisiveté, beaucoup trop intelligente pour se contenter des distractions qui

(1) Sur la famille de Flavigny voir : *Généalogie de la maison des Flavigny (Vermandois et Normandie). Paris, impr. de Vallée, 1868. In-8. — Le comte de Flavigny, notice nécrologique [signée C. F.] Tours, impr. de Bouserez, 1873. In-8.* — Plus particulièrement, sur la biographie de Mme d'Agoult, consulter L. de Rouchaud, préface aux *Esquisses morales* de Daniel Stern ; *Franz Liszt, von Dr. Julien Kapp. Berlin, 1909*, et surtout *Mes Souvenirs, par Daniel Stern, Paris, Lévy, 1877.*

(2) « Réservée avec excès, lente en mes épanchements, aisément froissée par des familiarités hors de propos, craignant trop qu'on se méprenne.. trop fière pour les avances et les insistances, etc... » Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 350.

encombraient sa vie mondaine (1), frappée même jusqu'à l'épouvante du vide d'une jeunesse sans foi, sans passion, sans imprévu, elle s'ennuyait douloureusement.

Elle nourrissait son rêve intérieur ; elle avait son idéal d'amour. Elle le voulait héroïque et absolu, capable de remplir à la fois tout l'esprit et tout le cœur (2). Pénétrée de littérature romantique, dont sa perspicacité critique n'était point encore parvenue à démêler tous les excès, elle enviait, dans sa solitude sentimentale, les « torturantes délices » et les « fulgurantes extases » qu'ont chantées les poètes.

Et déjà, moins nettement qu'à l'époque où elle écrira *Nélida* et ses remarquables *Esquisses morales*, mais pourtant avec une précision suffisante, elle entrevoyait avant tout l'amour comme la voie de salut par où la femme, secouant la dépendance imposée à son sexe par les mœurs, les institutions sociales, l'ignorance, les préjugés dont on entoure son éducation (3), peut élever sa condition et poursuivre son progrès. C'était le premier éveil des idées féministes qu'elle défendra plus tard avec tant de conviction. Dès ce moment, elle avait l'intuition du principe, et se persuadait que l'amour, poussé jusqu'au sacrifice, peut seul faire de la femme l'égale de l'homme, « *sa moitié non plus seulement par manière de dire, mais véritablement et selon l'esprit* ». — Alors, pensait-elle, ce sentiment qui n'a encore été que volupté plus ou moins raffinée ou passion plus ou moins chimérique *deviendra, dans sa constance et dans sa plénitude, l'harmonie suprême de la vie humaine* (4).

En 1834 elle n'en était encore qu'aux enthousiasmes vagues et aux aspirations sans objet. Mais le trouble de son âme, brûlée d'ardeurs contenues (5), s'éclaira brusquement le jour

(1) Madame d'Agoult a souvent jugé avec grande sévérité le monde où elle a vécu les premières années de son mariage. Cf. *Mes Souvenirs* p. 355, et *Esquisses Morales* p. 47. « La femme moderne est appelée à vivre dans un milieu faux, etc... »

(2) Elle écrira plus tard, faisant allusion à sa liaison avec Liszt : « Les hommes de nos jours ont l'âme si petite que, s'ils viennent à inspirer l'un de ces amours *héroïques* dont le cœur féminin n'a pas perdu le secret, et qui les sollicitent en quelque sorte à la grandeur, on les voit embarrassés, importunés. Ils prennent à tâche de l'amoindrir, de le déprimer, de le tailler à leur mesure. » *Esquisses morales*, 2e édit. 1856, p. 50).

(3) Cf. *ibid.*, pp. 54 et suiv.

(4) *Ibid.*, pp. 116-117.

(5) Elle dira d'elle-même, dans ses *Souvenirs* (p. 349) : « Ma passion, quelle qu'elle soit, creuse en dedans ; elle ne luit que par éclairs rapides et pâles ; elle se tait dans la crainte de se trop livrer. »

qu'on lui présenta Liszt (1). N'était-il pas alors, par l'éclat de son génie naissant autant que par ses qualités physiques, *der Unwiderstehlich*, l'irrésistible? Elle comprit aussitôt qu'une mission rédemptrice s'offrait à elle, sous l'apparence d'une grande passion. Elle résolut d'être, auprès du virtuose, l'inspiratrice de ses œuvres futures, le soutien de son effort artistique, la gardienne de son talent, sa Muse. Quelques années plus tard, dans *Nélida* (2), puis dans ses *Esquisses morales*, elle revendiquera hautement ce rôle de Béatrix, et la comparaison deviendra, sous la plume de Balzac, une piquante satire de ses prétentions. Liszt, de son côté, parut d'abord indifférent aux sentiments de la belle comtesse; mais une telle conquête avait de quoi satisfaire son amour-propre; il n'était pas, il ne fut jamais dans son caractère d'opposer longtemps la froideur aux cajoleries féminines. Ni le souvenir ému qu'il gardait à Caroline de Saint-Cricq, ni sa liaison plus récente avec Mme de Laprunarède, n'avaient apaisé en lui l'impérieux besoin d'aimer. Le même vent de folie emporta bientôt son cœur avec celui de Mme d'Agoult.

Tout en payant son affection de retour, il n'avait cependant aucune idée de porter le trouble dans le ménage de la comtesse. Bien au contraire, à peine remis d'une crise aiguë de découragement, vainqueur de ses incertitudes, de ses langueurs juvéniles, et du mysticisme qui faillit un moment lui faire abandonner la carrière musicale, instruit surtout, grâce à Lamennais, du but véritable de sa vocation, il abordait alors une période nouvelle de sa vie et s'apprêtait à inaugurer avec calme son sacerdoce artistique. Peu avant sa rencontre avec Mme d'Agoult, n'écrivait-il pas à un ami : « La vie terrestre n'est qu'une maladie de l'âme, une excitation que les passions entretiennent. L'état naturel de l'âme, c'est la quiétude (3). »

Malheureusement, la comtesse ne l'entendait pas ainsi. On a mis sur le compte de sa vanité, du désir de *paraître*, le projet qu'elle forma de tout abandonner pour suivre librement

(1) Les biographes de Liszt sont généralement d'accord pour fixer en 1834, et probablement au début de l'année, la date approximative de leur première entrevue.

(2) Cf. *Nélida* (Paris, Michel Lévy, 1866), p. 62 : « ... Elle se voyait l'arbitre d'une destinée, ayant charge d'âme, revêtue soudain de ce caractère de Beatrix qui a été le rêve de toutes les femmes capables de concevoir l'idéal ; et, disons-le, elle sentait naître au plus profond de son âme un immense orgueil. »

(3) *Liszt's Briefe* (édit. La Mara), I, p. 7 (mai 1832).

sa passion. Je crois qu'il faut lui rendre meilleure et plus complète justice : elle était de celles qui préfèrent le blâme du monde à leur propre mépris, et le scandale d'une révolte déclarée aux compromis d'un banal mensonge. Décidée à fuir, à s'évader du lien conjugal, elle l'annonça ouvertement à ses intimes. En vain Lamennais et Liszt lui-même la supplièrent-ils de renoncer à ce coup de tête. Elle partit au jour fixé, un matin de mai 1835, sans se cacher, bien mieux, escortée de sa mère, comme par une suprême bravade à l'opinion. Ce n'était en rien la fugue clandestine, sournoise, de l'épouse adultère : son départ, ainsi accompli avec crânerie, restait le geste logique de celle que toute jeune, à Francfort, dans la maison de son grand-père, on appelait autrefois « *die Ungebändigt* », l'indomptée.

L'un des critiques qui ont le mieux parlé de Liszt, M. Jean Chantavoine (1), observe finement qu'en 1834, sous les jolis traits de Mme d'Agoult, se dissimulait déjà Daniel Stern et que peut-être, pour avoir le talent de George Sand, crut-elle nécessaire de se procurer aussi son Musset (2). L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable qu'elle venait précisément de lier connaissance avec l'auteur d'*Indiana*. Liszt les avait réunies plusieurs fois à dîner, à Paris, en même temps que Ballanche, Michel de Bourges, Lamennais, et d'autres amis communs, dans le petit appartement qu'il habitait avec sa mère, 61, rue de Provence (3).

Comment l'intimité put-elle naître entre ces deux femmes que ne rapprochaient ni leur condition sociale, ni leur intelligence, ni leur sensibilité, ni, à cette date au moins, leurs goûts et leurs occupations littéraires? M. Rocheblave (4) a examiné et, je crois, résolu le problème psychologique de cette « amitié romanesque» en montrant qu'elle reposait sur un malentendu. Il suffit d'en retenir la preuve certaine d'une influence exercée sur la comtesse par George Sand. En dépit d'une antipathie de race qui ne s'effaça jamais complètement, malgré de

(1) Dans l'ouvrage déjà cité plus haut.

(2) Janka Wohl rapporte ce mot de Liszt : « La gloire de G. Sand a coûté bien des larmes à Mme d'Agoult, et jamais Daniel Stern n'eût existé si G. Sand n'avait pas été — et c'eût été dommage. »

(3) Leroy: *G. Sand et ses amis* (Paris, 1903), pp. 370 et suiv. Voir aussi *Liszt's Briefe*, I, 11, une lettre à Lamennais du 14 janvier 1835.

(4) Rocheblave: *Une amitié romanesque*, dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1894.

multiples divergences dans leur caractère et dans leurs opinions, elles étaient faites, au moins à ce moment précis de leur vie, pour se comprendre, sollicitées qu'elles se trouvaient également par un grand besoin d'indépendance et d'émancipation sociale. La première fois que Mme d'Agoult aperçut George, celle-ci portait son costume ordinaire : redingote de velours noir, bottes, cravate nouée en corde, chapeau mou de forme masculine : quoi de plus séduisant pour une féministe en puissance? « Est-ce un homme, une femme, se demanda-t-elle ; un ange ou un démon ? Vient-elle comme Lélia du ciel ou de l'enfer (1) ? »

Il est loin d'être établi que Sand ait eu, dans la fuite de la comtesse, une part directe ou seulement indirecte, mais cette fuite même ne pouvait que les rapprocher davantage : Mme d'Agoult brisant ainsi les entraves du mariage ne réalisait-elle pas le thème d'un de ces romans où l'écrivain avait si souvent plaidé les droits de l'amour libre? « L'une s'embarquait pour les lointains rivages d'où revenait l'autre, et chacune était bien résolue à poursuivre son pèlerinage à sa guise, selon la foi du moment, avec ou sans amour. Elles sentirent leur cœur se serrer et se dilater à la fois dans une sympathie et une appréhension communes, et cette minute fut peut être la seule où elles s'aimèrent réellement avec leur cœur (2).»

Mme d'Agoult se réfugia d'abord à Bâle, où sa mère la quitta. Puis elle se rendit à Genève, où Liszt était allé l'attendre. De 1835 à 1836, entre la Suisse et Paris ou Nohant, la liaison se confirma par un échange de lettres tout à fait curieuses, remplies de sentiments complexes, mêlées d'aveux et de réticences, d'épanchements affectueux et de pointes à peine émoussées. George Sand plaidait alors en séparation de corps : elle confiait à ses amis les alternatives d'espoir et d'angoisse, de dégoûts et de surprises, où la jetaient les combinaisons louches de la procédure maritale : on lui répondait en l'invitant à venir partager un charmant exil. Quand, le 29 juillet 1836, une transaction eut enfin terminé le litige, en lui assurant la garde de ses enfants et la maison où était morte sa grand'mère, ce voyage lui apparut comme une diversion nécessaire. « C'était, dit-elle, une très bonne promenade pour

(1) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*. Fragment inédit cité par M. Rocheblave.
(2) Rocheblave, art. cité.

mes enfants et un moyen de les soustraire à l'étonnement de leur nouvelle position... (1). » Sitôt que les vacances lui eurent ramené Solange et Maurice, elle partit avec eux pour Genève.

§

Liszt et Mme d'Agoult villégiaturaient alors à Chamonix. Sitôt arrivée, au commencement de septembre, George Sand se hâta de les y rejoindre, suivie, à quelques jours d'intervalle, par le major Pictet, qui n'avait pu sur le moment se procurer un passeport. La « caravane » comprenait en outre les deux enfants de George, leur vieille bonne Ursule, — une berrichonne dont la naïveté admirative et prudente provoquait à chaque instant des quiproquos plaisants — enfin un élève de de Liszt, *Puzzi*, autrement dit Hermann Cohen, qui se fit d'abord connaître comme pianiste, prit ensuite le froc du Carmel, et mourut en janvier 1871, à Berlin, où il avait accompagné les prisonniers français.

On visita le Grand Glacier, le Montanvers, puis on franchit le col de la Tête-Noire, pour atteindre Fribourg, où l'on se sépara.

Le Major « regagna ses pénates ». Liszt et la comtesse s'installèrent au bord du Léman, dans un hôtel où George occupa la mansarde qui lui était réservée depuis l'année précédente. Elle y demeura jusqu'au début d'octobre, et revint à Paris en passant par Nohant. Son voyage avait duré six semaines environ, et l'excursion proprement dite, « la Course à Chamounix », une dizaine de jours.

La brochure du Major fournit sur ce voyage quelques détails pittoresques. Ce fut, comme dit M. Jean Chantavoine, une belle promenade littéraire, et une joyeuse randonnée d'écoliers en vacances. Amour, insouciance, liberté, jeunesse, tout s'accordait pour égayer les esprits. Pictet décrit avec complaisance l'effarement des populations devant cette *troupe errante de bohémiens*, qui multipliaient les drôleries et les espièglerie. Ils s'ingéniaient à inquiéter les aubergistes en inscrivant sur les livres de contrôle des états civils extraordinaires : Liszt, Mme d'Agoult et Puzzi s'appelaient *les Fellows*, George, avec ses enfants, composait la famille *Piffoëls*, « *venant de Dieu*,

(1) G. Sand, *Histoire de ma vie* (Lévy, 1899), t. IV.

allant au ciel, domiciliés dans la Nature ». A table d'hôte, ils ne causaient à personne et paraissaient s'isoler pour mieux duper leur monde ; ils s'amusaient à entreprendre les paisibles bourgeois et à leur débiter, sur le ton le plus sérieux les pires folies. Les Anglais surtout avaient le privilège de déplaire à George Sand ; l'un d'eux s'en aperçut, qui reçut un jour sur la tête un pot d'eau renversé comme par mégarde (1). Leurs allures vagabondes, leurs farces un peu bruyantes parfois, mirent en révolution l'hôtel de l'*Union*, et en chassèrent la clientèle accoutumée : après leur départ, on crut bon de faire exorciser les chambres où ils avaient couché (2).

George Sand portait la blouse longue du rapin et se montrait volontiers avec un cigare aux lèvres. Ses épais cheveux noirs, séparés par une simple raie, lui retombaient sur les épaules. Sous sa blouse entr'ouverte elle avait *un gilet rouge garni de boutons d'or en filigrane, au cou une cravate noire.* Liszt coiffait un béret à la Raphaël ; la fluette Arabella Mme d'Agoult laissait flotter derrière elle une écharpe verte.

Le Major trace d'une plume alerte et colorée le portrait des deux femmes ; ce parallèle, fort exact, mérite d'être cité :

Des deux parts, il y avait union de force et de grâce, mais ici la grâce prédominait sur la force, tandis que là elle semblait jetée comme un voile léger sur un principe de puissance qu'elle modérait à peine. Des deux parts, intelligence et poésie ; mais ici plus de réflexion et d'esprit, là plus de spontanéité et de génie. Le calme fier de ces deux physionomies semblait chez l'une le fruit de la lutte intérieure et de la victoire de l'âme ; chez l'autre, un don de la nature et la simple expression d'une force innée qui a la conscience d'elle-même. Le contraste éclatait jusque dans les détails du costume, disposé d'une part avec le goût le plus exercé, et de l'autre avec toute l'indépendance d'une imagination capricieuse. L'art se montrait dans l'arrangement de ces bouc es de blonds cheveux qui descendaient en touffes élégantes et dorées, tandis que les masses lisses et compactes de cette noire chevelure témoignaient d'un superbe dédain pour les ressources de la coquetterie féminine. Enfin ce qui complétait l'opposition, c'est qu'Arabella, la première de ces deux femmes, gracieusement inclinée sur le sofa, tenait à la main un flacon d'eau de senteur ; tandis que George, dans une pose plus hardie, fumait tranquillement une longue pipe turque (3).

(1) Cf. Pictet. *op. cit.*, p. 57.
(2) *Ibid.*, pp. 151-152.
(3) Pictet, *op. cit.*, pp. 30-31.

Tout ce côté anecdotique et descriptif donne déjà un vif attrait au récit du Major. On peut le compléter par la x^e des *Lettres d'un voyageur*, à Herbert (Charles Didier), et reconstituer ainsi la plupart des incidents qui marquèrent ce voyage. Ce travail a été fait (1), et je n'y reviens pas, d'autant qu'à mon sens aucun de ces détails n'intéresse immédiatement la critique littéraire. L'important, comme j'ai essayé de le montrer, c'est surtout le fait du voyage, en raison des circonstances particulières qui réunissaient Liszt, George Sand et M^me d'Agoult. *Une Course à Chamounix* nous présente des personnages bien vivants, agissant, se démenant d'une manière souvent comique : mais sur ce point leurs gestes, leurs actions en elles-mêmes nous touchent assez peu. Au surplus, le biographe est-il d'abord légèrement déçu en parcourant cette relation : il n'y est fait aucune allusion à l'amour de Franz et d'Arabella ; on ne soupçonne rien des événements racontés plus haut. L'identité vraie de la comtesse se cache sous un pseudonyme : elle passe pour la sœur de l'artiste, qui n'est lui-même désigné, comme George Sand, que par son prénom. Il faut posséder la clef de l'aventure pour deviner que le livre de Pictet a une origine authentique et ne développe pas une pure fiction.

D'intrigue, à proprement parler, il n'y en a pas. Si l'on écarte les rares indications chronologiques et topographiques qui précisent les étapes de la route, il ne reste à peu près rien d'un plan composé et ordonné. A moins de reproduire des pages entières de cette brochure, il est donc impossible d'en donner ici une analyse fidèle. Le Major expose, à bâtons rompus, ses réflexions, ses impressions, ses rêves, ceux de ses compagnons ; il commente et discute, à grand renfort de tirades déclamatoires, les sujets les plus hétéroclites ; mais l'ensemble apparaît noyé sous un flot d'allégories et de symboles dont l'abus devient bientôt monotone. On se fatigue vite à dégager la pensée de l'auteur des obscurités qui l'enveloppent. Il rapporte force conversations dont rien ne permet de contrôler l'authenticité : tout au plus faut-il en retenir l'esprit général. Elles abondent en ingénieuses digressions de

(1) Voir un article de M. J. Brégeault, *Excursions romantiques à la mer de glace*, dans l'Annuaire du Club alpin français, XXIII, 1896, pp. 540 et suiv., et Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie, etc...* (Paris, 1899), tome II, chap. xii.

philosophie et de morale : mais le lien qui enchaîne les idées demeure presque insaisissable. C'est à se demander par moments si l'étude du sanscrit n'avait pas obnubilé l'intellect du bon Major, tant il semble patauger dans la divagation métaphysique.

Toutefois, cette incohérence même n'est pas sans intention. A bien examiner les défauts du livre, on parvient à leur découvrir une signification et une valeur : ils renseignent sur le caractère des personnages, et surtout trahissent le jugement que Pictet a porté sur chacun d'entre eux. Quel souvenir a-t-il conservé de George Sand, de Liszt, de Mme d'Agoult ; comment les a-t-il observés et compris ; les silhouettes qu'il en a dessinées sont-elles, au point de vue psychologique, simplement conventionnelles ou conformes à la réalité ? Autant de questions soulevées par *Une Course à Chamounix*. L'œuvre porte en sous-titre « conte fantastique ». Mais ici les mots sont trompeurs ; car, en fait, le conte se modèle sur l'histoire, et sa fantaisie voulue dissimule une bonne part de vérité.

Voyez, par exemple, le début du récit :

Nous partons pour Chamounix, Major ; venez avec nous. Notre ami George sera de la partie ; nous l'attendons d'un jour à l'autre.
— Qui est George, s'il vous plaît? demanda le Major.

Là-dessus, Franz et Arabella de formuler quelques réponses vagues, propres à piquer au vif la curiosité de Pictet. Il se donne en effet, dans son livre, pour ignorant des œuvres et de la personnalité de George Sand. Absorbé par ses études d'archéologue et de linguiste, il n'a jamais entendu parler de cet écrivain. Il va donc aux renseignements, et voici le résultat de son enquête :

Comme le Major, tout préoccupé, courait dans la rue, il donna tête baissée contre un de ses amis qu'il faillit renverser. — Hé, doucement ! à qui en avez-vous donc, Major ? — Connaissez-vous un nommé George ? — Parbleu ! il n'est question que de lui dans toute la ville ; George est un célèbre romancier que l'on attend d'un jour à l'autre avec M. de Balzac. — Je n'en crois rien, dit un jeune homme qui passait ; j'ai vu de mes yeux ce George dont on parle tant. C'est une manière de paysan avec une blouse crottée, un feutre usé, de gros souliers à clous, et une boîte de fer blanc derrière le dos. On assure qu'il voyage en Suisse pour le compte des herboristes de Paris. — Que nous contez-vous là ? reprit le premier interlocuteur. Je l'ai

vu aussi, moi, dans une loge aux Italiens. Il portait une redingote de velours noir, une cravate bleu de ciel, et maniait fort agréablement une jolie badine.

— Mais quel est son pays? demanda le Major. — On le croit Italien, dit l'un. — Non, Français, dit l'autre. — A moins qu'il ne soit Hollandais, reprit le premier ; car il ajoute quelquefois au nom de George celui de Piffoels.

Etourdi de ses contradictions, le Major s'enfuit en se bouchant les oreilles.

Il arriva dans un salon, et,s'adressant à un homme d'un extérieur grave, qu'il conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre : — Mon cher ami, lui dit-il...dites-moi donc, je vous prie, ce que vous savez d'un nommé George sur lequel il court les bruits les plus contradictoires.

— La question que vous faites là est intéressante, répondit l'interrogé en prenant un air diplomatique. Ce George est, dit-on, un émissaire du grand comité révolutionnaire européen; c'est un homme fort dangereux, habile à prendre toutes sortes de masques. On assure même qu'il se déguise quelquefois en femme pour mieux ourdir les trames perfides dont les fils lui sont confiés.

— Mais, dit le Major, n'a-t-il pas fait des romans ?

— Des romans si l'on veut, reprit l'autre d'un air fin. Mais en y regardant de près on voit bientôt que ces prétendus romans ne sont que de dangereux brûlots lancés contre l'édifice social. On veut ébranler l'ordre politique en sapant l'ordre moral. Tout cela fait partie d'un vaste complot dont ce George est un des instruments les plus actifs et les plus puissants. Aussi notre police a-t-elle été dûment avertie de sa prochaine arrivée, et nous aurons l'œil sur lui.

— J'ai entendu que ce vieux radoteur vous parlait de George, dit un jeune élégant en s'avançant un lorgnon à la main... Que vous a-t-il raconté d'elle ?

— *D'elle !* s'écria le Major, — d'elle ?... mais George...

— Est une femme, dit en riant le dandy. D'où diable sortez-vous, mon cher, pour être d'une ignorance aussi crasse? Une femme charmante, ma foi, qui écrit des romans délicieux ; la peinture la plus naïve du cœur humain, tout ce qu'il y a de plus pastoral...

— Allons, dit le Major, il est décidé que la tête m'en tournera...

Il saisit son chapeau et courut au premier cabinet littéraire.

— Les romans de George, demanda-t-il impétueusement à une bonne vieille dame en lunettes, assise au comptoir.

— George ! répéta la bonne femme... George ! Sachez, Monsieur, que je ne tiens pas de ces livres-là (1) !

(1) Pictet, *oo. cit.*, pp. 4-7.

Cette page a bien l'air de ne servir qu'à donner carrière à la verve spirituelle de l'auteur. Elle n'en contient pas moins un résumé très complet des banalités qui couraient alors sur le compte de Sand. De cette accumulation d'erreurs, de contradictions, d'ignorances, de calomnies débitées au Major, il n'en est aucune, en effet, qui ne corresponde à une particularité biographique établie.

On sait quelle fut l'originalité de la romancière (1). Ses habitudes, son costume, ses aventures, la hardiesse de ses idées, son mépris même de l'opinion, tout avait contribué à créer autour d'elle une légende. Entre tant de personnages divers qu'elle s'appliquait à revêtir, comment les indifférents, la foule, ceux qui propagent les médisances et fondent les réputations, auraient-ils pu s'y reconnaître ? Le problème de sa nature énigmatique échappait à l'analyse : pareille à la *Fernande* d'un de ses romans, ne se montrait-elle pas en même temps poète et femme révoltée, épouse infidèle et mère attentive, amoureuse passionnée et maîtresse inconstante? Comment concilier à première vue l'élégant promeneur des boulevards avec l'être sauvage, hirsute, qui vint s'installer, un beau matin, dans une maison délabrée et déserte, au bord de la Loire, ne fréquentant personne, ne sortant pas, se faisant apporter de la nourriture par un guichet, intriguant si bien la population par ses allures mystérieuses que la gendarmerie s'en mêla et faillit l'incarcérer. C'est même à cette occasion qu'on la soupçonna d'être un carbonaro : elle eut quelque peine à se disculper (2). La liste de ses amants était assez longue, après Sandeau, Musset, Pagello, Michel (de Bourges), pour qu'on lui prêtât encore M. de Balzac. A la veille du procès de Bourges, l'aristocratie et la haute bourgeoisie locales se liguèrent pour la présenter aux magistrats comme une créature sans vergogne : on alla jusqu'à l'accuser de fréquenter les bals de barrière, et d'en revenir ivre avec Pierre Leroux. Quant à être un écrivain immoral, ceux-là en doutaient le moins qui affirmaient avoir lu ses ouvrages. Tous les pontifes de la critique, Nisard en tête, lui reprochaient de vouloir réhabiliter « l'égoïsme des sens », de faire la « métaphysique de la matière », d'instituer l'Aman

(1) Voir à ce propos les lettres de jeunesse à Mlle de Wismes, que vient de publier la *Revue de Paris*.

(2) Cf. *Lettres d'un voyageur* (Paris, Bonnaire, 1837), t. II, pp. 82 et suiv.

« roi de ses livres », de prêcher la haine du mariage, la sublimité des unions libres, et au besoin la suppression des maris encombrants. Bien longtemps après le voyage de Chamonix, ces propos et autres jugements analogues circulaient toujours dans le public, en France et même dans les pays d'Europe où son nom était parvenu (1). Ils la poursuivirent au delà de la mort. Je ne jurerais pas qu'aujourd'hui encore il n'en subsiste des traces. Comment s'étonner qu'en 1836 ils aient trouvé à Genève leur écho ?

En les notant, Pictet a donc fait œuvre d'historien plutôt que de conteur. Sans doute, n'était-il pas crédule au point de prêter confiance à de tels racontars. Si même, avant d'avoir jamais vu George Sand, il lui restait une hésitation, elle dut, à coup sûr, se dissiper dès la première rencontre. Nous le savons trop intelligent pour supposer sincère l'aveu de la naïveté qu'il s'attribue d'un bout à l'autre de son livre. Mais en feignant de continuer à être dupe du personnage de George, il a voulu exprimer l'impression de surprise réelle, mêlée de trouble, d'incertitude, que laissait ordinairement la romancière à ceux qui l'approchaient : et par là *Une course à Chamounix* prend à nos yeux une portée psychologique qui en constitue le principal mérite et doit retenir l'attention.

Le récit étant de la sorte amorcé, la mystification se développe avec une allure de plus en plus équivoque. George y joue le rôle principal, et se révèle tour à tour au Major ébahi sous mille formes contradictoires. Tantôt il la voit femme, et tantôt se persuade qu'elle est un homme. Tantôt elle a les traits menaçants de Méduse, et l'instant d'après devient une enchanteresse qui charme les mondes. Une incessante illusion dérobe la nature véritable de cet être-protée, qui multiplie ses avatars et dont le moindre geste, la plus insignifiante parole renouvelle l'angoisse de son interlocuteur. A peine croit-il la tenir qu'elle lui échappe: sitôt qu'il l'aborde, discute avec elle, ou même la regarde, ses sensations normales se transforment en hallucinations fantasmagoriques, sa perception nette des objets extérieurs s'obscurcit, sa conscience de la vie positive fait place à l'incohérence d'un cauchemar, comme si quelque fluide émané d'elle l'enveloppait soudain de sortilèges.

Pour traduire alors sa confusion intellectuelle, Pictet a re-

(1) Wladimir Kakénine, *op. cit.*, tome I, chap. 1er.

cours aux plus étranges comparaisons et promène son lecteur à travers des visions de rêve, compliquées d'allégories, de changements à vue, comme un décor de féerie.

L'une des scènes caractéristiques est celle où les personnages principaux du volume apparaissent sous la forme des trois éléments mystiques de la tradition sanscrite ; George Sand sous l'aspect de Kamaroupî, *celle qui change à son gré*, Liszt sous celui de Madhousvârâ, *le mélodique*, Pictet lui-même sous celui de Mânas, *la pensée*. Ces trois incarnations se meuvent dans un cadre merveilleux que contemple le Major dédoublé :

La Terre était devenue imperceptible, et notre soleil... réduit au simple rang d'étoile, brillait solitairement à une immense profondeur. De toutes parts, sur le sombre azur de la sphère infinie, resplendissaient les mondes comme d'admirables joyaux. Disposés en cercles, en globes, en séries ondulées, en formes semblables à celles de la vie organique, les soleils se groupaient en anneaux de diamants, en diadèmes de saphirs, en rivières de rubis et d'émeraudes, en fleurs étincelantes, en madrépores éblouissants. Et chaque monde lumineux semblait vivre de sa vie propre et respirer par scintillations cadencées. Et chaque monde aussi faisait entendre une harmonie, comme la voix intime de son être. Et toutes ces lumineuses harmonies se réunissaient dans l'expression toujours cherchée et jamais atteinte d'une idée mystérieuse, ineffable, et planant sur tous les univers comme l'énigme de l'éternité.

L'attention du Major... fut bientôt détournée par la vue de ses deux compagnons. Revêtus de formes éthérées, ils erraient dans l'espace et paraissaient occupés de deux manières très différentes. Franz, l'air grave, le front profondément méditatif et le regard inspiré, allait de monde en monde... La main armée d'un diapazon (sic), il frappait de temps à autre sur les astres dont les sons ne lui semblaient pas parfaitement justes, et il les ramenait ainsi à l'accord fondamental...

Quant à George, la figure animée, les yeux brillants de plaisir, les cheveux épars retombant en boucles noires comme la nuit, elle errait capricieusement dans les célestes espaces, s'emparant tour à tour des mondes les plus brillants, des constellations les plus belles, pour s'en amuser quelques instants et les rejeter ensuite avec dédain. Elle avait placé sur sa tête la *Couronne boréale ;* le *Baudrier d'Orion* entourait sa taille, et *Sirius* brillait à son doigt comme un solitaire.

Dans ce moment elle venait de saisir le *Serpent* et s'efforçait de

l'attacher solidement à la flèche du *Sagittaire*, pour s'en faire une espèce de fouet (1).

Une controverse s'engage entre les trois puissances cosmiques, chacune revendiquant pour elle-même le rôle prépondérant dans l'organisation de l'univers. Tandis que Madhousvârâ écoute la sublime harmonie, et que Mânas s'absorbe dans la lecture des caractères célestes pour y découvrir le mot de la grande énigme, Kamaroupî décroche une nébuleuse et en fait une toupie discordante. A la fin, son fouet atteint en plein front le studieux Mânas.... et le Major se réveille tout à coup au beau milieu de la chambre n° 13, à l'hôtel de Chamonix, et sous la table où il avait bu ce soir-là un peu trop de punch avec ses compagnons de voyage (2).

Une autre fois, Franz, le Major, Arabella et George se trouvent réunis après dîner; le Major, intrigué d'avoir entendu, ou cru entendre, la veille, George dialoguant avec les étoiles, *ses sœurs*, lui demande comment elle s'y prend pour manifester un tel pouvoir sur le monde phénoménal. C'est, répond-elle, que je possède *la bosse merveilleuse*.

Le Major la vit porter les mains à sa tête, ouvrir lentement comme un petit couvercle à charnière et en faire sortir une pierre cent fois plus brillante que le plus beau diamant.

Voilà, Messieurs, ce talisman, ajouta-t-elle : toute ma puissance en dépend.

Le major examine le joyau.

Il considéra la pierre de plus près et fut bientôt absorbé par le singulier spectacle qu'elle lui présenta. Au moment en effet où son œil plongea dans l'intérieur limpide du brillant minéral, il vit s'étendre indéfiniment en tous sens comme un éther lumineux tout rempli d'ondulations de couleurs variées qui se mouvaient et se croisaient dans tous les sens. On eût dit mille arcs-en-ciel entrelacés et s'agitant comme des serpents de feu. Bientôt se montrèrent, dans une continuelle et rapide succession, une foule de formes diverses. C'étaient des figures humaines exprimant toutes les passions : des groupes, des situations, des scènes entières tirés de la vie terrestre ; puis des tableaux de la nature, d'une richesse et d'un éclat surprenants; puis enfin des mondes entiers, avec leurs soleils et leurs planètes, leurs cieux étoilés et leurs voies lactées (3).

(1) Pictet, *op. cit.*, pp. 108-110.
(2) *Ibid.*, p. 116.
( ) *Ibid.*, pp. 98 et suiv.

Mais Franz aussi a son talisman, caché dans une bosse de son crâne : c'est un instrument de musique d'une forme et d'une nature inconnues, dont il tire des sons admirables. Et il se met à en jouer tranquillement, tandis que le Major, à son tour, *ouvrant un de ses sinus frontaux*, en extrait *un chalumeau singulièrement et artistement construit*, et cherche à en promener la *flamme dissolvante* sur le caillou de George.

N'allons pas plus loin. Chalumeau, lyre merveilleuse, diamant translucide, tout cet appareil magique tient une place considérable dans *Une course à Chamounix*, et l'on se perdrait à en vouloir raconter les interventions. Dès maintenant, d'ailleurs, on perçoit la signification et la portée du symbole.

Une première idée domine le récit. Elle fait honneur à la modestie de Pictet. Mis par le hasard en contact avec Liszt et George Sand — (je parle ici des personnages réels) — il avait su deviner en eux des natures géniales. Il ne s'oppose à elles, il ne se fait le jouet de leur puissance créatrice et évocatrice, que pour mieux exalter leur supériorité. Comme épigraphe à sa brochure il aurait pu choisir, en la modifiant un peu, cette phrase de Montesquieu : « Je sentis devant eux le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. » Franz personnifie à ses yeux la Musique, l'idée platonicienne de l'Harmonie universelle, synthèse de tous les accords et de toutes les dissonances individuelles qui remplissent le monde ; il paraît, au début, un peu sacrifié. Pictet soupçonne bien *que ses racines plongent, comme celles de George, dans quelque profondeur incommensurable*. Mais, en fait, plus intimement lié avec le virtuose, et depuis plus longtemps, il avait pu l'étudier à loisir et se figurer qu'il pénétrait les derniers recoins de son caractère. Aussi l'admiration absolue dont témoigne le volume pour le talent et la pensée de Liszt n'est-elle mêlée d'aucune stupéfaction. Le goût de la musique servait entre eux d'élément conciliateur : Pictet balbutiait le langage de son ami ; peut-être en était-ce assez pour qu'il crût le comprendre tout à fait. On s'explique ainsi que la silhouette de Franz soit dessinée par lui avec une assurance un peu simpliste et, disons-le, une observation parfois trop superficielle.

George Sand, au contraire, ne rentrait dans aucun de ses concepts familiers. Ses élans poétiques, ses audaces morales

sa force descriptive, ses gamineries et ses railleries même, tout l'ensemble complexe d'opinions et de sentiments qu'il découvrait en elle avait d'abord choqué et bouleversé ses habitudes d'esprit. Il aurait voulu la définir, et n'y parvenait jamais. De là, entre elle et lui, une instinctive méfiance, et bientôt une lutte déclarée, chacune de ces deux intelligences antithétiques essayant de s'imposer à l'autre et ne réussissant pas à l'absorber tout entière. Cette lutte, bien plutôt que la relation du voyage à Chamonix, est tout le sujet du livre. Le chalumeau du Major, c'est en effet *l'analyse*, la déduction froide et serrée tâchant à saisir dans le filet de ses raisonnements le vol illogique de l'*imagination*. Philosophe et savant, *grave chercheur d'absolu*, comme l'appelle George Sand (1), sans doute embarrassé pour traduire cette antinomie essentielle tout en gardant au récit un tour anecdotique et suffisamment littéraire, le Major a usé d'un vocabulaire abstrait, rehaussé d'images métaphysiques. Mais allégé de ce prétentieux bagage, réduit à son squelette, son conte devient l'amusant commentaire de la théorie des facultés coexistantes et inconciliables, qu'on enseignait jadis dans les écoles.

A son caractère de témoignage authentique servant à éclairer la physionomie *ondoyante et diverse* de George Sand, s'ajoute ainsi le mérite nouveau d'être une œuvre solidement et ingénieusement pensée. C'est la qualité qu'on aperçoit le moins aisément en lui, parce qu'elle s'efface sous l'excès des fictions accumulées. Mais, en insistant un peu, on arrive à dégager du fatras allégorique qui l'encombre sa véritable signification.

Le Major parvient à dérober, par ruse, le talisman de George, et nous raconte quelle révélation soudaine il reçoit de sa possession :

> Il sentit en lui-même un immense changement, une admirable et vivifiante rénovation. Jusqu'à ce jour il avait cru comprendre les beautés de la nature ; mais ses impressions passées ne lui semblaient plus que de tristes et pâles brouillards auprès de ce qu'il éprouvait maintenant... Tous les objets lui semblaient éclairés d'une lumière magique qui leur donnait une sorte de transparence et d'idéalité ; au dedans de chaque forme, il voyait et sentait la vie, qui se révélait à lui comme par une intime transfusion (2).

(1) Pictet, *op. cit.*, p. 157.
(2) *Ibid.*, pp. 154-155.

Mais George découvre le larcin, lui reprend la pierre merveilleuse, et pour le punir *d'avoir porté dans les saints mystères de la poésie le regard impuissant d'une audacieuse analyse*, elle le condamne à s'absorber dans la méditation d'un gros traité philosophique de Barchou de Penhoën. Attendrie enfin par son repentir et sa visible souffrance, elle rompt l'enchantement; à l'instant le Major est soulagé d'un poids immense, il revient à la vie, à la juste compréhension des choses réelles, et, détestant alors son crime, « d'un bras vigoureux » il lance au fond d'un précipice le malencontreux bouquin de métaphysique.

La lutte intellectuelle avec George est terminée. Tous deux font la paix, en constatant qu'en dépit de leur opposition, et sous l'apparence d'une indiscrète curiosité réciproque, ils n'ont cherché également « que ce qui rentre de droit dans le fonds commun des intelligences amies du vrai, du bien et du beau (1) ».

Le principe de l'éclectisme, qui fleurissait à l'époque, tient dans ces derniers mots et, grâce à eux, le symbole s'éclaire de lui-même. La conclusion du livre, si c'en est une, est en effet de restituer au sentiment, à l'intuition spontanée, sa valeur propre comme moyen de connaissance objective, au même degré que l'entendement et que la raison pure.

Si vous voulez arriver au vrai, dit ailleurs Pictet, réconciliez-vous avec vos contraires : la lumière blanche ne résulte que de la réunion des rayons colorés du spectre.

— Et il ajoute :

Séparez la philosophie de la poésie et vous n'aurez qu'une trame sans broderie ou qu'une broderie sans trame (2).

Ces réflexions, et bien d'autres semblables, disséminées au cours du récit, lui restituent, ce me semble, toute sa portée philosophique. On y retrouve l'esthéticien nourri des doctrines de Wolff et de son disciple Baumgarten. Considérer dans le monde extérieur les aspects multiples qu'offre la réalité essentielle des choses, les grouper sous le même concept, concilier au nom d'une vérité supérieure, d'une harmonie transcen-

(1) Pictet, *op. cit.*, pp. 164-166.
(2) *Ibid.*, p. 180.

dante, les antinomies phénoménales, relever l'importance de la « gnoséologie inférieure » (1), instaurer pratiquement l'art au niveau de la science et fonder une certitude équivalente sur les résultats différents de leurs enquêtes, telle paraît être l'explication profonde qu'il convient de donner à la « *conversion* » définitive de Pictet.

— Telle aussi la signification de l'épisode final. A Fribourg, dans l'église Saint-Nicolas, Franz s'assied à l'orgue et improvise *une grande fugue à deux sujets*, qu'écoutent dans un *religieux silence* ses compagnons.

Pictet consacre à cette scène quelques pages qui restent les plus belles du livre. George Sand l'a de même racontée dans les *Lettres d'un voyageur*. Et je ne sais s'il faut s'arrêter à la contradiction de détail qui subsiste entre les deux récits, Sand faisant allusion à un *Dies irae* de Mozart, auquel ne correspond pas la description du morceau joué par Liszt d'après Pictet. Il se pourrait en effet que ce dernier ait volontairement altéré les faits, et que, loin d'avoir prêté au musicien *une oreille distraite* au point d'identifier ensuite tout de travers le thème mélodique, George, sans quitter la terre ferme, soit ici, comme dans toute sa Lettre à Herbert, plus digne de foi, et plus simplement précise, que l'imaginatif Major. J'incline, pour ma part, à penser qu'en parlant d'une improvisation où Franz se propose de *résumer les idées, les sentiments, les impressions réveillés par les incidents du voyage*, Pictet, en bon écrivain, se contente de soutenir son procédé initial et de poursuivre son allégorie.

Peu importe, d'ailleurs, la solution exacte de cette question à l'objet qui nous intéresse. Le but de l'auteur était d'illustrer l'accord intervenu entre les points de vue antagonistes des personnages qu'il avait montrés aux prises. Il lui fallait, selon sa méthode, une comparaison concrète. Qu'il l'ait inventée, ou que la réalité de ses souvenirs la lui ait fournie, elle n'en est pas moins remarquable. Son développement, en effet, consacre la moralité philosophique, que j'indiquais tout à l'heure. Franz commence *pianissimo, par une série grave de modulations*, continue *par un adagio d'un caractère*

(1) Comme dit Baumgarten (*Æsthaetica*, chap. I). Il ne faut pas oublier que le Major Pictet dès 1838 donnait des cours libres d'esthétique à Genève, et que plus tard il enseigna officiellement cette branche de la philosophie à l'Université de sa ville natale.

grave et sévère, quand tout à coup surgit sous ses doigts une phrase musicale *souple, rapide et brillante... opposée en apparence au caractère sérieux et solennel de ce début.*

Autant le premier motif était simple dans sa monotone grandeur, autant ce nouveau thème se montrait varié, chatoyant, propre à la transformation et au renversement. Autant l'un obéissait dans ses développements aux lois rigoureuses de l'harmonie, autant l'autre se mouvait capricieusement au milieu des combinaisons les plus inattendues et des effets les plus surprenants (1).

Aussitôt entre ces deux éléments mélodiques, qui figurent exactement la divergence de Sand et de Pictet, ou pour mieux dire du poète et du savant, du rêveur capricieux et du penseur, un combat s'engage. Il en jaillit sur l'orgue « des voix lamentables, des cris de douleur et les plus bizarres dissonnances » jusqu'au moment où le premier motif, « maintenant son ascendant », force son adversaire à revenir « au ton fondamental ». — Alors continue le narrateur:

Peu à peu l'harmonie troublée se rétablit, et par des rapprochements mutuels, amenés avec un art infini, les deux thèmes se fondirent en un seul, expression complète de grandeur et de richesse, de pensée et de passion, de puissance et de grâce.

Et comme si l'image n'était pas encore assez explicite, Franz, dont le rôle génial se dégage ici en pleine lumière, — et qui déjà se révèle, dans le volume de Pictet, « si grand qu'il faudrait le peindre, comme les saints du moyen âge, une tête au-dessus de la foule (2) » — Franz proclame :

N'oublions jamais que l'art et la science, la poésie et la pensée, le beau et le vrai, sont les deux archanges qui étendent leurs ailes d'or sur l'arche de l'alliance, dans le temple de l'humanité.

Cette phrase, un peu trop métaphorique, résume la pensée directrice qui a inspiré à Pictet ce singulier petit livre : elle se passe de commentaire. Que la définition du Major soit discutable, que ses idées philosophiques ne soient ni très claires, ni même très neuves, c'est une autre affaire: j'ai cherché seulement, en examinant sous cet aspect *Une course à Chamounix*, à indiquer que, sous son apparente et multiple fantai-

(1) Pictet, *op. cit.*, p. 188-193.
(2) J'emprunte cette phrase au récent article de M. A. Hevesy, dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1911.

sie, l'œuvre dissimulait un fonds solide, une portée peut-être insoupçonnée.

§

Mais que de choses ne contient-elle pas? Nous voilà bien loin des circonstances qui l'encadrent, des salons parisiens où se noua l'intrigue amoureuse de Liszt et de Mme d'Agoult, du scandale provoqué par la fuite de la comtesse, de son amitié avec l'auteur de *Lélia*, et de Genève, et des fusées à la Congrève. Tout cela, pourtant, demeure intimement lié à son existence.

On pourrait encore y noter l'indication des principales théories sociales de George Sand (1). Tout dernièrement, dans la *Revue Alpine* (2), M. Jean Escarra en a fait le point de départ d'une remarquable étude sur le sentiment de la nature chez Liszt, Pictet et George Sand, et a expliqué, avec une parfaite compétence musicale, comment le séjour du maître en Suisse se rattache à ses premières compositions lyriques, quelle influence a exercée sur lui le spectacle des paysages alpestres. Document biographique, élément d'analyse psychologique, ébauche d'exposé dogmatique ou critique, elle est un peu tout cela en même temps, cette curieuse brochure, multiforme et changeante comme son principal personnage (3).

Pictet la publia en 1838, deux ans après le voyage à Chamonix : bien des événements étaient survenus dans l'intervalle, modifiant à jamais les rapports de ceux qu'il avait un moment réunis.

La bonne harmonie s'était vite altérée entre George Sand et la comtesse d'Agoult. Après un été passé à Nohant (4), elles s'étaient quittées en juillet 1837, et leurs adieux semblaient n'avoir trahi aucun ralentissement d'affection. Elles continuaient de s'écrire, sur le même ton qu'autrefois. Mais déjà la rupture

(1) Cf. Pictet, *op. cit.*, pp. 145 à 149.

(2) Numéro 10, du 1er octobre 1911.

(3) On peut même envisager *Une course à Chamonnix* comme apportant une contribution inattendue à l'étude du caractère genevois en général, tel que M. Gaspard Vallette l'a décrit récemment à propos de Jean-Jacques Rousseau. L'auteur, genevois lui-même, affirme que ses compatriotes, d'esprit réaliste, positif, logique, montrent peu d'aptitude pour comprendre la poésie, le romanesque, les grandes envolées lyriques, et appréhendent volontiers les caprices de l'imagination. C'est précisément ce que nous retrouvons dans le caractère du major Pictet et dans ses discussions avec George Sand.

(4) Sur ce séjour à Nohant, voir ce que Liszt en raconte à Pictet dans la 3e Lettre d'un bachelier ès-musique, *Gazette musicale*, 1838, n° 6.

définitive apparaissait inévitable. Trop de froissements l'avaient préparée pour qu'il soit besoin d'en attribuer l'origine à une jalousie injustifiée. Leurs cœurs étaient plus dissemblables au fond que leurs visages. Dès qu'elles s'étaient vues avec des yeux non prévenus, elles avaient compris que l'ancienne intimité devenait impossible. Trop loyales l'une et l'autre envers leurs propres sentiments pour se contenter d'une banale indifférence, elles espacèrent peu à peu les relations, et sans récriminations violentes, sans amertume, sans effort non plus pour les renouveler, elles assistèrent résignées, à la lente agonie de leur amitié. Bientôt il n'en resterait plus que le mot navrant de Daniel Stern, dans la dédicace de *Julien* : « Nous avions voulu nous aimer (1) »...

La séparation des deux femmes mit fin du même coup aux rapports de Liszt avec George Sand. Ils échangèrent encore, par la suite, des lettres cordiales, et l'estime réciproque où ils tenaient leur talent n'en fut en rien diminuée. Mais après 1837, le musicien ne revit jamais celle que la médisance de Henri Heine soupçonna plus tard d'avoir été pour lui beaucoup plus qu'une camarade. Il avait eu le temps de lui présenter Chopin ; on sait ce qu'il advint de cette rencontre. Elle allait y trouver une diversion, et aussi, avec une passion nouvelle, le retour des souffrances et des soucis qui, depuis le procès de Bourges, semblaient l'avoir abandonnée.

De leur côté, Liszt et Mme d'Agoult s'étaient rendus à Bellagio, pour y attendre la naissance d'un enfant. En février 1838, la comtesse mit au monde une fille (2) ; mais cette maternité, au lieu de rajeunir la tendresse des deux amants, contribua insensiblement à l'affaiblir. Leur amour, fondé sur le mépris des devoirs du monde, chancela du jour où il se compliqua d'un devoir social. Les faibles ressources pécuniaires de Liszt (3) imposaient à la comtesse une existence modeste que le souvenir de son ancien luxe lui rendait de plus en plus pénible, à présent qu'était tombé l'enthousiasme du sacrifice accompli. Elle avait trop d'orgueil pour renoncer longtemps à être elle-même, trop d'indépendance aussi pour se vouer tout entière au culte du *grand homme* qu'elle avait choisi. A force de jouer les

(1) Publié à la suite de *Nélida*, Paris, Lévy, 1866 (2e édition).
(2) Cosima, qui devint Mme Richard Wagner.
(3) Cf. *Liszt's Briefe*, I, p. 15.

Béatrix, on oublie l'abnégation de son rôle, et l'on risque surtout d'importuner Dante (1). Pour faire face à ses obligations et nourrir la famille qu'il s'était ainsi donnée, le musicien venait de reprendre à travers l'Europe ses tournées triomphales : d'étape en étape, il échappait davantage à l'influence de celle « qui avait tout quitté pour la gloire d'être son inspiratrice et surtout peut être pour l'honneur de s'en vanter (2). »

Chez les femmes les plus hautement douées, dira Mme d'Agoult, le cœur, dans ses élans rapides, dépasse de si loin la pensée qu'à lui seul il agite, soumet, bouleverse et entraîne au hasard la première moitié de l'existence. La pensée, plus lente en sa marche, grandit, d'abord inaperçue au sein des orages; mais peu à peu elle s'élève au-dessus d'eux, les connaît, les juge, les condamne ou les absout (3).

Pour elle-même, comme pour sa *Nélida*, la tempête s'apaisait par degrés, et déjà, préparant son excuse, elle entrevoyait dans les égarements passés le moyen d'étayer sa régénération morale et sa réputation littéraire (4).

Quant au Major, après cette brève initiation au culte de la poésie et du romanesque, il s'était aussitôt replongé dans ses chères études. Son livre terminé, il en adressa un exemplaire à chacun de ses amis. Nous n'avons pas la réponse de Madame d'Agoult à cet envoi. George Sand, touchée d'avoir été « jugée avec tant de sagesse et louée avec tant de charme », combla d'éloges « ce petit chef-d'œuvre (5) ». M. Jean Escarra vient de publier une curieuse lettre inédite où Liszt remercie Pictet et propose « sa toute minime influence pour le faire mousser dans quelques journaux (6) ».

(1) Sous les traits de Guermann Regnier, dans *Nélida*, elle s'est plus tard efforcée de rabaisser le personnage de Liszt. Voir, en particulier, pp. 129-130. De même, dans ses *Esquisses morales*, elle a cette réflexion singulièrement cruelle et qui trahit tout son orgueil : « Notre siècle abonde en Lisettes, en Marions. J'y vois quelques Laïs. Béatrix, m'assure-t-on, l'a traversé. Apparemment elle n'aura pas rencontré Dante » (p. 70). Louis de Ronchaud rapporte ce joli mot de Liszt, répliquant à Mme d'Agoult : « Ce sont les Dantes qui font les Béatrix ; et les vraies meurent à dix-huit ans. »

(2) Chantavoine, *op. cit.*

(3) Daniel Stern, *Nélida* (Paris, 1866), p. 263.

(4) « La noblesse de cœur, dont tu dis très justement que *Nélida* a manqué... » écrira Liszt. (*Briefe*, III, p. 16.)

(5) Cf. *Correspondance de George Sand* (Paris, Lévy, 1882), t. III, pp. 104-108.

(6) Fragment de la lettre de Liszt publiée par M. Jean Escarra : « ... A propos du voyage à Chamounix, ne m'aviez-vous demandé d'user de ma toute minime influence pour le faire *mousser* dans quelques journaux ? Dites-moi ce qui s'est fait à cet égard depuis que je n'ai reçu de vos nouvelles afin qu'il n'y ait pas dou-

Mais ce qu'il n'exprime pas, ni davantage George Sand, ce que n'avoua jamais Daniel Stern, c'est l'émotion que dut leur causer à tous les trois la lecture du volume. A une époque où ils se sentaient déjà si différents de ce qu'ils avaient été, où ils voyaient leurs destinées, d'abord rapprochées et confondues, se poursuivre dans des directions nouvelles et de plus en plus divergentes, *Une Course à Chamounix* venait fixer pour eux le souvenir d'un instant unique, d'un bonheur qu'en toute sincérité de conscience aucun d'eux ne pouvait espérer revivre. Et j'imagine que la « fantaisie » du bon Major, si quelquefois par la suite elle les fit sourire avec indulgence, éveilla plus souvent encore, dans l'âme de George Sand, de Liszt et de Mme d'Agoult, la douloureuse mélancolie des beaux jours disparus.

RENÉ DESCHARMES.

ble emploi. Je me ferai un vrai plaisir d'écrire à : Ernest Legouvé, Fortoul, Coste (gérant du *Temps*), Viardot, Guéroult. — Je ne puis vous dire au juste dans quels journaux ces messieurs travaillent actuellement, mais je suis convaincu qu'ils y mettront de la bône (*sic*) volonté et que vous n'aurez pas à vous en plaindre. Il faudrait seulement qu'on leur envoie un exemplaire de l'ouvrage afin qu'ils puissent en rendre compte. Si j'étais à Paris, ce serait vite fait. Ainsi il y aura peut-être du retard, mais au fond cela importe peu. Dites-moi donc définitivement si vous désirez que je leur écrive, ou bien si vous aimez mieux leur adresser deux lignes directement, que j'apostillerai de mon mieux. Dans le premier cas, vous n'avez qu'à faire remettre cinq exemplaires du *Voyage à Chamounix* chez ma mère, rue de Provence, 43. » — (*Revue Alpine*, 1er octobre 1911.)

LES BÉRILLE

(*Suite* [1]).

—

VIII

Quand Marie-Louise arriva à Saint-Maur, il faisait nuit. Le froid redoublait de violence. Elle ne le sentait pas. Une fièvre intense la brûlait, colorant son visage, où les yeux cerclés de bistre s'allumaient d'éclairs farouches. Malgré la bise cinglante, elle écartait son manteau, étouffant d'angoisse.

En descendant à la gare, il lui semblait que les gens, autour d'elle, savaient déjà la honte collective, que le contrôleur, qui lui prenait son billet, souriait, ironique. Devant la maison, elle s'arrêta, oppressée, tourna la tête vers le logis d'André, le vieux logis dont les fenêtres closes disaient l'attente du maître. Marie-Louise, inconsciemment, cherchait un secours, un réconfort. Toute son âme, un moment, s'envola vers l'absent. Elle eût voulu pouvoir se blottir sur sa large poitrine, s'y cacher, s'y appuyer aussi !...

Les chiens, cependant, dans la nuit, aboyèrent ; leurs cris se répercutèrent dans l'air gelé en éveillant d'autres dans les niches. Les nerfs de Marie-Louise frémirent, douloureux. La grille grinça sur ses gonds rouillés. Rose, le visage bouleversé, les cheveux écroulés sur les épaules, lui ouvrait la porte.

— Céline ?

La petite leva ses bras dans un geste d'incertitude.

— Elle accouche, n'est-ce pas ? fit Marie-Louise en montant l'escalier qu'une veilleuse éclairait d'une lumière trouble.

— Elle prétend qu'elle a mal au ventre, seulement... qu'elle est empoisonnée par les champignons dont nous avons toutes mangé, hier soir, sans en être indisposées. Nous lui avons fait de la camomille, toute la journée...

Marie-Louise, dont l'exaspération croissait à chaque mot de Rose, s'arrêta encore, essoufflée, sur le palier, comprimant son cœur qui battait trop fort, puis, brusquement, elle tira la

1) Voy. *Mercure de France*, nos 347 et 348.

porte, pénétra d'un bond dans la chambre, où Céline, couchée, geignait entre Jenny et Léone, assises, silencieuses, de chaque côté du lit. Dans un fauteuil, Mme Bérille, son chien jaune sur ses genoux, sanglotait bruyamment.

A l'arrivée de son aînée, la pauvre femme se leva.

— J'avais pensé que tu ramènerais le docteur Lother, murmura-t-elle, timidement. Tu passes devant chez lui, à Paris ; tu aurais pu lui dire de venir.

Marie-Louise enfla les épaules.

— Tu ne changeras donc jamais, maman ? Tu ne vois pas que ta fille accouche... comme la chatte, comme Fatma, comme toutes les femelles de la ménagerie !...Ce n'est pas le médecin qu'il faut ici, mais la sage-femme !

— Mon Dieu !

Cachant son visage dans ses mains, Mme Bérille s'effondra de nouveau dans son fauteuil.

Marie-Louise, débarrassée de son manteau, s'approchait du lit où Céline décolorée, les couvertures remontées jusqu'au menton, feignait de dormir ; une douleur vive pourtant contracta son visage livide, quand la sœur aînée, penchée sur elle, rejeta d'un mouvement brusque les draps au pied du lit.

Elle hurla :

— Je ne veux pas... Je ne veux pas !

Puis elle retomba sur sa couche en se tournant vers le mur.

— Parbleu !...Mais je ne sais pas ce que vous avez toutes dans les yeux, pour ne pas voir qu'elle est en mal d'enfant !... Tenez... là, sous la main, je le sens remuer !

Malgré les bourrades de Céline, qui la repoussait en criant, Marie-Louise lui palpait le ventre.

— Garce ! Tu ne nieras pas !... Il vit sous ta peau, ce petit que tu vas vomir tout à l'heure, et qui va nous éclabousser toutes de ta honte.

— Ce n'est pas vrai !

Les yeux révulsés, le corps raidi, Céline crispait ses poings dans ses oreilles.

— Te tairas-tu, chienne !... Les voisins vont t'entendre !

— Je n'ai rien fait !

— On te laisse crever comme un animal, si tu ne cesses pas tes stupidités !

Marie-Louise se retourna vers Jenny :

— File avec maman chez la sage-femme de la rue des Oiseaux, et ramène-la tout de suite.

Mme Bérille grelottante et suffoquée, se couvrait d'une mante ; tandis que dans la chambre, Jenny entraînait sa mère affolée.

La porte refermée sur elles, il y eut un moment de silence. Rose et Léone ramenaient leurs cheveux, afin d'être à l'aise tout à l'heure, pendant la crise... Marie-Louise passait un peigne.

— Et grand'mère, comment va-t-elle ? Elle doit être bouleversée, la pauvre vieille !... Dire que cette bougresse-là me la fait oublier !

De la pièce mitoyenne, une voix chevrotante s'éleva :

— Marie-Louise, viens m'embrasser !

La jeune fille s'empressa d'obéir.

Rose et Léone, d'un bond, furent près de Céline :

— Imbécile ! Tu ne pouvais pas nous le dire plus tôt ?.. En voilà une tête Marie-Louise que tu nous fais !

Rose secoua Céline, qui se dressa, regardant autour d'elle, cherchant des yeux Marie-Louise. Elle l'entendit parler dans la chambre voisine, sembla se rassurer, saisit les mains de Rose et de Léone. Elle supplia :

— Je vous en prie, je vous en prie... protégez-le quand *il* viendra.

Marie-Louise rentrait, Céline retomba sur son lit. Un cri, vite étouffé sous les couvertures, jaillit de ses lèvres, qu'elles mordirent violemment que du sang filtra entre ses dents serrées.

— Depuis quand est-elle couchée ? interrogea Marie-Louise.

— Mais... depuis son départ, répondit Rose... Comme j'allais me coucher dans ma chambre avec Léone, Céline est entrée, absolument décomposée...

— Elle nous a fait peur, elle était verte...

Léone continuait :

— Nous avons cru, nous aussi, qu'elle était empoisonnée, comme elle le disait... D'autant plus qu'elle vomissait et se plaignait de violentes coliques ; avec les infusions de camomille, son mal s'est calmé, elle semblait mieux... Elle est montée voir grand'mère... Comme elle ne redescendait pas, nous sommes venues... et nous l'avons trouvée qui gémissait dans son lit, tandis que grand'mère pleurait... Alors nous t'avons

envoyé la dépêche, chez Céleste... Maman ne le voulait pas. Elle croyait que ce n'était qu'une indisposition !...

— Comment ! Mais je parie qu'elle n'est pas encore convaincue de la grossesse de sa fille, maman ! Voilà trois mois que je me doute de quelque chose, moi !... Je n'ai pas osé insister, affirmer mes soupçons ; mais quand Céline a voulu coucher toute seule dans cette petite chambre au lieu de partager celle de grand'mère, mes doutes sont devenus des certitudes. Elle voulait éviter les regards de grand'mère quand elle se levait ! Elle mettait son corset au saut du lit pour écraser sa bosse !...

Marie-Louise, se tourna vers Céline :

— Il faut bien que tu la rendes, aujourd'hui !... Grue !... fille ! femelle !... Ah ! si papa était là !... il est vrai que tu n'aurais pas osé.

Elle secouait Céline, qui geignait toujours, la tête enfouie sous ses oreillers.

— Et l'autre! ce sale individu ! Il n'aurait pas osé, lui non plus !... Ah! les maisons sans hommes ! Les filles sans père, sans mari ! Nous sommes maudites ! maudites !...

Marie-Louise, tragique, tournait dans la chambre avec des allures de fauve en cage.

— Et quand ils ne sont pas des époux ou des pères qui protègent... ils sont des mâles qui volent... des larrons! Des lâches incapables d'assumer une responsabilité ! Car il se sauve, n'est-ce pas, maintenant, ce jeune monsieur dont nous avons lavé les culottes, autrefois ! Il se sauve !... Il entrevoyait le dénouement proche, la bombe qui éclate... Aussi s'est-il prudemment terré dans un coin... il y a longtemps que je ne l'ai croisé. Le chemin creux, le chemin où je l'ai vu tant de fois embrasser Céline, est désert, il n'y passe plus !... Mais je le retrouverai. Il n'a rien perdu pour attendre... Il épousera, j'en réponds ! Il épousera, je t'en donne ma parole ! ou nous le démolirons... Tu entends, Céline, tu l'auras, ton mâle, et vous ferez un beau couple d'animaux tous deux ! Vous vous valez !

— Oui, oui, il épousera, crièrent en chœur les petites... quand nous devrions lui administrer une bonne roulée, l'écharper de tous nos ongles !...

Se retournant sur son lit saccagé, Céline laissa voir son visage boursouflé de douleur. Sous ses paupières meurtries,

entre ses lèvres tuméfiées, un sourire filtrait. Un éclair brilla dans ses pauvres yeux de chien battu.

Elle se répétait le mot de ses sœurs : « Il épousera ! », heureuse inconsciemment de cette affirmation. Cela lui semblait une certitude, entrant en elle pour apaiser la souffrance qui allait tout à l'heure la déchirer, l'écarteler dans l'éternel et divin supplice, dont la vie surgit, impérieuse et déjà triomphante. Il l'épouserait, son Géo, son cher amour !

Mais oui, puisque Marie-Louise le voulait ! Un obscur sentiment de confiance montait en elle malgré sa chair pantelante, devant l'énergie qu'elle lisait dans les yeux de sa sœur aînée. Marie-Louise la contemplait maintenant, muette et droite, le visage durci de violence contenue...

— Sotte, murmurait Léone à l'oreille de Céline, pourquoi l'as-tu laissé pousser, ton ventre ?... Il fallait nous prévenir, nous, on se serait arrangé pour éviter la catastrophe...

— Quel rustre ! renchérit Rose, faisant saillir sa gorge de fillette, ses petits seins ronds, dont la pointe dure se dessinait précise, moulée par la blouse de flanelle. Quel rustre et que maladroit que ton mâle !...

— A quelle école a-t-il été, ton artiste, pour infliger à une jolie fille une pareille infirmité ! Pour un élève des Beaux-Arts, c'est impardonnable !... Tu vas perdre la ligne, et ce sera dommage !

— Te tairas-tu, Rose ! Ce n'est pas l'heure de discourir ! et je vous préviens toutes les deux que je ne suis pas en état de supporter longtemps vos imbécillités... Si vous ne voulez pas me ficher la paix, je vous enferme avec grand'mère, qui médite, en ce moment, sur le résultat de son indulgence...

— Si nous voulons bien nous laisser faire, tout de même, bougonna Rose.

— Dis-donc, jeta Léone avec aigreur, tu n'as pas besoin de tant faire d'histoires, après tout... cela aurait pu t'arriver aussi bien qu'à Céline, ce flambeau-là !

Marie-Louise, les yeux fulgurants, la défiait.

Rose, très calme, poursuivait :

— Oui, c'est une malchance, une tuile qui nous tombe, ce gosse qui va venir, et dont nous ne saurons que faire !... Mais enfin tu exagères la dureté avec Céline ! On dirait, ma parole, qu'elle a commis un crime ! Elle a fait une bêtise dont elle

est la première victime... Elle ne mérite pas que tu la traites comme tu le fais, du haut de ta dignité. Je te préviens, Marie-Louise, que tu nous auras, Léone et moi, contre toi, si tu bouscules par trop Céline !

— Rose a raison, tu nous fais suer avec ton orgueil ! Comme si nous ignorions que tu l'aurais bien sacrifié au bel André... Oh ! là là, Marie-Louise, ne fais donc pas tant la bégueule ! Si André l'avait voulu !...

Léone narguait sa sœur, assise maintenant dans le fauteuil où Mme Bérille, tout à l'heure effrondrée, sanglotait.

Marie-Louise, sans répondre, crispait sur ses genoux ses mains nerveuses, ses mains dont les ongles luisants et roses semblaient autant de griffes prêtes à déchirer...

— Je vous en prie, mes enfants, ne vous disputez pas !

La vieille voix cassée suppliait.

— Non, grand'mère, c'est fini, je ne dirai plus rien !

Marie-Louise, d'impuissance, se tordait les bras.

Les petites, leurs deux têtes rapprochées sous la lampe, dont la lumière, encapuchonnée de soie rose, fleurissait de tons précieux leur nuque blonde et brune, parlaient à voix basse. Elles regardaient avec inquiétude le lit où Céline, le corps agité de spasmes intermittents, n'était plus qu'une suppliciée. Sa torture, muette maintenant, les bouleversait plus que sa douleur geignante, avant l'arrivée de Marie-Louise. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front blême. Les mèches noires de ses cheveux se collaient à ses tempes, s'écroulaient en cascades sombres sur ses épaules rondes. Sous la chemise ouverte, les seins se gonflaient, ne demandant qu'à laisser jaillir le lait. Les dents incrustées dans le fruit magnifique de ses lèvres si imprudemment offertes, la malheureuse retenait les cris qui montaient de sa pauvre chair, labourée par l'implacable et mystérieux travail.

On entendit les chiens aboyer furieusement. En bas, des portes s'ouvrirent.

— La sage-femme, enfin !

Comme un ressort, Marie-Louise se levait, galvanisée.

— Filez toutes les deux près de grand'mère ; Jenny et moi nous suffirons ici.

Sans écouter leurs protestations, la jeune fille poussait ses sœurs dans la chambre voisine, refermait la porte sur elles, se

retournait vers Jenny qui entrait essoufflée, le teint rosi par le froid qui devait piquer de plus en plus fort, dans la nuit, sur la route noire.

— La sage-femme ?

— Elle me suit, maman l'accompagne... Mais Céline ?

Jenny s'approchait du lit, apitoyée.

De grosses larmes coulaient sur les joues décolorées de Céline. Elle tourna vers ses sœurs son visage où les yeux roulaient sous les paupières rouges. De ses prunelles hagardes, une indicible supplication montait. Son être entier appelait à l'aide. Elle ne put retenir, cette fois, le long cri qui jaillit de ses flancs, déchirant sa gorge au passage. Marie-Louise bondit. Elle eût voulu murer la maison sous une triple barricade. Il lui semblait que les voisins, à l'affût derrière leurs fenêtres, devinaient le drame. La vieille servante d'André, qui logeait dans une dépendance de la maison du docteur, devait être aux écoutes, à l'abri des volets clos.

Les plaintes de Céline grandissaient dans le silence tragique.

— Tu n'as pas hurlé comme ça pour le faire! criait Marie-Louise.

La porte s'ouvrit, la colère exaspérée de la jeune fille tomba. Une femme s'avançait, qu'elle connaissait bien pour l'avoir vue souvent dans les rues de Saint-Maur, ou rencontrée au chevet d'amies mariées, en mal d'enfant.

Le rouge de la honte monta au visage de Marie-Louise.

La femme ne parut pas s'en apercevoir. Elle allait droit au lit, où Céline se tordait comme une damnée.

— Il était temps que j'arrive, murmura-t-elle après un bref examen... Et rien n'est préparé, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle.

Jenny et Marie-Louise, les nerfs en déroute, semblaient incapables d'apporter aucune aide. Mme Bérille déplaçait des choses sans utilité.

Les petites, heureusement, apparurent, les bras chargés de linge.

Léone portait une bassine d'eau chaude.

Marie-Louise trépignait.

— Vous feriez mieux de sortir, Mademoiselle, conseilla la sage-femme, en revêtant une blouse de toile. Dans l'état où vous êtes, il est préférable que vous n'assistiez pas à la chose.

Ces jeunes filles me paraissent beaucoup plus calmes... je les préfère à vous pour m'aider...

Et la femme, sans s'inquiéter davantage, tourna le dos à Marie-Louise, se pencha sur Céline.

Jenny entraînait sa mère et sa sœur, qui se laissait faire, les jambes molles.

— Il faut bien en prendre son parti, murmura Rose, en passant les serviettes à la sage-femme, une bonne grosse commère qui riait de l'aventure, cent fois vue déjà !

Léone, courbée sur Céline, dont elle nattait les cheveux sur le conseil de la matrone, l'encourageait affectueusement bourrue.

— Ne t'inquiète pas, maladroite, nous nous occuperons de l'enfant tout de suite... Nous lui trouverons une nourrice dans les alentours ; car il faudra le soustraire à la vue de Marie-Louise, qui prendrait des attaques chaque fois qu'il crierait.

Céline ne l'entendait plus : les mains crispées aux barreaux de cuivre du lit, elle haletait, dans le suprême effort qui allait faire jaillir hors d'elle la vie nouvelle... la vie greffée en sa chair. Sa plainte déchirante s'en fut rejoindre, ébranler les nerfs exacerbés de Marie-Louise, qui attendait en bas, dans la salle où le feu se mourait, impuissant à réchauffer l'atmosphère. Les trois femmes, grelottantes, incapables de faire un mouvement, demeuraient assises, inertes, l'esprit tendu vers le dénouement. Marie-Louise, au fond d'elle-même, espérait une solution lugubre : l'enfant ne devait pas venir à terme. Peut-être cet embryon de vie allait-il s'anéantir de lui-même; les choses, ainsi, s'arrangeraient... tout rentrerait dans l'ordre. On surveillerait Céline, afin d'éviter le retour d'un pareil choc !...

Le cri qui se répercuta dans le silence de la maison fit se dresser, dans un même mouvement, les trois femmes apeurées.

Mme Bérille repoussa les chiens autour d'elle.

Rose entrait.

— C'est une fille !...

— Vivante ?

L'interrogation était partie spontanément des lèvres de Marie-Louise...

— Je te crois, répondit Rose, — sans vouloir commenter

l'exclamation qui semblait formuler un espoir... — C'est moi qui l'ai reçue des mains de la sage-femme. Je retourne là-haut, on a besoin de moi encore !

En coup de vent, elle sortit. On l'entendit remonter au galop l'escalier.

Les volets clos de la fenêtre furent heurtés, soudain ; une voix cria du dehors :

— Madame Bérille ! Quelqu'un est donc malade chez vous ? Est-il arrivé un accident ? Avez-vous besoin de moi ?

— La mère Lejeune ! murmura Marie-Louise, n'ouvre pas, maman... Elle a une langue terrible !

— Crois-tu qu'elle ignorera longtemps qu'il y a un enfant ici ! Elle va entendre son premier cri ! la maison est si proche !

— André le saura par le premier courrier !

— Et Gaston à son réveil, demain, ajouta Jenny.

— Sans compter qu'on peut nous l'attribuer !

— Tu as raison ! Que tout Saint-Maur l'apprenne vite ! qu'on glousse bien fort contre nous, on nous fichera la paix ensuite !

Marie-Louise, décrochant la barre de fer, poussa le contre-vent.

Une silhouette de femme se profila sous le clair de lune.

— Ne vous inquiétez pas, madame Lejeune, c'est ma sœur Céline qui accouche, dit froidement Marie-Louise, en se penchant vers l'ombre, qui eut un brusque recul.

Une exclamation se perdit dans la nuit. La silhouette s'enfonça dans le noir. La jeune fille referma le volet, tisonna le feu qui flamba, allumant des lueurs dansantes dans la vaste pièce qu'une petite lampe éclairait mal.

— Il faudrait pourtant aller voir là-haut, murmura Mme Bérille.

— Monte, si tu veux, répondit d'un ton sec Marie-Louise.

La pauvre mère, le dos rond, la marche accablée, les yeux rouges, s'en allait, timide, honteuse de sa faiblesse. Le chien jaune la suivait, inquiet, flairant un mystère.

— Qu'allons-nous faire de cet enfant ?

Jenny reprenait tout haut la question que se posait Marie-Louise, depuis un moment, *in petto*.

— Et quel tort il va nous causer, à toutes les deux, sur-

tout !... Car les petites s'en moquent, elles !... On va nous montrer au doigt... Et tu verras que Gaston lui-même n'aura plus le respect qu'il nous donnait à toutes ! Jenny, promets-moi.... de ne pas...

Marie-Louise s'arrêta, hésitante, regarda sa sœur qui se chauffait, pensive, les mains sur ses genoux, devant le maigre feu de la cheminée.

Jenny se tournait vers sa sœur, dont elle sentait les yeux s'appesantir sur son corps délicat, sur ses prunelles pâles où rien ne se pouvait lire des émois secrets de son âme.... Elle sourit doucement :

— Ne te tourmente pas... Je n'ai pas envie du tout d'imiter Céline. Il n'y a pas plus de comparaisons à établir entre elle et moi qu'entre Gaston et Georges.

— C'est vrai, mais vois-tu, Jenny, je vais te l'avouer : ce que je reproche à Céline surtout, c'est l'audace, le sans-gêne, le cynisme presque, avec lesquels, sans s'inquiéter des conséquences, elle a attendu, entre nous, sa délivrance !... Elle aurait dû filer quelque part, simuler un voyage !

— Mais l'argent?

— Georges est majeur, maintenant, il a une jolie aisance...

— Et il nous laisserait cet enfant sur les bras !

Marie-Louise marchait à travers la salle, ne pouvant maîtriser l'impatience qui la gagnait à demeurer là, dans l'incertitude. Combien d'heures passeraient encore avant qu'elle puisse tenir l'homme en tête à tête, le prendre à la gorge?... Elle admirait la résignation de Jenny, dont toute l'attitude disait qu'il faut bien subir ce qu'on ne peut empêcher.

Dans le vestibule, un bruit de pas, un murmure confus de voix, le grondement sourd des chiens, indiquaient la présence de la sage-femme, que M^me^ Bérille, sans doute, devait reconduire.

Marie-Louise, une main sur le bouton de la porte, tendait l'oreille. Elle avait hâte d'être délivrée de l'étrangère, devant laquelle il fallait se taire, maîtriser l'angoisse qui la tenaillait, plus qu'aucune autre de ses sœurs, plus que sa mère : qu'allait-on faire de cet enfant, qu'elle ne voulait seulement pas regarder ?

Dans la nuit, encore une fois, la grille grinça sur ses gonds. La sage- femme devait sortir ; la porte claqua d'un coup sec.

Les pas traînants de Mme Bérille se rapprochèrent. Elle entra, rejoignit ses deux aînées accroupies près du feu, qu'elle ranima machinalement. Une brassée de brindilles pétilla, s'épanouit en gerbes dont les flammes éclairèrent violemment le visage des trois femmes.

— Tout est terminé ; Céline repose ; les petites s'occupent du bébé... Qu'allons-nous faire, Marie-Louise ?

Mme Bérille, par son attitude humble, tentait d'attendrir sa fille, dont elle sentait bien la réprobation muette. N'avait-elle pas négligé les avertissements naguère prodigués par ses aînées ? N'avait-elle pas manqué de surveillance vis-à-vis de Céline ?

Les deux jeunes filles échangèrent un regard : jamais plus qu'à cette heure elles n'avaient mieux compris l'insignifiance de leur mère, incapable d'une décision, d'un jugement, d'un effort pour dénouer une situation.

— Faut-il aller trouver Georges chez lui, demain ?

La pauvre femme tremblait à l'avance devant cette perspective ; de grosses larmes mouillaient ses paupières sans cils, brûlées par l'âcreté des pleurs si abondants depuis son veuvage. Une humiliation de plus à subir, après toutes les autres !

— Non, murmura Jenny, je crois que tes paroles n'auront aucune influence sur Georges !... Tu ne sauras que pleurer !

— Et les larmes ne sont pas une solution, ajouta Marie-Louise, les yeux durs.

Elle tenait son menton dans sa main, son visage était empreint d'une énergie farouche.

— Les larmes irritent les hommes, les indisposent contre nous. Ils sont quelquefois désarmés devant une femme qui pleure et qu'ils ne peuvent pas frapper encore... Mais ils nous méprisent de nous sentir faibles, quand ils n'en profitent pas !

Marie-Louise parlait âprement, la voix sourde. De quelle désespérance était faite cette rancœur haineuse, qu'on sentait en elle quand elle articulait « les hommes » avec un indéfinissable accent de mépris douloureux !

— Je guetterai Georges demain matin, dit-elle d'un ton net.

— Ne l'effraie pas, Marie-Louise !

Mme Bérille, toujours conciliante, regardait sa fille, redoutant sa violence.

— Je ne vais pourtant pas lui faire des compliments !

— Il faut être juste... Céline a vingt-deux ans, Georges vingt et un, je crois. Peut-on l'accuser de séduction ?

Marie-Louise baissa la tête... La remarque était juste ; Mme Bérille, pour une fois, faisait preuve de bon sens.

Jenny approuva sa mère :

— Sûrement, il ne l'a pas prise de force !

— Pourtant, s'il ne craint rien de nous, tu peux être certaine qu'il cherchera à se dérober !... Crois-tu donc que les hommes font leur devoir par conscience ? S'ils n'y sont pas un peu forcés, va, ils s'esquivent autant qu'ils le peuvent !

— Ah ! Marie-Louise, si ton père t'entendait ! lui qui était la droiture même !

Mme Bérille essuya son pauvre visage ravagé, se moucha bruyamment.

— Si papa avait vécu, commença Marie-Louise... Puis elle se tut, lasse...

— Il faudra déclarer l'enfant demain, Marie-Louise !

Jenny secouait doucement sa sœur, qui semblait s'éveiller d'un songe où le passé lumineux devait rayonner, avec le souvenir de sa petite enfance heureuse. Jenny la ramenait au présent.

— Oui, répondit-elle en se levant, décidée... Nous irons toutes les deux à la mairie... Mais nous ne servirons que de témoins... Georges reconnaîtra son enfant... Je t'en réponds, quand nous devrions le traîner jusque dans les bureaux de l'état-civil, il faut que cela, tout au moins, se fasse dès maintenant !...

— Céline voudrait te voir, Marie-Louise !

Rose, un grand tablier enroulé autour d'elle, sous les bras, arrivait en courant auprès des trois femmes.

— Elle va bien ? interrogea Mme Bérille, inquiète.

— Mieux que moi qui suis encore toute remuée, mieux que Léone, qui est harassée, mieux que nous toutes ! Elle ne paraît pas même embêtée... Elle prétend que tout s'arrangera !...

— Quel cynisme !

— Quant à la poupée, nous l'avons emmaillottée dans du coton. Heureusement j'en avais dans une armoire !... Elle n'est venue qu'à sept mois, paraît-il...

— Je le pensais, grommela Marie-Louise.

— Elle est petite ! et mignonne ! et gentille !... Elle dort

avec ses poings fermés sur les yeux... On dirait qu'elle a peur qu'on lui fasse du mal... Léone veut être la marraine...

Rose, exubérante, montait l'escalier devant ses sœurs. Mme Bérille suivit, accompagnée de son chien.

— Pour un peu, celle-ci ferait sonner les cloches, dit Marie-Louise en regardant Rose se trémousser, l'air épanoui.

— Je ne vais pas pleurer, bien sûr... Ce n'est pas triste, tu sais, un petit bout d'enfant qui arrive !...

Et la jeune fille, rieuse, ouvrait avec précaution la porte.

Marie-Louise ne vit que Céline, dont le visage était quasi lumineux dans sa pâleur. Les traits calmes, reposés, les paupières mi-closes, la sérénité qui se dégageait de cette belle tête, aux lourds cheveux sombres, lui rappela quelque divine image du Vinci : les Vierges à l'enfant, des Primitifs, avaient aussi sous leurs longs cils baissés, cette même extase souriante qu'elle lisait maintenant dans les regards voilés de Célîne. La jeune mère dodelinait, somnolente, un minuscule paquet d'ouate blanche et de chair rosée.

De Léone, on ne voyait que le dos, où s'agitait sa natte aux chauds reflets de cuivre : plongée dans une immense armoire, la jeune fille en dévalisait les rayons, sortait de vieux draps bien usagés, s'assurait du grain lisse et doux de la toile.

— Il faut trouver des couches pour cette petite demoiselle, dit-elle en rangeant des linges blancs sur une table.

— Voyez-vous ce personnage qui bouleverse une maison... nous fait passer une nuit debout, nous affole, nous bouscule sans crier gare !

Rose, comique avec sa natte blonde, ses pillottes qui s'agitaient au-dessus de son front gravement plissé d'attention, retirait d'une malle de minuscules chemises, des bonnets où le poing seul entrait, son trousseau de poupée vivante, son trousseau à elle, que soigneusement elle avait conservé par un vague culte pour le joli baby qu'elle avait été...

Marie-Louise, devant le lit, muette, immobile, contemplait cette petite chose menue qui vivait là, dans les bras de Céline, cette petite chose sur laquelle Mme Bérille et Jenny se penchaient curieusement.

Les yeux de Céline imploraient avec une telle insistance qu'elle détourna la tête, troublée.

— Marie-Louise, pardonne-moi, il n'y avait que ce moyen...

La jeune fille sursauta :

— Hein ! tu l'as fait exprès ?

Céline fit un oui de la tête.

— Tu verras, l'avenir me donnera raison... Georges m'aime... pas assez peut-être pour vouloir me garder tout à fait... C'est sa fille, maintenant, qui va le tenir près de moi... C'est elle qui va me l'amener... et un peu vous aussi...

Céline parlait doucement, la voix faible, les yeux lointains au delà de l'heure présente. Marie-Louise ne reconnaissait plus l'ardente fille aux allures brusques. Elle ne retrouvait plus, dans ses prunelles sombres, ce regard de faunesse ivre, que bien des fois elle y avait surpris.

— L'amour, songea-t-elle, crée donc la vie de l'âme avec l'autre qui remue là, si peu, dans les mains maternelles ?

— Soutenez-moi toutes, liguons-nous contre lui... C'est un enfant faible que mon Georges... Je l'adore, je ne saurais pas lui imposer le mariage... Qu'il revienne ! et je l'accueillerais encore !...

— Céline !

Marie-Louise s'indignait. Ce n'était pas assez de ce premier scandale : Céline admettait encore la possibilité de continuer ses relations. Avec une belle impudeur, elle avouait maintenant son amour.

— Non, Marie-Louise, je n'ai pas honte... Je ne peux pas vivre comme tu le fais, sans joie... Quand je travaille, quand je cours à travers la maison, quand je reviens fatiguée du marché, il faut que je sache que j'aurai ma part à moi, la récompense de la journée, ses baisers, ses caresses, ses bras... Je sais que, rétablie, rien au monde ne m'empêchera de retourner à lui, de me donner encore, sans condition... Non, Marie-Louise, je ne suis pas une fille, parce que j'aime...

Céline, dolente et meurtrie, murmurait ces choses d'une voix lente ; on eût dit qu'une litanie d'amour palpitait au fond de sa gorge, déchirée par la douleur hurlante.

Marie-Louise et Jenny la regardaient, surprises de la trouver si lumineusement belle dans sa pâleur. Ses yeux creux, aux longs cils noirs, semblaient dévorer son visage émacié, purifié par la souffrance. Sa bouche saignait toujours, fleur vivante appelant les baisers, comme les calices des fleurs, les lys purs,

s'offrent amoureusement à l'abeille qui butine, au papillon qui passe...

Mme Bérille, dans son fauteuil, dormait d'un sommeil d'enfant las.

Les petites souriaient en haussant les épaules devant Céline.

— Tu as raison d'aimer l'amour, dit Rose d'un air grave, et si drôle que Léone se mit à pouffer de rire, faisant valser ses pillottes sur sa tête ronde, sa natte entre ses épaules.

Trébuchant dans son grand tablier blanc, Rose, emphatique, continuait :

— Tu as raison, certes, d'aimer l'amour, la plus belle des religions humaines, mais je ne vois pas la nécessité de le rendre fécond... Tu vas te retrancher de la vie amoureuse, pour faire fonction de femelle... Gare à ton mâle, Céline !

— Assez ! assez !

Marie-Louise secouait Rose :

— Je ne vous impose pas mes idées, mais je n'admets pas les vôtres, je sais seulement que Céline n'était pas en droit de nous infliger cette honte !

— Je ne me sens pas atteinte du tout, interrompit Léone.

— C'est possible ! La faute de Céline n'entame en rien le grain de ta peau, et la beauté de tes yeux demeure entière ; ton Capital-Beauté, le seul qui compte pour toi, n'est évidemment pas touché, parce que Céline a fait un enfant... Mais notre moralité collective, l'honneur !...

— Oh ! là là, assieds-toi, Marie-Louise !

Rose et Léone se pendaient après leur aînée, essayaient de la museler de leurs mains unies.

— Je verrai Georges demain ; dans un mois, Céline sera mariée... et nous serons débarrassées de ce paquet... Fais donc attention, espèce de grande dinde ! tu ne vois pas que tu lui retournes les bras !...

Marie-Louise enlevait le « paquet », rajustait l'ouate autour du cou frêle.

Un vagissement très doux monta du petit bec rose qui remua. Les menottes, hors du bourrelet blanc, s'agitèrent... Quel pardon, quel appel, jetaient ces lèvres à peine formées qui se tendaient vers la jeune fille soudain bouleversée.

— Il faut pourtant savoir ce que nous allons faire, dit Jenny.

— Précisons, dit Rose, et décidons-nous vite. Question

argent, question nourrice: je propose d'abord une cotisation mensuelle...

— Oui, oui, il ne faut rien demander à l'homme, rien..

Marie-Louise regardait le poupon qui s'était rendormi paisible, entre ses bras.

— Que penses-tu de la vieille Legris, qui habite de l'autre côté de Neuilly-Plaisance? Tu sais bien, dans la ferme des Quatre-Poiriers? Nous pourrions lui confier la petite fille: elle a des chèvres, l'ancienne!

— Léone a raison, la mère Legris est une brave femme, dit Rose.

— Oui, oui, continua Jenny, combien de fois n'avons-nous pas admiré la bonne mine de ses nourrissons! Elle en a élevé plus d'une douzaine!

— La mère Legris, la ferme des Quatre-Poiriers, la douzaine d'élèves, et les pis sales des chèvres noires... pour cette petite affaire... cette toute petite affaire... Quand il y a tout près un beau biberon à elle!

Marie-Louise découvrait les seins gonflés de Céline, des seins superbes, aux pointes roses dressées. La petite bouche qui s'ouvrait chercha... Marie-Louise la guidait doucement, penchée vers sa sœur.

— Je n'osais pas le demander, murmura Céline, pleurant de joie. Regardez, regardez! Elle prend! elle boit... Ah! Que je suis heureuse!...

Autour du lit, toutes les trois, Rose et Léone, Marie-Louise, admiraient l'éternel miracle de la vie qui s'affirmait, suspendue au sein frémissant, cette petite chose vagissante réclamant sa part...

Marie-Louise, furtivement, essuyait une larme, une grosse larme qui montait de son cœur ému.

Les petites riaient pour ne pas pleurer, et l'on vit soudain Jenny qui roulait le fauteuil de la vieille grand'mère, oubliée dans la chambre où elle attendait résignée...

La voix cassée eut un sanglot.

Poussée devant le lit, l'aïeule tremblait; ses mains ridées cherchèrent la minuscule menotte qui s'agitait hors de l'ouate blanche. Dans les yeux vitreux, une larme brilla.

— Ma petite-fille, ma toute petite-fille...

Mme Bérille, dans le silence impressionnant, s'éveilla, étonnée.

IX

— Georges ! Ne vous sauvez pas comme cela !... Entrez donc à la maison, j'ai besoin de vous parler !...

A la grille, devant la porte, Marie-Louise, encapuchonnée dans sa mante, appelait le garçon qui, déboulant du chemin creux, feignait de se hâter vers la gare. Elle le rattrapa d'un bond, lui prit le bras :

— Georges, je veux que vous veniez chez nous, ce matin...

La jeune fille tremblait de froid et d'angoisse. Au petit jour, Céline, paisible, s'était assoupie; son poupon gorgé de lait dormait. Marie-Louise, harassée, s'était couchée. Ses sœurs, la vieille grand'mère, Mme Bérille, la maison entière, s'était livrée à un sommeil, bien mérité après une telle nuit. L'aînée, en proie à une fièvre violente, avait entendu les heures s'égrener, interminables. Les coqs chantaient quand elle se leva, incapable de demeurer inerte dans le lit, et sans sommeil. Elle s'habilla, descendit, alluma les feux, se doucha, domptant ses nerfs et la fièvre qui la brûlait.

Un peu calmée, remontée par un grog léger, elle avait attendu dans l'air froid du matin que le garçon apparût au bout du chemin... Elle le tenait, maintenant, répétait :

— Je veux que vous veniez, Georges !

Le ton était net, doux et ferme à la fois. Le jeune homme comprit qu'il valait mieux obéir : elle ne le lâcherait pas. De la villa voisine, une tête curieuse se penchait déjà à la fenêtre. Embarrassé et penaud, il suivit la jeune fille qui, l'emmenait. Les chiens l'accueillirent en jappant avec joie.

La maison semblait déserte, endormie dans un silence inaccoutumé. Marie-Louise fit entrer le jeune homme au rez-de-chaussée, dans la grande salle qu'il connaissait bien : la fenêtre qui donnait sur le jardin lui avait facilité l'évasion quand l'arrivée imprévue de l'une ou l'autre des jeunes filles interrompait son tête à tête près de Céline. Autour de la grande table où s'amoncelaient les charlottes, les capelines aux tons de fleurs fraîches, il n'y avait que des chaises vides.

Le chichitage, les rubans bleus, blancs et roses, semblaient abandonnés. La cage des tourterelles était encore recouverte

d'un épais drap noir masquant le jour au couple amoureux.

Dans son logis, le singe, blotti sous ses couvertures, dormait en gendarme, ouvrait à chaque instant un œil effronté qu'il refermait aussitôt.

— Asseyez-vous, — et écoutez-moi, dit Marie-Louise en précédant le jeune homme, à qui elle désigna une chaise... Vous vous attendez bien un peu à ce que je vais vous dire ?

Le garçon baissa la tête.

Marie-Louise l'examinait, étonnée de le trouver si joli, délicat comme une fille : il avait des cheveux qui bouclaient sur une nuque satinée, des mains très blanches aux ongles roses, des yeux longs et câlins, en grisaille, frangés de cils noirs qui veloutaient de langueur son regard incertain. Son cou blanc et rond se dégageait du col rabattu et de la cravate sombre nouée lâchement.

Marie-Louise remarquait ces détails auxquels sa vue ne s'était jamais attardée ; et elle s'expliquait l'amour de Céline sensuelle pour ce joli mâle délicat, élégant et vicieux sans doute.

— Céline a eu cette nuit une petite fille...

Elle lâcha la phrase qui, dans le silence de la maison endormie, tomba brusque, claironnante comme un défi, une déclaration de guerre.

Georges eut un mouvement de surprise qui n'était pas feint.

— Déjà, murmura-t-il, avouant inconsciemment sa paternité.

— Ah ! vous ne niez pas votre acte ! c'est encore heureux !

Une colère contenue tremblait dans la voix de Marie-Louise.

Le jeune homme cherchait une issue... Il aurait donné gros pour être de corvée dans le régiment où il achevait, le mois dernier encore, son année comme dispensé de l'article 23...

— Que comptez-vous faire, Georges !

Marie-Louise ne lui laissait pas de répit ! Dressée devant lui, elle lui parut, sous le capuchon de sa mante sombre, une furie effrayante, avec ses yeux creux, son visage pâle, ses sourcils rejoints en barre dure, sous son front têtu. Elle l'épouvantait d'autant plus qu'il sentait derrière elle d'autres furies prêtes à surgir, les griffes hautes. Toutes ces femelles lâchées contre lui le terrifiaient ! Il entrevit le piège où il était tombé inconscient, dans l'élan de sa jeunesse voluptueuse, sollicitée

par la passion de Céline ! Allait-il pour ce geste... laisser démolir sa vie, interrompre ses études aux Beaux-Arts, où il travaillait l'architecture ? Les concours pour le prix de Rome lui seraient interdits s'il se mariait...

Il eut peur de s'enchaîner pour jamais, au milieu de ces filles menaçantes dont il devinait les ongles acérés.

— Que comptez-vous faire, Georges? Répondez-moi, il le faut..

Le gris de ses yeux s'assombrit, son regard se durcit. Il haussa les épaules, rejetant loin de lui le fardeau qu'on voulait lui imposer.

— Georges ! me répondrez-vous à la fin ?

Marie-Louise, exaspérée par ce mutisme, lui prenait les bras, essayant de tenir, sous le sien, le regard qui se dérobait.

Brusquement, le garçon releva la tête, prononça :

— Je ne sais pas !

Il articula les quatre syllabes sur un ton décidé, cherchant à se persuader de cette détermination : ne pas céder aux assauts qu'il allait subir.

— Moi, je le sais !

Il fit un « Ah ! » qui voulait être ironique et qui s'étrangla dans sa gorge.

— Oui, mon garçon, je le sais, vous allez épouser Céline!

Abasourdi, il regardait Marie-Louise dont le visage s'approchait du sien, le défiait.

— Vous l'épouserez, Georges, parce que vous savez bien qu'il le faut... Parce que Céline est jolie, qu'elle vous adore et que vous l'aimez un peu... Vous l'épouserez, Georges, parce que vous l'avez eue pure... que vous avez fait de la vierge une amante, la vôtre... une mère aussi maintenant... Vous l'épouserez, Georges, parce qu'il y a là-haut une toute petite chose de rien du tout à qui je veux donner un papa : la force qui la défendra contre tout... contre la misère et contre l'amour, qui la défendra comme l'aurait fait notre père à nous. Osez donc dire, Georges, que vous auriez fait un enfant à ma sœur, s'il y avait eu, à la maison, un homme qui se dresserait aujourd'hui devant vous, à ma place ?... Georges, je vous en prie, pourquoi ne pas me répondre ? Parce que je ne suis qu'une femme? Pourquoi en abusez-vous ?...

Les yeux de Marie-Louise se mouillèrent, un sanglot monta dans sa voix.

Elle luttait contre l'émotion, qu'elle considérait comme une lâcheté, contre le besoin de joindre les mains pour implorer auprès de ce garçon une protection, une sauvegarde pour le tout petit enfant qui dormait, au-dessus d'elle, son premier sommeil dans la vie.

Elle était tragique, touchante aussi dans sa mante sombre sous laquelle se devinait son beau corps frissonnant d'angoisse et de froid. Un trouble saisit Georges à son tour, avec la volonté de la rassurer, de voir s'apaiser cette inquiétude, de calmer cette fièvre.

— Marie-Louise, excusez-moi, j'ai de gros torts, en effet... Je vous demande pardon de vous avoir fait tant de peine à vous...

— Il ne s'agit pas de moi, mais de Céline et de sa fille!

— Mais je ne les abandonnerai pas... Envoyez la petite en nourrice, je paierai...

Marie-Louise secoua la tête. Elle se rendait compte qu'il cherchait à gagner du temps. Devant la lâcheté, l'indifférence de l'homme, elle se révolta, et, cabrée sous l'affront qu'il leur infligeait à toutes, dans la personne de sa sœur :

— Avouez donc carrément que vous ne vous souciez pas d'endosser une paternité qui vous créerait des devoirs... Que vous ne songez qu'à vos plaisirs, à la satisfaction de vos instincts les plus animaux. Bas le masque, allez! Vous n'êtes qu'un joli mâle quelconque, sans moralité ni conscience, et si j'étais à la place de Céline, tenez, je vous l'avoue, je ne vous voudrais pas même pour mari... Vous ne la valez pas! Vous êtes inférieur au sauvage, à l'animal même, qui protège et défend son petit, la nichée, la couvée, la portée, tout ce qui représente la famille à deux ou quatre pattes... Quel piètre cadeau à faire à cette petite dont vous ne vous informez même pas... depuis près d'une demi-heure que vous savez qu'elle existe! Lui donner un tel père!...

Georges, étourdi sous le flot de paroles qui le cinglait, le remuait étrangement, balbutia une excuse.

C'était vrai!... Préoccupé de la situation, et non d'un sentiment qu'il n'éprouvait pas du reste, il n'avait guère songé

qu'il convenait de manifester un intérêt pour cette petite masse de chair informe que devait être sa fille...

Par pudeur aussi, il demanda si Céline n'avait pas trop souffert. Un recul lui vint à l'imaginer éventrée. A ses yeux d'amant sensuel, épris surtout de sa chair d'amoureuse, elle perdait de son charme ensorcelant. La belle fille pâmée sous ses baisers n'était plus, maintenant, qu'une femme blessée, et « indisponible »... Marie-Louise n'eut pas le temps de lui répondre : une avalanche s'abattait dans le vestibule. La porte s'ouvrit avec fracas, Rose, Léone, Jenny, en peignoir, les nattes sur le dos, fondaient sur Georges... Non, pas de griffes levées, mais des mains agitant, comme des trophées un soir de victoire, de minuscules choses blanches et bleues!

— A quand la noce ? criait Rose, le poing coiffé d'un bonnet de dentelle enrubanné...

— C'est moi la marraine, et, tu sais, Georges, mes compliments, elle est jolie, jolie, ma filleule...

— Regardez, Georges, elle tient là-dedans !

Jenny tendait au jeune homme ahuri une chemise de poupée... la dernière poupée de Rose, dont le trousseau allait entrer au service de la dernière petite demoiselle...

— Ses bras passent là-dedans, Georges, oui, c'est incroyable, n'est-ce pas ?

— Et elle est gourmande déjà... autant que sa mère et son père... Elle pleure pour avoir sa bouteille... vous savez, Georges, sa belle bouteille toujours pleine!

Les deux petites jacassaient, sans paraître s'apercevoir de la mine piteuse du jeune homme.

Dans un angle de la salle, Marie-Louise mettait Jenny au courant de ses négociations, mais elle suivait aussi de l'œil le manège de ses sœurs, dont elle comprenait la tactique : peut-être, en effet, valait-il mieux les laisser étourdir le garçon, le circonvenir habilement, lui présenter son devoir sous un aspect engageant, avec la camaraderie amusante de toutes ces jolies filles autour de lui. Elle avait eu tort, sans doute, de le brusquer un peu, tout à l'heure.

— Il ne faut pas non plus, remarqua Jenny, que maman pleurniche dans son gilet.

Rose, pourtant, élevait la voix, énervée devant le mutisme de

Georges. Elle le tenait acculé dans un coin, près de la fenêtre, qu'il eût bien voulu franchir d'un bond.

— Vous n'êtes qu'une sale petite fripouille, disait Rose, dont les pillotes dansaient sur son front courroucé. Céline a la faiblesse d'adorer vos jolis yeux vicieux : tant mieux pour vous et tant pis pour elle... Mais vous ne méritez pas d'avoir la belle poupée qui a fait son apparition cette nuit tout comme un ange... Oui, Monsieur, nous sommes toutes en extase devant elle, et vous ne demandez même pas à l'embrasser ! Vous devriez avoir honte... Quand on sait faire l'amour, on sait aimer sa vie... La poupée qui dort là-haut, Monsieur, qui respire, bouge, elle est sortie un peu de vous... Allons, venez lui faire risette !...

— Georges, nous nous cotiserons toutes pour boire le champagne, à la santé de ta petite...

— Georges, on vous donnera nos mains à baiser si vous êtes un gentil papa...

— Georges, on t'amènera au bal !...

— Georges, ta fille sera notre princesse !...

— Georges, Céline veut vous voir... Je vous en prie, montez !

Jenny l'implorait, ses yeux calmes noyés de larmes.

— Georges, vous allez monter !... Maman est dans la chambre aussi.. Elle ne vous reprochera rien, entendez-vous !... Que vous dirait-elle que vous ne sachiez déjà ? La honte, les tracas, tout le cortège de tourments et d'ennuis qui vont fondre sur nous, avec l'arrivée de cette petite ?... Tout cela, vous ne l'ignorez pas, mais vous savez aussi que, d'un seul mot, vous pouvez tout réparer, ramener le sourire dans tous les yeux, qui ne demandent qu'à vous regarder en ami... Ce mot, vous allez le prononcer là-haut, au chevet de Céline encore meurtrie, mais toujours éprise de son amant... Vous allez le dire à cette maman qui allaite sa petite... Vous allez le dire, Georges, ou je vous garantis que le revolver de mon père, encore chargé de six balles, vous sera destiné.. Si je vous manque une fois, mes sœurs recommenceront... Mais vous ne sortirez pas vivant de nos mains, si vous ne voulez pas faire votre devoir... tout votre devoir... Voilà ce que je voulais vous affirmer, Georges, en même temps aussi que je vous offre mon

affection de sœur, une affection loyale, si vous vous conduisez en honnête homme...

Marie-Louise haute et droite, au seuil de la porte grande ouverte sur le vestibule, lui montrait le chemin, s'écartant devant lui.

Il l'admira, semblant la voir pour la première fois.

— Marie-Louise, dit-il, donnez-moi la main... J'épouserai Céline dès qu'elle sera rétablie... Mais non pas parce que j'ai peur... Je puis filer demain, si je le veux, vous le savez bien, et vous ne pourriez pas mettre votre menace à exécution... Mais je ne veux pas être un malhonnête homme... Je ne veux pas que vous me méprisiez, vous !

Une mélancolie perçait dans la voix du jeune homme, un nuage passa sur son front. Il allait gravir l'escalier quand Rose lui sauta sur le dos en lui prenant le cou.

— Mon petit beau-frère, je veux t'embrasser, tu as si bien parlé...

Léone se pendait à son bras. Jenny lui tendait sa joue. Marie-Louise, émue, lui offrait ses mains.

Il se pencha sur les doigts fins, qu'il baisa timidement, se releva, un peu pâle, monta les marches du petit escalier, la meute féminine derrière lui.

Sur le palier, à travers une porte, on entendait Mme Bérille ronchonner après la vieille grand'mère qu'elle avait dû déjà installer sans doute, à sa place, devant la fenêtre.

Rose passa la première, les bras noués aux épaules de Georges. Léone suivait, puis les deux aînées... Ce fut une entrée triomphale !...

De sa main libre, Rose agitait sa brassière, comme elle eût élevé des fanions glorieux.

— Maman, nous t'amenons un gendre !...

— Un homme enfin dans la famille !...

— Céline, voilà le garçon !...

— Nine ! petite Nine, voilà papa !...

Léone lâcha Georges, courut vers la poupée qui s'agitait contre le sein de Céline.

— Georges !

Mme Bérille lui ouvrait ses bras : Georges ne put esquiver l'embrassade mouillée.

La pauvre femme, toujours en émoi, descendit en hâte,

trouvant plus convenable de se retirer. Les charlottes, du reste, l'attendaient, avec les bêtes qu'on entendait remuer : le singe, sous sa couverture, devait secouer sa cage, et les tourterelles roucoulaient, devinant le jour derrière leur drap noir. Les chiens se poursuivaient à travers la maison.

Marie-Louise referma la porte sur sa mère.

Dans son lit, Céline souriait à Georges, à sa poupée, qui goulûment buvait la vie au bout du sein gonflé.

— Georges !

Le pauvre garçon, gagné par l'émotion de toutes ces filles autour de lui, avançait timidement vers le lit, osait à peine regarder la gorge découverte de Céline. Un sentiment nouveau le pénétra, après un bref sursaut de jalousie, devant la petite bouche vorace qui lui semblait empiéter sur son bien à lui... Céline lui parut changée, étrangère à l'amante passionnée dont les mains audacieuses le violaient jadis... Même l'insistance de ses yeux, attachés à ses lèvres à lui le choqua. Quelque chose s'était rompu entre eux... Qu'allait-il donc se nouer de nouveau ? Elle était la mère, maintenant, elle allait devenir l'épouse, celle qui l'attendrait tous les soirs au foyer...

Marie-Louise, cependant, toujours grave, lui présentait le poupon gavé, la frimousse encore humide de lait, les yeux clignotants.

Il tint un moment contre lui cette chose qui s'agitait, chaude déjà de sa toute petite vie.

Mais il regardait Marie-Louise : le visage fier reflétait une âme, un idéal de beauté qu'il n'atteindrait jamais près de Céline, dont la peau seule l'avait attiré. Il se réveillait aujourd'hui d'un rêve violemment sensuel, et restait ligotté !

— Georges, tu peux m'embrasser, maman n'est pas là !...

Il tressaillit, se pencha vers le lit, donna son baiser à la petite comme à la mère, goûtant un charme très doux à les protéger toutes les deux sous le regard approbateur de Marie-Louise.

De la pièce voisine, dont la porte était entrebâillée, on entendit soudain une vieille voix chanter :

Dodo,
l'enfant do,
l'enfant dormira tantôt...

X

Mars, 19.

André Vignolat, à Mademoiselle Marie-Louise Bérille, avenue Saint-Fargeau, à Saint-Maur.

Non, ma chère amie, je n'ai pas été étonné en apprenant ce que vous appelez, vous, une catastrophe... et qui me semble, à moi, un événement normal, et peut-être heureux, dans la vie de Céline. Je ne partage pas du tout votre indignation, je ne comprends pas votre honte (?), à vous, le péché (!) de Céline vous atteignant toutes, dites-vous ?... On chuchote sur votre passage, on vous montre au doigt, croyez-vous ?... Ne baissez pas la tête, ni les unes, ni les autres, et regardez bien droit dans les yeux ceux qui ricanent, parce que l'une de vous a manqué d'habileté, en faisant ce que la nature entière permet ou, mieux, ordonne à la plus infime de ses créatures...

La honte, ma chère amie, n'est pas sur Céline, mais elle retomberait sur vous toutes, si vous chassiez votre sœur et sa fille... ce qui serait criminel et immoral ! Vous condamneriez votre Céline à la prostitution, si son jeune amant, vous imitant, se dérobait à son tour. Une femme, épouse ou fille, qui élève son petit enfant, est toujours estimable et sacrée...

Trop longtemps, voyez-vous, ma chère amie, l'abandonnée a courbé le front. Il faut qu'elle le relève, car c'est une honte pour l'humanité, pour notre sexe surtout, que de l'accabler encore, alors qu'elle porte déjà le fardeau de sa maternité sans appui.

Vous me dites qu'après avoir promis d'épouser Céline Georges traîne en longueur le mariage, sous prétexte qu'il n'est pas encore en possession de son héritage. Il ne vient pas régulièrement à la maison, et semble se détacher de votre sœur.

Ne vous affolez pas, ma chère amie. Céline le reprendra. Je viens du reste d'écrire à Georges pour le féliciter de sa paternité, n'ayant pas l'air de douter un seul moment de son prompt mariage. Je l'assure de tous mes vœux et je lui demande qu'il me fasse le grand plaisir de me choisir pour parrain. Vous m'avez dit aussi que Léone s'était proposée tout de suite pour être marraine ; elle a eu raison : il faut que Georges sente

Céline entourée, protégée, gardée même. Elle lui semblera plus désirable, ne perdant rien de sa valeur, puisqu'elle sera défendue contre lui par le lien familial : il la voudra encore. Ah ! je connais bien l'animal qu'est le jeune mâle humain, pas encore libéré du monstrueux égoïsme que l'éducation même développe en lui, par l'indulgence avec laquelle on considère ses prouesses galantes, il hésite, se perd dans un dédale, entre ses instincts qui le fouettent et sa conscience qui le harponne.

Georges se sent engagé près de Céline, près de vous toutes, près de moi peut-être un peu, puisqu'il sait, maintenant, que je suis au courant de l'événement... Il n'osera pas fuir, croyez-moi...

Maintenant, entre nous, ma chère amie, mais bien entre nous, ce n'est pas encore de ce couple-là que j'envierai le bonheur !... Je crois qu'il y a entre Georges et Céline une entente charnelle agréable et réciproque. C'est déjà beaucoup : une chance pour que leur union soit heureuse, remarquez-le ; car, il faut oser l'avouer, la brouille, dans les ménages, commence souvent au lit...

Pourtant le charme de l'existence à deux ne tient pas tout entier dans les acrobaties plus ou moins savantes de l'alcôve, et, en dehors du chapitre sensuel, il y en a un autre, non moins important : celui de la pensée, de l'âme ; ou plus exactement, il est nécessaire que les cellules cérébrales du couple s'harmonisent, vibrent à l'unisson, *se complètent*, suivant le mot qui m'est cher, tant il répond à l'idéal humain que je voudrais voir réalisé dans l'accouplement d'êtres conscients.

Céline, j'en ai peur, en se donnant, n'a fait qu'acte de femelle. Elle s'est offerte au mâle et non à Georges, sans s'inquiéter si la mentalité de son initiateur dissiperait l'ignorance prodigieuse dans laquelle on laisse grandir les vierges.

En résumé, ils sont sans doute, tous les deux, de beaux animaux exactement équilibrés ; cela arrangera les choses... ou les détruira, selon les circonstances... Je m'explique : mâle indifférent, Georges, aux heures de rut, se servira de Céline, s'il l'a sous la main... Mais une autre forme féminine satisferait tout aussi bien son désir.

L'amour, dans son sens absolu et presque divin, a ceci de particulier qu'il se concentre sur une seule image, que le culte de la femme, de toutes les femmes, ne se célèbre que près d'une

seule, qui les résume toutes pour l'amant... Je doute fort que Georges Perrier éprouve jamais ce triple émoi du cœur, de l'intelligence et de la chair dans l'étreinte !...

Mais laissons-les tous les deux à leur bonheur moyen. Parlons un peu de nous, Marie-Louise ! Vous vous plaignez amèrement de votre solitude, parmi tant de monde ! Il est évident que je préfère la société de mes Malgaches naïfs à la compagnie de vos pantins des deux sexes qui s'agitent dans le vide, autour de vous ! Marionnettes aux apparences policées, qui vous tuent le cœur et l'âme, plus sûrement que la griffe des fauves ne laboure la chair. On peut se garer de l'une, alors que le contact de vos gens d'esprit gâte insensiblement tout ce que la nature avait mis de frais, de généreux, de croyant en vous.

Je vous avoue que je n'aime pas du tout ce Jacques de l'Estange dont vous me parlez. Si je croyais que vous dussiez être heureuse par lui, je vous dirais tout de suite : « Marie-Louise, n'hésitez pas... Le bonheur est un grand oiseau capricieux qu'il ne faut pas laisser passer... Prenez-le, même hors du chemin légal... Vous savez, du reste, qu'on le rencontre plutôt dans les sentiers de traverse que sur la route droite. »

J'ai pour vous une amitié assez désintéressée, pour que vous ne me soupçonniez pas de parti-pris à l'égard de ce monsieur. Mais je crois vous bien connaître, Marie-Louise, et ce n'est pas dans l'existence assurément brillante que vous offre ce monsieur de l'Estange que vous trouveriez votre voie...

Pour Rose et Léone, ce serait parfait ; la vie près d'un Jacques de l'Estange, mondain impeccable, dites-vous, copieusement riche, serait fort agréable. Et, si ce n'était immoral, il faudrait, pour remettre les choses à leur place, réunir votre soupirant à vos deux adorables sœurs... Elles ont, vous ne l'ignorez pas, des âmes de courtisanes, et je suis fort étonné qu'elles ne soient pas déjà sur le turf... pour parler un langage sportif, et très cotées même... Elles doivent se réserver pour quelque début sensationnel... Ne vous fâchez pas, Marie-Louise, la profession de courtisane est nécessaire à l'équilibre social, sous tous les rapports... Avez-vous réfléchi, ma chère amie, quelle perturbation il y aurait dans l'économie générale, si toutes les femmes qui vivent de l'homme vous faisaient soudain concurrence, dans le travail déjà si peu rémunérateur de vos mains ou de vos intelligences ? Pensez-y un peu, et vous aurez moins

de mépris pour le troupeau qui se rue, et se dévoue... pour votre salut à vous, hermine pure et fourmi laborieuse.

Rose et Léone émergent de la foule. Elles sont artistes par le sens qu'elles ont de leur féminité. Elles ramasseront, n'en doutez pas, le sceptre des glorieuses courtisanes de l'antiquité. Instruites, fines, éduquées, conscientes, elles feront revivre les traditions, redeviendront les prêtresses d'un culte. Verseuses d'oubli et de rêve, patriciennes de l'amour, elles en seront les vestales modernes. Si toutes les prostituées comprenaient bien leur rôle, ma chère amie, nous les saluerions d'un sourire amical, car elles seraient alors, pour la jeunesse, une source d'émulation, un encouragement à se parfaire pour les atteindre ! Leur possession susciterait de nobles efforts. L'or, l'esprit, la beauté, la force, sous toutes ses formes, croîtraient à leur contact. Mais vous avez vu, hélas ! comment se galvaudent les descendantes d'Aspasie et de Phryné !... Tabarin et les music-halls de tous ordres les offrent au rabais, en solde !... Et c'est de l'écœurement, de la pitié aussi, que j'éprouve pour ces malheureuses qu'une ironie cruelle nomme encore « filles de joie » ! Comme elles sont loin des Ninons célèbres que le grand siècle avait vues briller !

Je souhaite vraiment, puisque le destin semble bien avoir voué vos deux petites sœurs au rôle d'éducatrices de l'amour, qu'elles suivent la trace de leurs aînées glorieuses dans les fastes de la galanterie, qu'elles ramassent le sceptre, relèvent le blason...

Mais vous, Marie-Louise, vous ne leur ressemblez pas. Cette vie brillante ne conviendrait pas à votre tempérament, à votre âme, à votre pensée silencieuse. Vous vivez pour l'amant unique (l'époux, si vous le voulez) et la première désillusion vous brisera net, il me semble... Songez-y bien, petite amie, avant d'écouter ce Jacques de l'Estange.. Du reste, si vous l'aimiez, vous ne me demanderiez pas de conseils... vous iriez à lui, simplement, parce qu'à votre âge on a le droit de prendre son bonheur là où l'on pense le trouver... Croyez-vous que Jenny s'inquiète si elle « doit » aimer son Gaston ? Elle écoute son cœur, elle se sent heureuse, elle ne va pas chercher plus loin, ni couper en quatre les cheveux, pour expliquer le sentiment qu'ils éprouvent tous les deux. Le temps a consacré cette attirance qui les faisait déjà se rejoindre, quand

ils n'étaient que deux enfants purs... Ils s'épouseront peut-être, si l'oncle le permet... Mais ils sont unis déjà... et c'est l'essentiel, ma chère amie... le mariage ne devant être que l'enregistrement d'un fait accompli, d'un accord certain. Et vous regardez vivre tout ce petit monde autour de vous ! Rose, Léone ! Céline, fleur saine, fécondée déjà... Céleste, la jolie poupée qui se prostitue... si peu... dans le lit d'un académicien, pour s'offrir, dans le sien, au beau Vineuse !

Toutes les bouches se tendent vers le baiser, Marie-Louise, vous seriez un monstre dans l'humanité si vous ne ressentiez pas un jour, pour un être de notre sexe, l'attirance que j'ai pour le vôtre !... Vivez selon vos instincts et vous serez dans la vérité ! Tâchez de les harmoniser avec les exigences de votre mentalité, et vous atteindrez au plus parfait bonheur, je le crois sincèrement.

En remarquant soudain autour de moi, sur la table, les feuillets s'amonceler, je suis inquiet, troublé... je n'ose les relire ! Peut-être en déchirerai-je... et pourtant, en les écrivant, je devais répondre à une nécessité.

Je vous les envoie pêle-mêle, et en hâte, car l'heure où le courrier passera est proche et le noir qui fait ce service marchera cinq jours avec son chargement avant d'arriver à la côte!

Le soleil décroît sur le mur de ma case, et du camp, j'entends les trompettes qui sonnent « à la soupe »... J'ai peu de malades ; seul, un pauvre petit gars du Morvan m'inquiète : j'ai grand'peur qu'il ne « fasse » un abcès au foie... Je vais aller le remonter un peu... Pour arriver aux ambulances, je traverse, en bac, une petite rivière, pas bien méchante en cette saison sèche. Elle me fera souvenir de la Marne verte et de ses jolies ondines. Je les embrasse toutes en rêve, dans ma solitude, en vous appuyant un peu contre mon cœur, pour que vous vous y reposiez.

Votre ami,

ANDRÉ VIGNOLAT.

Mademoiselle Marie-Louise Bérille
à Monsieur André Vignolat, médecin-major de 2e classe,
à Ambosita (Madagascar).

De Nice, février 19..

Mon cher ami,

En même temps que mon arrivée ici, dans ce pays de rêve,

un véritable éden, je veux vous raconter le mariage de Céline ! car il est conclu enfin ! depuis huit jours ! Les détails tenteraient la plume d'un vaudevilliste. Céleste l'affirme et je crois qu'elle a raison... Elle était, du reste, de la fête, où il n'y avait qu'un homme, celui dont on ne pouvait se passer : le mari !... Oh ! mon cher André, si vous aviez vu la tête de Georges ! un martyr enchaîné et conduit au supplice par des diablesses, fort agréables, vous le savez, puisqu'elles s'appelaient Léone, Jenny, Céleste et moi ! Toutes les quatre, nous servions de témoins aux mariés... ce qui nous a évité de mettre des tiers au courant de la régularisation... Car la petite poupée de Céline a été légitimée par le mariage. Croyez-vous que Rose, la sotte, a boudé toute la journée, parce qu'elle n'a pas eu le droit d'apposer sa signature sur le registre... Elle prétend qu'elle ne compte plus que « pour du beurre », comme l'on dit quand on est toute petite fille. — Il a fallu apporter l'acte de naissance de Léone à la mairie, car jamais on n'aurait cru à ses vingt et un ans ! Elle et Rose, c'est un véritable couple de gamines.

Nous avons toutes la chance de paraître très jeunes, quoique Jenny et moi nous ayons dépassé de beaucoup l'âge légal auquel la signature compte... un peu plus que pour du beurre.. Céleste a fait le quatrième témoin.

Donc, avec maman et grand'mère, nous étions, la mariée comprise, huit femmes, contre un seul homme!... Le Maire, dans la salle que vous connaissez bien, le curé, dans la petite église qui nous avait reçues toutes, les unes après les autres, communiantes agenouillées, étaient ahuris de cette abondance de jupes autour du marié... Céline, dans un tailleur de drap ivoire, s'épanouissait littéralement. Je comprends l'attrait qu'elle exerce sur les hommes : on dirait que tout son être se donne aux regards; ses yeux, son teint, sa bouche, sa poitrine, en ce moment superbe, gonflée de lait encore, tout en elle attire et sollicite! mais retient? c'est à discuter! Car il ne faut pas s'illusionner : Georges l'épouse le couteau sur la gorge, harponné, violenté dans sa conscience, comme il l'est dans sa peau, sans doute... Vous les avez bien jugés tous les deux, André, il n'y a pas entre eux cette confiance, cet abandon, cette entente parfaite et mutuelle qu'il doit y avoir dans l'union de deux êtres qui s'épousent, en se complétant,

selon le mot dont vous m'avez fait comprendre la beauté.

Vous ne soupçonnez pas ce qu'a été la vie dans la maison depuis l'arrivée si brusque de cette petite Andrée (car nous lui avons donné votre nom, puisque vous voulez bien être son parrain) ; non, vous n'imaginez pas les larmes de maman, les lamentations de grand'mère chaque fois qu'un jour passait sans qu'on vît Georges, et les folies de Rose et de Léone qui se disputaient la petite. Et la rossée du balai dont nous avons gratifié la fille de la buraliste qui était venue jusqu'à la haie du chemin longeant notre jardin, pour nous insulter... Elle ne s'est pas plainte, la mâtine, allez!... Nous l'avions cinglée au bon endroit, celui qu'on ne montre pas, même à des juges!...

Je me demande quelquefois comment notre petite peut dormir dans le vacarme des gens et des bêtes! On ne l'entend pas, elle ne pleure jamais!... Elle rit ; elle gazouille, elle boit, elle s'endort! et elle recommence. C'est admirable! Ce qui l'était moins, ce fut l'indignation de Rose et de Léone, quand elles surprirent Céline... faisant l'amour avec Georges dans le cabinet de toilette qui leur est commun à toutes les deux! Elles arrosèrent le couple, en l'injuriant si fort que le garçon est demeuré huit jours sans oser revenir, ce qui a provoqué une crise générale dans la maison : maman était affolée, grand'mère parlait d'aller chercher les gendarmes, Céline, malade, avait de si mauvais lait qu'Andrée gémissait continuellement.

Quand Georges est revenu, il a dû subir un véritable cours d'harmonie... Car Rose et Léone s'étaient surtout indignées de la trivialité d'un acte qui ne se doit accomplir, disent-elles, qu'à de certaines heures, et dans un cadre propice...

Elles m'effraient, André... Le dénouement est proche, elles s'envoleront bientôt... Elles sortent tous les jours; maman n'ose pas leur faire une seule remarque : elle sent bien qu'au moindre mot, elles fileront... Comment les retenir? et le faut-il, du reste?... Elles ont raison, peut-être, ainsi que vous me le dites... Et Jenny aussi a raison d'aimer Gaston... Elles vont vivre, elles vivent...

Je sens tout cela surtout depuis que je suis ici... André, les orangers s'épanouissent dans le jardin, que je domine de la terrasse, tandis que la mer, à ma droite, chante, si bleue,

sous le ciel. Les roses fleurissent et février pointe à peine. Les mimosas fusent en grappes d'or autour de moi... C'est beau, André, comme une apothéose perpétuelle! Et quelle lumière! Il m'arrive d'en être grise, d'aller par les rues, aveuglée et titubante, comme les grives saoules aux vendanges. C'est une ivresse légère et délicieuse qui me monte à la tête, me donne le vertige, me fait délirer... Pour vous écrire, André, j'ose à peine lever les yeux, car ma plume retomberait, impuissante, mon être serait repris par la féerie où je marche depuis mon arrivée, depuis quinze jours que la côte m'est apparue !... Voici la première heure de solitude dont je jouis pleinement, débarrassée de Céleste, de sa mère, et des deux hommes que nos jupes traînent...

Vous l'avez deviné déjà ?...J'aurais dû commencer par vous le dire, comment je suis ici, moi, dans ce décor luxueux... Céleste a décroché un engagement pour la saison : le pauvre père Pajol s'est encore saigné aux quatre membres pour que sa femme accompagne « la petite », déjà doublée de son « habilleuse »... Vineuse, naturellement, nous a suivies : il fait du cinéma à Monte-Carlo... et... nous avons retrouvé Jacques de l'Estange... à Cannes!...

Les robes, le théâtre, Céleste, sa suite... Ce serait la même vie que je mène à Paris, s'il n'y avait les entr'actes, sur les routes où nous allons, où je me sens heureuse, sans avoir pourtant d'autre motif de l'être que la beauté : je la respire en buvant l'air de ce pays qui me semble un élixir faisant affluer en moi une vitalité prodigieuse. Jamais je ne me suis sentie les membres aussi alertes, harmonieux comme toute la nature, avec laquelle, pour la première fois de ma vie, je me sens en communion mystérieuse. Je chante avec la mer, avec le vent léger qui fait frémir les eucalyptus et chuchoter les mimosas. Ma voix se mêle au cantique qui monte de la terre vers le ciel dont le bleu me fascine... et je ris comme une gamine heureuse quand je regarde passer, dans les autos rapides, quelques vieux débris d'humanité luxueuse... Grands-ducs, princesses, bourgeoises mûres... jeunes filles lasses, garçons blasés... Je m'estime plus favorisée que ces repus qui ne savent plus manger !... Pourtant, j'ai des soirs douloureux, et des nuits mauvaises... Je passe des minutes pénibles à attendre Céleste : je n'ai pu m'habituer à demeurer dans sa loge

ou dans la salle quand elle joue. J'étouffe dans l'atmosphère trop parfumée, trop chaude d'odeurs spéciales, cosmopolites... Vous riez, André ? Je vous assure que chaque race doit avoir un goût particulier, car je n'ai jamais respiré à Paris les parfums qui me poursuivent sur cette côte, où l'Univers entier est représenté !

Je laisse la grosse mère Pajol couver sa cabotine, et je m'en vais dans la nuit, sur la jetée, où la mer se brise, quelquefois en hurlant... Je passe là des heures troublantes : l'inconnu, l'angoisse, un espoir immense, comme l'infini qui s'ouvre devant moi, m'envahissent tour à tour.

Le phare d'Antibes et celui de Cannes resplendissent au loin de feux intermittents, déchirant le voile sombre du ciel qui semblent s'entr'ouvrir et m'appeler... Hallucinée, je me penche vers le gouffre et j'ai mal, alors, de ne pouvoir m'appuyer sur une épaule amie...

Je rentre dans les salles de jeux, où des lumières violentent les teints replâtrés des vieilles dames, dont les yeux seuls révèlent la vie. Au tintement léger des pièces de monnaie que le rateau du croupier balaie mécaniquement, leurs prunelles vitreuses s'allument d'un éclair : le même éclair luit dans l'or que leurs doigts osseux caressent, avant de le jeter sur le tapis, qu'elles griffent alors, de leurs regards éperdus.

Ah ! André, mon ami, il faut venir ici pour voir ce que la passion peut faire d'un visage qui a peut-être été beau, avant d'être touché par ce venin ! André, l'amour, qui est une passion aussi, met-il une empreinte si profonde sur les visages ?

Je regarde Céleste, les hommes qui font profession d'aimer ?... Rien ne les distingue des autres dans la foule des gens qui rôdent autour de moi ! Dans la cohue élégante, chatoyante et parée, mes robes simples font tache. Des désirs me harcèlent, m'exaspèrent... Puisque je ne suis ni une prostituée, ni une femelle, pourquoi les hommes s'entêtent-ils à vouloir me faire partager leur fièvre ? Les regards brillants des joueurs me déshabillent, au creux des mains je devine l'or qu'ils viennent de rafler sur le drap d'espérance... Ils me l'offrent aussi facilement qu'ils le lanceront encore dans le gouffre de la roulette... Il y a de la démence dans les yeux des décavés, qui me fixent et s'ancrent en moi... J'ai peur dans la foule, et je suis presque soulagée quand j'aperçois le

smoking élégant de Jacques de l'Estange. C'est le bras qui m'arrache du chaos où je roule, épave flottante et désemparée! Et quoique le monsieur, parfois spirituel jusqu'à l'impertinence, me déplaise souverainement, il est tout de même un dérivatif au marasme où je glisserais sans sa blague de Parisien sceptique et drôle.

L'Estange! Vineuse!... Entre ces deux voluptueux qui prennent un malin plaisir à pervertir mon imagination, entre la complaisante Mme Pajol et Céleste inconsciente, que vais-je devenir, André ?

André, pourquoi n'êtes-vous pas là, sur le rivage bienheureux ? André, j'ai peur de tout... de ce pays qui me grise, de ces hommes qui me tourmentent, de ce luxe aussi qui m'éblouit, de toute ma jeunesse qui veut vivre, vivre, vivre !

André, quand vous reviendrez, en avril, je serai sur la Côte encore, car après la saison théâtrale nous irons nous reposer un mois dans une petite station au pied de l'Esterel, un coin de verdures dans un éboulis de roches rousses, en face de la mer sauvage et déserte... Ce sera la halte dans la solitude, André! Je voudrais vous voir surgir là-bas... Dès votre arrivée à Marseille, reprenez le train... pour la Côte, où je vous attendrai... André, je vous le demande en vous tendant les mains... Je veux que le premier visage de femme qui se penchera vers vous soit le mien...

Vous vous arrêterez à Théoule, une station avant le Trayas, où je laisserai Céleste... Quand vous sortirez de la petite gare, une humble maisonnette perdue sur la route blanche qui suit la mer, vous me verrez, André !...

Au large, les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat vous sembleront les émeraudes fantastiques dont il me plaît de me parer pour vous recevoir.

... Oh ! ne souriez pas, André, je me sens devenir poète dans ce pays où la beauté des choses me pénètre, m'éclaire d'une lumière nouvelle...

Bientôt, André, bientôt... et déjà sous vos lèvres, je mets mes mains que vous aimez.

MARIE-LOUISE.

PAULINE VALMY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres à l'Amazone.

At medias inter caedes exsultat Amazon.
VIRGILE.

Souvent une idée ou un problème de sentiment surgissent entre nous, mon amie, que les hasards de la conversation nous font trop négliger. Je ne sais si votre esprit impétueux, mais qui aime pourtant à se recueillir, y revient ou non dans la solitude, car nous avons toujours tant de choses à nous dire par la parole ou par le silence, que c'est un point sur lequel je ne trouve jamais l'occasion de vous interroger. Mais moi qui suis bien plus replié et pour qui la solitude est, presque autant qu'un besoin, une nécessité, je retrouve souvent ces questions dans mon esprit, et comme je les accueille distraitement, leur donnant rendez-vous près de vous, elles ne laissent pas de me hanter, me reprochant mon manque de parole ou le vôtre. C'est que vous m'êtes un tel sujet de distraction! Près de vous, je ne me souviens plus d'un seul de mes desseins, hormis celui de contempler votre visage. Je me perds dans vos yeux. Ils boivent ma pensée, mon âme et tous mes projets. Ils me conquièrent à la minute présente, qui bientôt sera la minute passée, et dont je regretterais tant de m'être laissé éloigner. Je ne suis pas celui qui peut venir vous entretenir d'un sujet, vous débiter sa petite affaire et vous quitter avec une révérence. En vous retrouvant, je retrouve une partie de mon être, mais je ne sais jamais laquelle va surgir à votre invite et je ne veux pas le savoir. Ce sera ceci ou cela, un souvenir ou un désir, dont votre voix fait toujours une merveille. Vous enrichissez soudain ma sensibilité et mon intelligence, ma sensibilité d'abord, délicieusement remuée, comme, par le vent, un feuillage d'acacia fait sur le ciel des dessins imprévus. L'intellect n'a pas toujours l'agilité de suivre les jolis mouvements rapides des grandes ailes vertes. Il lui faut souvent de sévères méditations rien que pour délimiter l'objet qu'il veut saisir. J'ai donc résolu de vous écrire ce que je n'ai pas pu dire. Aussi bien, je ne me crois pas l'homme des conversations, je trouve la réparlie juste au moment qu'il ne fallait pas et grâce à cette disposition je dois le plus souvent me réfugier dans le silence. Mais vous ne croyez

plus qu'alors je suis distrait par des pensées qui me transportent hors de votre présence. Elle m'est trop chère pour que je consente à m'en aller même une seconde et vous me faites crédit d'une réponse trop lente en passant à un autre sujet. Ah ! que l'esprit, la présence d'esprit, est une belle chose et comme je l'admire en vous, fière Amazone jamais prise au dépourvu, toujours prête à saisir la crinière, à sauter en selle et à tendre l'arc sur votre sein brûlé !

Vous souvenez-vous du soir où vous me disiez, avec une fougue douloureuse, l'oubli où tombent les heures d'amour ? « Les années, combien en faut-il ? effacent, jusqu'au dernier vestige, le souvenir des plus belles et des plus complètes joies charnelles. Il n'en reste rien, rien, rien ! » Et l'ongle de votre pouce en prenait à témoin vos dents, pourtant frémissantes des anciennes morsures. Et je voyais bien que, si mon amie pouvait encore situer ses souvenirs, elle ne pouvait plus les évaluer. Quand on se souvient d'une sensation, c'est le souvenir d'un souvenir, la sensation elle-même a fui. L'eau a laissé à sec le lit de la rivière ; il n'est même plus humide ; des herbes l'emplissent, qui hantent les terrains desséchés ; l'intelligence peut affirmer que de l'eau coulait là autrefois, mais la reconstruction de l'image n'amène pas le renouvellement de la sensation : la sensation est morte. C'est toute la question de la mémoire affective qu avait surgi dans votre esprit et passé dans le mien. C'est une question, car il y a des nuances dans l'effacement de la sensation, mais nul rapport probablement, entre son intensité et les traces qu'elle a pu laisser dans le système nerveux et dans le cerveau où tout s'emmagasine. En examinant avec soin l'état de mes souvenirs, je ne les trouve pas si complètement détruits que je ne puisse en restaurer quelques empreintes. Peut-être que sur ce point la psychologie féminine diffère-elle un peu de la vôtre ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que la femme a été crue capable de perdre jusqu'à la mémoire du don qu'elle a fait d'elle-même. Le mot est dans La Bruyère : « Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle. » Au chapitre suivant, il généralise la proposition : « Les amours meurent par le dégoût et l'oubli les enterre. » Mais cela est d'une observation moins serrée, car le dégoût n'est pas nécessaire pour assurer l'oubli qui vient tout seul, comme un fruit du temps. Nous retenons donc que le premier aphorisme. C'est celui qui se rapporte directement au mélancolique problème des plus passionnantes sensations. J'ajouterai qu'il est un peu élémentaire et qu'il présente comme un fait ce que vous sentez, vous, dans votre psychologie plus affinée, comme un regret. C'est presque toujours ce qui arrive à ceux qui pratiquent à l'occasion les vieux auteurs. Ils trouvent dans leurs livres plutôt des sujets de méditation que des méditations véritables. Les pensées nous sont des points de départ

plutôt que des accomplissements. A vrai dire, je n'ai cité La Bruyère que par une sorte de superstition ou de déférence, car il est évident qu'il n'a pas considéré les choses du point de vue qui nous intéresse, celui de la persistance, volontaire ou involontaire, des sensations chez l'homme et chez la femme ou chez tous les deux séparément. La femme oublie-t-elle plus facilement ou plus fatalement que l'homme? La comparaison et le jugement sont délicats et, à dire vrai, impossibles. Les hommes doivent nécessairement accuser la femme, puisque c'est par elle qu'ils souffrent, mais ils se rendent moins bien compte de ce qu'ils font souffrir. Les deux sexes me semblent avoir un don d'oubli à peu près égal, et si la femme était privilégiée à ce sujet, je n'y verrais que le résultat d'une meilleure organisation passionnelle. L'oubli est nécessaire. Quel fardeau ne serait pas pour nous l'évocation volontaire de nos vieilles sensations d'amour, si nous avions ce pouvoir ! Le passé se mêlerait au présent, au point de souvent l'abolir, et nous serions incapables de nous livrer pleinement aux séductions de l'immédiat. Loin d'en être augmentée, notre vie s'en trouverait écourtée et comme bornée. Les anciens plaisirs, pour permettre le plein exercice de nos sens, doivent s'effacer ou se durcir et ne laisser en nous que l'idée d'un état imprécis, apte à être seulement perçu par l'intelligence. Nous pouvons souffrir parfois, aux heures de rêve, de ne pouvoir reconstituer dans leur plénitude ces réminiscences, mais que nous souffririons davantage si les fantômes revenaient à la vie ! L'oubli du passé est une condition de force, d'aptitude au présent. C'est notre incapacité à le réveiller tout à fait qui nous pousse aux nouvelles expériences où nous espérons toujours nous retrouver tels qu'aux premières, et cette quête mène notre vie et ne la rassasie jamais. Vous connaissez le charme des commencements et quel rajeunissement y puise notre âme. Pour qu'il y ait commencement, il faut qu'il y ait oubli, non pas total sans doute, nous ne serions plus nous-mêmes, mais assez complet pour que la sensation nous paraisse neuve et comme inéprouvée.

L'amazone bondit au milieu du carnage.

Il faut tuer beaucoup d'amours pour arriver à l'amour.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Abel Hermant : *Les Renards*, Louis Michaud, 3.5o. — Romain Rolland : *Le Buisson ardent*, Ollendorff, 3.5o. — Charles-Henry Hirsch : *L'Amour en herbe*, Fasquelle, 3.5o. — Louis Chaffurin : *L'Amie étrangère*, Ollendorff, 3.5o. — Louis Lefèbvre : *Le Seul amour*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Lucie Gauthey : *Le Destin nous conduit*, Plon, 3.5o. — Jean Schlumberger : *L'Inquiète paternité*, Nouvelle revue française, 3.5o. — Jules Leroux : *Une fille de rien*, Figuière, 3.5o. — Alexis Callies : *La Route de l'Est*, Figuière, 3.5o. — Dominique Durandy : *La Mare ensoleillée*, B. Grasset, 3.5o. — Paul Bourget : *L'Envers du décor*, Plon, 3.5o. — Binet-Valmer : *Notre pauvre amour*, Ollendorff, 3.5o. — René de Saint-Chéron :

La Bague d'opale, Plon, 3.5o, — Paul Heuzé : *La Relique*, C. Hirsch, 3.5o. — E. Toucas-Massillon : *Saturnin*, Messein, 3.5o.

Les Renards, par Abel Hermant. Nous sommes à un tournant dangereux de l'histoire mondaine. Il y a plusieurs mondes, mais on chercherait vainement aujourd'hui celui dont on ouvrait jadis si difficilement la porte et qui vous la fermait au nez pour un simple manque d'usage ou de goût. Un philosophe de salon a prétendu que les femmes comme il faut ont seules le droit de diriger les modes et les hommes. Il fut un temps où les femmes comme il faut étaient les femmes honnêtes ou d'apparences telles, car dans tous les mondes c'est seulement le scandale qui ratifie l'opinion. Les femmes dans le train ont à jamais, semble-t-il, remplacé les femmes comme il faut et, pourvu qu'elles arrivent, leur bagage d'honnêteté peut être aussi léger que possible, on n'y regardera pas de trop près, ce seront toujours les dames des premières classes, des classes dirigeantes, celles qui ont payé pour ça.

Mme Durand de Lectoure a donc pour amant un sieur Olivier Maudru, homme de lettres, lequel est une brute apprivoisée, capable des meilleurs comme des pires gestes spontanés, sinon artistiques. Il est copié d'après nature et l'auteur nous montre pour lui la pitié du bon apôtre ou du mauvais larron. C'est le Monsieur qui *gueule* en littérature sans s'inquiéter du vent qui souffle et même s'il aura la chance d'être entendu au milieu des tempêtes. Il a foi en lui parce qu'il crie fort, ce qui est une façon de s'autosuggestionner. Les gens qui l'entendent ne l'écoutent pas, cependant ils sont éblouis. Il impose la volonté du coup de poing dont tremblent les verres et cela produit un effet de stupeur tout en donnant le *la* aux timides. S'il savait se borner, il saurait non seulement écrire, mais encore former des disciples. Malheureusement il se perd par son amour immodéré des chiens malades. Dès qu'il parle noblement de quelqu'un, on sent tout de suite que le personnage a la gale et que ce doit être pour cette raison qu'il s'oppose à ce qu'on le jette à l'eau. On a, malgré soi, l'envie méchante d'envoyer le protégé au bain... par mesure de précaution. Cet Olivier Maudru orne le salon de Mme Durand de Lectoure comme le pot fêlé cochinchinois qu'on entoure de respect vu son origine exotique, tout en déplorant d'avoir à l'épousseter de temps à autre. Sa présence suffit à détruire l'harmonie des sociétés bourgeoises et dégage l'appréhension de prochaines catastrophes. Il divise les bonnes intentions et empêche surtout de dîner à l'heure. Gerbaud, le ministre, prendrait bien sa place, autre potiche précieuse du genre inutile; pourtant il tente la vitrine de la fille de Mme de Lectoure-Durand, la nommée Louloute, mariée civilement trois fois et vivant en légitimes noces avec un peintre génial chercheur de travestis burlesques pour mannequins. Louloute, qui jure, qui sacre, qui parle un argot d'a-

pache, fait également partie du meilleur monde démocratique outrancier, c'est-à-dire qu'elle rêve,ne sachant plus à quel démon se vouer, de se marier selon les vues de M. l'abbé Sauvage, un digne prêtre de l'église catholique, courtisan des plus habiles de tous les nouveaux régimes... pouvant conduire à Rome!

Chacun, dans ce monde très ouvert, s'efforce aux dernières incohérences de langage et d'action, parce que depuis longtemps on a perdu le Nord avec le sens de la direction spirituelle. On va très vite, on dépasse tous les buts et on revient naturellement en arrière en tournant sur soi-même à cause des dégringolades sur les terrains glissants. Une soirée chez la couturière est la préface d'un changement de gouvernement. On voit un ministre de la guerre s'ingénier à désarmer les soldats et un parlementaire menacer son auditoire de son revolver chargé. Cela pourrait évoquer le souvenir d'une fête chez les fous. Au fond c'est simplement... des mémoires pour servir à l'histoire de la société actuelle. Il convient de féliciter l'auteur de ses brillants exercices de prestidigitation. Plus il va et plus il nous étonne ou nous surprend agréablement par l'élégance de son doigté. Au lieu de gémir devant les nombreuses preuves d'absurdité qu'il recueille dans les milieux dits officiels, il se contente de les classer avec méthode, ou mieux de nous les donner comme des numéros intéressants. Un pays qui s'égare n'est jamais perdu quand il lui reste de pareils conservateurs pour ses fiches anthropométriques.

Le Buisson ardent, par Romain Rolland. C'est la fin du voyage de Jean-Christophe, le musicien au génie tourmenté, le chercheur d'absolu. Christophe veut aller jusqu'au peuple, oubliant que l'homme de génie doit vivre seul, ou dans une élite capable de le comprendre. Lui qui craint que la loi du plus faible et l'exaltation des parias, des malades, ne finissent par devenir aussi dangereuses que la raison du plus fort, se mêle aux intelligences obscures, aux déformateurs de conscience du nouveau dogme et il y sacrifie son temps, sa dignité d'artiste, jusqu'à la vie de son meilleur ami tué au milieu d'une émeute stupide où lui-même, saisi de la rage du meurtre, salit ses mains à frapper d'inconnus adversaires. Il lui faut fuir. C'est la nuit, la tombe, un isolement affreux loin de tout ce qu'il a aimé. Rien n'existe plus pour lui qu'une passion bestiale et coupable pour la femme de son bienfaiteur. Cependant cet enfer le purifie ; son âme ayant épuisé tous les calices remonte libre et plus ardente au ciel de l'inspiration. Si personne ne le veut comprendre, il sait maintenant qu'il est sur la voie de l'œuvre impérissable. Il a vu la face de Dieu à la clarté du feu de son enfer terrestre. Il sait qu'il existe un esprit suprême qui vivifie le sien et il n'a plus peur d'être abandonné. Qu'importe l'amitié ou l'amour à qui a enfin appris le grand art de marcher seul dans le chemin qu'il se

trace péniblement, loin de toute ambition sociale. Il faut noter, vers les derniers chapitres de l'œuvre, de belles et nobles pages sur la misère des animaux et les souffrances injustes que leur impose l'homme, leur frère... si souvent inférieur.

L'Amour en herbe, par Charles-Henry Hirsch. Voulez-vous vivre dans une mansarde où l'on est si bien à vingt ans? Nous y entrons avec Mlle Lili et M. Totor. Lili est une petite personne de Paris; elle est née certainement dans le ruisseau de la rue du Bac, lequel peut devenir un grand fleuve quand la femme qui s'y mire a des lettres. Lili a des caprices entêtés: elle veut aller au bain froid comme un garçon, c'est bien là une idée de petite fille. Totor, une manière de philosophe, l'y laissera aller dans les habits du fils du concierge, le jeune Firmin, un enfant de même âge que Lili. Il a joué de malheur, le philosophe, car en endossant les vêtements du gamin elle semble être aussi entrée dans sa peau. Le véritable amour (qui est généralement tout nu) illumine alors la mansarde d'où a fui l'infidèle Tartot dit Totor, et ces deux enfants du trottoir parisien s'offrent une idylle toute virgilienne. S'apprenant l'amour l'un à l'autre, ils mangent tout leur bien en herbe; « mais, ils en auront su le goût au moins. » Et cela finit comme doit finir le feu clair et pétillant dans les cheminées qui tirent trop bien: faute de combustible. Ne pouvant même plus s'alimenter, les deux gosses se séparèrent honnêtement, l'un pour essayer de se vendre sans plaisir, l'autre pour essayer de mourir sans courage... Et c'est charmant, d'une notation toujours juste, d'une intensité de sensation tellement sincère que nous avons vraiment vécu de la vie des mansardes où l'on est bien à vingt ans, dit-on !

L'Amie étrangère, par Louis Chafturin. Rien de plus ironique et de plus triste, d'ailleurs, que cette étude de mœurs religieuses aboutissant à un flirt éhonté avec une jeune Miss fort sensible, mais très expérimentée au seul point de vue de son intérêt matrimonial (je devrais plutôt employer le mot capital à la place du mot intérêt). Aucune armée du Salut ne saurait mieux monter la garde et prévoir toutes les ruses du loup ravisseur dont parlent les Ecritures! Ce pauvre Français, bien trop préoccupé de l'éternel féminin, s'en revient en France un peu semblable au renard de la fable. Il lui reste cependant la *mèche des caresses*, la fameuse *kiss-curl*, la mèche du baiser... qu'il n'a fichtre pas envie de vendre et il a reconnu qu'entre les deux états d'âme des deux pays il y a de fort grandes différences.

Le Seul amour, par Louis Lefebvre. Ce Monsieur, conférencier amateur, tellement plein de son sujet qu'il en déborde assez maladroitement devant sa fiancée, mérite-t-il le regret mortel de cette douce créature dont le seul amour semble être celui du silence? Passer sans faire le mal, sans risquer le geste violent qui affirme ou qui

détruit, c'est là le rêve des femmes délicates, mais elles peuvent en mourir et la mort ne prouve guère que la faiblesse devant l'immense besoin de vivre de tous les êtres.

Le Destin nous conduit, par Lucie Gauthey. Dans une bataille de fleurs, au carnaval de Cannes, l'auteur de ce journal, je veux dire Madeleine le Braye, aperçoit l'époux qui lui est destiné de toute éternité sous la forme d'un petit officier séduisant. On ne penserait pas que de ce conflit parfumé aux bouquets de violettes et aux pétales de roses pût sortir une grave discussion religieuse ? Madeleine est assez coquette pour mériter de faire pénitence et elle renonce à se marier puisque le héros de la fête des fleurs ne veut pas se plier aux saintes exigences d'un rite plus sévère. Après quelques tâtonnements respectueux l'aveugle fait son mea culpa et il épousera la tendre bien-aimée. Je dois dire que sa conversion paraît assez rapide. Est-il touché de la grâce de la Madeleine en pleurs, ou par la grâce, G majuscule ?

L'Inquiète paternité, par Jean Schlumberger. Le roman, tout en dialogue, est curieux par la façon dont on est amené à en découvrir la psychologie. Un père qui doute de sa paternité prend tout à coup son rôle de père au sérieux en apprenant qu'il doit son fils à son meilleur ami. Il préfère ne pas se retrouver lui-même, « enfant sale et vicieux », dans son enfant et, quand il est sûr de la trahison de sa femme, il reporte sur cet inconnu tout l'amour qu'il ne peut donner à personne. C'est à la fois son ami et le fils qu'il aurait dû avoir.

Plus tard, l'enfant le fuira, croyant qu'il est son père, et tombera volontiers dans ses bras dès qu'il saura la vérité ; il est vrai qu'il y tombe pour y mourir.

Une fille de rien, par Jules Leroux. Toute l'existence d'une petite paysanne du Nord qui tourne mal sans être, d'ailleurs, vraiment très coupable. Son mari, un peu trop âgé pour elle, l'aime paternellement sans la comprendre et son amant, un jeune fils à papa très grossier, le sot viveur, noçant pour le seul plaisir de dépenser beaucoup, la dégoûte de tout amour. Abandonnée après une vie déprimante où les expédients les plus ridicules tiennent lieu de contrats d'association, la pauvre fille, qui ne rêverait que l'ordre et la quiétude bourgeoise, en est réduite à faire le trottoir à Bruxelles. Mais les atavismes paysans triomphent tout de même de sa déchéance ; elle rejoint son mari, qui lui a déjà pardonné. Cette œuvre, très soignée dans le détail des mœurs qu'elle décrit, est intéressante par son accent de probité. Malgré certaines scènes réalistes, elle est de la plus austère tenue.

La Route de l'Est, par Alexis Callies. Pauvres soldats qui se rongent les poings en attendant quoi ? Il est très naturel pour un officier moderne de ne plus compter sur une éventualité guerrière et

encore plus simple... de s'en aller, mais il est regrettable de voir mourir un beau garçon sur un obstacle infranchissable. La route de l'Est est surtout semée de déceptions gouvernementales qu'il serait peut-être très facile à une armée de balayer proprement... au nom d'un autre gouvernement moins amateur de discours.

La Mare ensoleillée, par Dominique Durandy. Très longs débats politiques. Intrigues sur intrigues pour aboutir à laisser s'asseoir entre deux sièges un bon garçon que les grenouilles étourdies avaient demandé pour leur roi dans cette mare ensoleillée, mais boueuse au fond.

L'Envers du décor, par Paul Bourget. Des nouvelles d'une ancienne et fort habile psychologie. Le mensonge du père consiste à dire au fils qu'il est le frère de la jeune fille qu'il veut épouser et, comme il est aussi son amant, ce qu'ignore le père coupable seulement de trop bien prendre ses précautions pour l'avenir, il se tue. Cela rajeunit merveilleusement un vieux cliché.

Notre pauvre amour, par Binet-Valmor. Ce sont les mille et une complications des mille et un rouages du cœur des gens qui s'aiment et veulent peut-être trop se le prouver. Est-on vraiment aimé autant qu'on semble nous le dire ? Les mots les plus passionnés, les gestes les plus fous ne masquent-ils pas de froids calculs que le corps ou l'âme sont seuls à faire dès qu'ils ont la liberté d'agir séparément ? L'amour est une pauvre chose humaine, soumise aux lois humaines dont il ne faut d'ailleurs point médire, car elle est encore bien supérieure à toutes les autres ambitions.

La Bague d'opale, par René de Saint-Chéron. Légende et nouvelles d'un écrivain de valeur qui n'est plus et qui fut un admirateur de Huysmans. On lui doit une étude sur sainte Thérèse fort remarquable : *la Vierge d'Avila*. Sans être farouche, son mysticisme ne peut plaire qu'au croyant, et cela lui assure, du reste, des lecteurs d'élite, ce qui vaut peut-être mieux que beaucoup de lecteurs frivoles.

La Relique, par Paul Heuzé. Ce testament, qui est l'histoire d'un saint criminel, aurait probablement bénéficié du doute sans l'hôte trop curieux du monastère. Il se ressent trop des dispositions modernes de son violateur, je veux dire qu'il est beaucoup plus de la littérature qu'une relique.

Saturnin, par C. Toucas-Massillon. Un beau tableau de plein air où l'on voit un chasseur mettre en action une de ces fabuleuses histoires de chasse qui font sourire ceux qui les écoutent, mais quelquefois trembler ceux qui en sont les témoins.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Vie de Charles d'Orléans, par Pierre Champion, 1 vol. in-8°, Champion. — Marcel Coulon : *Témoignages*, IIe série, 1 vol. in-18, 3.5o, « Mercure de France ». — Lucien Maury : *Figures littéraires*, 1 vol. in-18, 3. 5o, Perrin. — Voyslav M. Yovanovitch : *La Guzla de Prosper Mérimée*, 1 vol. in-8°, 12 fr., Hachette.— A. Tedeschi : *Ossian, l'Homère du Nord en France*, 1 vol. in-18, Milan et Champion. — *Poèmes sacrés, œuvres inconnues de J. Racine, découverts à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, par l'abbé Joseph Bonnet, 1 vol. in-8°, 10 fr., « Aux bureaux de l'archevêché d'Auch ». — *Les Grandes Œuvres. Pages célèbres illustrées*, Rabelais : *Gargantua, Pantagruel*.— Homère : *l'Iliade*, 2 vol. in-4°, 3.5o, H. Laurens.

Vie de Charles d'Orléans. — M. Pierre Champion consacre une étude d'une patiente et sereine érudition au poète Charles d'Orléans, encore si méconnu. Mais désormais il ne sera plus permis d'accuser le poète de fictive allégorie; M. Champion, en reconstituant la vie du duc, nous a démontré que « sa vie et sa poésie sont même chose ». Dans ma pensée, écrit-il, au seuil de son beau volume, cette biographie plus précise de Charles d'Orléans « doit éclairer la fiction qu'est sa poésie ». N'en doutons pas, ajoute-t-il : le duc d'Orléans fut vraiment le poète et non pas le rimeur qui sait assembler des mots suivant une forme convenue. Il pense et la musique accompagne naturellement sa pensée ; il est capable de traduire en rythme sa propre vie :

Dedans mon livre de pensée
J'ai trouvé escripvant mon cueur
La vraie histoire de douleur
De lermes tout enluminée.

Capable de traduire en rythme sa propre vie : c'est la définition même de tout poète, et en lisant les nombreuses pièces que M. Champion a citées au cours de son étude, on est frappé de la justesse de ce jugement. Charles d'Orléans est un des écrivains français qui aient manié les mots avec la plus musicale souplesse. Et comment cette musique si spontanée traduirait-elle de fictifs états de sensibilité? On a pu croire que c'était douleur imaginée, cette détresse :

Las ! mort qui t'a fait si hardie
De prendre la noble Princesse
Qui estoit mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse !
Puisque tu as prins ma maîtresse,
Prens moy aussi, son serviteur ;
Car j'aime mieux prochainement
Mourir que languir en tourment,
En peine, soussy et doleur :
Las ! de tous biens estait garnie
Et en droite fleur de jeunesse...
Las, je suis seul, sans compagnie !

Adieu, ma dame, ma liesse,
Or est notre amour départie...

Il dit encore en « pleurant tendrement » : ce monde n'est que chose vaine.

Quelle était cette dame, à laquelle il a consacré les chants de son exil et de sa prison? M. Champion pense que ce devait être sa propre femme, Mme Bonne d'Armagnac, et, citant quelques vers où le poète parle de celle qu'il aime loyalement : comment, observe-t-il, Charles d'Orléans aurait-il tant de fois invoqué la loyauté de ses sentiments, s'il n'avait été question de sa femme légitime? Je me demande si, dans cette dernière appréciation, M. Champion ne se place pas à un point de vue un peu moderne ; l'amour, à cette époque, pouvait, sans déloyauté, être dissocié du mariage, et une maîtresse était quelque chose de moins peut-être, mais de plus aussi qu'une amante et surtout qu'une épouse. Cependant cette remarque n'infirme pas l'insinuation de M. Champion, et Bonne d'Armagnac semble bien avoir été cette « fleur de jeunesse », que le poète regretta et pleura sincèrement.

Que Charles d'Orléans, qui avait vingt ans, aimât de toute son âme cette jeune femme qui en avait quinze, c'est, écrit M. Champion, « ce que chacun comprendra si l'on pense à sa beauté, à sa grâce, et à sa jeunesse : qu'elle était l'école de toute courtoisie, chantant et dansant si gracieusement :

C'est Paradis que de sa compagnie. »

La douleur du poète fut si sincère qu'au retour de sa captivité d'Angleterre il s'était promis de ne plus aimer et de ne plus chanter. Mais s'il ne trouve plus d'autre distraction que de « s'enfermer avec sa pensée » il ne peut s'empêcher de donner à cette pensée le rythme et la vie du vers :

C'est grand paine que de vivre en ce monde
Encores est-ce plus paine de mourir !
. . . . . .
Le monde est ennuyé de moy,
Et moy, pareillement de lui.

M. Champion nous montre dans cette seconde partie de l'œuvre de Charles d'Orléans, celle de la maturité, l'évolution de l'allégorie vers la vérité. Et vraiment, l'affirmation que sa vie et sa poésie ici sont même chose est démontrée. Je n'ai pu, dans ces quelques lignes, que donner une bien incomplète analyse du livre de M. Champion ; il faudrait donner encore un résumé de la vie de Charles d'Orléans, reconstituée d'après « d'innombrables documents, la plupart encore inédits », sources où les précédents biographes du duc n'ont

jamais fait « que des investigations assez sommaires. » C'est, écrit M. Champion de son poète, « un vieil homme d'autrefois... Un homme plus ancien même que son temps, par sa langue et son inspiration ; un homme très moderne aussi de sentiment et dont le cœur a battu à l'unisson du nôtre ».

Souhaitons que les professeurs lisent ce livre et renoncent désormais au parallèle classique de la poésie de Charles d'Orléans, toute de convention, à celle de Villon, toute de sincérité. « Pour Charles d'Orléans, écrit M. Doumic dans son *Histoire de la Littérature française*, la poésie même est œuvre de fiction et de convention, moins propre à exprimer les sentiments les plus intimes qu'à divertir l'esprit : c'est un jeu très élégant. » Mais on se demande comment M. Doumic peut écrire dogmatiquement : « Son style très clair est plus moderne que celui de Villon. »

§

Voici une deuxième série des **Témoignages** de M. Marcel Coulon, où l'auteur s'affirme un de nos meilleurs critiques actuels ; nous pouvons l'écouter avec sécurité, il a toutes les qualités d'un guide littéraire : une profonde culture, et un certain dogmatisme fait d'un scepticisme qui connaît ses raisons. M. Coulon semble avoir voulu attendre la parfaite maturité de son esprit et de sa culture avant de parler, avant de juger : nous pouvons attendre de lui une analyse très personnelle de nos meilleurs écrivains de l'instant. On retrouvera dans ce volume la subtile et souple étude qu'il a consacrée à Remy de Gourmont, et qui est peut-être la plus compréhensive qu'on ait écrite sur son œuvre. M. Coulon, qui nous dessine une amusante silhouette d'Octave Mirbeau chauffeur, réjouit bien davantage encore notre intelligence en nous révélant le protestantisme d'André Gide. Admirateur du talent de M. Gide, il dit avec sérénité les mots qu'il fallait dire :

Après avoir mis beaucoup de temps et de talent à dissimuler sa nature, Gide décidément s'expose au grand jour. Il avait volontairement perdu son chemin de Damas. Il le retrouve. Sorti de la Bible, il y rentre. Issu d'une lignée calviniste dont il a dû plus d'une fois effarer les moins graves représentants, l'enfant prodigue songe à suspendre son portrait dans la galerie de famille. Allons-nous le voir entre Théodore de Bèze et Amiel ?

M. Coulon continue :

Sans parler de son charme d'écrivain, Gide offre au point de vue pratique un avantage : c'est d'avoir eu l'air de n'être pas de la maison et d'en avoir toujours été. Ici je ne partage pas l'avis de M. Montfort. Gide nietzschéen, antichrétien au beau sens de Gœthe, allons donc ! Au plus perdu des dédales spirituels où il s'est engagé, alors qu'il était le mieux Urien ou Paludes, sa main tenait le fil d'un peloton solide. Le Nouveau Testament

gonflait sa poche. Quant au panthéisme des *Nourritures terrestres*, vous me faites rire. Voyons, est-ce qu'on est panthéiste quand on s'appelle Nathanaël ?

Il est inutile de commenter ce commentaire. Voici encore deux aspects d'Anatole France : moraliste et pessimiste, puis une réfutation du livre de M. Parigot sur Renan et l'égoïsme intellectuel. M. Parigot, en effet, diminue la portée et la signification de l'égoïsme. Etre égoïste, dit M. Coulon, c'est s'apercevoir que l'on existe et attacher de l'importance à sa personnalité. Cette conscience de sa personnalité n'est d'ailleurs pas toujours proportionnée à la valeur de l'individu, mais Renan, qui avait toutes les raisons de cultiver ce égoïsme intellectuel, fut « désintéressé entre les désintéressés » parce qu'il fut « intelligent entre les intelligents ».Et puis, qualifier un écrivain d'égoïste, n'est vraiment pas le différencier, puisque c'est une des qualités de la fonction.

§

Dans ces **Figures littéraires**, M. Lucien Maury nous présente toute une série d'écrivains français et étrangers : les écrivains français étudiés ici nous sont familiers, sauf le poète Humilis, que M. Maury fera ainsi connaître à tout un public. Aussi est-ce surtout sur la seconde partie de ce livre que je voudrais attirer l'attention ; l'auteur nous y donne une critique très claire et très synthétisée de quelques écrivains étrangers : J. Bojer et son roman *Puissance du mensonge*, où le romancier norvégien applique à l'étude d'un milieu paysan « les procédés essentiels du roman psychologique ». — Enrique Larreta, et *la Gloire de don Ramire*, « un livre admirable de lumière et de couleur, puissant et sobre, somptueux, sonore de je ne sais quelles répercussions profondes ». — Blasco Ibanez et *Dans l'ombre de la Cathédrale*, évocation de la véritable Espagne. De tous ces romans, M. Maury nous présente non seulement l'analyse, mais des morceaux, et c'est encore la seule méthode pour faire connaître une œuvre. Voici encore, à côté de Walt Whitman, George Moore, l'auteur d'*Esther Waters*, roman digne de la grande tradition dont s'enorgueillit la littérature anglaise, Edith Wharton et son roman *Chez les heureux du monde*, peinture curieuse de l'aristocratie américaine, Chesterton, le grand critique anglais, qui unit l'humour au sens critique, nous inquiète et nous intéresse, enfin Levertin, « l'esprit le plus fin, le plus pénétrant de la Scandinavie moderne ». On ne saurait trop louer M. Maury de ces essais, et on ne saurait trop leur souhaiter des lecteurs curieux comme lui de toutes les manifestations des littératures étrangères.

M. Maury, pour terminer son livre complexe, se demande s'il y a une littérature féminine ? « Nos romancières, dit-il, n'ont guère

plus d'originalité que nos poétesses..., la moyenne de leurs œuvres n'est sans doute ni supérieure, ni inférieure à la moyenne des œuvres masculines. C'est l'absence de caractères spécifiques. » C'est une conclusion, cela : ne mettons donc pas la littérature féminine dans un compartiment secret avec l'étiquette : dames seules ; les femmes-auteurs qui ont du talent font partie de la littérature générale. Il semblerait vraiment, à entendre certains critiques, que les femmes sont d'une autre espèce animale que nous : on leur a fabriqué une psychologie et presque une physiologie de convention, et lorsqu'elles écartent ce masque pour se révéler elles-mêmes, c'est-à-dire ayant les mêmes désirs, les mêmes impudeurs que nous, nous ne les reconnaissons plus. Le dernier recueil de Mme Marie Dauguet, *l'Essor victorieux*, est très caractéristique de cette sincérité physiologique : la femme se dégage des entraves que nous lui avions imposées et se montre libre dans ses pensées et dans ses gestes. Et à ce point de vue, la poésie féminine de ces dernières années nous aura montré que, l'hypocrisie ôtée, les femmes ont les mêmes curiosités que nous, les mêmes angoisses : les rythmes sincères de Marie Dauguet expriment cette fraternité de sentiments et de sensations.

§

Dans ce gros livre sur **la Guzla de Prosper Mérimée**, M. Voyslav M. Yovanovitch a recherché les plus proches et les plus lointaines influences qui déterminèrent Mérimée a écrire son livre de mystification. C'est une étude très intéressante et d'une grande érudition ; le chapitre sur *la Ballade populaire avant la Guzla* nous donne la preuve que les œuvres littéraires appelées au succès, sont déterminés par de lointaines causes secrètes. C'est, en somme, pourrait-on dire la curiosité de tout un peuple pour la poésie gaélique qui a créé l'œuvre de Macpherson. Cette poésie ossianique n'a pas surgi spontanément, pas plus que la poésie illyrienne de Mérimée. Cet ouvrage de M. Yovanovitch nous expose l'évolution de ces courants littéraires, longtemps souterrains, et nous dit pour quelles raisons, ils surgissent et envahissent les littératures. Mais ce trop gros volume ne sera guère lu, et il est regrettable que l'auteur ne puisse en tirer une édition réduite à l'essentiel, et débarrassée de ses échafaudages documentaires. Mais peut-être M. Pinvert nous donnera-t-il ce résumé en un nouveau *Post-scriptum* sur Prosper Mérimée.

A côté de cette étude d'histoire romantique, il faut placer le livre de M. A. Tedeschi sur **Ossian, l'Homère du Nord en France**, qui confirme ce jugement : que cette littérature déjà romantique était attendue en France, où on était las de la Grèce et de Rome. Ce sera toujours vers le Nord que les Français chercheront le rajeunissement en littérature.

§

Je ne me prononcerai pas sur cette question des **Poèmes sacrés** que M. l'Abbé Joseph Bonnet attribue et restitue à Racine. Ces poèmes sont, en effet, raciniens, s'ils ne sont pas de Racine ; ils seraient peut-être l'œuvre d'un Racine vieilli, écrivant des sonnets comme on se donne la discipline, des sonnets volontairement un peu ternes, parce que la beauté du style est un péché. M. Masson-Forestier, qu'il faut toujours interroger lorsqu'il s'agit de Racine, me dit qu'il faut distinguer ici les sonnets qui ne sont pas de Racine et les psaumes de morale qui peuvent être de lui. Je lis sonnets et psaumes de morale, et je ne suis pas convaincu de cette distinction : je trouverais même certains psaumes plus raciniens que les sonnets, malgré quelques vers maladroits. D'autres étudieront l'écriture du manuscrit et si elle est conforme à la seconde écriture de Racine, car Racine eut deux écritures. Mais, si je ne m'indigne pas à la pensée que ces vers honnêtes, d'une belle sobriété froide, veuve peut-être, puissent être de Racine, je ne serais pas non plus étonné qu'ils soient tout simplement de Le Noble, signataire des manuscrits découverts par l'abbe Bonnet à la Bibliotheque de Saint-Pétersbourg. Le Noble était très capable de faire des vers de cette qualité :

> Sortez de mon esprit, funestes souvenirs
> Des crimes dont mon âme autrefois fut tachée ;
> D'un Dieu qui me chérit la tendresse touchée
> Veut qu'une heureuse joie étouffe mes soupirs.

D'ailleurs, toute cette littérature biblique, qui florissait à cette époque, n'est jamais d'une grande originalité, ni chez Corneille, ni chez Racine. Il ne s'agissait pas dans ces besognes d'acquérir de la gloire, mais de la grâce divine. On se demande aussi si Le Noble, possesseur d'un manuscrit de Racine, n'aurait pas eu plus d'avantage à le publier sous le nom de Racine que sous le sien, et il était plutôt homme à faire du faux Racine avec du Le Noble qu'à faire du Le Noble avec du vrai Racine. La question est mal posée, et les documents mal exposés. Mais, au fond, cela n'a pas grand intérêt, et que ces sonnets traduits de David le soient par Racine ou par Le Noble, je ne ferai pas de ce psautier mon livre de chevet.

§

A signaler, pour les étrennes prochaines, ces deux livres illustrés : **Gargantua**, **Pantagruel**, par Louis Morin, et l'**Iliade**, par Clément Gontier. Les épisodes les plus beaux et les plus curieux de ces œuvres célèbres ont été traduits ou choisis par M. T. de Wyzewa, qui a encore écrit pour chacun de ces volumes une introduction historique et critique.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Albert Cassagne : *La Vie politique de François de Chateaubriand.* I : *Consulat, Empire, Première Restauration*, Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Memento.

... « L'esprit le moins chimérique. Il a tout le réalisme des grandes races. Il entend la politique... » Ainsi commence par dire, avant toute restriction, M. Lasserre de Chateaubriand. On sait, il est vrai, qu'au sacre de Charles X Chateaubriand fut toisé, ou quelque chose dans ce genre, par Villèle, qui exprimait assez bien, ici, le dédain des hommes d'Etat « sérieux » pour l'ancien ministre de Louis XVIII : on peut être impressionné par ce sentiment des professionnels, mais sans toutefois s'en laisser déconcerter. Enfin la récente publication des Cahiers de Mme de Chateaubriand (par M. Lardreit de Lacharrière) a montré quelle place les préoccupations politiques tenaient dans l'illustre ménage ; et il y a encore, en ce sens, l'opinion, quoique en partie erronée, de Sainte-Beuve. On admettra donc que M. Albert Cassagne ne manquait pas de raisons de penser que la **Vie politique de François de Chateaubriand**, quelques jugements qu'elle appelât, fût une chose à grandement considérer dans l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Peut-être même l'a-t-il, pour sa part, admis trop à fond. Sans doute fallait-il, pour faire accepter en fin de compte quelque minimum, forcer d'abord la note. Ne l'aurait-on pas, toutefois, un peu trop forcée ? Ce n'est pas seulement à la Restauration que commença l'ambition politique de Chateaubriand, nous le savions bien avant que M. Cassagne nous l'eût dit et remontré sur tous les tons : mais, au gré de M. Cassagne, de quelle allure cette ambition s'avance, et ceci dès les temps de l'Emigration ! Taine a fait de Napoléon un Condottiere couronné : se doutait-on qu'il y eût eu, dans le même temps, un autre homme aussi de proie, de conquête, sorte de Corsaire malouin, celui-là, d'envergure presque égale ? C'est ce que dit M. A. Cassagne. Et il conclut : « Au fond, la vie d'un Chateaubriand, magnifique aventure, n'est qu'un épisode individuel du bouillonnement national qui poussa les Français de son temps jusqu'en Egypte et à Moscou. Rien de commun avec le monachisme d'un Renan, d'un Taine ou d'un Flaubert ! Lui, a vraiment vécu la vie agitée des hommes de son temps, avec eux et parmi eux... » Sa vie est une épopée politique, un essai d'épopée. C'est du moins M. Cassagne qui nous l'assure. « Il fut homme d'action par essence et poète par accident. »

Je vais tâcher de dire tout à l'heure comment, à mes yeux, Chateaubriand sort accommodé de là. Voici d'abord, en quelques mots, d'après M. Cassagne, et pour la première période (Emigration, Consulat, Empire), le scenario du drame politique qu'aurait passé son temps à jouer Chateaubriand. Ce tome premier, qui s'arrête à 1814,

est bien curieux. On peut dire, en effet, que, dans ce premier tome, M. Cassagne s'est appliqué à chercher la difficulté, puisqu'il a dû dramatiser, sous le rapport politique, une période de la vie de Chateaubriand où, communément, cet intérêt politique ne semblait pas bien dru.

Tout de suite, l'*Essai sur les Révolutions :* il est sorti, selon M. Cassagne, des réflexions de Chateaubriand à la recherche d'une ligne de conduite, on voudrait presque dire : d'une position sociale. Et le fameux « vague des passions » ? Il tient à l'incertitude des évènements, aux obstacles opposés à une immense ambition. En ce sens, *René* se lie à l'*Essai*. Bientôt, dans la longue élaboration du *Génie du Christianisme*, s'accusent les progrès intérieurs et extérieurs de cette ambition prenant de plus en plus conscience d'elle-même et trouvant autour d'elle des voies. M. Cassagne distingue trois états dans la conception de l'ouvrage. Premier état : il ne s'agit encore (hypothèse considérée comme probable par M. Cassagne) que de réfuter le badinage irréligieux de Parny en sa *Guerre des Dieux ;* non que Chateaubriand, jusqu'ici, ne soit pas, pour sa part, plus ou moins incrédule, voltairien même : le Christianisme, pour lui, n'est guère qu'une ruine, mais justement c'est une belle ruine. Volney a mis à la mode la poésie des ruines. Chateaubriand refera pour le Christianisme l'œuvre de Volney, etc. Deuxième état : c'est la période de développement sentimental, vers la fin du séjour à Londres, quand d'attendrissantes influences familiales viennent atteindre l'exilé. Troisième état : la phase politique, lors du retour à Paris, l'accommodation expresse et laborieuse de l'ouvrage aux circonstances, la simultanéité, savamment obtenue, morale et pratique, avec la conclusion du Concordat.

Et là-dessus c'est l'entrée de Chateaubriand aux affaires, — la « Conquête de Rome ». La Conquête de Rome ? oui, tentée (accomplie, il s'en fallut) par Chateaubriand comme secrétaire de l'ambassade française. Etre envoyé à Rome sous le coup de la grande réussite du *Génie*, n'y avait-il pas là quelque chose de fatidique, une indication providentielle ? Restaurateur du sentiment chrétien dans les Lettres, héraut du parti clérical français (?, dont les chefs, selon M. Cassagne, étaient Lucien et Fontanes) au sein duquel s'était faite sa fortune littéraire, toute la vie de Chateaubriand avait conspiré à ce résultat d'une ascension au Capitole chrétien. De là, chez lui, si nous en croyons la psychologie de M. Cassagne, des ambitions romaines formidables, les visées d'un publiciste de génie, hanté déjà de la grande pensée de 1811, du concept d'un « Roi de Rome », à réaliser au profit de l'ordre politico-religieux, et pour sa plus grande gloire à lui-même, Chateaubriand. Il se peut que tout ceci ait flotté dans l'esprit de Chateaubriand, en une demi-inconscience pour les parties les plus profondes et hardies.

M. Cassagne accentue toujours et en tous sens jusqu'au conscient cette idée de Chateaubriand sur son rôle romain. Quoi qu'il en soit, l'issue, on le sait, ne répondit pas à une telle attente. Comme entrée de jeu, le diplomate novice s'alla jeter, — étourderie pure, d'ailleurs, et non incapacité réelle, — tout à la traverse de notre échiquier diplomatique dans le sud-est de l'Europe; puis il se créa des difficultés avec son patron, le cardinal Fesch, qui le mit à signer des passeports dans le grenier de l'ambassade. Le moyen de résister à une telle déception? Chateaubriand ne pardonna pas au régime issu de Brumaire cette débâcle de ses admirables imaginations politico-religieuses. Aussi, on le frustrait de la récompense due à des services réels. Quand, peu après, le duc d'Enghien tomba dans les fossés de Vincennes, ce coup de force juridique se trouva fournir à Chateaubriand le prétexte de la célèbre démission que l'on sait, prétexte qu'il y avait du courage et de l'honneur à saisir, du reste, et que le seul Chateaubriand saisit, dans toute la vieille noblesse française. De ce moment jusqu'à la Restauration, les choses, dans cette première moitié de la carrière politique de Chateaubriand, semblent ne former guère qu'épilogue. L'action fait défaut, si les voyages ne sont pas des actes. Mais cet épilogue lui-même devient fort mouvementé, à vrai dire fourmillant, lui aussi, de significations politiques, chez M. Cassagne. L'état d'esprit de Chateaubriand ne fut jamais la résignation. On se rappelle la phrase étonnante des *Mémoires d'Outre-Tombe :* « Si Napoléon en avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi (1). » Je mentionne, en passant, l'épisode fameux du Discours de réception, et je n'insiste pas sur la fin du volume, où le biographe prépare la rentrée de Chateaubriand, — le Chateaubriand du pamphlet sur Bonaparte et les Bourbons, — avec le luxe de renseignements qu'on peut supposer.

Je veux tâcher de préciser un trait ou deux de la situation de M. Cassagne vis-à-vis de l'œuvre dont il a si laborieusement essayé de recomposer, si l'on peut dire, — en un ouvrage remarquable, — la substance historique (au détriment, peut-être, d'une autre substance). Une chose est claire: l'état d'âme décelé par les œuvres mêmes de Chateaubriand, prises pour elles et en elles, ne suffit pas à M. Cassagne. Trouvant que l'auteur de *René* tait les causes extérieures, positives, matérielles de sa mélancolie, causes pourtant qui l'expliqueraient amplement, au risque (risque voulu, accepté) de donner le change et de faire passer son héros pour un « jeune homme sans force et sans vertu, qui ne peut guère se plaindre que des

(1) A vrai dire il y eut quelques fluctuations. Jusqu'au fameux Discours de réception, on put croire maintes fois à un rapprochement. M. Cassagne a examiné sans la résoudre la question de savoir si Chateaubriand avait reçu de l'argent de l'Empereur.

maux qu'il se fait à lui-même », trouvant cela, M. Cassagne en conclut que les maux de Chateaubriand, « trop réels dans la réalité, ne sont imaginaires que dans le roman ». Il est clair, disais-je, que, pour M. Cassagne, l'état d'âme de René (celui des livres) est insuffisamment révélateur. Pis que cela : factice, irréel ; après la citation que je viens de donner, on conviendra que je ne le fais pas trop dire à M. Cassagne. Je ne suis pas romancier, et je dois sentir incomplètement combien, dans une analyse comme celle de M. Cassagne, la substance artistique de l'œuvre se volatilise. Je le sens assez cependant pour comprendre que cette œuvre est traitée sans trop de créance, et pour trouver quelque brutalité à cette façon de n'en croire l'œuvre qu'autant que la vie de l'homme ou la vie du temps sont là pour corroborer ou permettre de comparer. Comme la vie de l'homme fut moralement celle d'un « corsaire », plein d'honneur, certes, mais sans pitié, comme la vie du temps fut frénétique, on voit qu'il y a, somme toute, plutôt désavantage à ne pas se contenter du noble mystère qu'est en elle-même l'œuvre du grand écrivain. Sans doute, il est une réaction de la vie sur l'œuvre. Mais cela devient bien délicat quand, dans cette vie-là, on ne voit que l'ambition politique. La vision du critique peut se substituer à ce qui s'est produit en réalité. Je ne dis pas que c'est ce qui est arrivé ici, ni que d'ailleurs le besoin d'action, de commandement, de conquête dans » le domaine des grandeurs matérielles », n'ait pas été, aux moelles de Chateaubriand, le besoin même de sa race. Mais l'immense être nostalgique, imaginatif, ingénu, qu'il y avait aussi en lui, n'en serait que plus pathétique, rapproché (autrement que pour s'abîmer dans cette confrontation) de l'homme d'action, de l'homme emporté par son siècle. Or, de celui-là, l'on ne s'est pas occupé, nous l'avons vu. J'ai même cru sentir qu'on le suspectait, celui-là. Ce qui précisément fait que l'autre, le conquérant, le « corsaire », tourne un peu court, un peu brutalement. Nous arrivons vite désormais au bout des plans de cette âme toute limitée à de trop humaines convoitises.

Que de mal se sera donné M. Albert Cassagne pour la rapetisser ainsi, cette âme, je veux dire pour la replacer bien dans la foule des hommes de son temps, dans le « vaste désert d'hommes » ! Et sans doute, hélas ! cela n'est pas inutile, et il y a là, en tous cas, bien de la science, bien du mérite, disons-le, bien du talent. Il y a un peu d'artifice aussi. J'en citerai comme exemple le portrait, d'ailleurs si nouveau, si développé, si réussi, de Fontanes. C'est extraordinaire, le parti que M. Cassagne a tiré de Fontanes! Il lui sert d'abord à retrouver, ou à trouver, toute une histoire un peu oubliée, mais qui fut, paraît-il, une chose considérable, l'histoire d'un certain cléricalisme littéraire, opposé au philosophisme du XVIII^e^ siècle, et qui, grâce au Concordat, fit fortune, et, avec Fontanes, s'installa dans

l'Etat : c'est même un peu pour cela que Chateaubriand, ami de Fontanes et auteur du *Génie*, aurait pensé pouvoir s'y installer un peu, lui aussi, dans l'Etat. Mais surtout Fontanes sert à M. Cassagne d'intermédiaire entre Chateaubriand et la société de l'époque. Intermédiaire multiple, influent, illustre, comme pouvait l'être cet homme très lancé et bien en cour, et comme il en fallait un au sauvage René. Sans Fontanes, je ne sais comment M. Cassagne eût pu écrire son livre. Pas un mouvement d'opinions, de faits, d'actualités, auquel Fontanes ne soit mêlé et auquel, par office de bonne amitié, il ne mêle Chateaubriand. C'est du moins à peu près de la sorte que les choses se présentent dans ce livre. M. Cassagne, ainsi, a pu, à propos des deux bons amis Fontanes et Chateaubriand, écrire à peu près toute l'histoire politique de la haute société parisienne sous le Consulat et l'Empire. Cela déjà serait un peu amplifié, un peu factice, mais, je crois, de plus, que quelques-unes des ramifications dont Fontanes forme le centre commun sont cherchées un peu loin, un peu à côté. Il y a, çà et là, de bien laborieux ajustages de faits, trop laborieux. Il arrive qu'on ne voie pas bien le rapport entre Chateaubriand et eux. Il est presque pénible d'avoir à se dire cela, dans un livre où, pour expliquer une âme illustre, on n'a voulu tenir compte que des faits.

Voilà bien des réserves. Il ne faut pas qu'elles fassent croire à moins de considération que je n'en ai pour ce livre. Je pense qu'il en mérite beaucoup (la preuve en serait déjà la longueur de cette critique). Somme toute, une impression de nouveauté se dégage de ces pages, de nouveauté dans la vérité biographique. Mais, je le répète, que M. Albert Cassagne n'ait pas davantage profité des loisirs qu'en réalité la politique lui laissait encore dans la carrière de Chateaubriand, pour s'attarder à sentir la « fraîcheur sauvage » de cette âme, comme dit M. Pierre Lasserre, — on peut le regretter (1).

Memento. — Continuant ses efforts pour faire connaître ce qu'il juge être la véritable situation de la Russie (2), M. René de Chavagnes reprend, dans une nouvelle brochure, *Servitude et misères russes* (Genève, Editions du « Signal du Genève », 0 f. 50), l'étude de la question agraire telle que l'a faite l'émancipation des serfs. Simple opération financière au profit du gouvernement et de la noblesse, d'après l'opinion même d'économistes comme M. A. Leroy-Beaulieu. Cette émancipation contraignit les paysans à « racheter les terres de leurs anciens seigneurs », qui « entendirent faire là une fructueuse opération... ». M. de Chavagnes insiste sur ce dernier point dans une étude sur les conditions, — désastreuses, dit-il, — du rachat des terres. « Il est permis de proclamer, conclut-il, que la situation du peuple

(1) En effet, qui refera maintenant un tel travail documentaire ? Que d'atouts a eus M. Cassagne, entre autres cette Correspondance de Chateaubriand, publiée par M. Louis Thomas !

(2) Voir *Mercure de France* du 1er janvier 1911 : *la Vérité sur la Russie*.

des campagnes est pire qu'avant l'émancipation. » M. de Chavagnes estime que cette situation est inconnue, ou méconnue, hors de Russie, et il en profite, dans quelques pages sur Mme de Polozow, pour signaler d'autres erreurs propagées par des personnes en qui il ne voit que des émissaires de la réaction russe. Des chapitres sur l'œuvre et la mort d'Alexandre II, sur le régime judiciaire et pénitentiaire en Russie (dont le tableau est, à vrai dire, terrible), enfin un « Appel à la conscience de l'Europe » en faveur des détenus politiques russes complètent cette brochure, qu'il faut consulter pour se tenir au courant.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Alfred Giard : *Œuvres diverses* réunies et rééditées par les soins d'un groupe d'élèves et d'amis, 1. *Biologie générale*, Paris, laboratoire d'évolution des êtres organisés, 3, rue d'Ulm, 1911. — Etienne Rabaud : *Le Transformisme et l'expérience*, Nouvelle collection scientifique, F. Alcan, 3 fr. 50. — Armand Gautier : *Sur les mécanismes de la variation des races et les transformations moléculaires qui accompagnent ces variations*, Comptes rendus de l'Académie des sciences, 11 septembre 1911. — L. Blaringhem : *Les Transformations brusques des êtres vivants*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion, 3 fr. 50.

J'ai souvent parlé ici d'Alfred Giard, l'un des plus illustres parmi les biologistes contemporains ; après sa mort prématurée, j'ai consacré, dans « les Hommes et les Idées », une étude à l'ensemble de ses travaux. Malheureusement ceux-ci se trouvent dispersés dans un grand nombre de recueils scientifiques, pas toujours faciles à trouver. Quelques élèves et amis d'Alfred Giard, réunis en Comité, ont estimé qu'il y avait lieu de grouper et de rééditer le plus grand nombre possible de ses publications. Un premier volume, intitulé **Biologie générale**, a déjà paru. Ce volume répond, dans une certaine mesure, au regret exprimé de divers côtés, que le Maître n'eût point condensé, sous forme de livre, l'ensemble des idées générales qui animaient ses leçons et ses conversations. Chacun des nombreux écrits de Giard renferme une parcelle de ses idées ; et il a suffi de grouper ses écrits, de les ordonner, pour que sa conception de la vie et du transformisme ressorte dans toute son ampleur.

De cette conception générale on a pu dire qu'elle était éclectique. Il est vrai ; mais à la condition que le qualificatif d'éclectique perde le sens péjoratif qui est ordinairement le sien. L'éclectisme de Giard ne consiste pas, ainsi qu'il est habituel, en un assemblage plus ou moins arbitraire et cohérent de pièces et de morceaux. Bien au contraire, l'éclectisme de Giard plus apparent que réel, procède d'une compréhension très pénétrante des phénomènes naturels. Vivant à leur contact immédiat, s'efforçant constamment d'en démêler le sens, il a nécessairement acquis la conception très nette de leur extrême complexité et, partant, il n'admet pas que le système du monde vivant puisse s'enfermer dans une formule simple. Cependant, il ne rejette pas d'emblée, ni totalement, les théories plus ou moins étroites et

exclusives qui prétendent résoudre le problème de l'évolution. Dans chacune d'elles, Giard cherche et souvent trouve l'expression d'une possibilité ; il la retient avec d'autres comme se rapportant à l'une des multiples faces du problème général. Lui-même, d'ailleurs, apporte son appoint personnel en généralisant sur ses propres observations. Généraliser, c'est-à-dire embrasser dans une conception aussi compréhensive que possible le plus grand nombre de faits d'observation, tel est, en effet, le souci constant de Giard.

Le présent volume contient tout d'abord une série d'articles, de conférences, de rapports, de préfaces, consacrés aux tendances passées et actuelles de la biologie et de la science de l'évolution, et ensuite soixante-dix publications relatives à la « castration parasitaire », à l' « anhydrobiose » (influence de la privation d'eau) et à la parthénogenèse artificielle, à la « pœcilogonie » (influence des conditions de vie sur le développement), aux métamorphoses, à l'autotomie et à la régénération, au mimétisme, aux instincts, à l'adaptation, à la variation, à l'embryogénie, à la sexualité, etc. Partout, Giard insiste beaucoup sur l'importance des conditions du milieu extérieur en ces questions.

§

Parmi les cours professés par Giard à la Sorbonne, l'un des plus intéressants était celui qu'il consacrait tous les quatre ou cinq ans aux « facteurs primaires de l'évolution » ; il y montrait comment les diverses forces mécaniques, physiques et chimiques sont intervenues dans la genèse des êtres vivants. Il est fort regrettable que ces leçons n'aient pas été publiées.

Un élève de Giard, le Dr Rabaud, qui s'est fait connaître par ses belles recherches de tératologie, vient de publier un livre fort bien fait, **le Transformisme et l'Expérience**, qui comble en partie la lacune que je viens de signaler. Dans cet ouvrage, où il est question des facteurs primaires de l'évolution, on trouvera un reflet de l'enseignement du Maître, mais aussi bien des choses nouvelles, car, dans ce domaine, les faits et les idées se succèdent rapidement. M. Rabaud nous apparaît non seulement comme un élève de Giard, mais encore comme un disciple de M. Le Dantec. La manière de narrer les faits le préoccupe beaucoup, et on ne peut qu'admirer la façon précise et élégante dont il manie le langage scientifique. Afin de démontrer que les variations évolutives ne peuvent être que lentes, et que les transformations en apparence brusques reposent sur une illusion morphologique, M. Rabaud a choisi avec beaucoup de soin un certain nombre de faits, et à propos de chacun d'eux il s'est livré à une discussion, toujours intéressante, mais qui paraîtra peut-être un peu subtile à certains esprits moins affinés que lui. On a reproché à ce livre de parler du transformisme, mais pas assez

de l'expérience ; j'estime que cette critique est imméritée : M. Rabaud, comme Giard, a parfaitement compris que les meilleures expériences sont souvent celles effectuées, non dans des laboratoires, mais dans la nature. Les idées de M. Rabaud sont d'ailleurs toujours fort sages : il montre que le milieu a eu une influence importante sur les êtres vivants; la plupart des biologistes contemporains ne le contrediront pas sur ce point : mais, certains, nourris encore des principes de Darwin, aimeront moins sa manière d'envisager les idées finalistes ; à juste raison, il les combat partout où il les rencontre, même chez ceux qui leur ont porté la plus profonde atteinte. L'exposé du livre est très méthodique ; M. Rabaud étudie successivement les divers facteurs de l'évolution ; les facteurs mécaniques, les facteurs chimiques, la température, la lumière, le milieu biologique, les croisements ; partout il montre les interactions entre l'organisme et le milieu. L'analyse expérimentale est destinée à nous faire saisir de mieux en mieux les rapports des êtres avec l'environnement dont ils font partie intégrante.

§

Ce livre, d'une valeur scientifique et littéraire incontestable, est destiné à avoir un grand succès. Je ne crois pas qu'on puisse lui faire des critiques quelque peu sérieuses. Personnellement, je regrette seulement son attitude plutôt hostile vis-à-vis de Hugo de Vries et de quelques autres biologistes contemporains, qui ont été les promoteurs du transformisme expérimental. Ceux qui se lancent dans les voies nouvelles peuvent faire un faux pas plus facilement que s'ils avaient suivi les sentiers battus. Si certaines interprétations de Hugo de Vries sont inadmissibles, il n'en est pas moins évident que ses idées ont exercé une influence stimulatrice considérable sur la marche des recherches biologiques. Si Jacques Loeb et d'autres biologistes éminents ont exprimé leur admiration pour de Vries, admiration que je partage d'ailleurs, c'est que ce savant a été l'un des premiers à envisager les êtres vivants du point de vue de la physique et de la chimie : en particulier, ses recherches sur l'osmose marquent une date dans l'histoire de la biologie.

Il y a en effet actuellement deux catégories de biologistes : ceux qui, à l'instar des naturalistes d'antan, observent les détails de la structure, les faits et gestes des animaux, leurs multiples manières de se comporter, sans chercher à se rendre compte des mécanismes physico-chimiques qui sont en jeu, et ceux, au contraire, qui envisagent les êtres vivants du point de vue de la physique et de la chimie. Il est de mode en biologie d'employer « le langage physico-chimique », mais cela ne suffit pas ; ce qu'il faut, c'est penser en physicien, et surtout en chimiste. Les plus belles conquêtes dans le

domaine de la vie ont été faites par des savants qui pensaient en chimistes : je rappellerai ici seulement la découverte de la parthénogénèse artificielle par J. Loeb. La chimie est l'étude des phénomènes discontinus. Si les phénomènes de la vie sont essentiellement des phénomènes chimiques, il est nécessaire que l'on trouve des phénomènes discontinus dans la nature vivante. C'est ce qu'a compris de Vries, et il suffit d'être chimiste pour être avec lui. *Natura non facit saltus*, disait-on, et disent encore ceux qui rejettent la théorie des mutations. Jusqu'ici, dans le grand débat autour de l'origine des espèces, on n'a pas suffisamment tenu compte des caractères chimiques. Dans une note récente sur **les Mécanismes de la variation**, l'éminent chimiste Armand Gautier montre que les espèces diffèrent chimiquement les unes des autres ; de même qu'il n'y a pas d'intermédiaires entre deux corps chimiques différents, de même il ne peut pas y avoir d'intermédiaire entre deux espèces animales ou végétales différentes ; la variation doit donc s'établir brusquement, d'un coup, et non par des rapprochements progressifs.

§

Telle est aussi l'idée directrice du livre de M. Blaringhem sur les **Transformations brusques des êtres vivants.** On doit à l'auteur un grand nombre d'expériences sur la question ; ses idées se rapprochent de celles de Hugo de Vries, mais elles en diffèrent sur un certain nombre de points.

De Vries ne niait pas l'influence du milieu, mais M. Blaringhem lui accorde une importance plus grande que le savant hollandais. Il expose beaucoup de faits intéressants, mais en même temps il répond aux adversaires de la théorie de la mutation ; d'après lui « la plupart n'ont pas cherché à acquérir une connaissance suffisante des travaux considérables sur lesquels elle repose ». Il lui paraît prouvé que « ce n'est pas la rareté des mutations, mais la difficulté de leur étude qui les fait négliger par les naturalistes ». Souvent, elles résulteraient de l'intervention active des agents externes, c'est-à-dire des « facteurs primaires de l'évolution » ; « des changements brusques dans la nutrition des cellules sexuelles, des œufs, des bourgeons, des larves, surtout pendant les périodes de métamorphose ou de croissance rapide, entraînent des variations brusques et héréditaires des caractères spécifiques ». Giard avait attribué une grande importance aux travaux de H. de Vries ; il voyait dans la théorie des mutations « un utile complément des doctrines lamarckienne et darwinienne de la variation continue » ; pour lui : « tandis que les fluctuations peuvent être comparées à des mouvements graduels d'oscillation de part et d'autre d'une position moyenne, les mutations représentent autant d'états d'équilibre stable entre lesquels ne peuvent

s'établir des passages continus ». Le célèbre paléontologiste Cope a fourni de nombreux arguments en faveur de la variation par sauts des formes fossiles; par une étude attentive des séries phylétiques des Batraciens et des Mammifères fossiles d'Amérique, il a réussi à entraîner la conviction de la grande majorité des paléontologistes. Pour terminer, M. Blaringhem s'efforce de montrer que les équilibres vivants sont analogues aux équilibres chimiques, que le mendélisme et le mutationnisme ne se contredisent pas, bien au contraire, et se ramènent à des questions de chimie.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Catastrophe du *Liberté*. — Memento.

La catastrophe du cuirassé **Liberté**, dont je m'excuse de parler si tardivement, n'a pas causé en France une émotion égale à celle produite, il y a quatre ans, par l'explosion de l'Iéna. Tout au moins cette émotion n'a pas duré. On s'habitue à tout. Un sentiment d'épouvante avait cependant, tout d'abord, gagné le public. L'opinion, cuisinée chaque jour avec les raffinements que l'on sait par une certaine presse, était torturée par l'idée d'un acte de sabotage. Si un tel acte avait été vraiment commis c'était la fin de tout. Fort heureusement quelqu'un eut un trait de lumière : s'il y avait eu sabotage, dit-il, les soutes de l'arrière, au-dessus desquelles logent les officiers, eussent sauté, comme sur l'Iéna, et non les soutes de l'avant, au-dessus desquelles vit l'équipage. Ce fut un véritable soulagement. Ce n'était décidément que la poudre.

Une pareille catastrophe est, au premier abord, déconcertante par sa soudaineté et l'étendue de ses conséquences. Il n'y a cependant rien de mystérieux dans l'enchaînement des causes successives qui l'ont rendue fatale. Tout s'enchaîne, tout se lie, dans l'ordre naturel, par des liens logiques, nécessaires. Un spécialiste, le général Gaudin, celui-là même que le ministre de la Guerre vient de placer, tardivement, hélas! à la tête du service des Poudres, prononçait, en 1907, devant M. Delcassé, président de la Commission d'enquête sur l'explosion de l'Iéna, les paroles suivantes : « Il y a 12 ans que j'ai prévu la catastrophe de l'Iéna et que j'ai déclaré qu'en adoptant la poudre B fabriquée comme on la fabrique on prenait une responsabilité redoutable. Ce qui est arrivé à l'Iéna devait arriver, il en arrivera d'autres (1). » Le général Gaudin semblerait mériter de détrôner Mme de Thèbes dans la mémoire des hommes. Il n'a pas eu cependant besoin, pour prédire si exactement ce qui arriverait, de

(1) Enquête Parlementaire. An., p. 25.

s'agiter sur le trépied de la Pythonisse ; il lui a suffi de n'entendre que son bon sens, sa droiture, son expérience de technicien.

D'autres catastrophes auraient pu confirmer cette lugubre prédiction et d'autres encore pourraient la vérifier dans l'avenir. Tous les navires de notre flotte se trouvaient, en effet, dans les mêmes conditions d'insécurité que *le Liberté*, le jour où il a sauté. Depuis, les mesures prises ont apporté quelques améliorations, sans rien modifier profondément. De même qu'il y a des morts qu'il faut qu'on tue, il y a des vices qu'il faut qu'on extirpe. L'arbre mort tient toujours par ses racines. Les affirmations audacieuses et les harangues enflammées restent le plus souvent sans effet. Dieu sait si on en a entendu, ces jours derniers ! Ce n'est pas la première fois que souffle ce vent de paroles sonores, sans résultat.

Il y a une cause, ou mieux un ensemble de causes, d'ordre général, à un tel état de choses. M. E. Faguet l'a indiqué dans une formule, qui mérite de devenir classique. Nous touchons là simplement aux effets immédiats du culte de l'incompétence et de l'irresponsabilité, que l'on retrouve à la base, ou au sommet, comme l'on voudra, de tous nos services publics. Et la marine, à ce point de vue, occupe, parmi ceux-ci, un rang tout à fait hors pair.

§

Comme nos ingénieurs des Tabacs, les ingénieurs des Poudres et Salpêtres sont des gens distingués. Mais de même que les premiers ne fument jamais, j'imagine, les produits innomables qu'ils livrent aux consommateurs français, nos poudriers ne font jamais usage de la poudre qu'ils fabriquent. Aussi la déclarent-ils excellente dès qu'elle a satisfait aux épreuves, instituées par eux-mêmes, pour les assurer qu'elle ne fera pas sauter leur usine. Les poudres françaises sont aux poudres allemandes, par exemple, ce que le tabac de cantine et la corde à chiquer sont aux tabacs de luxe des Civettes Parisiennes. La poudre de guerre allemande revient à 18 fr. le kg. ; la bonne poudre de guerre de France, celle de derrière les fagots, si l'on peut dire, coûte 6 fr. le kgr. C'est encore bien trop, devait penser M. Louppe, pour ce à quoi ça sert. « Armements et diplomatie, disait un étranger spirituel, vous faites tout au rabais, en France. » Rien n'est plus vrai, sauf pour le matériel de guerre que l'on achète à la grande industrie nationale depuis la loi de 1875, qui a enlevé à l'Etat le monopole de sa fabrication, et que l'on paie rubis sur l'ongle, sans compter.

Aussi est-ce un leurre de croire que l'industrie privée nous fabriquera de meilleures poudres. Elles coûteront simplement un prix plus élevé ; car ce qui manque ici, c'est la foi dans la grandeur du but que l'on poursuit.

Quoi qu'il en soit, on peut être rassuré : rien n'est changé en fait ou à peu près. M. Delcassé a supprimé les poudres radoubées d'un trait de plume. Un de ses prédécesseurs les avait déjà supprimées, en 1907. D'ailleurs, au lendemain même de leur seconde suppression, il y a quelques jours à peine, une Direction d'artillerie demandait au Département d'employer des poudres radoubées pour les munitions d'exercice de tel ou tel navire. Il est vrai que le Département a répondu : non. Comment expliquer cette obstination, cet entêtement en faveur des poudres radoubées de la part des services qui n'ont pas à les utiliser ? Parce qu'elles coûtent encore meilleur marché aux services qui la préparent, trois à quatre francs le kg. et que la marine accepte de les payer à peu près au prix du neuf. C'est ainsi.

Veut-on encore une simple indication ? On a fait étalage, dans des discours savants, prononcés à la tribune, et ailleurs, dans des articles de journaux, de revues, des avantages que l'on retirerait à n'employer pour la fabrication des poudres que des matières premières aussi pures que possible. Les ministres compétents ont donné l'assurance qu'il en serait ainsi désormais. Or, on peut lire dans *le Journal officiel* du 17 novembre 1911, p. 9173, l'annonce suivante : « Ministère de la Guerre. Service des Poudres et Salpêtres. Adjudication à Paris, le 16 décembre 1911, de : 1° 600.000 kgr. de déchets de coton n° 1 ; 2° 75.000 kgr. de déchets de coton n° 2, à livrer en 1912 aux poudreries nationales d'Angoulême et du Moulin-Blanc. » Le Moulin-Blanc, nom symbolique d'une poudrerie nationale, la boîte de MM. Louppe et Maissin ! On le voit, la séance continue.

Des sanctions sévères seront-elles prises contre certaines personnes ? Ce n'est pas possible. Tout au plus, M. Louppe risque-t-il de n'être pas compris dans la prochaine promotion de la Légion d'honneur. Quant à M. Maissin, il semble que son seul refuge, désormais, soit un siège sénatorial du département du Finistère. En attendant il est peut être victime, simplement, du fait du prince. Il est scandaleux, en effet, dans une société hiérarchisée et à forme purement administrative, de lâcher les chiens de cette façon-là. Tous les efforts ont tendu à démonétiser d'avance dans l'opinion les révélations contenues dans ses rapports, dont des fragments ont été lus à la Chambre par un député de l'opposition. Le rapport Gaudin lui reproche d'avoir longtemps pratiqué les trempages à chaud pour la fabrication des poudres, opération qu'il dénonçait comme dangereuse. Le reproche serait justifié, si M. Maissin n'avait cessé de protester contre des procédés qui lui étaient imposés par un règlement général sur la fabrication. Les arguments qu'on invoque donc contre lui paraissent ne pas reposer sur une base sérieuse.

§

Les marins ont-ils une part de responsabilité dans la catastrophe ?

Oui, ils en ont une part très lourde. Mais ils ne paraissent pas s'en douter. Un officier de leur corps écrivait ces jours-ci dans *le Moniteur de la Flotte :* « Après *l'Iéna*, on a pu nous croire malchanceux ; après *le Liberté*, on a pu nous supposer négligents ; après un troisième, on pourrait nous prendre pour des imbéciles. » Il est à craindre que ce dernier point ne soit déjà acquis.

Je recommande à un esprit critique la lecture attentive du rapport de la Commission d'enquête, présidée par le C.A. Gaschard. Cette lecture est édifiante, si on ne la sépare pas de celle des pièces annexées au rapport. Il en ressort des rapprochements extrêmement curieux. Ce morceau d'optimisme candide, s'appliquant à ne distribuer que des satisfecit à tout et à tous est un modèle du genre. Il est singulièrement typique d'une mentalité spéciale sur laquelle, à mon grand regret, je ne puis plus m'étendre ici.

Memento. — Reçu : Arthur Chuquet. Hoche, Desaix, Kléber et Marceau. — Lieut Col. Dulac : Les levées départementales dans l'Allier sous la Révolution, tome II. Plon, in-8. — Baron de Blay de Gaix : Lettres du baron de Castelnau. — G. Bonnal : Voyage d'histoire militaire de Monseigneur le duc d'Orléans en Bohême. — Cap. Félix : Le Désarmement ou la guerre ? — G. Morael : La Marine marchande et son personnel. — *Revue d'Histoire* (Chapelot) : L'Armée d'Orient sous Kléber. Des marches dans les armées de Napoléon. — La Campagne de 1813. — La Guerre de 1870-71, etc.— *Journal des sciences militaires* (Chapelot) : Le Commandement et la liaison, par le lieut.-col. Thionville. — La Liberté d'action des généraux en chef, par le Col. V. Dupuis. — Avancement, solde et retraite, par Conturie, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (Chapelot) : Le budget de l'empire allemand pour 1911, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

La Réorganisation des troupes coloniales. Rapport de M. Raiberti à la Chambre des Députés (articles 35 à 41 du projet de loi de finances pour l'exercice 1912). — Memento.

Je ne sais pas de fléau plus redoutable et plus destructeur que *la manie réformatrice* qui sévit, par crises, dans les démocraties, « conscientes et organisées », comme on dit dans le jargon socialiste unifié. Pourquoi dans les démocraties ? C'est que, dans toute démocratie qui se respecte, règne le dogme social, religieux et politique du *progrès indéfini*. Lisez la phraséologie officielle des inaugurations et des banquets : le progrès indéfini en est un des plus beaux clichés, et les personnalités qui l'emploient de façon courante sont convaincues qu'il existe un progrès moral, et que les Italiens qui opèrent en Tripolitaine et massacrent femmes et enfants arabes sont beaucoup plus civilisés que les Huns d'Attila. Elles sont convaincues également qu'il existe un progrès social et matériel qui se mesure

vraisemblablement à l'augmentation croissante et indéfinie, de façon certaine cette fois, du coût de la vie et à sa complication de jour en jour plus grande. Le principe du progrès indéfini une fois posé comme axiome, le corollaire qui en découle naturellement c'est que les différentes branches de l'activité sociale sont en perpétuel devenir et appellent des améliorations quotidiennes, donc, *des réformes*. Ainsi s'est constituée en régime démocratique la mentalité réformatrice. Cette mentalité est renforcée chez les politiciens par la constatation du mécontentement populaire à l'égard du régime établi. Le peuple grogne et murmure contre les abus innombrables que, chaque jour, la presse met en lumière. Les trains de l'Ouest-Etat, par exemple, ne partent jamais à l'heure exacte portée sur les horaires et n'arrivent jamais à destination sans des retards considérables. Pour calmer l'opinion publique, le ministre des Travaux publics sacrifie un ou deux ingénieurs. Il donne ainsi une preuve immédiate de sa bonne volonté et annonce une réforme d'ensemble du réseau, *pour plus tard*. Quand la réforme n'est pas poursuivie, il n'y a que demi-mal. Mais le fléau devient terrible quand la réforme s'accomplit. Les organisations administratives constituent, en effet, des rouages si compliqués qu'y porter la hache n'est pas aisé. Sans doute, un homme de génie pourrait, par une intuition profonde et rapide des remèdes utiles, apporter d'énormes améliorations au fonctionnement des grandes administrations publiques. Mais, en matière administrative, comme en toute autre d'ailleurs, les hommes de genie se font rares, et Louis XIV fut peut-être très sage en invitant Vauban à garder par devers soi ses projets de réforme du royaume. C'est qu'en effet une administration publique, un corps organique de l'Etat ne sont pas des entités qu'on puisse reviser sans danger au hasard de l'inspiration. Ce sont là, en général, de vieilles personnes représentant la concrétisation d'expériences centenaires. Chaque partie correspond ou a correspondu, au moment de sa création, à une utilité ou, du moins, à une opportunité certaine. Le chirurgien qui s'aviserait ici de tailler dans le vif ne soupçonne pas les répercussions immédiates et à venir de son intervention. Et le mal sera sans remède si le chirurgien est un maladroit, ou simplement médiocre, ce qui est trop souvent le cas. Autre danger, en matière administrative, l'intervention réformatrice est rarement désintéressée. Dès que le bruit d'une réforme prochaine se fait jour, d'innombrables requins se présentent, gueule largement ouverte pour saisir une proie nouvelle, faveur ou avancement. Résultat le plus clair de la plupart des réformes administratives: un avancement ou une situation meilleure accordée à une, deux ou plusieurs créatures du puissant du jour. La réforme en elle-même existe peu ou point. Ce n'est qu'un prétexte. Tout ce préambule un peu long, mais nécessaire, m'amène à constater que **la réorganisa-**

tion des troupes coloniales, insérée dans les articles 35 à 41 du projet de loi de finances pour l'exercice 1912, sur la proposition de M. Raiberti, député, d'accord avec le Gouvernement et la Commission du budget, constitue un exemple typique et dangereux de la manie réformatrice qui sévit actuellement dans les milieux politiques. M. Raiberti, un beau jour, a découvert qu'il y avait une crise des troupes coloniales, que cette crise était une crise d'organisation et que, seule, une réorganisation y pouvait mettre fin. Les grandes lignes de cette réorganisation seraient les suivantes: d'abord substitution de la relève collective à la relève individuelle, qui permettrait de réaliser la permanence absolue des unités et, par conséquent, leur cohésion maxima, d'une part, et, d'autre part, leur spécialisation par colonies ; ensuite, création d'une réserve expéditionnaire coloniale, toujours sur pied de guerre et prête à être embarquée au premier signal. L'article 2 de la loi de 1900 a prévu que les troupes coloniales pourraient stationner en Algérie et en Tunisie. Or, jusqu'à présent, ces troupes sont restées casernées dans la métropole. M. Raiberti propose leur transfert en Algérie, ce qui permettrait : 1° de restituer aux corps de troupes métropolitaines anémiées par la baisse des contingents les 10.000 hommes que l'Algérie-Tunisie emprunte à la métropole; 2° de grouper tous les éléments coloniaux de l'armée sous un même commandement ; 3° de constituer une réserve expéditionnaire toujours prête, composée de toutes armes et services, réserve dont la création est réclamée par les Chambres depuis 1883.

La défense de l'Algérie serait assurée avec des troupes noires, des zouaves et les régiments de la légion étrangère. Des arguments sérieux militent, cependant, en faveur du maintien en France des troupes coloniales, notamment, les facilités que donne le recrutement des troupes coloniales du fait que les dites troupes ont des lieux de casernement nettement assignés et connus et de rayonnement certain, d'autre part, la nécessité pour les hommes fatigués par le séjour colonial de venir se remettre de leurs fatigues dans la métropole, et, encore l'appoint qu'apporteraient ces troupes à la défense métropolitaine en cas de guerre continentale. Aux yeux de M. Raiberti, ces arguments sont sans valeur : il estime qu'il n'y a aucun rapport entre les lieux de garnison et le recrutement, qu'un congé de six mois suffit pour rétablir la santé des soldats coloniaux et qu'enfin les troupes coloniales, du fait de leur dissémination sur le territoire national, gêneraient plutôt qu'elles ne la faciliteraient une mobilisation et que, d'ailleurs, ces troupes ne sont pas en main et sont dépourvues de cohésion en raison des mutations trop fréquentes des éléments individuels qui les constituent. Il serait oiseux d'instituer une discussion technique sur chacun de ces points. D'une façon générale,

je me bornerai à constater que si le projet de M. Raiberti était adopté par le Parlement, le corps de nos officiers coloniaux perdrait sa physionomie propre en perdant sa spécialisation. Ce corps a un esprit et des aptitudes spéciales qu'ignorent les officiers métropolitains, esprit dû à un long passé de gloire, passé qui est celui de toute l'épopée coloniale moderne.

A des troupes spéciales, il faut des officiers spéciaux habitués à les commander. Je vois mal un officier ayant passé dix années de sa vie à instruire des recrues de Bretagne ou de Beauce qui, brusquement, sans transition, recevrait la charge d'instruire une compagnie de Sénégalais. Cette spécialisation nécessaire pour l'instruction et le commandement des hommes est non moins nécessaire dans les services techniques tels que celui de l'intendance et des médecins coloniaux.

La réforme projetée supprime l'obligation du séjour colonial. Mais vraisemblablement, très rares seront les volontaires parmi les officiers supérieurs. Demanderont surtout à partir aux colonies les officiers « avec tache », ceux qui auront quelque faute à racheter : le départ aux colonies revêtira pour eux le caractère disciplinaire du premier degré, ou encore ceux que persécuteront leurs créanciers. Ce sera *une sélection à rebours*. Quelle perspective le projet formulé offre-t-il aux officiers qui servent actuellement dans les troupes coloniales ? Aux colonels, un plus grand nombre d'emplois de généraux : c'est là une réalité appréciable. Mais, par contre, aux officiers subalternes, un avancement aussi ralenti que celui des troupes métropolitaines, avec la certitude d'être considérés comme des parents pauvres, de conserver toute leur carrière la tare de l'origine, et, désavantage grave, la nécessité d'aller servir en Algérie à leur retour des colonies, c'est-à-dire la suppression du repos, l'impossibilité de refaire leurs forces débilitées, car la plupart des postes des colonies sont moins malsains que ceux du Sud-Algérien. De plus, cette obligation de servir en Algérie-Tunisie diminuera le nombre des engagements dans les troupes coloniales aussi bien parmi les officiers que parmi les simples soldats. Le fait que les officiers n'auront jamais pu faire de service en France sera un excellent motif pour les écarter des grades élevés sous prétexte qu'ils seront insuffisamment préparés à la guerre européenne.

Le projet de loi dispose que les officiers de l'armée de terre qui demandent à servir aux colonies devront contracter un engagement de six ans. Mais cet engagement demeure sans sanction. L'officier qui, après un séjour de deux années aux colonies, aura obtenu les avantages qu'il recherchait obtiendra facilement un certificat médical constatant que le climat colonial lui est contraire. Ceci permettra aux officiers protégés d'accaparer les missions et les postes lucratifs dont la loi de 1900 les avait sagement écartés. En somme, et c'est ici

que se justifie le préambule général qui précède cette critique, la réforme projetée n'a nullement pour objet de réorganiser *en mieux* les troupes coloniales : cette réforme, qui émane de l'état-major de l'armée, est destinée à permettre à quelques privilégiés d'acquérir rapidement aux colonies grades et galons et, dans la métropole, les emplois que comporterait la création des corps nouveaux à instituer en France avec les troupes métropolitaines à rapatrier d'Algérie. De plus les 8 à 10 millions d'économies que procurerait la réforme serviraient probablement à combler quelque lacune ou déficit du budget de la guerre : c'est ainsi qu'en 1908 l'armée coloniale a vu prélever sur son budget les 15 millions qui ont servi, sur la proposition de M. Charles Humbert, à refaire les fortifications de Verdun. Reproche-t-on à l'organisation actuelle des troupes coloniales de nuire à la rapidité de la mobilisation en raison de la dispersion des effectifs? Mais qui empêche de les grouper comme les autres corps d'armée? Quant à la réserve expéditionnaire, est-il certain qu'elle résultera *ispo facto*, de la réforme? Ce n'est pas tout : si le projet de M. Raiberti était adopté par le Parlement, il apparaîtrait logique de transférer au ministère de la Guerre, conformément à une proposition déposée par M. le député Grodet, la direction militaire constituée au ministère des Colonies par le décret du 28 décembre 1908. De ce fait, la situation du ministère des Colonies, responsable devant le Parlement de l'ordre et de la sécurité des colonies, deviendrait singulièrement difficile. Les commandants supérieurs des troupes aux colonies, dépendant directement du ministère de la Guerre, ne supporteraient plus le contrôle des gouverneurs généraux et gouverneurs des colonies.

De là, une source de conflits très dommageables au prestige de l'autorité gouvernementale aux colonies. Il semble pourtant que l'expérience du passé proteste hautement contre la valeur et l'efficacité de la réforme proposée. Nous savons ce qu'il en a coûté au pays de sang français et d'or pour avoir confié le soin de la conquête de Madagascar aux troupes métropolitaines. La leçon n'est-elle pas suffisante? Veut-on revivre ces pénibles épreuves? Par bonheur, M. Henry Chéron, dans son rapport sur le budget général de 1909, a posé en principe qu'il consentait à l'inscription du projet Raiberti dans la loi de finances, « sous réserve, pour tout ce qui toucherait aux lois « organiques, de l'approbation de la commission de l'armée dont la « commission du budget a tenu formellement à réserver les droits ». Vraisemblablement, la commission de l'armée repoussera ce projet de réorganisation qui, suivant le mot énergique d'un officier supérieur distingué, serait « la mort pure et simple de l'armée, coloniale ». Et, pour en revenir aux considérations générales du début, constatons, une fois de plus, les dangers de la manie réformatrice. Pour bien intentionnés que soient les réformateurs, trop souvent leur échappent

certains dessous, certains à côtés, « les impondérables », pour employer la formule à la mode. De bonne foi, ils élaborent avec conscience, et au prix de travaux énormes, un projet de réforme sans voir que, ce faisant, ils sont simplement les instruments de quelques ambitieux en mal d'avancement. Une réforme ne vaut que détachée des personnes, et haut placée au-dessus des intérêts particuliers. Les réformateurs, aussi, seraient sages en se méfiant des formules généralisatrices qui prétendent tout simplifier. Rien n'est simple dans la vie, surtout dans la vie politique et administrative du pays. Ce n'est pas parce qu'une formule est séduisante et logique qu'il convient de l'adopter sans réflexion. Qu'on ne s'y trompe point : le vent de réformes qui souffle sur ce pays trahit beaucoup plus un manque de stabilité et de compréhension des traditions nécessaires et respectables qu'un sincère désir d'améliorations. Les réformateurs peuvent être gens courageux et sympathiques : ils nuisent presque toujours à la chose publique, et c'est à eux autant qu'aux philosophes et aux littérateurs certainement que pensait Napoléon Ier quand il affirmait son mépris des « idéologues ».

Memento. — M. Henry Hubert vient de publier, chez l'éditeur Larose, une *notice sur l'état actuel de nos connaissances sur la géologie de l'Afrique occidentale*. Cette notice est accompagnée d'une carte admirablement « parlante » et d'une remarquable clarté qui constitue un document scientifique de premier ordre, en même temps qu'un instrument pratique d'une indiscutable utilité. De M. Henry Hubert, également, chez l'éditeur Gauthier-Villars, une notice sur la forme parabolique des accidents du relief constitués par les roches cristallines acides en Afrique Occidentale.

— Chez l'éditeur Leroux a paru le volume VI (Géographie et Voyages de la *Mission Pavie en Indo-chine* (1879-1895), volume consacré au Pays du Mékong au Tonkin (1887-1888) par Auguste Pavie : c'est un récit coloré et pittoresque qui fait grand honneur au grand talent et à la mémoire de l'auteur qui, dans le calme d'une glorieuse retraite, retrace, fraîches et vives comme au jour de l'impression première, des sensations éprouvées il y a vingt-quatre ans !

— L'éditeur Sansot publie un *Livret-guide pour Dakar* avec un plan de la ville, la nomenclature des rues et des principaux monuments et des renseignements nombreux : services, administrations, commerce, tarifs spéciaux, consulats, etc.

— M. Paul Bluysen, député de l'Inde française, a déposé sur le bureau de la Chambre des députés une proposition de loi tendant à la création d'un sous-secrétariat d'Etat de l'Afrique du Nord. Cette proposition est intéressante : l'idée en est ancienne déjà et fut savamment défendue autrefois par M. Albert Duchêne, le distingué traducteur de M. Edmund Morel. L'Algérie dépend du ministère de l'Intérieur, la Tunisie des Affaires Etrangères, qui prétendent également administrer le Maroc contre vents et Toutée, la Mauritanie dépend du ministère des Colonies. Une direction unique serait évidemment préférable à cet éparpillement d'attributions. Un sous-secrétariat

d'Etat ou un ministère de l'Afrique, la conception vaut qu'on s'y arrête et puis... un portefeuille de plus, c'est un avantage politique à considérer : Maroc appelle fatalement maroquin...

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue des Français : M. Marcel Pionnier : une promenade à Canton. — *La Phalange :* vers de M. Marius Martin. — *La Revue :* l'humour expliqué par M. Jules Claretie et des humoristes : MM. Carton, Faguet, Tristan Bernard. — Revues nouvelles ou ressuscitées : *Le Recueil pour Ariane, Prométhée, l'Heure qui sonne.* — Memento.

M. Marcel Pionnier raconte, pour les lecteurs de la *Revue des Français* (25 novembre) : *Une promenade à Canton.*

Le plus merveilleux spécimen de la Chine de paravent, c'est bien la ville indigène de Canton. Dans cette ruche où grouillent plusieurs millions de jaunes, les rues sont si étroites que quand une chaise à porteurs vient à rencontrer la mienne, elle doit s'introduire tout entière dans les profondeurs d'une boutique pour me faire place. Tête haute, mes porteurs marchent d'un pas soutenu, ils ont l'insolence et l'aplomb des laquais de grande maison. Fendant la foule compacte, donnant à peine aux gens le temps d'éviter les heurts, ils se livrent à l'aimable sport qui consiste à faire choir les étalages et à éventrer d'un coup de brancard sacs de riz et d'arachides; cependant nul ne proteste, la rue ici n'est point aux babauds, et la chaise continue sa marche avec l'impétuosité d'une trombe.

D'un bout à l'autre, la ville n'est qu'un immense marché ; partout échoppes, boutiques et bazars ; ici, j'entends les navettes des tisseurs passant en cadence sur de préhistoriques machines ; là, des râpeurs de tabac me font éternuer à distance ; plus loin, des fabricants de cercueils varlopent leurs caisses funèbres ; en face, un comptoir de location d'accessoires pour corbeilles de mariage et cadeaux de noce me paraît fort achalandé. Sur le sol, dans une encoignure, une famille de maraîchers a disposé, non sans art, les produits de son jardin ; le navet s'y mélange agréablement aux chrysanthèmes, la carotte relève de ses tons vifs les teintes fondues des nénuphars.

Partout, dans l'air, c'est une cacophonie indescriptible, cris des vendeurs, cris des coolies, bruits de grelots, de sonnettes et de gongs. A terre, les tas d'immondices atteignent de si volumineuses proportions qu'on s'imagine qu'ils font partie du système orographique ; une luxuriante végétation de trognons de choux confirme, d'ailleurs, cette hypothèse. Je me sens enveloppé d'une buée grasse sentant l'opium, les tripes, le santal et la sueur humaine.

Le touriste nous prévient, là-dessus, que la rue qu'il traverse est dénommée : *Rue de la Peau qui sent.* Marseille s'honore de posséder une ruelle aboutissant à son vieux port et qui, baptisée : Rue du coin de l'Humidité, est pleine de senteurs puissantes.

Voici une impression d'intimité chinoise :

L'aîné des enfants apporte bientôt la théière dans son chaud panier ouaté, le plus jeune, qui est sans doute voué au rouge, si j'en juge d'après son costume, y plonge aussitôt le bras tout entier afin de me prouver que le thé n'est plus trop chaud.

Nous dégustons d'abord d'exquises pâtisseries sentant l'huile, le chou et la punaise, puis on remplit de délicieux dés à coudre d'un breuvage saupoudré de mouches.

« Pourquoi portez-vous des vêtements si courts ? » me demande à brûle-pourpoint le bambin écarlate.

Et, comme je m'embarque dans des explications compliquées sur la mode et ses exigences, il me riposte sentencieusement :

« En Chine, les gens bien nés se distinguent à l'ampleur de leurs vêtements ; il n'y a que des coolies qui, faute d'argent, portent des hardes étriquées... »

Et, très calme, il grimpe sur le K'ang (1) où, à mon grand étonnement, il commence à se confectionner une pipe !

Les altercations dans la rue, à Canton, entre mendiants excités par l'aumône jetée par le voyageur, ressemblent, en somme, aux disputes de nos cochers ou chauffeurs :

Dans le Céleste-Empire, les mendiants de profession forment un syndicat très bien organisé. Craignez-vous d'être à tout moment importuné, il vous faut alors souscrire un abonnement dont le prix sera chaque fois recouvré par un de leurs collecteurs reconnus.

N'étant malheureusement pas abonné encore, je me vois dans l'obligation de jeter en l'air une poignée de sapèques pour me débarrasser de la meute.

Bras ulcérés et jambes de bois semblent retrouver subitement une nouvelle force afin de faire profiter de l'aubaine leurs propriétaires.

On se rue les uns sur les autres, et c'est bientôt un concert de cris et de vociférations, chacun traitant de toutes sortes de noms les ancêtres de son adversaire.

— Petit-fils de pourceau, ton trisaïeul est né la cangue au cou !

— Va donc, arrière-neveu de tortue, je fouette tes grand'mères jusqu'à la onzième génération !

Une lourde charrette arrivant au trot de ses quatre coolies vient à propos disperser les combattants et arrête, dès l'exorde, cette brillante joute oratoire.

Le Chinois excelle dans ce genre de combat si singulier : peu batailleur de sa nature, son arme favorite est la parole. Chose curieuse, les passes de cette escrime d'un nouveau genre consistent à ne tirer que sur les morts.

Pour piquer au vif, les traits atteignent non l'adversaire, mais ses ancêtres chéris.

Souvent, comme dans une affaire d'honneur, deux témoins assistent les antagonistes avec mission de les contenir plutôt que de les soutenir. Précaution inutile, car les duellistes sont fermement résolus à ne jamais en venir aux mains.

Se déclare vaincu celui qui le premier est atteint d'une extinction de voix

(1) Meuble qui tient lieu à la fois de lit et de poêle.

§

M. Marius Martin donne deux beaux poèmes, à **la Phalange** 20 novembre). Nous extrayons le fragment ci-après de la pièce intitulée : *les Allées de haricots rouges :*

Contre le ciel de mai en porcelaine bleue
les haricots géants, liés aux rames hautes
qui les élèvent dans l'air mou de chaleur,
ont des boutons éclos ainsi que des becs rouges.
Ils font dans l'herbe douce de vertes enjambées,
où les lueurs des fleurs tremblotent en brûlant;
ils couvrent d'ombre à jour les lapins qui les broutent
et de vieux nains courbés à large chapeau blanc
qui dans le clair matin, s'en vont se promenant
et dont la canne tourne et coupe les fleurs rouges.

Les haricots géants joints par le bout des rames
ont l'air de verts clochers ouverts et découpés,
où le bourdon fait sonner sa cloche annelée.

A la pointe légère d'une asperge montée
qui couvre un coin du ciel de ses brins de fil vert,
le soleil s'est perché comme un grand coq de feu,
et, quand le vent rôdeur la penche et l'éparpille,
des boules écarlates tremblent dans la clarté.

L'ombre des chapeaux blancs éteint les étincelles
des lunettes que portent les vieux nains courbés;
les cannes de rosier tapent dans l'herbe fraîche
et les patins menus écrasent par moments
des fruits de rosée bleue tombés dans l'ombre verte.

§

M. Israël Zangwill donne une définition excellente, il me semble, de l'humour : « L'humour, écrit-il, est le sourire dans le regard de la sagesse. » C'est une des meilleures, parmi celles qu'a réunies M. Maurice Dekobra (**La Revue**, 1er décembre). L'illustre Bernard Shaw dit : « L'humour ne peut pas être défini. » Et il ajoute : « Autant essayer de prouver un dogme. »

Il y a certains humours navrants, qui suscitent un rire auquel il manque bien peu de chose pour que les larmes s'en mêlent. Et c'est justement ce qui différencie l'humoriste de l'homme d'esprit. L'esprit superficiel. L'esprit effleure. L'homme d'esprit est un acrobate qui jongle avec les mots, qui gambade à travers la syntaxe, qui martyrise la langue pour en tirer le plus d'effets comiques, puisque divertir est sa raison d'être.

L'humoriste, lui, est un homme grave qui n'est convaincu de rien et qui nous le fait sentir à tout propos par ses remarques désobligeantes et sournoises. C'est un sage qui, sciemment, détruit nos illusions — il a commencé par anéantir les siennes — et qui, pour nous prouver la relativité de toutes choses, attriste notre gaieté et égaye notre tristesse.

Quel diable d'homme que cet être impassible et correct qui arrête notre élan vers les cimes avec le lasso d'une phrase imprévue, qui nous fait trébucher dans sa prose pleine de chausses-trappes et de pièges habilement dissimulés, qui nous fait rire de ce que nous respections jusqu'alors et qui nous oblige à goûter avec gravité le ridicule flagrant d'une situation grotesque !

M. Dekobra est dans le vrai, dans la mesure où l'honnête homme s'approche de la vérité. Au surplus, si l'humour n'est point d'une définition possible, nous ne pouvons *rien* définir, puisque tout comporte une ou des exceptions qui justifieraient une définition contraire ou un nombre incalculable de définitions. Au fond, c'est pourquoi on imprime tant de volumes qui se contredisent comme l'individu se contredit cent fois dans une seule journée. Et ces lignes-là sont peut-être de l'humour ?

M. R. C. Carton, auteur de *Mrs Hopkinson*, répond à l'enquête :

Le sens de l'humour ! mais l'homme qui le possède intégralement a trouvé la vraie pierre philosophale, celle qui transforme en or les petits ennuis et les petites angoisses de la vie — ce qui est particulièrement vrai quand il s'agit des ennuis et des angoisses des autres. Car, en somme, si l'on réfléchit, on doit admettre que la farce a la tragédie pour pierre de fondation. L'humour ne peut croître que sur un terrain qui a été fertilisé par les malheurs et les mille incongruités du sort. Et cela nous amène à nous demander (non sans appréhension) si l'humour et ses cousins-germains : l'esprit et l'ironie, auront une bonne place dans la vie future.

Est-ce que, par exemple, le ciel — ce pays des rêves pour lequel nos théologiens-explorateurs ne nous ont pas encore donné de cartes ou de guides vraiment exacts — est-ce que le ciel aura aussi ses malheurs et ses incongruités, ses tribulations et ses absurdités que l'humour devra contrebalancer et remettre à leur place ? Du fond du cœur, je l'espère, sinon l'éternité sera une chose terriblement ennuyeuse.

L'humour, d'après M. Anstey Guthrie, est « une délicieuse conception de ce qui est incongru ». C'est selon M. W. L. Courtney, du *Daily Telegraph*, « la manifestation d'une sensibilité suraiguë ». Pour M. O. Seaman, directeur du *Punch*, l'humour est basé sur le contraste.

On pourrait breveter d'humour l'honorable M. Jules Claretie, quand il envoie ce billet à M. Dekobra :

L'humour, mon cher confrère ? Définir l'humour, mais il est presque indéfinissable.

Nous dirions en France : c'est la fantaisie. A l'étranger on dit : c'est l'esprit. Un genre particulier d'esprit, quelque chose d'étrangement narquois, d'un peu amer, d'ailé et de baroque aussi parfois.

L'humour, c'est l'humeur, j'entends la bonne humeur arrosée, non par le vin clair, mais de whisky ou de bière. Charles Lamb et Jean Paul, pour

ne parler que des morts, trempaient leur esprit dans ces breuvages-là. Henri Heine, lui, buvait du vin du Rhin.

Je ne crois pas que le public latin apprécie l'humour aussi vivement et profondément que peut le faire le public anglo-saxon. A chaque race son plaisir. Mais je ne crois pas que les humoristes aient à se plaindre de l'accueil que leur réserva la France. Ils y ont fait école.

M. Emile Faguet veut qu'on l'excuse d'une ignorance à quoi l'a conduit la lecture « de très gros livres anglais sur l'humour ». Très finement, M. Robert de Flers évoque Socrate ; mais il confond l'humour avec l'ironie.

Enfin, voici l'explication de M. Tristan Bernard, — un maître orfèvre, celui-ci :

Vous m'avez demandé mon avis sur l'humour. Je suis allé consulter sur ce point un de mes amis, humoriste de réputation.

Il m'a fait la confession suivante :

« Depuis mon enfance, je me suis habitué à raconter simplement ce que je voyais, sans réticences, et à penser librement, sans préjugés. Je ne me figurais pas du tout que j'allais faire rire les gens. Je croyais n'être que sincère ; il paraît que j'étais très drôle... J'ai cru, pendant un temps assez long, qu'ils se moquaient de moi, et pendant ce même temps ils ont cru que je me moquais d'eux. C'est ce dont je me suis aperçu à un moment donné. Alors, n'est-ce pas ? j'ai profité de la situation. Les circonstances m'ayant imposé cette noble carrière de la drôlerie, j'ai obéi tranquillement aux circonstances... J'avais été drôle sans le faire exprès... J'ai essayé ensuite de l'être en le faisant exprès. Je dois dire qu'à ce moment j'ai été moins heureux. La plupart des gens riaient encore de confiance.

« Mais j'ai cru remarquer cet indice inquiétant : certains riaient moins. Alors, je suis revenu à mon ingénuité première. J'ai compris que, comme par le passé, il fallait dire les choses ainsi qu'elles me venaient et non pas ainsi que l'usage me commandait de les dire. Je crois que c'est là le secret de l'humour...

« Pour être drôle — ou pour être triste — il suffit d'être l'écho sincère de la réalité. »

Voilà, mon cher confrère, une consultation prise chez un humoriste. Je vous la livre pour ce qu'elle vaut.

§

Les fins d'années voient naître ou renaître des Revues. C'est une forme imprimée des vœux de saison. L'avenir en est comptable, comme de tous les souhaits humains. Il nous corrige du travers de prévoir. Cela est un bien, car toute l'éloquence accumulée des Prophètes, que l'on ne lit plus guère, ne les a pas sauvés d'être de fort ennuyeuses gens pour leurs contemporains.

1° **Le Recueil pour Ariane** ou **Le Pavillon dans un Parc**, publié en « automne » pour la première fois, paraîtra aux quatre saisons, « à 81 exemplaires sur papier de Hollande, numéro-

tés à la presse »! C'est un modèle de typographie, sauf qu'une erreur y convertit Phèdre au monothéisme :

Dieu ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

dit-elle dans *le Pavillon dans un Parc*. Selon Racine, elle en appelait à Olympe peuplé, de son désir légitime d'une solitude calmante sous les feuillages :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

On ne fait qu'approcher la perfection. Heureux qui en est aussi voisin que le sont les auteurs de ce recueil « à l'usage de la compagnie de Tiburce » !

Ils avertissent le lecteur :

Ce n'est qu'un pavillon dans un parc où des gens de bonne compagnie se réunissent pour dire des vers et tenir à bâtons rompus des propos sans gravité.

M. André Dunoyer de Segonzac accroche un dessin dès le vestibule du *Pavillon*. Les invités écoutent des *Paroles à l'absente*, de M. G. Jean-Hubry, *Trois sonnets pour la Princesse Ariane*, de M. Gaspard-Michel, *le Retour d'Orient*, qui est de M. Tancrède de Visan, *Trois petits poèmes pour l'heure du thé*, de M. René Chalupt, *Deux poèmes d'automne*, de M. Jacques Baguenier-Desormeaux, et une *Romance d'exil*, de M. Alphonse Métérié.

Toutes ces œuvres sont dignes de leur présentation distinguée Elles sont discrètes, comme l'exige le bon ton.

Le rossignol divin des contes d'autrefois
Chante dans un jardin qu'un clair de lune inonde,

dit M. G. Jean-Aubry.

M. A. Gaspard-Michel aura certainement ému la princesse Ariane, par la musique de ces tercets :

Nous avons écarté la magique liane :
Voici des fleurs, des fruits de la Bactériane.
Ariane ! pourquoi pleurez-vous, Ariane ?
Regardez : le soleil se meurt et disparaît.
Ah ! loin du vent frôleur, délicieux et frais,
Pourquoi suivre toujours un songe de forêts ?

Oui, pourquoi ?

M. René Chalupt est poète à la façon des enlumineurs de diaphanes porcelaines. Il chante son ascendance irlandaise :

C'est de vous que j'ai hérité
Ancêtre d'Irlande,
Le goût des brûlantes

Tasses de thé
Et l'horreur de la métaphysique protestante.

Il y a du charme, dans les vers de M. Bagnenier-Deshormeaux :

Ma Vie, accoudez-vous au balustre où s'allonge
L'ombre de votre rêve éclos au bord du soir...

Et l'on se répète ensuite, par envie d'un prolongement plus lointain de la même émotion :

Mère des souvenirs ! maîtresse des maîtresses !

On ferme le précieux cahier sur les vers, sages comme des images, de M. Métérié :

— Moi, je vois ces maisons, et la tour Saint-Aubin,
Et la ville, immobile au-dessous des nuages
Qui nous invitent aux voyages...

2° **Prométhée** (n° 1, nouvelle série, 15 novembre) n'avait pas paru depuis 3 ans : « le silence avait été volontaire : l'instant de la résurrection avait été choisi ». Le mot d'ordre, à *Prométhée*, est, fièrement : « Par le feu, nous chasserons les vautours. »

« Le Sabbat », de M. Roger Le Baron, est la pièce la plus considérable de ce numéro.

3° **L'Heure qui sonne** (n° 1, nouvelle série, novembre) est une « revue d'avant-garde ».

Elle propose au public un programme précis :

Nous aimons toutes les idées neuves et saines, nous les défendrons ardemment. Mais les officines néo-symbolistes, les petites chapelles, les écoles fantasques ne sauraient nous intéreser. Tout cet obscurantisme voulu n'est qu'une manière de réclame. Au contraire, nous respecterons toujours la sincérité, comme nous admirerons toujours la beauté, d'où qu'elle vienne. Nous combattrons les exploiteurs, la foule des maîtres-chanteurs ès-lettres qui aurait voulu s'imposer à la littérature tout entière, qui le tente encore aujourd'hui. Il y a une volonté qui doit unir la majorité des groupes de la génération nouvelle : c'est celle de rendre la littérature française habitable. *Les œuvres de chacun feront le reste.*

4° **La Revue du Foyer** (illustrée et bi-mensuelle ; n° 1, 15 novembre) est ainsi présentée par ses auditeurs :

Cette Revue n'est pas une publication nouvelle.

Depuis dix ans, de généreux et persévérants efforts ont marqué le développement d'une œuvre, « *le Foyer* », fondée pour donner aux jeunes filles du monde cette science de la vie, complément indispensable de toute bonne éducation.

L'œuvre a grandi ; elle s'est développée peu à peu, groupant autour d'elle les forces morales et intellectuelles nécessaires à son développement.

Un bulletin a d'abord été publié marquant les étapes franchies. C'est ce

bulletin qui devient aujourd'hui *Revue*, avec le concours des principaux maîtres de la pensée française.

Memento. — *Revue bleue* (2 décembre). — M. Louis Barthou : « Chateaubriand et Victor Hugo», « documents inédits ».

La Nouvelle Revue (1er octobre). — Dr E. Doyen : « La Santé sans médicaments. » — « Le plus fou des trois »,comédie de Mme J. Broussan-Gaubert.

Les Marges (décembre) avec un virelai d'Eustache Deschamps et un article d'E. Helio, *La Critique*, donnent de charmants « petits poèmes » de M. Guy Lavaud, des notes de M. E. Montfort sur les « Ecrivains, le public, etc. », « la femme Beauduin », de MM. Francis Carco et Jean Pellerin.

Le Spectateur (décembre). — « Les Eléments de culture générale »,par M. A. Joussain. — « Les lanceurs de flèches des concerts Colonne », par M. Marcel Pareau.

L'Ile sonnante (décembre). — Poèmes de Mme Cécile Périn et de MM. Daniel Thaly, Maurice Hisse, Prouille, etc.

Revue d' Europe et d'Amérique (15 novembre). — « Molière et Bernard Shaw »,par M. Augustin Hamon.

Le Correspondant (25 novembre). — « L'Autorité historique de Renan », par M. Michel Salomon.

La Renaissance contemporaine (10 décembre). —« La Morale au Théâtre,» par M. Marcel Hervieu. — « Paul Fort enfant et poète », par M. G. Picard. — Vers de M. C. Guerre et Mme Jeannine Vade.

Les Rubriques nouvelles (novembre). — M. Emile Bernard y expose l'objet d'une nouvelle confrérie d'artistes : « La Renaissance catholique et les Frères de la Rosace. »

Le Feu (décembre). — « Films »,par M. Emile Sicard. — Poème de M. E. Ripert. — « Le Giorgione »,par M. H. Bérengier.

Les Bandeaux d'or (décembre). — « Le Roulier », poème de M. Emile Verhaeren. — « Hymne à un enfant », de M. P.-J. Jouve.

La Revue hebdomadaire (2 décembre).— M. E. Moutier : « de la Mutualité française. »

Le Parthénon (20 décembre). — « La Poésie a besoin de poètes gais », déclare M. A. Acremant ; — et pourtant M. Jean Aicard donne à cette revue un sonnet inédit daté de 1895. — Réponses à une enquête sur le Romantisme. M. Paul Fort répond : « Le Romantisme, Madame, c'est moi. Et personnellement je ne m'ennuie jamais. »

La Grande Revue (25 novembre). — M. J.-E. Morel : « Une source de la Rôtisserie de la reine Pédauque d'A. France. » — « L'œuvre de Gustave Moreau », par M. G. Desvallières. — « Monographie Sanitaire d'une garnison », par les Drs Vennat et Brizon.

La Revue de Paris (1er décembre). — « Un examen de Recrues »,par le lieutenant Herlaut.

La Revue Scandinave (novembre). — Mme Jane Michaud : « Un presbytère suédois. »

L'Indépendance (15 novembre). — M. L. Bernardin : « Les Eglises lorraines. » — « L'œuvre d'Elémir Bourges »,par M. J. Variot.

La Revue critique (25 novembre). — « Stanley », par M. F. Renié.

L'Action française mensuelle (15 novembre). — « Gambetta et la Défense nationale », par M. Dutrait-Crozon.

Revue Catholique et Royaliste (20 novembre). — « Charette », par M. H. Arsac.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Plagiat (*La Dépêche*, 2 décembre), — Les Amours d'Anne d'Autriche et de Mazarin (*Le Temps*, 18 décembre).

Pierre Mille nous conte dans **la Dépêche** des histoires de plagiat. C'est toujours amusant :

Que la plagiat sévisse, de nos jours, autant que jamais, je m'en doutais un peu. Moi-même — ils auraient sans doute pu mieux choisir ! — j'ai été victime des pillards de lettres. Ce n'est qu'avec un sourire que je constatai un jour qu'un bon jeune homme, dans le journal même où j'avais publié une nouvelle, rééditait celle-ci, s'étant contenté d'en changer le titre, le nom des personnages et le style. C'est ce changement de style, qui causa je crois, mon indulgence. Voilà bien la vanité des auteurs : j'estimai que ce griffonnage ne valait pas le mien ! En foi de quoi, je m'abstins même de protester. J'eus moins de patience un autre jour que, dans un journal clérical et réactionnaire de l'Isère, je découvris à ma grande stupeur toute une chronique issue de ma propre plume. Cette fois on n'en avait changé ni un mot ni même le titre et quelqu'un d'autre l'avait signée, tout bonnement. Je lui écrivis une lettre un peu verte. Il me répondit avec ingénuité : « Que voulez-vous, c'est de ma part pure inadvertance ! » Je demandai alors à son directeur de signaler cette « inadvertance » : il ne daigna même pas m'accuser réception. Je m'adressai alors à la Société des gens de lettres : « Laissez dormir cela, me fut-il conseillé, ce journal nous a pris un abonnement de reproduction. Ce serait ennuyeux de se brouiller avec des clients. » Je fis ce qu'on me disait, je « laissai dormir », et au fond c'était le meilleur parti.

C'est presque toujours le meilleur parti, le public et même la magistrature n'attachant aucune importance à ces sortes de larcins. Pierre Mille non plus. Cependant, il discute ainsi la définition du plagiat donnée par M. Monteuuis dans un ouvrage récent sur le sujet :

La formule d'Ulbach me paraît très claire. L'idéal est pour tous, mais la forme est à chacun en particulier. M. Monteuuis en substitue une autre plus large, et qui lui paraît en même temps plus stricte au point de vue légal : « Le plagiat commence au moment où un auteur, consciemment ou inconsciemment, produit une idée déjà émise et trop spéciale pour faire partie du fonds usuel des matériaux communs, lorsqu'il écrit une phrase déjà publiée et trop particulière pour faire partie des expressions courantes. » Eh bien, je dois l'avouer, M. Monteuuis, à qui je suis, à qui tous les

écrivains doivent être redevables, pour une documentation parfaite de la matière, pour tant d'observations justes, ingénieuses, subtiles. M. Monteuuis me fait frémir ! Qu'on suppose un tribunal admettant cette manière de voir, et il n'y a pas un écrivain qui ne puisse être poursuivi et condamné !

Et non seulement, dit-il, d'Annunzio serait poursuivi, lui qui a emprunté des passages de leurs écrits à une trentaine d'écrivains français et étrangers sans compter les Italiens, mais, si ses œuvres n'appartenaient désormais à tous, Chateaubriand :

M. Bédier a démontré que le voyage en Amérique dans *les Mémoires d'Outre-Tombe* est, pour une grande part, une adaptation des Voyages du Père Charlevoix et de quelques autres encore. Et l'affaire est même bien plus grave, il est matériellement impossible que, dans le court espace de temps qu'il a passé en Amérique, il ait fait le voyage dont il parle, et il décrit, par conséquent, des lieux qu'il n'a jamais vus. Mais, tout de même, tout de même... Lisez donc le Père Charlevoix, et vous me direz si c'est du Chateaubriand ! Lisez Moréri, et vous me direz si c'est du France ! Et lisez du d'Annunzio, et vous me direz si ça ressemble à de la Bible ou à du Coppée ! La vérité, c'est que Chateaubriand et d'Annunzio sont deux lyriques. Et quand les matières qu'ils ont versées dans leur creuset en sortent, il peut rester dans l'œuvre qu'ils nous présentent des débris empruntés reconnaissables encore, et parfois même vierges de toute fusion, mais le nouveau métal ne sonne pas de même ! Le cuivre de Charlevoix est bien honnête, mais voilà tout. Le bronze de Chateaubriand est éternel et sans prix. J'avoue toutefois que d'Annunzio ne fond point en bronze. Mettons qu'il fait de la mosaïque, ou que même, comme les Byzantins et les Turcs, il va chercher dans les temples qu'édifièrent ses prédécesseurs des colonnes entières. Qu'après cela vous aimiez ou vous n'aimiez pas son édifice, c'est votre affaire. Mais si vous me dites qu'il n'est pas de lui, nous ne serons plus d'accord.

C'est donc, selon moi, à ce qu'on pourrait appeler « la sonorité » d'une œuvre, considérée intégralement, qu'on peut apprécier s'il y a ou non plagiat. Si cette sonorité est la même, n'y allons point par quatre chemins : celui qui l'a signée est un voleur. Si elle diffère, l'auteur est un grand homme quand la sonorité est belle, ou un galfatre dans les autres cas. Voilà tout, et cela regarde les gens de goût et la postérité. Mais les tribunaux ? J'ai peur qu'ils n'aient rien à y voir. Il faudrait donc, si l'on accepte mon point de vue, borner leur compétence à la contrefaçon. Copier entièrement ou presque entièrement un livre, ou même en incorporer de *très longs* passages, c'est de la contrefaçon. Là, il y a fait certain, matériel, évident, qu'un juge peut constater. Pour aller plus loin, il devient indispensable de consulter des experts. Et, vous savez, les experts...

§

M. Jean Lefranc a très bien exposé dans **le Temps**, à propos d'une communication de M. Paul Robiquet à l'Académie des sciences morales et politiques, la question des amours d'Anne d'Autriche et

de Mazarin, qui passionne encore, paraît-il, le monde des historiens. D'aucuns ont même été scandalisés :

L'impartial historien qu'est M. Paul Robiquet ne songeait cependant point à faire œuvre de parti en essayant d'analyser les sentiments d'Anne d'Autriche. Il nous le disait hier en compulsant les documents qu'il publiera bientôt, en les commentant, dans un livre qui aura pour titre *le Cœur d'une reine*, et parmi lesquels se trouvent de nombreuses photographies des lettres autographes — dont plusieurs sont encore inédites — qu'Anne d'Autriche écrivit au cardinal de Mazarin d'une main qui, semble-t-il, était parfois fiévreuse. Tel ce billet que la reine adressa à Mazarin le 30 juillet 1660, quand elle avait cinquante-neuf ans :

Votre lettre m'a donné une grande joie ; je ne sais si je serois assez heureuse pour que vous le croyiez. Si j'avois cru qu'une de mes lettres vous eût autant plu j'en aurois écrit de bon cœur et il est vrai que de voir les transports avec (lesquels) on les reçut, et je les voyois lire, me faisoit fort souvenir d'un autre temps, dont je me souviens presque à tous moments, quoi que vous en puissiez croire. Si je pouvois aussi bien faire voir mon cœur que ce que je vous dis sur ce papier, je suis assurée que vous seriez content, ou vous seriez le plus ingrat homme ; et je ne crois pas que cela soit.

Le manuscrit de cette lettre est, avec plusieurs autres, à la Bibliothèque nationale. Elle a déjà été publiée par Walckenaer, en 1857, dans les *Mémoires de Mme de Sévigné*. Car avant M. Paul Robiquet plusieurs autres historiens ont traité cette délicate question : Victor Cousin, dans *Mme de Hautefort*, Chantelauze, dans *Louis XIV et Marie Mancini*, Chéruel, Michelet, Victor Champier, Lavisse, et tous sont d'accord pour dire que les rapports d'Anne Autriche et de Mazarin eurent un caractère d'intimité.

« Faut-il aller plus loin, nous disait M Robiquet, et conclure de cela que Louis XIV n'est pas le fils de Louis XIII ? Je ne le crois pas. La question se pose, mais elle est insoluble. J'ai moi-même cité le récit de Mme de Motteville qui fait connaître de quelle façon Mlle de la Fayette, un jour de décembre de l'année 1637, retint si longtemps le roi qui était allé la voir au couvent des Filles-Sainte-Marie de la Visitation, rue Saint-Antoine, que Louis XIII ne put retourner à Saint-Germain et dut passer la nuit au Louvre, où se trouvait la reine. « On a dit, ajoute Mme de Motteville, que cela nous donna le roi régnant (Louis XIV). » Je me suis donc gardé de toute affirmation hasardée, notamment à propos du mariage secret qui, d'après la princesse Palatine, aurait uni Anne d'Autriche à Mazarin. Mais comme il était de mon devoir d'historien, j'ai reproduit toutes les versions de l'origine de Louis XIV et de son frère.

« Quant au caractère des relations d'Anne d'Autriche avec Mazarin, il est nettement établi par leur correspondance. « Jamais amants, écrit M. Chantelauze, n'usèrent entre eux d'un langage plus tendre et plus passionné. » Victor Cousin et Chéruel ont reproduit la série des onze lettres d'Anne d'Autriche écrites de 1652 à 1658. D'autres, de 1659, écrites par Mazarin au moment de l'affaire Marie Mancini, expriment aussi la passion la plus vive, la familiarité la plus tendre. La reine ne quitta plus le cardinal après le mariage espagnol et elle l'assista jusqu'à son lit de mort. »

On a opposé à la thèse de M. Paul Robiquet et des historiens que nous avons cités un argument singulier, à savoir que, sur les écus datés, par

exemple, de 1649, l'effigie de Louis XIV rappelle les traits de Louis XIII. M. Paul Robiquet fait d'abord remarquer qu'à aucun moment il n'a allégué que Louis XIV n'était pas le fils de Louis XIII, puis il répond à l'objection d'une façon directe. Il extrait de son médailler une pièce d'argent de 1643, première année du règne de Louis XIV, et un jeton des avocats au conseil du roi, daté de 1683, où les traits de Louis XIV, n'ont aucune ressemblance avec le visage émacié de Louis XIII. Sur la première pièce, la figure du jeune roi est un peu bouffie et la lèvre est charnue comme celle de Mazarin. Sur la seconde, la figure est aussi pleine et grasse. « Mais, déclare M. Paul Robiquet, ce genre d'arguments n'est pas sérieux, quoi qu'on en veuille faire. »

Les seuls documents qui aient une valeur historique certaine, c'est la correspondance échangée entre Anne d'Autriche et Mazarin. Pour se faire une opinion sur la nature de leurs relations, la bonne foi commande de consulter cette correspondance. Victor Cousin, Ravenel, Perrens, qui ont lu plusieurs de ces lettres, disent qu'ils furent amants. Michelet a écrit que « le cardinal avait sur la reine le pouvoir d'un mari » et il appelle la reine « sa vieille maîtresse ». Victor Champier nomme Mazarin « le cardinal-consort » et affirme, avec la princesse Palatine, la réalité du mariage secret. La duchesse d'Orléans dit en effet que Mazarin a fait pire que d'aimer la reine, qu'il l'a épousée et qu' « il se rendait *chez sa femme*, au Palais-Royal, par un escalier secret ». Mais certains ne veulent pas admettre l'autorité des dires de la Palatine, sous ce prétexte que ses lettres datent de 1715 à 1720. Les érudits répondent à cela que la mère du régent est venue en France en 1673 et que, seconde femme de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, qu'elle admirait et aimait beaucoup — malgré le mariage de son fils avec Mlle de Blois, fille légitimée du Grand Roi et de Mme de Montespan — elle était bien placée pour recueillir toute l'histoire secrète de la cour.

Enfin sur les paternités de Louis XIII, nous avons les *Mazarinades*, pamphlets qu'il ne faut consulter qu'avec une extrême défiance. On a chanté, à l'époque, ce couplet :

Son père, le roi des Français,
Tous les jours faisoit des souhaits,
Il prioit les saints et les saintes ;
Le cardinal prioit aussi.
Il a beaucoup mieux réussi.

Louis XIV trouva, un jour, en 1696, ce méchant quatrain sous sa serviette, à table :

Faire la guerre sans combattre
Et mourir son peuple de faim,
C'est être fils de Mazarin,
Et non petit-fils d'Henri quatre.

Les libelles ne sont point des documents historiques. L'un cependant : *Amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avec le C. de M., le véritable père de Louis XIV*, a été retenu par le savant Brunet dans ses notes sur la correspondance de Madame, où il dit que Louis XIII « paraissait lui-même avoir quelques doutes sur sa paternité tardive, car lorsque le nouveau

né lui fut présenté, il refusa de l'embrasser, selon l'usage, et cet affront altéra la santé de la reine au point de mettre ses jours en danger ».

La question de la légitimité de Louis XIV est insoluble, dit M. Paul Robiquet. Nous voilà donc en possession d'une nouvelle énigme historique, et une énigme d'alcôve. Réjouissons-nous. Si cela pouvait remplacer la fastidieuse question Louis XVII ?

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Bérénice,* tragédie en musique en 3 actes, paroles et musique de M. Albéric Magnard. — Opéra National : *La Roussalka,* ballet-pantomime en 2 actes de MM. Hugues Le Roux et G. de Dubor, musique de M. Lucien Lambert. — Théatre des Arts : *Les Folies françaises ou les Dominos,* ballet de M. Louis Laloy, musique de François Couperin.

L'idée de remettre à la scène, en notre xx^e^ siècle, l'aventure de **Bérénice**, reine de Judée, apparaît volontiers singulière. Aujourd'hui que des princes de familles régnantes, voire héritiers présomptifs, épousent tranquillement selon leur cœur ou leur caprice ; que le plus reluisant Gotha s'allie sans embarras, et même avec empressement, à ce qu'on a nommé le Golgotha, un conflit de ce genre acquiert un petit air d'anachronisme désuet, dont l'histoire romaine tout entière ne serait guère capable de rendre l'intérêt palpitant. Mais il est même fort possible, sinon infiniment probable, que Racine et Corneille n'eussent peut-être jamais pensé à traiter ce sujet, si une actualité toute royale ne leur en avait procuré l'occasion d'une allégorie flagorneuse et justificative. M. Albéric Magnard n'avait point cette excuse ou ce prétexte, et c'est son goût seul qui l'incita à l'entreprise un peu déconcertante de composer sa tragédie de *Bérénice* et à l'étrange fantaisie de la mettre en musique. Certes, on ne saurait nier l'élévation de sentiments dont témoigne un ouvrage exposant, avec les intentions manifestement les plus nobles, la lutte entre l'amour et le devoir, mais il est permis de douter a priori déjà que, dans l'espèce, la nature et les arguments de ce devoir soient propres à émouvoir notre sensibilité actuelle et surtout conviennent pertinemment à l'expression sonore. L'empire romain, sa loi, ses aigles, son Sénat, outre que ce sont de bien vieilles lunes, n'évoquent rien pour nous de ce que put signifier depuis le mot « patrie ». Ce devoir, en réalité, c'est ici de la politique, au service d'un immense organisme de puissance brutale et de domination égoïste ; c'est, étroitement, « la raison d'Etat », qui nous rase ou nous indiffère où que ce soit au théâtre et encore bien plus en musique. Cette tare primordiale, constitutionnelle, du drame est si frappante et si fâcheuse qu'il fallut sans doute l'autorité classique de ses illustres devanciers pour la dissimuler à M. Magnard, au point de l'entraîner à choisir

après eux un tel sujet sans en avoir les mêmes raisons. Cependant M. Albéric Magnard nous avertit dans sa préface que sa *Bérénice* n'a rien de commun avec celle de Racine et n'en fut pas directement inspirée. Et, en effet, elle en diffère notablement; non pas tant pour l'épisode de la chevelure offerte en sacrifice à Vénus, emprunté à une Bérénice égyptienne qui vivait quelque trois cents ans plus tôt, ni pour la scène d'amour ajoutée du premier tableau, que pour des causes plus profondes. Dans une œuvre, en somme et au fond, « de circonstance », dont il semble avoir discerné le vice essentiel et s'être évertué de le pallier en s'efforçant de se confiner dans une intrigue toute psychologique, le gracieux génie de Racine avait assoupli l'alexandin pompeux aux nuances les plus délicates de la passion humaine et quasi-disséqué, en même temps que les âmes, les péripéties heurtées, confuses, déchirantes d'une rupture amoureuse. Dans les trois actes de la *Bérénice* de M. Magnard, il n'y a point de ces péripéties pathétiques. L'action est d'un simplisme triangulaire : amour, séparation, départ. La psychologie est, sinon nulle, du moins rudimentaire et factice. Ces êtres appartiennent si peu à quelque humanité que certains en ont un faux air de symboles : Lia, incarnant la race étrangère, le peuple de Jéhovah ; le sévère Mucien personnifiant Rome avec son Capitole et surtout sa Roche Tarpéienne. Quant à Titus et Bérénice, ce sont des pantins d'opéra qui débitent des choses n'ayant pas le moindre intérêt. Sans doute, les exigences du drame *lyrique*, le défaut du discours musical de laisser trop souvent mal comprendre les paroles, interdisaient peut-être à M. Magnard le précieux secours d'une dialectique oratoire et sentimentale analogue à celle de la tragédie racinienne et hors de quoi, en l'occurrence, il semble qu'il n'y eût point de salut. — puisque aucun auditeur ne pouvait ignorer ce qui allait arriver et que l'unique attrait consistait dans la manière d'atteindre à un dénouement bien connu. Il ne paraît pas, néanmoins, que telle ait été l'opinion de M. Albéric Magnard, qui s'atteste fort loin de redouter les conversations chantées et, pour l'intelligence de son poème, en fit imprimer le texte *in extenso* dans le programme de l'Opéra-Comique. Si sa *Bérénice* n'est assurément pas celle de Racine, elle est pourtant calquée sur le modèle de notre tragédie classique. On y voit les protagonistes accompagnés chacun de son confident ou de sa confidente, et tout se passe en monologues ou dialogues. Seulement ces expansions alternatives ressortiraient, bien plutôt qu'à celui de nos tragiques, à « l'art » de feu Louis Gallet, de son vivant Directeur d'hôpital et librettiste cher à M. Saint-Saëns. Leur verbiage grandiloquent enchevêtre, avec une maladresse assez pataude, le fil blanc des indications indispensables au drame et un réseau de lieux-communs impénitents tout au plus digne d'un élève de réthorique. J'en citerai quelques échantillons.

Un soir de printemps, dans sa villa, Bérénice attend son amant Titus, assistée de Lia, sans doute sa nourrice :

BÉRÉNICE. — Comme il tarde à venir ce soir, mon bien-aimé !

LIA. — On dit Vespasien mourant...

BÉRÉNICE. — Las ! quarante ans de guerre et dix années d'empire ont usé le rude soldat qui rétablit la fortune de Rome... Un grand prince, dur à lui-même, si bon pour tous...

LIA. — Jéhovah pardonne à ton blasphème ! si bon pour tous, le vainqueur implacable qui, de son bras et du bras de son fils, anéantit notre pauvre Judée !

BÉRÉNICE.—La haine ne peut rien contre l'amour...

Et l'entretien se poursuit, au cours duquel on entend Bérénice se plaindre amèrement de sa stérilité. Et, durant toute la pièce, on est assez interloqué de cette préoccupation persistante, car on ne voit pas bien en quoi la maternité changerait la situation de la reine vis-à-vis de la « loi romaine » qui, défendant à Titus le mariage avec une étrangère, paraît en repousser à fortiori une postérité éventuelle. Mais voici Titus. Bérénice l'aperçoit parmi des « flocons de poussière qui scintillent dans l'or du couchant ».

BÉRÉNICE. — Comme il franchit l'espace, harmonieux centaure, image de la grâce unie à la vigueur ! Salut, mon bien-aimé, toi que le genre humain appelle ses délices !...

Ici, l'élève de rhétorique anticipe. Il eût dû mettre au moins « appellera », car Titus n'était pas encore empereur. Mais passons.

BÉRÉNICE. — ... Entre mille beautés, César, tu m'as élue, et je veux résumer pour toi toutes les femmes, toutes les joies du cœur et des sens. Viens, mon Titus.., plus vite, plus vite, plus vite encore ! Il s'est approché de l'enceinte... Il saute du cheval écumant... Il a franchi l'entrée... Il disparaît au détour de l'allée... Ah ! dieux de l'univers, dieux d'Orient, de Rome et de la Grèce, mon âme monte à vous, débordante d'amour. Vous me donnez encore une nuit de bonheur... Cruel qui tout un jour me privas de tes lèvres !

TITUS. — Charmante qui toujours renouvelles mes joies ! A l'issue du chemin semé de fraîches roses, tu m'apparais, fleur d'Orient, plus belle, plus troublante que les roses...

BÉRÉNICE. — Quelles nouvelles de César ?

TITUS. — Meilleures, grâce aux dieux. Ce matin, il fut pris d'une grande faiblesse et je le suppliais de rester au repos. Il s'est levé, chancelant, héroïque. Un empereur, dit-il, doit mourir debout...

Etc. etc. Tout le reste est à l'avenant, et ceci peut suffire à donner un aperçu de la langue, de la teneur et de la conduite des discours. En vérité, l'auteur n'avait pas besoin de prévenir qu'il n'avait pas pris sa *Bérénice* à Racine. On en est convaincu bien vite, « plus vite encore » que ne courait le cheval écumant de Titus. Toutefois, il

est rare de rencontrer réunies chez un artiste les facultés de dramaturge, de poète et de musicien que posséda Wagner. Les livrets rédigés par Berlioz et M. Vincent d'Indy ne sont assurément pas à la hauteur de leur musique. On se sentirait donc inconsciemment porté à l'indulgence envers un compositeur aux prises avec autre chose que les notes, et volontiers disposé à dissocier, dans son ouvrage, le poème et son interprétation musicale. Malheureusement, même si, en réclamant pour ces deux éléments de son œuvre une égale attention, la préface de M. Magnard ne nous en enlevait le droit, cela serait aussi impossible que d'ailleurs complètement inutile.

La musique de *Bérénice*, en effet, est totalement, intégralement, absolument adéquate à son « poème ». Elle et lui ne font qu'un, forment un tout d'une homogénéité suprême, indivisible et équilatérale émanation de la personnalité du créateur. A l'instar de sa sœur siamoise, la prose qu'on a lue, elle est obstinément déclamatoire, vide et assez puérile. D'un bout à l'autre de la partition, elle se déroule morne, grisâtre, aussi oiseuse que pesante, sans un élan qui ne soit avorté, sans une inspiration qui ne semble insipide. Je ne sais si on eut jamais un aussi pénible spectacle de l'impuissance. L'apparente austérité de l'art du musicien, issue tout bonnement de l'ennui qu'il dégage, lui valut cette sorte de considération qu'on accorde à certaines œuvres « classiques » dont on croit admirer les beautés quoiqu'on ne les puisse écouter sans se pincer pour ne pas s'endormir, et desquelles, à défaut de mieux, on vante surtout « la science ». On n'a naturellement pas manqué de proclamer celle de M. Albéric Magnard. Cette « science », en réalité, se réduit à la fabrication laborieuse d'une polyphonie à la fois artificielle et banale, à l'usage primaire de recettes, formules et procédés d'école, que le compositeur se dénonce incapable d'assimiler, de manier librement, d'asservir à une inspiration spontanée dont il est dépourvu. Si M. Magnard se targue sereinement, toujours dans sa préface, d'avoir employé « le canon à l'octave pour les scènes d'amour », sans remarquer la puérilité de l'acte et de l'aveu, c'est simplement que son impéritie ne peut se passer des béquilles ou des lisières scolastiques ; qu'il ne sait que se servir d'expédients appris d'autrui, qu'exploiter servilement des moyens glanés un peu partout. Encore le fait-il avec une gaucherie d'amateur empêtré. Faute de génie, d'originalité flagrante, on chercherait en vain ici quelque chose qui, même de bien loin, approche de la sûreté de métier, de la maîtrise des ressources instrumentales dont M. Paul Dukas, par exemple, nous offre la compensation parfois étincelante. M. Magnard n'a pas plus de métier que de talent. Son écriture, d'une impersonnalité exceptionnelle, aboutit à un contrepoint pâteux, à une polyphonie poncive et flasque qui, même en ses ébats occasionnels, semble coller au tympan de l'oreille à peu près

comme aux dents le pain d'épice. Son orchestration, — art tout français où les moindres de chez nous se signalent, — est sourde, terne, creuse ou rêche, d'une monotonie qui navre et stupéfie. Il ignore, aussi parfaitement qu'on le puisse rêver, l'ambitus et les divers registres de la voix humaine et la manière de traiter celle-ci. La déclamation même est immuablement ratée, inexpressive ou fausse, contournée, farcie de pathos ridicule. Bref, aux égards les plus variés, dans cette *Bérénice*, on éprouve la gêne ou l'incapacité de l'auteur à tirer parti des ressources de l'art auquel il se risque. C'est là précisément ce qui constitue la disgrâce de ce qu'on qualifie plus ou moins péjorativement « un amateur », et M. Albéric Magnard ne l'apparaît pas moins en qualité de musicien qu'en tant que poète tragique. D'ailleurs, sa musique de chambre même n'est pas pour démentir la conclusion, bien au contraire. Je me souviens en particulier d'un *Trio* qui m'avait amené naguère à une constatation identique que je voulus garder pour moi à cause d'une sincérité évidente, mais sur laquelle il semble désormais qu'il soit interdit de fonder le plus modeste espoir. M. Albéric Magnard ne cache pas qu'il est parmi les heureux de la terre et peut faire de ses loisirs ce qu'il lui plaît. On ne saurait certes l'empêcher ni même le blâmer de les consacrer à la musique. S'il se trompe ainsi lourdement sur sa vocation naturelle, l'illusion est licite au riche comme au pauvre, et cela vaut tout de même encore mieux que d'aller au café ou à la Comédie-Française. Seulement il vaudrait mieux aussi que M. Magnard ne se réclamât point de Wagner pour avoir usé du leit-motif après tant d'autres, et s'abstînt de choisir ses sujets dans le répertoire de Racine. Il n'a rien à gagner à évoquer de telles ombres auprès de soi. Qu'il imite M. de Camondo, qui n'écrivit jamais de préface et se contenta d'être sincère à sa façon, laquelle ne se distingue pas énormément de celle de M. Magnard. Au fond, entre *le Clown* et *Bérénice*, il n'y a qu'une différence de degré dans l'amateurisme, et à peine d'un cheveu dans l'impuissance.

§

A l'Opéra, **la Roussalka** n'a présenté d'autre intérêt que les débuts de M. Yvan Clustine comme maître de ballet, car la musique composée par M. Lucien Lambert sur un argument depuis trop longtemps mis à toutes les sauces, serait tout au plus à sa place à l'Olympia. Et on ne peut que féliciter MM. Messager et Broussan de leur choix. Il est curieux que M. Clustine semble nous rapporter de Russie les anciennes traditions de la chorégraphie française, perdues depuis *Giselle* et conservées là-bas en respectant jusqu'au prude décret d'un Sosthène de La Rochefoucauld, qui détenait alors l'emploi de notre Dujardin-Beaumetz national. Jeunes ou vieux, pour la

première fois les vivants ont contemplé à l'Opéra des évolutions harmonieuses, et les longues jupes de gaze, remplaçant le tutu, contribuaient inopinément à parer d'une grâce nouvelle les gestes de nos ballerines. En dépit de son accompagnement musical, le second tableau de *la Roussalka* est vraiment ainsi un spectacle d'un charme parfois exquis.

On souhaiterait que le Théâtre des Arts eût pu jouir de la collaboration de M. Clustine pour **les Folies françaises** *ou les Dominos*, ballet imaginé par M. Louis Laloy sur des pièces de clavecin de François Couperin adroitement orchestrées par M. Gabriel Grovlez. Car la seule chose qui manque ici c'est justement « la danse » que l'affiche affirme « réglée par M. Staats ». C'est plutôt « déréglée », qu'il faudrait dire, en des figures incohérentes et banales, rendue désordonnée jusqu'au tohu-bohu et ponctuée de trous où on a l'impression que les acteurs s'arrêtent, ont perdu la mémoire, oublié leur rôle et leurs pas. Par bonheur, avec la délicieuse musique, les décors et costumes où M. Maxime Dethomas a mis tout son art vigoureux et le style le plus pur, tout le reste concourt au plaisir le plus délicat de l'oreille et des yeux.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

La Comédie humaine (Georges Petit). — Exposition Kees Van Dongen (Bernheim). — Exposition Helène Dufau (Brunner). — Un groupe de peintres (Druet).

L'exposition de la **Comédie humaine** est curieuse et brillante. Trois cents numéros à peine ; pas de grandes toiles, de toute menue sculpture ; mais on peut dire que l'espace n'y est point perdu, que les panneaux y sont remplis par des gens qui valent la peine qu'on s'arrête devant eux. Ils ne vous ménagent pas de grosses surprises, car la plupart sont connus, d'aucuns célèbres ; mais ils ont envoyé là des choses qui figurent parmi leurs bonnes et nouvelles productions ; donc pas de redites inutiles, ni de machines ennuyées et ennuyeuses. Il est dans le sens de ce groupement d'artistes de se recruter surtout parmi des épigrammatistes pourvus d'une solide technique, parmi des gens qui ne laissent point passer la Comédie humaine sans prendre leurs notes. Ils n'assistent point à ses représentations tout à fait en critiques, mais plutôt en soiristes et ils en rapportent des notes pas trop apprêtées, concises et piquantes. De là, en cette exposition, un vif mouvement de gaieté, d'humour parfois sévère, mais jamais assombri. Il n'y a pour ainsi dire pas de place perdue. D'ailleur la mise en scène de la Comédie humaine est excellente ; les harmonies de couleurs s'y balancent bien ; le voisin ne nuit pas au voisin ; il y a bon ensemble et bonne mise en place.

La sculpture n'est là que pour mémoire avec une petite grosse Réjane polychrome de Cappiello, quatre bébés de M. Perelmagne et de trop graves statuettes de M. Pollachi.

Parmi les peintres, M. Avelot avec deux jolies peintures, scènes de la vie enfantine, émues, bien peintes. M. Avelot est un dessinateur excellent et il a trouvé quelques légendes irrésistibles ; mais sa peinture que l'on connaît moins que son œuvre satirique est bien intéressante. Les dessins de M. Dethomas sont forts, sérieux, sobres, comme à l'habitude. M. Drésa, comme toujours, évoque en petits formats de grandes scènes de ballet, des décors de féerie bergamasque, des turqueries, et tout cela est infiniment intéressant par un point de coquetterie très juste, une intuition de l'agencement harmonieux, une somptuosité de bon aloi, tout à fait remarquables. Tel de ces petits panneaux (la Belle prêcheuse, par exemple) grandi ferait un fort bon tableau, ou un beau décor ; l'équilibre des volumes, la construction, tout y est, et pourtant on préfère que cela demeure dans un petit format, à cause d'une impression jolie de laisser aller du faire, qui s'en dégage. Avec un grand art, on laisse ici le visiteur sous l'impression d'une pochade rapide et suggestive, et où tout a été prévu, surtout cette impression de cursivité heureuse. Les envois de M. Abel Faivre offrent, les uns, la joliesse fleurie de ses figures de jeunes femmes aux yeux bleus, les autres son habituelle violence caricaturale. Un gardien de musée, face de Pandore ou de boucher, à la fois féroce et galant, obtus, trapus et très propre à intimider le visiteur du dimanche, compte parmi les bonnes pages de l'artiste ; on n'eût pu enlever la Joconde sous les yeux de ce lutteur, mais derrière son dos, assez facilement. Autre actualiste et aussi très fêté par la mode, M. Albert Guillaume est un peu le Georges Feydeau de la Comédie humaine (section peinture). Son faire habile et facile sert des visions rapides et cocasses ; il flatte habituellement ses victimes et les Danaïdes qu'il empile souvent dans les soldes des grands magasins de nouveautés lui sont reconnaissantes de les traduire tout de même avec le plus possible de joliesse. Cette observation légère et de bonne humeur lui donne un bon panneau : une heure de musique. Une jeune fille chante, son public joue au bridge ou au poker, son accompagnateur apparaît le front creusé par le souci de prévoir les acrobaties qu'exigeront à l'instant même les bonds très puissants de la rythmique de la cantatrice ; seule une dame, sa mère certainement, la regarde d'en bas, admirativement, le nez en l'air ; c'est le contraire même de l'allure de la prière et c'est aussi religieux. M. Hémard est toujours dans ses déformations caricaturales ingénieux et même puissant ; il a la carrure.

Des trois toiles de M. Jeanniot, la meilleure, de beaucoup, représente, en quelque Jardin de Paris, une jeune femme très moderne, très

d'aujourd'hui, de toilette, de ton, de couleur de maquillage et aussi d'expression ; c'est une belle peinture. Il y a de la littérature dans les panneaux de M. Hermann. Paul, mais aussi de la solidité. Son *institutrice* a des qualités de satire mêlée peut-être à quelque émotion et quelque philosophie. L'amateur de M. Ibels considère (bien peint) une toile à l'envers, l'anecdote a déjà été contée, attribuée à des marchands de tableaux. Les peintres et les critiques en ont toujours ri ou souri, mais le public prétend que c'est parfois la faute des peintres, et les amateurs en ont souvent donné des raisons. M. André Chapuy s'affirme depuis quelques expositions un artiste de toute première valeur. Il est très varié. Il a montré dans des études de femmes une grâce vraie et profonde ; il a peint des Seines d'hiver, d'une nostalgie mortelle, des marchés pleins de hures énormes et accumulées. Il a de la joliesse et de la force. Un de ses cadres enclot parmi une foule très étudiée un petit bossu qui, avec accompagnement de personnes de hauteur ordinaire et toutes grandies de son voisinage, chante : « Voilà pourquoi je sais aimer ». Au premier aspect c'est une scène de la rue, vue avec quelque gaminerie grossissante. La force du beau dessin, la bonne mise en place augmente cette visionnette ; on peut peut-être y sentir dans une atmosphère de lazzaronisme enlaidi par le gris de la ville, l'impression vraie du sentimentalisme le plus bas, tel que le traduit la chanson du coin des rues et celles des luxueux musics-halls. Il y a bien des pages de Guys qui ne sont pas plus suggestives. Louis Morin fait acte de présence : deux petits sujets, minutieux, enlevés, gais, de belle allure et de style vif. Les scènes de flirt et de cabaret de Jean Veber ont leur vivacité truculente habituelle. M. Sem afflige ses contemporains de formes animales sans bienveillance aucune ; ses modèles lui en portent une affection qui ne cesse de s'accroître. Les aquarelles de M. Mossa sont curieuses sinon très intelligibles ; ce sont des variations très modernistes sur des thèmes anciens, ou des commentaires sur des héroïnes récentes, tel une image de Clara d'Ellébeuse. Oui les sent pleines d'intentions ; on ne se les explique pas toutes. L'aspect en est agréable. Les miniatures et enluminures de Mme Léone Georges-Reboux sont infiniment séduisantes, personnelles et même capricieuses ; il y a là des nouveautés en matière d'illustration, pour des contes coquets de mille et une nuits persanes et parisiennes. M. Brunelleschi est paradoxalement clair ; sa couleur a des éclats d'émail ; il évoque des jardins imprévus avec des personnages sertis comme des gemmes ; c'est d'un incontestable agrément, d'une belle entente décorative. On pense à Pigal, à Scheffer et aussi un peu (suggestion plus élevée) à Lami, aux peintres des bourgeois gais, de la grisette et du tourlourou devant les aquarelles très précises et de jolie couleur dont M. Brissaud illustre avec goût des *vieilles chansons pour les cœurs sensibles*, mais si

l'on pense à ces devanciers, c'est surtout la gamme des sujets qui y invite, car l'individualité de M. Brissaud, d'être érudite, n'en est pas plus contestable. Voyez encore à cette exposition de bons tableaux de M. Cadel, de bonnes études de M. Déziré, des gagne-petits de M. Genty qui font songer à des silhouettes entrevues dans les Dizains de Charles Cros ou dans la Muse à Bibi par un ton parodique aimablement féroce ; de bons dessins de M. Gosé, des peintures véhémentes de M. Camille Lambert, des danseurs russes de M. Lepape, des animaux très établis (pastels) de Miss Ethel Mars, des fêtes galantes de Métivet, des dessins de M. Van Offel qui fait penser à James Ensor, de bonnes images russes de M. Schulmann-Gaspar aux tons gais comme les jouets de bois peint de l'art populaire russe, des enfants de Synave, très cherchés dans le joli, des vues de Paris de Marcel Clément et beaucoup de tableaux de M. Devambez qui voit le monde, la légende et l'histoire par le petit bout de la lorgnette. Il peuple la vie moderne de Lilliputs encombrés et il a des amateurs nombreux. Sa fantaisie est souvent déconcertante et l'agrément esthétique insuffisant.

Une rétrospective de Jacques Wély améliore l'idée que l'on pouvait se faire de cet artiste d'après ses illustrations et les tableautins qu'il envoyait aux humoristes. Quelques dessins, notamment, un portrait d'Amilcare Cipriani, sont intéressants.

§

M. **Kees Van Dongen** a placé quelques paradoxes en tête du catalogue de son exposition chez Bernheim. Cette exposition est si belle que l'artiste aurait pu se permettre n'importe quelle littérature en préface à son catalogue sans l'amoindrir ; mais cette préface (car c'en est tout de même une) a son intérêt ; d'abord il est toujours captivant d'entendre parler un peintre, surtout de son art, surtout de ce qui est au dedans de son art, de sa vision de la vie en détail et au fond. M. Van Dongen se sentait d'ailleurs amené à prendre la parole par la très éloquente préface dont M. Elie Faure avait commenté sa précédente exposition. Sous une toute autre forme très détachée, le peintre n'est pas éloigné des théories du critique. On peut évoquer les dires de l'un et de l'autre (car on ne saurait ici tout citer ni commenter même au bref ces deux textes) en disant que : sur le mur nu de la tristesse de la vie et même sur les fugacités grises du néant, le peintre peint sur des toiles renouvelées sans cesse et aussitôt couvertes, envahies par la brume de ces tristesses et de ces néants, un passage de visions colorées, chatoyantes, exaspérées, lotus multicolores des marais de la métaphysique, ou feux d'artifice sur la nuit totale qui nous entoure et que nous essayons de toucher de nos sens et de péné-

trer de notre esprit, assez vainement, prétend la sagesse philosophique des nations.

En transposant, on peut résumer que, sur le tissu de nos agitations et de nos spleens, le peintre (ici M. Van Dongen) fait jaillir des danseuses et des tentations pour Saint-Antoine en habit noir ; il fait comme la vie. Au sortir des usines et des bureaux il nous mène, ainsi qu'on y va, à l'Opéra les jours de ballet, et aux Folies-Bergères, etc... C'est d'un courant très moderne et très baudelairien. On voit bien d'ailleurs à sa peinture que M. Van Dongen réfléchit ; on ne trouve pas de si belles lignes, rien que d'après le modèle ; les synthèses violentes de M. Van Dongen, ses renvois de la lumière sur la tentation du corps et des regards, des danses et des repos s'affirment ici en cinq ou six toiles qui dépassent les meilleurs Van Dongen antérieurs et comptent parmi les plus belles choses qu'on ait produites actuellement, par exemple, deux nus, d'une hardiesse correcte étonnante ; les autres œuvres accompagnent en dignes cadettes ses quelques toiles principales.

§

Nous nous trouvons avec Mlle **Hélène Dufau** devant un tout autre art : ici le rêve de beauté s'empreint d'une constante recherche de joliesse : l'artiste arrive ainsi à de très claires harmonies décoratives qui peuvent plaire et retenir l'agrément et les portraits sont faits avec le plus vif désir de donner de la face féminine son maximum d'attraits, sa meilleure allure, tout ce qu'un joli masque peut offrir de séduction et de clarté ; cette recherche d'une jolie beauté est souvent heureuse.

Chez M. Druet, quelques peintres, MM. Laprade, Van Rysselberghe avec un nu éclatant, Maurice Denis ondoyant, des Vallottons dont un paysage de banlieue, guinguette et petit bois, assez souriants avec des silhouettes justes, des Odilon Redon clairs et précieux, etc...

GUSTAVE KAHN.

ART ANCIEN

Paul Lafond : *Roger van der Weyden* (128 p. in-16 + 32 grav. G. Van Oest, 3 fr. 50). — André Girodie : *Martin Schongauer* (250 p. in-16 + 24 grav. Plon, 3 fr. 50). — L. Gielly : *Le Sodoma* (188 p. in-16 + 24 grav. Plon, 3 fr. 50). — Henry Martin : *Le Boccace de Jean sans Peur* (92 p. in-4 + 39 planches hors texte, G. Van Oest, 30 fr.). — Pierre-Paul Plan : *Jacques Callot* (fasc. IV et V, G. Van Oest, 125 fr. L'ouvrage complet, comprenant 100 planches gr. in-4 hors texte).

J'ai eu l'occasion d'indiquer dans ma dernière chronique les raisons qui rendent très douteuse l'attribution à Zanetto Bugatto du *Triptyque des Sforza* conservé à Bruxelles. C'est également d'une manière interrogative que le nom de cet élève de **Roger van**

der Weyden est mis en dessous du mystérieux triptyque dans l'ouvrage que M. Paul Lafond vient de publier sur le maître néerlandais. Aucun livre n'avait encore été consacré à Roger van der Weyden ; on trouvera réunis dans celui-ci tous les éléments et informations sur la vie et les œuvres de l'artiste. Sa biographie est assez obscure. On sait seulement qu'il est né à Tournai entre 1397 et 1400, d'un père sculpteur, originaire de Louvain, qu'il n'entra qu'assez tard (en 1426) dans l'atelier de Robert Campin pour y faire son apprentissage de peintre, qu'il y eut Jacques Daret pour compagnon, et qu'il fut inscrit comme maître de Tournai en 1432. Sa première œuvre connue, sur laquelle nous sommes renseignés par un document d'archives, et le *retable de la Vierge* donné en 1445 par le roi de Castille à la Chartreuse de Miraflores, d'où il disparut en 1813 lors de l'invasion française. Le retable du musée de Berlin passe généralement pour l'original enlevé à la Chartreuse; M. Paul Lafond indique cependant qu'il n'est peut-être qu'une copie ancienne. Marié vers 1429 à Elisabeth Goffacet, Roger dut aller quelques années plus tard se fixer dans le pays de sa femme, à Bruxelles, où il fut nommé peintre de la ville et où ses œuvres furent reproduites par les tapissiers. M. Paul Lafond croit reconnaître l'influence directe du maître dans la suite consacrée à la *Passion du Christ* appartenant aujourd'hui à la Couronne d'Espagne. Mais je n'entreprendrai pas de suivre l'érudit écrivain dans son examen critique des œuvres de l'artiste et je me bornerai à rappeler les plus significatives : *la Descente de croix* de l'Escurial et *le Jugement dernier* de l'hôpital de Beaune. De cette dernière ville, Roger passa en Italie, il était depuis longtemps rentré à Bruxelles quand il y mourut en 1464.

Pas un maître, écrit excellemment M. P. Lafond, n'a poussé aussi loin que Roger van der Weyden l'expression tragique, l'émotion pathétique. Tout au plus peut-on lui reprocher l'excès de cette expression qui frise parfois la grimace... Le premier, il insuffle des passions humaines à ses personnages divins. Personne n'a rendu avant, et même après lui, avec une telle intensité, une telle puissance, le sentiment de la pitié, de l'extase, de l'amour, à part peut-être un artiste supérieur et étrange, venu un siècle plus tard, le Greco.

Roger van der Weyden eut une influence considérable. Hans Memling, Hugues van der Goes, Thierry Bouts, Petrus Christus ont certainement mis à profit ses exemples. Mais cette influence s'étendit à l'étranger. Déjà l'on a pu constater celle qu'il avait exercée sur le milanais Zanetto Buzatto; en Portugal, Antonio Castro; en Allemagne Martin Schongauer furent des continuateurs du maître flamand.

C'est **Martin Schongauer** précisément et l'école du Haut-Rhin au xv^e^ siècle que M. André Girodie vient d'étudier. Là encore,

comme pour Roger van der Weyden, il s'agissait de réunir des renseignements épars. M. André Girodie a parfaitement indiqué l'influence exercée par le peintre néerlandais sur les successeurs du « Maître des cartes à jouer » comme le « Maître aux banderoles », puis sur Martin Schongauer lui-même.

S'il reste admis aujourd'hui, remarque-t-il du reste justement, que l'influence du maître tournaisien compte Martin Schongauer parmi ses obligés, nous ne pouvons plus accepter que cette influence soit celle d'un maître sur son élève et que Martin Schongauer se classe dans la même catégorie que Zanetto Bugatto... L'alsacien Martin Schongauer, comme le Souabe Frédéric Herlin, subit l'influence *morale* de Rogier van der Weyden; mais pour l'un et pour l'autre de ces deux maîtres, il convient de ne pas oublier l'influence *réelle* de l'art de leurs prédécesseurs dans le Haut-Rhin, et en particulier celle du *Maître ES de 1466*.

C'est en 1473 que Martin Schongauer peignit la célèbre *Vierge au buisson de roses* pour l'église Saint-Martin de Colmar, où Gaspard Isenmann, mort l'année précédente, avait laissé les peintures du maître autel. L'œuvre est trop connue, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Mais qui voudra suivre l'évolution de l'artiste et celle de l'école du Haut-Rhin devra consulter l'ouvrage de M. André Girodie : il abonde en documents précis, en déductions ingénieuses et en critiques avisées.

Dans la même collection, celle des *Maîtres de l'Art*, M.L. Gielli, vient de publier un ouvrage sur Giovann-Antonio Bazzi, dit *le Sodoma*. Il montre que le Sodoma ne subit qu'indirectement l'ascendant du Vinci, et que Giovann-Antonio, né à Verceil en 1477, fut dès l'âge de treize ans mis en apprentissage chez Martino Spanzotti, petit maître attardé dans les formules quattrocentistes, dont la *Vierge* du musée de Turin ne manque cependant pas d'un certain charme archaïque. Si les œuvres de chevalet de Sodoma sont d'un faire mince et lisse, peu agréable, par contre les fresques ont conservé une ampleur de métier et un pouvoir de séduction incomparables. Celles du couvent de Monte Oliveto, entre autres le fragment des *Courtisanes* (1505), celles de la Farnésine et mieux encore celles de l'Oratoire San Bernardino à Sienne (1518) comptent parmi les plus belles peintures murales du commencement du XVI^e^ siècle : les reproductions qui accompagnent l'étude très détaillée de M. Gielly permettent suffisamment d'en juger.

§

Parmi les manuscrits de la « librairie des ducs de Bourgogne » conservés aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal, il en est un particulièrement précieux. C'est un grand et beau volume contenant le traité de Jean Boccace, *De Casibus virorum illustrium*, traduit en

français par Laurent de Premierfait. C'est ainsi que M. Henry Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, présente la belle édition qui vient d'être donnée des miniatures de ce manuscrit célèbre. Elles sont reproduites avec un soin particulier et ces cent cinquante petites peintures nous ramènent au commencement du XV^e^ siècle. Elles sont d'auteurs divers, parmi lesquels on croit reconnaître l'illustrateur des *Heures de Boucicaut*,qui fut peut-être Jacques Coène. Quoi qu'il en soit, de pareils livres retiennent doublement notre intérêt : ils constituent un document désormais indestructible et en même temps un recueil d'art entièrement agréable.

Les deux derniers fascicules du splendide ouvrage consacré à **Jacques Callot** par M. Pierre-Paul Plan contiennent la fin du catalogue raisonné dressé par le critique et un certain nombre de reproductions d'une qualité parfaite, et telles que l'on peut se contenter d'elles pour étudier l'œuvre elle-même. *Le Brelan*, *la Carrière de Nancy*, *le Siège de la Rochelle*, *le Passage de la Mer rouge*, *la Petite treille* sont parmi les plus précieuses de ces pièces, où la pointe de Callot,tour à tour ferme ou légère, donne des noirs vigoureux ou indique délicatement des centaines de personnages minuscules dans le lointain. C'est là qu'éclate précisément la maîtrise du graveur. Nul ne commande mieux aux effets de perspective aérienne, nul n'apporte une méthode plus sûre dans les morsures plus ou moins profondes de la planche ; et d'autre part nul ne sait comme lui tout à la fois manier les foules et conserver en même temps à chaque personnage un amusant accent individuel. Callot en effet demeure surtout amusant : même quand il prend comme sujet *les Malheurs de la guerre*, il voit le côté pittoresque plutôt que le côté tragique et sombre.

Par là il est bien des nôtres, et précède Watteau. Lui aussi, après Malplaquet, ne voulut voir que des *Départs de troupes*,un *Bivouac*, *les Délassements de la guerre*, ou cette *Escorte d'équipages* qui appartint au peintre Carrière, et que l'Etat français, toujours insoucieux de nos gloires nationales, vient de laisser échapper. N'est-il pas stupéfiant de songer que, sans La Caze, le Louvre ne posséderait pas une toile de Watteau en dehors de *l'Embarquement*, donné jadis à l'Académie par l'auteur ? Rien n'y représente le maître délicieux au moment précisément où il peignait ces scènes militaires. C'est à Saint-Pétersbourg qu'il faut aller pour les voir. Il eût suffi de quelques billets pour combler cette lacune. Encore une fois, l'irréparable est fait.

Mais ceci m'éloigne de Callot. S'il n'a pas de puissance dramatique, il ne faut pas oublier que la guerre n'est pas, ou n'était pas cette hécatombe que nous imaginons volontiers. Une seule planche de Callot atteint au tragique, mais par le contraste des circonstan-

ces. C'est *la Petite treille.* Quand on songe que cette œuvre délicieuse, avec ses couples de cavaliers, avec le mendiant et le garçon d'écurie, si pleine de mouvement et d'amour de la vie, fut gravée par l'artiste à la veille de sa mort, un sentiment de mélancolie inévitable s'empare fatalement du spectateur, et rend cette page doublement précieuse. Rien n'y alourdit du reste le travail de Callot. La main est toujours aussi lègère, le trait qui dessine les personnages est aussi souple que possible, le feuillé des arbres, les terrains, l'auberge sont d'une exécution merveilleuse, et cette dernière œuvre du maître lorrain est un chef-d'œuvre.

Memento. — Dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, M. L. de Fourcaud commence une étude détaillée sur *Gérard David* et M. L. Maeterlink parle de la *Technique des Van Eyck*. « Il s'agit, dit-il, non pas de la découverte de la peinture à l'huile (qui n'était plus à inventer), mais bien de celle d'un procédé plus précieux encore, qui consistait à imbiber d'un enduit, où *l'huile entrait pour une part importante*, les peintures à la détrempe, lesquelles acquéraient ainsi les propriétés de vraies peintures à l'huile, c'est-à-dire prenaient leur éclat et devenaient résistantes à l'humidité des climats du Nord, supportant même le lavage à l'eau. » Et M. Maeterlink de conclure avec raison que le retable de Gand fut exécuté à la détrempe et que s'il nous a été conservé, c'est que Jean, chargé de le terminer, lui appliqua, vers 1432, son nouvel enduit qui donnait aux détrempes l'éclat et la solidité de véritables peintures à l'huile. Les témoignages du temps établissent d'ailleurs que Jean peignait à la détrempe et que c'est le procédé employé par son imitateur Luis Dalmau.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Wilhelm Herzog : *Heinrich von Kleist, sein Leben und sein Werk*. Munich, Beck'sche Verlagsbuchhandlung, M. 7.50.— Alexander von Gleichen-Russwurm : *Freundschaft eine psychologische Studienreise*. Stuttgart, J. Hoffmann, M. 8.50. — *Insel-Almanach auf das Jahr 1912*. Leipzig, Insel-Verlag, M. 0.50. — Traductions. — Memento.

Heinrich von Kleist. — Ainsi que nous l'avions fait prévoir, le centenaire de la mort de Kleist (21 novembre) a provoqué en Allemagne la publication d'un nombre considérable d'études et d'articles qui tous prétendent jeter un peu de lumière sur les causes mystérieuses qui poussèrent au suicide l'étrange poète. Une fois de plus, on s'est demandé si cette équipée romanesque était due à des causes purement fortuites — Kleist s'étant précipité dans le Wannsee en compagnie d'Henriette Vogel simplement parce qu'il lui manquait la somme de 100 thalers pour payer des dettes urgentes, — ou si l'écrivain, par toute son œuvre tourmentée, par son caractère ombrageux, n'était pas marqué d'avance pour une fin tragique. Quoi qu'il en soit, Kleist a fixé pendant quelques jours l'attention de l'Allemagne littè-

raire et M. Wilhelm Herzog a bien choisi son moment pour faire paraître le copieux volume auquel il travaille depuis de nombreuses années. D'autres, avant lui, avaient déblayé le terrain. Nous avons déjà montré ici même l'intérêt que présente le bel ouvrage de M. Otto Brahm. Mais M. Herzog, en étudiant les matériaux que ses prédécesseurs mettaient à sa disposition, a pu s'abstraire davantage de son sujet et donner ainsi une œuvre plus parfaite, plus fondue, où, tout en jugeant une époque distante d'un siècle, il s'est imprégné de l'esprit de notre temps. Sa biographie de Kleist est un digne pendant de celle de Gœthe, écrite par M. Albert Bielschowsky, ou de celle de Schiller, due à la plume de M. Karl Beger, qui, toutes deux, ont paru dans la même collection.

M. Herzog a parfaitement montré qu'il fallait chercher les maîtres intellectuels de Kleist dans le voisinage de Rousseau et de Kant et il a analysé dans la perfection cette singulière formation intellectuelle qui devait faire de l'existence de Kleist une des plus malheureuses qu'il y eût. Le parallèle que, dans sa conclusion, il établit avec Flaubert mérite d'être retenu :

> La littérature universelle ne connaît qu'un seul homme qui — né en France dix ans après la mort de Kleist — ait vécu aussi douloureusement et aussi solitairement que lui, qui, avec l'égoïsme le plus féroce, ait créé d'une façon aussi désintéressée et aussi impersonnelle, qui, en tant que romancier, se soit rapproché du nouvelliste Kleist, par la *dynamique* de son invention, par la dure objectivité de sa force créatrice, née d'une profonde humanité, et par la force expressive de sa langue : Gustave Flaubert, le poète de *Madame Bovary*.
>
> Flaubert cependant, qui mourait dans sa solitude de Rouen, terminait une vie de près de soixante ans. Kleist mourut — plus jeune que Mozart et Raphaël — à l'âge de trente-quatre ans.

La destinée de Kleist doit nous intéresser encore parce qu'elle est liée à l'épopée napoléonienne, et ce n'est pas un des chapitres les moins curieux de l'ouvrage de M. Herzog que celui qui nous montre les démêlés du poète avec les autorités militaires françaises. Sa documentation, sur ce point aussi, est impeccable. En somme, par la chaleur qu'il met à plaider la cause de son héros, tout en conservant l'objectivité qui convient, par la clarté de son exposé et la profondeur de ses vues historiques, M. Herzog a réalisé une œuvre qui prendra place désormais parmi les meilleures de la littérature biographique allemande.

§

Freundschaft. — M. de Gleichen-Russwurm est un amateur distingué qui aime à glaner dans les jardins de la littérature. Il connaît à fond les *Mémoires* des quatre derniers siècles et a lu tous les livres de quelque valeur que connaissent les beaux esprits de France,

d'Allemagne, d'Italie et d'outre-Manche. Le trésor de citations qu'il a à sa disposition est inépuisable. Deux années de suite, il nous donna, au moment des étrennes, de ces recueils à la fois copieux et légers où il s'entend à causer agréablement des choses qui occupent et divertissent les hommes. Après avoir étudié la *Sociabilité*, en racontant les mœurs et les usages de l'Europe depuis la Révolution jusqu'à nos jours, et l'*Europe galante* au cours des dix-septième et dix-huitième siècles, le voici qui nous apporte un voyage de découverte dans les parages de *l'Amitié*. C'est la plus noble fleur du jardin dont il a fait son domaine et qu'il cultive avec tant de soin. Il nous en montre tous les aspects, tandis qu'il s'appuie fidèlement sur les témoignages des grands esprits qu'il aime à évoquer. Aussi le lecteur se plaît-il infiniment en la compagnie d'un pareil guide.

Insel-Almanach. — Comme chaque année à pareille époque, les éditeurs du Insel-Verlag publient un Almanach qui, tout en rappelant les évènements de l'année écoulée, donne quelques fragments curieux d'ouvrages littéraires récemment publiés. C'est encore Gœthe qui cette fois-ci tient la meilleure place dans ce petit recueil. On cite ses pensées en épigraphe, on montre des spécimens de ses dessins et l'on reproduit de ses lettres, en même temps que celles de ses moins glorieux contemporains. Des silhouettes de personnalités ayant joué un rôle à Weimar au temps du grand poète servent d'illustrations au Insel-Almanach, où nous retrouvons aussi un beau portrait de Balzac.

§

Traductions. — Quelques traductions de l'allemand en français et du français en allemand doivent attirer notre attention. M^me^ Clara Viebig méritait d'être mieux connue de notre public. Il faut donc louer M^me^ Agnès Lebau de nous avoir donné son *Village de Femme*, qui est un des premiers romans de celle que l'on a appelée le « Zola allemand ». La *Grande Revue* a eu la primeur de cette version très littéraire, qui paraît maintenant dans une collection à quatre-vingt-quinze centimes de la maison Cornély. En même temps la Librairie Félix Juven publie une nouvelle édition de *la Garde au Rhin* (la 10^e^), agrémentée d'une couverture dessinée par Jeanniot. On sait que ce roman, où l'intrigue sentimentale est placée dans un cadre historique des plus intéressants, constitue un guide précieux pour tous ceux qui veulent connaître l'évolution de l'Allemagne moderne. Il faut donc lui souhaiter en France un grand nombre de lecteurs.

M. T. de Wyzewa donne à la librairie Hachette une excellente adaptation de *la Dette de Jettchen Gebert*, un des romans qui ont fait le plus de bruit en Allemagne au cours de ces dernières années. Ces « mœurs berlinoises » en 1830 surprendront beaucoup de lec-

teurs français. La traduction, inutile de le dire, a toute la saveur d'une œuvre originale. Espérons que M. de Wyzewa, après nous avoir fait connaître Georges Hermann par son premier roman, poursuivra sa tâche, en traduisant aussi le second, qui relate les tristes épisodes de la vie de Jettchen, après son mariage.

A une imitation en vers d'*Hermann et Dorothée*, que le traducteur, M. Julien Goujon, présente comme « rigoureusement conforme au texte original », et que préface M. Paul Deschanel, la Société française d'Imprimerie et de Librairie a ajouté les reproductions des huit tableaux d'Arthur von Ramberg qui ont popularisé l'idylle champêtre de Gœthe.

M. Hanns Heinz Ewers, dont nous avons analysé il y a quinze jours l'extraordinaire roman *Abraune*, fait paraître, chez l'éditeur Georges Müller, de Munich, une version très littéraire de l'*Isis* de Villiers de l'Isle-Adam à quoi il a joint le drame *Morgane*. C'est le quatrième volume des *Œuvres complètes* de Villiers, car l'œuvre complète de Villiers a trouvé en Allemagne un éditeur!

Infatigable, M. Ewers préfacie aussi une traduction allemande de *Fumée d'Opium* de Claude Farrère, faite par les soins de sa femme, Maria Ewers, et que le même éditeur introduit auprès du public allemand.

§

Memento. — Une étude de M. J. Benrubi que fait paraître la *Deutsche Rundschau* (décembre) s'intitule « la Renaissance de l'Idéalisme en France ». L'auteur passe en revue les dernières publications des savants et des philosophes français, depuis Henri Poincaré jusqu'à Boutroux et Bergson. M. Richard M. Meyer prend prétexte d'une nouvelle édition des Conversations de Gœthe pour revenir sur l'importance de la « causerie » dans l'œuvre du grand poète.

Les *Süddeutsche Monatshefte* ont la bonne fortune de pouvoir donner des inédits de Lichtenberg (décembre). M. Erich Ebstein a eu communication d'un mince cahier où le premier psychologue allemand inscrivit ses pensées en 1789. Les pages que M. Egon Friedell intitule *Der Kommende*, et qui décrivent le « classique allemand » qui va venir, provoqueront beaucoup de contradictions dans le monde littéraire allemand.

Das literarische Echo (1er décembre) consacre son article de fond aux poésies de Rosegger (étude de M. A. Brandl). M. O. F. Walzel parle de Hamann, « le mage du nord ». — M. H. Lilienfein présente Sœren Kierkegaard, « le penseur de la passion ». Dans la série des « centres littéraires » qu'a commencée cette revue, l'article sur Munich est écrit par M. Kurt Martens, qui parle de son milieu en connaissance de cause.

Dans *Œsterreichische Rundschau* (15 novembre) le professeur W. Kosch publie un article nécrologique consacré à J. V. Widmann, l'écrivain suisse décédé il y a quelques semaines. Il rappelle qu'en 1892 Conrad-Ferdinand Meyer, fatigué de la vie, écrivait à Widmann : « C'est à vous de tenir maintenant le drapeau ». Et de fait, Widmann poursuivit, jusqu'à sa mort, les grandes

traditions de la littérature helvétique. Suisse, il ne l'était que par adoption, car il était né en 1842 aux environs de Brünn, en Moravie, mais dès l'âge de trois ans il vint avec ses parents à Liestal, où son père devint pasteur protestant. Après avoir étudié la théologie, il fut directeur d'une institution de jeunes filles à Berne jusqu'à ce qu'il prît, en 1880, la direction du *Bund*, le plus grand journal suisse de langue allemande. Il avait déjà publié d'innombrables volumes, tant en vers qu'en prose, et fut dès lors en contact quotidien avec les grands écrivains du pays. Gottfried Keller le tenait particulièrement en estime. Il s'essaya dans le drame et fit, entre autres, une pièce qui portait le titre de *Par dela le Bien et le Mal*, et qui devait réfuter les théories de Nietzsche.

Die Lese, cette excellente revue populaire qui a pris à tâche de relever le niveau du goût littéraire, fait paraître, à côté de reproductions d'œuvres célèbres, des articles inédits consacrés aux bonnes lettres. M. Edouard Angel publie une étude sur le style épistolaire (25 novembre). Il y montre l'influence exercée dès le XVII^e^ siècle par les écrivains français, rompant avec la tradition et écrivant leurs lettres en français, au lieu de les composer en latin. Les premières lettres célèbres rédigées en allemand sont celles que la duchesse Charlotte d'Orléans, la princesse Palatine, adressait à sa famille. La littérature classique allemande connut plus tard de bons épistoliers, mais c'est encore une femme, Rahel Lewin-Varnhagen, qui, malgré ses nombreuses citations françaises, peut être considérée, par son style enjoué et naturel, comme une des meilleures « correspondantes ».

M. Hermann Uhde-Bernays publie dans *Westermanns Monatshefte* (12 décembre) une étude sur Hugo de Tschudi, l'ancien directeur de la National galerie de Berlin, qui est mort trop tôt pour pouvoir achever la réorganisation de tous les musées de Bavière pour laquelle il avait été pressenti en 1906. C'est lui qui introduisit à Berlin l'art moderne français, au grand scandale des barbouilleurs officiels, glorificateurs des Hohenzollern. Les luttes épiques qu'il eut à soutenir appartiennent maintenant à l'histoire. Nommé assistant en 1884, Tschudi succéda, en 1897, à Max Jordan, comme directeur de la Nationalgalerie. Il dut s'en aller au bout de douze ans, l'abondance des Manet, des Monet, des Courbet, des Degas, des Corot, et des Cezanne qu'il avait acquis pour le compte de l'État ayant provoqué chez Guillaume II un de ces mouvements d'humeur dont il est coutumier. Tschudi était du reste d'origine suisse.

Pan, qui reproduit des dessins d'Auguste Rodin (16 décembre) et des fragments des Entretiens sur l'Art recueillis d'après les conversations du maître pour M. Paul Gsell, donne une étude sur le théâtre due à la plume de M. Hugo von Hofmannsthal. Cela s'intitule « le jeu devant la foule ».

Der Sturm a agrandi son format tout en demeurant la petite feuille combative qui rompt des lances contre toutes les idoles allemandes. Un article sur le scandale Wertheim plaît pour sa virulence (novembre). Le banquier Oppenheimer, dont feu M. Kalischer trace un portrait, n'est pas mieux traité (décembre). Les dessins qui illustrent cette revue sont signés Hodler, Otto Meller, E.-L. Kirchner, etc.

Deutsche Kunst und Dekoration (novembre) s'ouvre par une étude de M. F. Wichert sur « le mouvement artistique à Mannheim ». L'œuvre du sculpteur Richard Luksch, de Hambourg, est étudiée par M. Wilhelm Nie-

meyer. Le peintre Walther Püttner, de Munich, présenté par M.W. Michel est un impressionniste de la bonne tradition (décembre).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Marie Corelli : *The Life Everlasting*, 6s., Methuen. — Mrs Humphry Ward : *The Case of Richard Meynell*, 6s., Smith Elder. — Lucas Malet : *Adrian Savage*, 6 s., Hutchinson. — Arnold Bennett : *Hilda Lessways*, 6 s., Methuen. — Joseph Conrad : *Under Western Eyes*, 6s., Methuen. — Maurice Hewlett : *The Song of Renny*, 6 s., Macmillan. — Henry James : *The Outcry*, 6 s., Methuen. — J. M. Barrie : *Peter and Wendy*, illustrations par F. D. Bedford, 6 s., Hodder and Stoughton. — Max Beerbohm : *Zuleika Dobson*, 6s., Heinemann. — J. E. Patterson : *Love like the Sea*, 6s., Heinemann. — J. E. Patterson : *My Vagabondage*, 8s. 6 d., Heinemann. — George Moore : *Hail and Farewell, Ave*, 6s., Heinemann. — Ford Madox Hueffer : *Ladies whose Bright Eyes*, 6s., Constable. — Henry Sydnor Harrison : *Queed*, 6 s., Constable.

Beaucoup de romans ont paru, en cette dernière saison d'automne; les uns, — le plus grand nombre, — n'ont que des mérites ordinaires et n'offrent qu'un intérêt passager : nous n'en parlerons pas ; les autres retiendront notre attention à des titres divers : ils seront un choix qui évitera au lecteur de s'égarer sur des titres alléchants et sur des noms d'auteurs plus ou moins légitimement fameux. Si, de ce choix, sont exclues certaines œuvres intéressantes et remarquables au jugement d'autres critiques, nous répondrons qu'il est impossible de tout lire et qu'aussi nos opinions peuvent différer même des plus autorisées.

Il se trouvera, par exemple, des gens pour louer **The Life Everlasting**, le dernier roman de Miss Marie Corelli. Mais tout en reconnaissant que ce livre eut, comme les ouvrages précédents de cet écrivain, une fantastique popularité, nous n'en conseillerons pas la lecture : ce genre de fiction, s'il dénote une imagination à coup sûr excessive, n'a rien de littéraire et semble brouillé à tout jamais avec la vraisemblance ; il est peu de gens de goût qui puissent aller jusqu'au bout d'un pareil fatras.

Nous reconnaîtrons également que les romans de Mrs Humphry Ward sont accueillis par le public avec une faveur extraordinaire ; cependant, nous nous sommes montré constamment d'une grande sévérité envers cet auteur. Ses personnages nous ont toujours paru conventionnels au point d'en être agaçants et ils ont l'air de pantins à ficelles. Les mêmes défauts se retrouvent dans **The Case of Richard Meynell**, où l'on prétend nous exposer les opinions théologiques de l'époque actuelle, comme *Robert Elsmere* exposait celles d'il y a trente ans. C'est d'ailleurs une suite à ce roman si suranné, et l'on y revoit la fille de Robert Elsmere. Richard Meynell est le chef du modernisme anglican, et de perpétuelles discussions religieuses s'entremêlent aux soucis de sa vie et à ses embarras amou-

reux. Mrs Humphry Ward traite son sujet avec la gravité et l'habileté auxquelles nous sommes accoutumés, mais son roman, bien qu'au courant des dernières doctrines modernistes, laisse un goût quelque peu suranné aussi, et presque vieillot.

Le récit que Mrs Lucas Malet a intitulé **Adrian Savage**, du nom du personnage principal, est d'une lecture plus satisfaisante. Pourtant, il est d'une portée trop vaste pour ne pas être chaotique. Mais les personnages, à part Adrian, qui paraît un peu une statue articulée, un peu trop parfait pour un être humain, — sont plus près de la réalité. L'auteur oppose deux types de femmes, une Anglaise et une Française, celle-là avide d'amour, celle-ci de jouir de son indépendance et d'exercer son pouvoir féminin. Par là, l'auteur dégage les caractéristiques du féminisme tel qu'il est pratiqué en Angleterre et tel qu'on le comprend en France, et du même coup, elle contraste, de très impressionnante façon, deux civilisations très différentes.

Dans ces trois romans, les auteurs, des femmes, ont eu le téméraire dessein d'exposer, de discuter, et peut-être de prétendre résoudre de vastes et complexes problèmes. On peut, sans reproche, constater qu'elles ont échoué et que leur œuvre a souffert de leur présomptueuse ambition. Les romanciers dont nous allons rapidement examiner les œuvres sont des hommes et ils ont eu plus de prudence. Evitant les discussions théoriques, les exposés schématiques, les contrastes invraisemblables, ils se contentent de puiser dans la réalité quotidienne l'action de leur œuvre, les personnages et le décor. Ils dépeignent la vie, sans lyrisme, sans didactisme, et, par des raccourcis et des perspectives ménagés avec art, ils révèlent, sous leurs multiples aspects, avec une clarté et une netteté parfaites, les grands conflits humains, les problèmes de la destinée, les inquiétudes de l'esprit, les folies du cœur, toutes les confusions, toutes les discordes de la vie, avec toutes ses beautés et ses harmonies.

Prenons, par exemple, **Hilda Lessways**, le second volume de la trilogie qu'a promise Mr Arnold Bennett. Ce n'est pas une suite au premier ; c'est la même période relatée à un point de vue tout autre, ce sont les mêmes événements avec une signification toute différente. Dans *Clayhanger*, on avait, à diverses reprises, entrevu Hilda, mais au lieu des longues années lentement déroulées de la vie d'Edwin, nous n'avons ici que quelques mois de la vie d'Hilda. Le récit est plus rapide, plus concentré. Tous les détails y sont minutieusement soignés, avec une exactitude admirable; certains tableaux d'intérieur, où l'on voit en présence la mère et la fille, sont étonnants de vérité ; la scène où la malheureuse Hilda apprend qu'elle a épousé un bigame est puissamment dramatique dans sa sobriété. L'auteur a subtilement étudié ce personnage d'Hilda ; ce qui frappe

en elle, c'est une absence curieuse de sentiment ; elle est capable de sentiment, cependant : son amour pour Edwin Clayhanger le prouve. Mais l'instinct sexuel s'éveille un peu tard chez cette fille de nature renfermée, de caractère âpre et sec ; et quand elle se trouve en rapports constants avec George Cannon, elle éprouve pour lui, sans l'aimer, une sorte d'adoration ; elle l'idéalise et le glorifie, et elle est attirée vers lui par la prestance physique du mâle, par sa masculinité égoïste, par sa personnalité dominatrice, par cette fascination que certains hommes exercent sur les femmes. L'impulsive, l'instinctive Hilda se laisse séduire ; elle succombe au charme, mais, l'homme disparu, son manque de sensibilité lui permettra de s'en détacher promptement. Georges Cannon, que nous voyons avec les yeux de sa victime facile, est magistralement dessiné et Mr Bennett a réussi avec Hilda un remarquable essai de psychologie féminine.

Dans ce passionnant roman qui s'appelle *The Secret Agent*, Mr Joseph Conrad avait tracé magistralement quelques portraits d'anarchistes, et il avait prouvé qu'il était capable d'écrire une œuvre puissante en empruntant son décor et ses personnages à notre monde européen. Il confirme cette preuve en démontrant, avec **Under Western Eyes**, que son génie peut s'attaquer victorieusement à des sujets autres que ceux de ses premiers récits de la mer et des îles d'Extrême-Orient. Mr Joseph Conrad a voulu, ici, expliquer les aspects mystérieux et décevants de l'âme slave ; placé mieux que personne pour réussir dans cette tâche, son roman révèle aux « yeux occidentaux » l'étrange psychologie du Russe. Le personnage principal lui fournit l'occasion d'étudier profondément une âme tourmentée par le remords, et il dessine quelques femmes russes singulièrement attirantes. Dans le détail, Mr Conrad soutient la comparaison avec Tourguenief et Dostoïevski, mais alors qu'en lisant ces auteurs on a l'impression de ne pas pouvoir pénétrer dans l'intimité des personnages, qui gardent, ainsi que le décor, quelque chose d'insaisissable, Mr Joseph Conrad déchire ce rideau et nous comprenons tout le bizarre et le tourmenté de la mentalité slave. Le récit est, d'un bout à l'autre captivant, et les vingt dernières pages ont une force dramatique absolument extraordinaire.

Tous ceux qui ont lu, en français, *les Amours charmantes et cruelles* de Mr Maurice Hewlett ont à coup sûr voué à cet auteur une admiration durable, et ceux qui connaissent l'ensemble de son œuvre en anglais le tiennent pour l'un des écrivains les plus artistes de notre époque. Le nouveau roman de Mr Hewlett, **The Song of Renny**, confirmera cette opinion. Ici, l'auteur revient aux époques qu'il a si prestigieusement fait revivre dans *The Forest Lovers* et dans *Brazenhead the Great*, combinant l'histoire et la fic-

tion et révélant le cœur et l'esprit de ses personnages comme Walter Scott ne l'a jamais fait.

Mr Henry James a écrit un roman court ; telle est la réflexion que le lecteur se fait en feuilletant **The Outcry**. Et à la lecture, il en vient à supposer que l'auteur, avant de rédiger son récit, en a établi un scénario, comme d'une pièce de théâtre. L'action y gagne en intérêt, mais on y perd ces incomparables dissertations où Mr Henry James dissèque, avec une si extraordinaire perspicacité, la psychologie de ses personnages. Ils n'en sont pas moins admirablement dépeints, et avec plus de vigueur, sans doute pour compenser l'absence relative d'analyse des motifs. Et quiconque voudra, ne le connaissant pas encore, faire la connaissance de Mr Henry James comme auteur, aura avantage à prendre ce livre, qui le séduira certainement.

Mr J. M. Barrie n'est connu en France que par la belle traduction qu'a faite M. Robert d'Humières de *Margaret Ogilvy*, un des livres les plus émouvants qu'on puisse lire, et par les représentations de *Peter Pan*, dont une version parut avec les illustrations de Rackham. « Peter Pan ! » Il n'est guère en Angleterre de syllabes plus souvent répétées que celles-là, au moment de Noël. Tous les ans, en décembre, Peter Pan revient à la scène, et cette fois nous l'avons aussi en roman, où l'on se demande si l'on ne doit pas le préférer dans cet avatar. Quand aurons-nous un Barrie français, qui nous créera un Peter Pan de France, un personnage aussi vivant, aussi immortel que Don Quichotte, Robinson Crusoe, Barbe-Bleue ou le petit Poucet ? **Peter and Wendy** est un nouveau chapitre de cette inoubliable histoire, et un chapitre plus empoignant que le précédent.

Est-ce un roman, est-ce une mystification, et qu'est-ce que diable cela veut dire ? Lisez **Zuleika Dobson**, et vous vous poserez ces questions. L'histoire est burlesque jusqu'à l'extravagance. Mr Max Beerbohm l'a écrite en se servant de la plume avec laquelle il trace ses caricatures si amusantes, si follement « charges ». Zuleika est une « charge », à coup sûr. Elle a les charmes décuples, centuplés, de l'héroïne habituelle des romans, et tous les autres personnages sont des « charges » proportionnellement calibrées. Le tout est fort amusant, pour qui connaît Oxford et la vie de collège dans la vieille ville universitaire. Les situations sont aussi des « charges », et tout cela constitue une série ininterrompue de satires perspicaces, qui procurent à quiconque sait voir derrière le masque un plaisir fort délicat.

S'il était mieux construit et moins encombré de digressions, le roman de Mr J. E. Patterson serait au nombre des meilleurs qui ont paru depuis longtemps. Tel qu'il est, il se lit avec un plaisir croissant à chaque page et il laisse l'impression d'une œuvre puissante où l'on voit aux prises les forces mêmes de la nature — mais ce n'est

pas une œuvre d'art : l'auteur nous livre des matériaux un peu trop bruts. Trois personnages sont en scène : Derrick le marin, sa femme Bella adonnée à l'ivrognerie, et Mary, la saine et forte fille qui s'efforce de régénérer la malheureuse. Mary finit par aimer Derrick qui en vient, malgré lui et malgré son attachement pour sa femme, à aimer passionnément la jeune fille. Voilà la situation que l'auteur a su traiter sans licence, sans grossièreté, et dont il a fait un livre qu'on n'oublie pas.

Dans notre existence sédentaire et civilisée, il est difficile de s'imaginer qu'on puisse mener la vie d'aventure et d'indépendance, qu'on se laisse aller au gré de sa fantaisie et de son destin, qu'on soit content d'avoir sa vie entre ses mains pour la risquer comme un enjeu dont on ne se soucie guère. Ce genre d'existence est possible, si l'on en croit ce que raconte Mr J. E. Patterson, dans le livre qu'il intitule : **My Vagabondage**, *Being the Intimate Autobiography of a Nature's Nomad.* C'est là un document humain du plus vif intérêt, et, encore qu'il soit exclusivement personnel, cet admirable récit constitue une lecture agréable, non seulement par les anecdotes, les incidents, l'imprévu des circonstances, mais encore par la façon vigoureuse et attachante avec laquelle il est narré. La variété des aventures y est extraordinaire, et l'on reste étonné que, dans un si petit nombre d'années de vie errante, l'auteur ait éprouvé tant de vicissitudes et affronté tant de périls. L'autre grand mérite de son livre est de révéler avec une surprenante netteté le caractère rebelle et ardent de ce « nomade de la Nature ».

C'est aussi un document humain fort curieux que ce livre **Ave**, premier volume d'une trilogie que Mr George Moore intitule *Hail and Farewell,* et dont les deux prochaines s'appelleront *Salve* et *Vale.* L'auteur d'*Esther Waters* affectionne ce genre de confidences : il a donné jadis ces *Confessions d'un Jeune Homme,* dont une version française fut publiée à l'époque, et, plus récemment, des *Memoirs of my Dead Life.* Dans *Ave*, Mr George Moore relate longuement les rapports qu'il eut avec les promoteurs du mouvement de renaissance littéraire en Irlande, W. B. Yeats, Edward Martyn, George Russell, T. P. Gill, Dr Douglas Hyde, T. W. Rolleston et d'autres. Il n'est guère tendre pour ses anciens amis et il s'amuse à les représenter par des caricatures souvent très divertissantes. Mais si c'est un document humain, où l'auteur, du reste, révèle fort peu de lui-même, de son moi intime, c'est aussi un document historique, qu'on ne manquera certainement pas de discuter et de contredire. Et il s'y entremêle des passages d'une singulière beauté, où l'on retrouve avec plaisir l'auteur de ces admirables livres : *Evelyn Innes*, *Sister Teresa*, *The Lake*, *The Untilled Field*, etc.

Mr Ford Madox Hueffer a maintes fois donné la preuve qu'il est

un très brillant romancier, et l'on en est plus que jamais convaincu en lisant son œuvre la plus récente . *Ladies whose Bright Eyes*. qui est ce qu'on appelle en anglais, non pas *a novel*, mais *a romance*. Un personnage des plus modernes, homme d'affaires que n'embarrassent pas les scrupules, — en fait, un éditeur, — se trouve, par suite d'un accident de chemin de fer, reporté en l'année 1326. Nous le voyons dès lors vivre au XIVe siècle, tout en conservant ses idées du XXe. Ses aventures sont extrêmement nombreuses et amusantes, et la documentation de Mr Hueffer, sur la vie à cette époque, paraît des plus complètes et des plus exactes. Finalement, le héros réussit à revenir au siècle présent, où il retrouve l'incarnation d'une certaine dame... Mais il serait fâcheux de déflorer le dénouement ingénieux de ce conte délicieux et captivant.

Chacun des trente-deux chapitres de **Queed** est orné d'un titre d'au moins deux lignes et quelquefois de cinq, et l'on n'a point de surprise à mesure que se déroulent les événements. Parfois, l'action prend des allures d'invraisemblance, mais c'est à peine si l'on s'en aperçoit, tant les personnages restent réels, vivants, agissant avec une aisance et un naturel des plus convaincants. Le héros, au sobriquet de Queed, ignore tout de la vie et il a naturellement l'ambition de vouloir, en un unique ouvrage, résumer, coordonner de façon définitive toutes les doctrines et toutes les théories de la science humaine. L'auteur, Mr Henry Sydnor Harrison, raconte comment, avec mille péripéties, Queed parvient à s'humaniser, à ne plus voir les hommes et les choses à travers les livres, et le fauteur de la transformation est inévitablement une femme. Tout le récit est plein d'humour, de verve, d'esprit, de belle humeur, et l'on ne peut s'empêcher de rire aux réflexions infiniment drôles qui abondent page après page.

Memento. — La Collection Tauchnitz a déjà publié la plupart des romans que nous analysons dans cette chronique. *The Life Everlasting*, par Marie Corelli (2 vol.); *Hilda Lessways*, par Arnold Bennett (1 vol.); *The Song of Renny*, par Maurice Hewlett (1 vol.); *Under Western Eyes*, par Joseph Conrad (1 vol.); *The Case of Richard Meynell*, par Mrs Humphry Ward (2 vol.); *Peter and Wendy*, par J.-M. Barrie (1 vol.). On y trouve en outre, parus récemment: *The Poems of Oscar Wild*, *Mrs Thompson*, par W.-B. Maxwell, *Thanks to Sanderson*, par W. Pett Ridge, *The Position of Peggy Harper*, par Leonard Merrick, *Ship's Company*, par W.-W. Jacobs, *Dan Russell the Fox*, par E. Œ. Somerville et Martin Ross, et *Juggernaut*, par E.-F. Benson.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Revista pentru Istorie, Archeologie si Filologie; Soc. istorica româna, Bucarest. — J. N. Lahovary : *Cum s'a stricat limba românească*; Rasidescu, Bucarest.

— I. Caragiale : *Schite noue ;* Adevèrul, Bucarest. — Mih Lungianu : *In Serbatori ;* Minerva, Bucarest. — Ion Gorun : *Stii româneste ?* Institut Eminescu, Bucarest. — S. Moldovan : *Ardealul I, Tinuturile de pe olt;* Ioan I, Ciurcu, Brasov. — Memento.

Une des plus remarquables publications roumaines, avec les *Annales* de l'Académie et le *Bulletin des Monuments historiques*, une de celles qui peuvent le mieux se comparer aux publications similaires de l'étranger, c'est à coup sûr la **Revue d'Histoire, Archéologie et Philologie**, organe de la *Société roumaine d'histoire* que préside aujourd'hui M. Emm. E. Kretzulescu. Fondée en 1882 par Gr. Tocilescu, elle a connu toutes les vicissitudes qu'une revue spéciale, de caractère scientifique, pouvait rencontrer dans un pays où, jusqu'à ces dernières années, on peut dire qu'il n'y avait pas de lecteurs. Interrompue à maintes reprises, elle n'en est qu'à son XI^e^ volume ; mais ses 7.000 pages contiennent les travaux de tout ce qui, en Roumanie ou à propos de choses roumaines, s'est fait un nom dans les questions d'histoire et de linguistique; il n'est pas de document de valeur, intéressant le passé ou les traditions du pays, qui n'y ait aussitôt trouvé place, le plus souvent accompagné de reproductions très soignées. La disparition de cette revue, devenue à son tour une source d'informations infiniment précieuse, aurait été une perte d'autant plus grande que les résultats obtenus d'année en année par les savants roumains formés aux nouvelles écoles augmentent en nombre et en importance. On ne peut donc que se réjouir de savoir son existence, et celle de la *Société*, assurées, depuis que M. Em. Kretzulescu, avec une bonne grâce et une générosité de boïer de la vieille roche, en a assumé la charge; les voilà désormais en mains sûres.

Faute de place, quelques titres à peine donneront ici un aperçu des deux fascicules de 1910 : *Codex Kretzulescus*, tiré des archives de la famille Kretzulescu, relatant la guerre russo-turque de 1768-1774, et les misères de l'église gréco-orientale en Transylvanie et Hongrie après l'Union avec Rome ; une *chronique du pays roumain* pleine de détails curieux, par un diacre compilateur de 1764; une *généalogie* circonstanciée de la *Famille Nasturel*, par le général P. V. Nasturel ; la *Pravila* (Code) *de Govora* (1619), publiée par le prof. I. Peretz pour contribuer à l'étude du vieux droit roumain, dans lequel étaient fondus le droit classique romain, le droit slave et le droit byzantin ; notes de M. Al. E. Dumitrescu sur des *excursions historiques* faites avec M. Kretzulescu à Fagaras, Târgoviste, Cozia, Resca, etc., tous lieux auxquels se rattachent les plus vieux souvenirs de l'histoire roumaine. Une abondante *bibliographie* et les procès-verbaux des séances de la Société complètent ces beaux volumes.

§

Une véritable guerre des « anciens et des modernes » divise toujours les Lettres Roumaines. Il s'agit depuis longtemps de fixer la langue littéraire : poporanistes et, faute de mieux, je dirai symbolistes, pour indiquer les plus avancés de leurs adversaires, s'en disputent le droit et la compétence exclusifs. Il leur serait pourtant assez facile de s'entendre. Il faut en effet, dans un pays de transformations aussi rapides, une langue capable de se prêter à toutes les exigences et les finesses de la vie et de la sacro-sainte culture d'aujourd'hui. Mais la légèreté du Roumain, dont M. Densusianu nous dit qu'il est « bâcleur » et M. P. P. Carp qu'il descend peut-être de légions napolitaines, lui fait considérer avec mépris, comme un pédantisme, tout ce qui demande soins et efforts ; c'est si commode d'employer les mots français fagotés à la roumaine ! J'ai dit à plusieurs reprises le charivaresque petit-nègre qu'est devenu le langage quotidien de la presse, de la politique, à partir du *Monitour officiel*. Ce qui est pire, ce sont les méprises désopilantes que provoque forcément, chez les lettrés de moindre envergure, la connaissance problématique du français ; elles correspondent à la mentalité de cette foule croissant à chaque fin d'année scolaire qui constitue, en Roumanie comme ailleurs, le prolétariat des demi-intellectuels, l'« Intelligentia » des milieux provinciaux. Les rapports et pétitions rédigés par le personnel inférieur de n'importe quelle administration (sans excepter la Chambre et le Sénat) fourmillent de mots estropiés ; j'ai entendu un orateur de réunion politique appeler de ses vœux le « concubinage de deux tendances opposées ». Celui-là poussait la catachrèse jusqu'à la licence. C'est contre ce travers assez particulier que s'est surtout élevé M. Caragiale, dans ses *Comédies* et ses *Nouvelles*, et ses railleries sont si drôles que ce serait presque dommage de voir disparaître les défauts qu'il ridiculise avec tant d'esprit. Pourtant les écrivains et poètes eux-mêmes n'hésitent pas tous à « péricliter » (*sic!*) l'art d'écrire ; de l'abondance du cœur, ils alignent des pièces frissonnantes sur « o etajera roza » ou les rimes « ecou-cavou-erou », « amoruri elegante — profile dezolante », comme les couturières et les modistes, avec plus de naturel, parlent de « dublira de saten cler » (doublure de satin clair) ou de « gaz blé » (gaze bleue, alors que *gaz*, en roumain, veut déjà dire pétrole).

D'autre part les écrivains nationalistes, qui ont le bon esprit de vouloir conserver à la langue toute la richesse du vocabulaire ancien et populaire, pèchent peut-être par une certaine étroitesse d'horizon ; ils ne sont pas toujours bien préparés à écrire, et se font rabrouer. Dernièrement l'un d'eux, Mihail Lungianu, publiait un volume sur les *fêtes paysannes* (*In serbatori*), plein d'excellentes intentions ;

mais ses récits sont une mise en action gauche et froide du folklore de son village, au lieu d'apporter une description de mœurs ; et il est si peu au fait de la langue qu'il emploie qu'il explique en note des mots parfaitement courants, qu'il ne donne pas le sens de mots certainement locaux et qu'il utilise, en taches dans sa prose du cru, des mots français, allemands ou hongrois, dont il n'a pas l'air de soupçonner l'origine étrangère. La mission de ces écrivains pourrait être si féconde, au contraire, de se faire alternativement les pionniers studieux d'une plus haute culture dans le milieu populaire dont ils sortent, où ils vivent, et les truchements, en une forme artistique travaillée, des trésors de sentiments, de traditions, de sagesse, de poésie dont le paysan roumain est demeuré jusqu'ici le dépositaire fidèle. Après eux, les poètes, philosophes, savants pourraient encore venir nuancer les termes concrets de toutes leurs virtualités abstraites, les enrichir d'acceptions dérivées, avant d'aller brutalement emprunter aux voisins des doublets illégitimes et barbares. Eminescu s'y est efforcé. Heliade Radulescu déjà s'écriait : « Ecrivez, enfants, mais écrivez en roumain ! » Caragiale, dans ses traductions un tantinet archaïsantes, donne des modèles de langue roumaine. Plusieurs nouvellistes et romanciers, quelques poètes actuels s'efforcent de faire prévaloir des deux côtés des Carpathes une langue pure et châtiée, nationale au meilleur sens, telle que l'ont prônée les C.-A. Rosetti, Odobescu, Hajdeu, T. Maiorescu, Delavrancea, et à commencer par le roi Charles, le promoteur du grand *Dictionnaire de l'Académie*, dont M. Sextil Puscariu poursuit l'achèvement. M. C. Banu (*Flacara*, I, 7) reprenant un mot de Feuchtersleben, demande avec raison que les œuvres, que le travail d'art prime la discussion.

Mais on est encore assez loin de compte pour que deux livres soient venus simultanément servir à la défense et illustration de la belle langue roumaine. C'est la réunion des articles publiés par M. Lahovary dans la vénérable revue *Convorbiri literare*, par M. Gorun dans l'*Universal*.

Avec la méthode et l'appareil documentaire d'un docteur en droit, licencié ès-lettres, ancien lauréat du Concours général de Paris, ex-président de Tribunal et ministre en fonctions, M. Ion N. Lahovary a étudié en huit chapitres **Comment s'est gâtée la langue roumaine**, et il détermine : l'action néfaste des latinistes à tous crins qui ont voulu expurger le roumain de tous ses éléments non latins et fabriquer de toutes pièces une langue romane (le fameux *Glossaire* de Massim et Laurian, sanctionné par l'Académie roumaine de 1876, en est l'impérissable monument) ; l'influence non moins désastreuse des ignorants qui, pour latiniser encore la langue, ont remplacé une foule de vocables, d'origine parfaitement latine,

mais d'un fort goût de terroir, par des mots pris tout de go au français. La valeur particulière du travail de M. Lahovary, c'est de ne pas se perdre en théories, d'être bourré d'exemples et de listes de mots ; il ne fait pas que démolir ce qu'il appelle le volapuckisme, il aide à regagner du terrain. Pour prouver combien le roumain a perdu et comment il était apte à exprimer toutes les délicatesses du cœur et de la pensée, il cite : des passages de versions anciennes des Ecritures, des inscriptions votives, des dictons et proverbes, de simples fragments de lettres et d'actes d'autrefois, où les mots étrangers ne dépassent pas la proportion de 3 sur 80, de 7 sur 130 de strictement latins. Et ces textes sont vraiment d'une aisance, d'une noblesse, d'un charme, dont toute langue au monde aurait droit de se montrer fière.

M. Ion Gorun s'est borné à des causeries familières et alertes de journaliste. **Savez-vous le roumain ?** demande-t-il. Et au petit bonheur de ses lectures, qui ne lui en fournissent que trop, il redresse les mots dénaturés, les tournures fautives, les locutions vicieuses ; il donne, mais pas toujours, les équivalences des termes étrangers inutiles ou mal compris ; il rappelle les règles de syntaxe et souvent celles de grammaire, simplement, car la langue est martyrisée au point que les accords de genre et de nombre ne sont pas toujours respectés. Las ! le mal est profond. Rien d'enraciné comme la superficialité. Mais en vérité que doit-on attendre d'étudiants à peine débourrés ou des mercenaires de la plume, quand les professeurs d'Université se paient des amphigouris et impropriétés de termes de cette force (cours d'ouverture de la faculté de droit, Jassy, reproduit ensuite par toute la presse, pour l'instruction du peuple, bien entendu) : (rôle de l'Université) « Elle est appelée à créer la science nationale. Parce que la science elle-même porte et doit porter un stigmate (*sic*) national, dû aux individus qui la spéculent (*sic*), aux circonstances géographiques, biologiques, hydrographiques du sol et des facteurs naturels soumis à l'étude, due aux résultats obtenus, différents selon les lieux, due à la modeste contribution de vérités réalisées au profit commun » (re-*sic* d'un bout à l'autre). Ce cas n'est pas unique. De son côté, M. Densusianu s'offre la malice, dans un article qu'il a le seul tort, à nos yeux, d'intituler : *cine* MALTRATEAZA *limba românească ?* (*Viața nouă*, VII 2) de faire remarquer que les *convorbiri* mêmes, où écrivait M. Lahovary, l'environnaient d'exemples à stigmatiser.

Un autre danger sur lequel nos deux auteurs n'ont fait que glisser, par égard pour les frères transylvains qui ont aussi leurs écrivains insignes, c'est l'abâtardissement de la pensée et du langage roumains par la germanisation. Elle s'insinue partout ; dans les classes populaires et industrielles, par l'extension du commerce juif

et l'influence des capitaux allemands ; à l'Université, par la levée d'une génération de professeurs pourvus des diplômes de doctorat allemands ; dans le journalisme et donc la politique, par l'arrivée en masse de jeunes gens de Transylvanie qui, fuyant l'exclusivisme et le bagne hongrois, « préfèrent mieux » fournir carrière en Roumanie ; ils apportent de leurs écoles de Hongrie, d'Autriche, d'Allemagne et de la « permanentisation » d'un « concubinage » séculaire avec l'oppresseur, un esprit profondément étranger à celui de leur race et de leur langue; leur jargon habituel est farci de solécismes, de barbarismes, de lourdeurs de tous genres, dont seules les débarrasseraient la lecture et l'étude prolongées des vieilles chroniques et des textes classiques. Les recueils de morceaux choisis, proposés par M. Lahovary pour les écoles, les bureaux de rédaction, les séminaires, les administrations, trouveraient là, s'ils sont bien faits, leur emploi immédiat. Je ne voudrais, pour preuve de leur utilité, que le volume sur l'**Ardéal**, publié à Brasov, par M. Silvestru Moldovan. Cette description historique et pittoresque des régions habitées par les Roumains *le long de l'Olto* se recommande par la solidité de son érudition, par la quantité et la précision de ses renseignements sur des populations écartées et dont les caractéristiques varient souvent de village à village ; elle est malheureusement écrite, par le directeur cependant de la septuagénaire revue roumaine *Gazeta Transilvaniei* (la doyenne des revues de Hongrie), en une langue hybride, regrettable tant au point de vue du vocabulaire, du style que parfois même de la syntaxe.

La Ligue culturale et la Société des Ecrivains roumains ont là un vaste champ d'activité ouvert. Puissent-elles favoriser en première ligne l'éclosion des talents robustes et des œuvres maîtresses qui parachèveront l'épurement et la fusion de tous les provincialismes au profit d'une langue unitaire, belle de toutes les beautés locales, riche de tous les joyaux épars de l'Epire à la Bessarabie, de la Theiss aux Balcans ! Sans compter que le retour, — ou l'arrivée, si l'on veut, — à une langue vraiment nationale, saine, intelligible pour tous, ne contribuerait pas peu, en Roumanie, au fonctionnement normal de la lourde machine gouvernementale, à la bonne entente des différentes classes de la Société, aux progrès unanimes de ce pays béni.

Memento. — Cette *Société des Ecrivains roumains*, constituée en 1909, a déjà beaucoup travaillé à relever le prestige des Lettres nationales et à améliorer le sort des littérateurs ; elle a réussi à créer un public. Depuis sa dernière assemblée, elle a remporté un joli succès mondain : la Reine, acclamée présidente d'honneur, a invité les membres de la Société à faire désormais tous les samedis, au palais, des lectures de leurs œuvres. Le comité élu se compose de MM. Gârleanu, président : Cincinat Pavelescu, vice-président ; I. Minulescu et A. de Herz, secrétaires ; Cazaban et I. Scur-

tu, censeurs ; V. Popp: caissier. M. C. Arion, ministre de l'Instruction, proclamé président d'honneur, a promis de présenter au Parlement le projet de loi qui accordera à la Société la qualité de personne civile.

Un jeune éditeur entreprenant, M. Seb. Bornemisa, à Orastie, lance son *Almanach des écrivains de chez nous*, qui présente le grand mérite de grouper pour la première fois,et à de rares omissions près, les littérateurs originaires de Transylvanie, avec leur portrait, quelques dates biographiques, une liste de leurs travaux et un bref morceau original vers ou prose. C'est un tableau succinct, mais émouvant,de la vie intellectuelle d'un peuple, car presque tous ces hommes, professeurs, prêtres, fonctionnaires, journalistes, poètes, qui écrivent par goût, le font aussi par devoir et ont à leur actif quelque ouvrage spécialement destiné à éclairer la masse paysanne à qui Joseph II avait promis des écoles, mais à qui le Maghyarisme les arrache.Ils sont une bonne quarantaine. La plupart ont aidé par des traductions à répandre chez eux les œuvres étrangères.Voici les poètes : Melles M. Cuntzan, Ec. Pitis,Eléna Simtion,Mme Aur. Pop,MM. Cosbuc,Goga,Soricu, Dulfu, I. Borcia, A. Cotrus,E. Chiffa; les prêtres et professeurs : I. Agârbiceanu, Al. Ciuru ; les théologiens : Dr N. Balan, Dr H. Puscariu ; les critiques, historiens, folkloristes, philologues : André Bârseanu, S. Moldovan, Dr Sârbu, Dr Jos. Popovici, Dr Al. Bogdan, Dr Lupas, Oct. C. Taslauanu, H. Chendi, Dr I. Scurtu, Dr C. Lacea, Dr On. Ghibu : puis les économistes, juristes, financiers, etc. Enfin l'*Almanach* se termine par une liste des journaux et périodiques roumains de Hongrie, dont la part est si importante dans le mouvement littéraire, culturel et politique de la nation ; ils figurent là, trente-cinq, quotidiens, hebdomadaires, mensuels, bi-mensuels, avec leur historique, leur tirage, leurs directeurs et collaborateurs, et le nombre de procès et le total des amendes que leur ont infligés les autorités maghyares. C'est un autre chapitre du calvaire d'un peuple.

Le *Calendrier Minerva* (Bucarest) vient également de paraître : table des matières abondante : chronique illustrée de l'année, relation des principaux événements (fêtes de Blaj, expositions artistiques de Bucarest ;pièces originales de prose et de vers signées Sadoveanu, Iosif, Slavici, Eftimiu, Goga, Murnu, etc. ; nombreuses reproductions d'œuvres d'art, parmi lesquelles les *paysanneries* de C. Ressu dénotent une vision tout à fait originale.

A Iassy, un groupe de jeunes publie une revuette strictement de poésie : *Versuri ;* il s'y fait une dépense échevelée de fleurs... de serre et de rhétorique, de chœurs de notes parfumées, de fantômes, de rêves,de pierreries, de romantisme baudelairien et de frantzousismes à plume et rime que veux-tu ; cependant quelques strophes parfois sont de vrais poètes, et il s'en faut souvent d'un mot ou deux qu'une pièce soit charmante. Nous y reviendrons. *Le Spectre d'une nuit*, bi-syllabe, d'Al. Macedonski, est un tour de force de grand artiste.

Une nouvelle revue aussi à Bucarest : *Flacara*, s'annonce fort bien.

Les *Figuri contimporane din România* continuent heureusement de paraître.

MARCEL MONTANDON.

VARIÉTÉS

Une ville d'eaux sous la Révolution. — A ceux qui seraient encore tentés de croire, après les Goncourt, que la Révolution éteignit d'un seul coup en France la lumineuse joie de vivre, qu'elle exila la gaieté, mit fin aux aventures et aux intrigues, licencia l'art de conquérir et l'art de plaire, à ceux-là les « Anecdotes curieuses et intéressantes arrivées dans différentes villes de France pendant la Révolution » apporteraient encore un fort net démenti. Sans doute l'auteur de cette brochure très ignorée n'avait pas, lorsqu'il la publia en 1813, de raison de s'affliger. Aristocrate et émigré « à l'intérieur », il avait plus de vingt fois et comme par miracle, à Toulouse et à Saverdun, à Marseille et à Anduze, à Annonay et à Saint-Vallier, à Avignon et à Aix, à Saint-Maurice-de-Lignon et à Saint-Etienne, à Nîmes et à Pézenas, et ailleurs encore, échappé aux sans-culottes, glissé entre les doigts des gendarmes, justifié tantôt avec insolence, tantôt avec humilité, toujours avec chance son manque de passeport, traversé sans s'y roussir le brasier révolutionnaire, et vécu assez pour voir, après vingt ans d'épreuves, ses rois rentrer dans Paris. Il est vrai qu'on n'est pas forcé de le croire sur parole, et qu'on peut redouter qu'il n'ait parfois, un siècle avant Tartarin, perçu les périls à travers un « mirage ». Tout de même, il n'est pas trop suspect; et, s'il nous paraît jamais sincère, c'est quand, en passant, il nous livre un tableau assez leste des plaisirs qu'offrait aux visiteurs la station balnéaire des Pyrénées, dont il orthographie si curieusement le nom : « Bagnière-de-Bigord », — Bagnères, dont les sources étaient réputées depuis les Romains.

Or Bagnères, vers la fin du XVIII^e^ siècle, semblait bien « un séjour charmant », pendant la saison des eaux. Les étrangers y affluaient de toute part, et quelquefois ils y étaient plus de sept mille. Il ne paraît d'ailleurs pas que, sans petits chevaux, ni golf, ni tennis, ils eussent plus de peine à passer leur temps que les baigneurs de nos jours; on se risquerait même à croire qu'ils y réussissaient plus allègrement. « Les uns vont de grand matin aux bains de la Reine, situés dans une belle prairie; d'autres se font porter aux bains du Salut. Les porteurs sont des hommes qui ont les pieds et les épaules très larges, que l'on choisit de cette constitution pour la sûreté de ceux qui se font porter. » Sous la garantie de ces muscles, « doubles muscles », dirait Tartarin, on se fait véhiculer jusqu'à Salut, à un quart de lieue de la ville. La route, ombragée de peupliers et bordée de prairies, est « charmante », et « c'est l'endroit où les eaux ont la réputation d'être les meilleures ». Cette vogue, il est vrai, a ses inconvénients : « La fontaine se trouve dans l'enceinte d'une maison; une barrière en bois empêche que les buveurs se jettent dessus ». Mais elle ne

paraît pas avoir élevé les prix. « Pour moins de deux sous, vous buvez toute une matinée. »

On s'amuse donc de son mieux, et, puisqu'il n'arrive pas de Paris, livré aux Jacobins, des nouvelles qui égaient, il faut bien imaginer d'autres réjouissances, lesquelles ne sont pas toujours du meilleur aloi.

Je m'y trouvai un jour de grand matin avec vingt personnes qui faisaient cercle autour de la fontaine; et, comme tout amuse dans ces occasions, un jeune homme maigre et sec vit entrer un grand et gros paysan venant des montagnes des Pyrénées; il prit son verre, et, le premier verre d'eau qu'il avala, il se mit à compter jusqu'à seize : il en reprit un second, dix-sept; jusqu'à vingt-quatre, ce qui faisait huit verres qu'il avait seulement bus. Ce paysan, croyant que le jeune homme en avait bu vingt-quatre, commença par un : lorsqu'il fut à douze, il était déjà plein. Il nous disait toujours : Comment ce petit... en a bu vingt-quatre, et je ne les boirais pas! devrais-je en crever, encore une verrée. Il fut jusqu'à dix-huit, chose extraordinaire. Je me demande combien nous nous amusâmes de sa crédulité. Je crus que le petit gascon étoufferait de plaisir de voir que l'autre était dupe de sa plaisanterie.

Tout de même, on était à l'abri de l'échafaud, et, du seul fait qu'on avait des dames, on pouvait se plaire, suivant les goûts, au bal, à la comédie, à la promenade, sans compter au simple et délicat plaisir de la bonne compagnie. On attendait avec impatience l'arrivée des « faiseuses de modes », tout comme aujourd'hui celle des modèles de la rue de la Paix. Ces marchandes de frivolités savaient, ce semble, bien faire leurs affaires. « Ah, Madame, que ce chapeau vous va bien! Voyez, regardez-vous à cette glace; vous ne pouvez être mieux coiffée ». Si d'aventure la cliente, peu docile à cette persuasive éloquence, en préférait un autre : « Vous avez raison, Madame, je l'ai reçu hier soir de Paris; c'est le dernier genre. Oh! que vous êtes bien! Le ruban est-il bien à la mode? C'est le plus nouveau. » Ce qui n'empêchait pas la modiste, dès que l'acheteuse était sortie, de se récrier avec ses ouvrières sur son manque de goût, et de critiquer ses apprenties pour en avoir si mal fait les nœuds de ruban.

Bien entendu, ces chapeaux, et même les plus coquets, ne venaient pas de Paris par la diligence : ils ne venaient même pas de Bordeaux; ils étaient du crû, et n'en étaient pas pires. « La plupart de ces petites faiseuses de modes à Bagnière font leurs bonnets et leurs chapeaux dans leur chambre; elles les emballent, et puis dans le jour on les leur porte ; elles défont les caisses devant leurs magasins, laissent la toile cirée et les caisses en évidence. Les dames passent, s'arrêtent, examinent. « Vous venez de recevoir une caisse de mode. — Oui, Madame ; je ne fais que je déballer; donnez-vous la peine d'entrer; vous serez la première à choisir. » « C'est ainsi, ajoute sentencieusement notre

annaliste, « que la plupart font leurs affaires et s'attirent du crédit. »

Si les modes ne viennent pas de Bordeaux, les vins en arrivent en droite ligne, et on le conçoit bien. L'auteur et ses amis en étaient grands amateurs, et ils avaient toujours cinq ou six Bordelais à leur table. Et, pour s'amuser à peu de frais, « il était convenu que celui qui parlerait révolution en paierait quatre bouteilles. » Les négociants en vins étaient toujours en défaut ; « aussi au dessert nous étions bien abreuvés. »

La politique, cette dangereuse intruse, eût pu finir par gâter la fête. Un jour il s'élèva une vive discussion à table, les uns exultaient Bonaparte, les autres prônaient Moreau. Les adversaires, — le Bordeaux aidant peut-être, — s'échauffèrent si vite qu'ils faillirent en venir aux mains. Fort heureusement, un plaisant, comme il s'en rencontre quelquefois, se trouva là à point nommé pour faire dévier la querelle. Cet homme « avait la fureur de toujours parler ». Un officier, s'en prenant à lui, s'était levé de table, et lui avait lancé d'un ton vif : « Un moment, citoyen, un moment. » Mais l'autre, qui n'entendait pas suspendre son discours, lui décocha, sans se déconcerter : « Pas du tout, citoyen, je n'ai pas le temps ; je pars demain matin », et il continua sa profession de foi sans perdre une minute. Bien entendu, les deux camps éclatèrent de rire, et la querelle en resta là.

Le temps était favorable : cependant les matinées étaient fraîches ! Aussi l'écrivain, galant homme, prend-il soin de prévenir les « petites maîtresses » qui pourraient le lire que, « si elles s'y trouvaient dans le mois de septembre, époque où les rosées sont déjà fortes, et l'herbe y (*sic*) est si tendre, » elles seraient fort avisées de ne pas oublier « leur coton ».

Il n'est cependant bon temps qui ne passe. Notre aristocrate était attendu par trois ecclésiastiques déjà arrivés pour passer en Espagne. Il les rejoignit, et tous quatre s'en furent vers le sud. La traversée de la frontière ne se fit pas d'ailleurs sans émotion ; qu'on se rassure : il ne s'agit pas d'un attendrissement ni d'un regret, mais de la frayeur que leur causa un groupe de militaires occupés à l'exercice, et qu'il fallait traverser. Mais le chef de la petite colonne était plein de ressources : « N'ayez pas peur », leur dit-il ; « affectez d'être gais. » Ils l'écoutèrent, et passèrent sans peine. « Adieu citoyens », cria-t-il lui-même aux soldats. « Adieu, adieu », répondirent ces guerriers débonnaires. Et il n'y eut que quatre émigrés de plus.

Ou plutôt trois. Car lui-même rentra en Auvergne, avec un cheval acheté en passant à un brigadier de gendarmerie, lequel ne le céda pas sans peine, car avec sa femme, lui-même et son chien, ce cheval avait juste deux cents ans. Il échappa encore une douzaine de fois aux révolutionnaires, et, le 3 mars 1814, « jour si désiré, le plus

beau que nous ayons eu depuis vingt-cinq ans », il put couronner sa vie en assistant à la rentrée des Bourbons dans Paris.

ROGER LÉVY.

LA VIE ANECDOTIQUE

L'abbé Delille et Leconte de Lisle. — L'abbé Delille et M. Anatole France. — Alfred de Musset et le président Grévy. — Les zarfs du Sultan. — Le Sultan et « Ubu Roi ».

Décidément, les jugements les plus imprévus ne sont pas toujours les plus neufs. Ayant entendu quelqu'un faire un rapprochement entre **Leconte de Lisle et l'abbé Delille**, je rapportai, dans un article, une opinion qui me paraissait pour le moins singulière. Je viens de la retrouver tout au long et à deux reprises sous la plume de Louis Veuillot : « Tous ces oripeaux descriptifs, ces tintamarres de couleur et de lumière, ne sont que le déguisement du vieil abbé Delille. Seulement, sous le fatras de ses périphrases, Jacques Delille marchait d'un pas leste. L'épagneul de salon dont les jolies petites pattes couraient sans broncher à travers les porcelaines, et secouaient par moments de jolies petites perles fausses, est devenu un éléphant chargé d'une tour de guerre pleine de soldats farouches et surtout bariolés. Il simule bien la marche pesante, toutefois la terre ne tremble pas. »

Et quelques jours après, Veuillot ajoutait :

« Il décrit à outrance. Nous avons rappelé l'autre Delille, son quasi homonyme et qui semblait son contraire. En vérité, de l'un à l'autre il n'y a pas si loin qu'il semble, et ces extrêmes se touchent. Tous deux font leur principale affaire de décrire, parce que le don d'imaginer, le don de sentir et peut-être le don de penser leur manquent. Ils n'ont que l'œil extérieur, que l'écorce de la poésie ; la sève et la source leur sont inconnues. L'ancien Delille, qui se contentait d'être philosophe, et qui se piquait d'être correct, serait aujourd'hui libre-penseur irrégulier et peut-être pédant. Il écrirait Kaïn par un K, et ferait facilement du kaïnite et du khaldaïque. Le jeune de Lisle, — il y a quinze lustres —, eût décrit les *jardins*, l'*imagination*, la *lecture*, le *café*, les *échecs*, et n'eût su peindre Iris et les rochers qu'en bleu tendre. C'est le même homme ignorant de l'homme s'exerçant au même jeu puéril avec la même dextérité. Seulement l'un est né sous Voltaire et l'autre sous Victor Hugo.

« S'il faut marquer une différence, peut-être que la part d'imagination de l'ancien Delille ne fut pas la plus restreinte. Autant que nous en pouvons juger à la distance où nous sommes de ses œuvres et de son temps, l'abbé Jacques puisait moins dans le fond public. Les descriptions de M. Leconte de Lisle sont bourrées de réminiscences plastiques fournies par l'architecture, la statuaire, la peinture et le dessin, à qui d'ailleurs toute notre poésie matérialiste emprunte

considérablement, surtout dans les vastes et abondants domaines de leurs caprices. »

Je ne suis pas éloigné de penser, au demeurant, que l'art de l'abbé Delille n'ait exercé une véritable influence sur les Parnassiens. Ils ne se réclamaient pas de lui parce qu'il était alors un poète trop décrié et que, sans doute, au Parnasse Choiseul, il fallait parler de Leconte de Lisle et non pas de Jacques Delille.

§

Aujourd'hui, l'abbé Delille revient à la mode. Il n'y a pas longtemps, j'ai entendu, par hasard, **M. Anatole France** faire son éloge, dans la boutique d'un libraire de la rive gauche.

« Delille n'a qu'un défaut, disait à peu près M. Anatole France, c'est de n'être point lu. »

Et comme il en sait par cœurs de longues tirades, il les récitait.

Peut-être n'a-t-il pas retenu en aussi grand nombre les vers de Leconte de Lisle.

Dans la lettre que M. Maurice Barrès a écrite à F.-A. Cazals et Gustave de Rouge et qui sert de préface à leur livre sur les derniers jours de Verlaine, on trouve ce passage curieux :

« Disons-le en passant, on aimerait d'avoir un livre aussi vrai que le vôtre sur les dernières années d'Alfred de Musset, qui ne furent pas très différentes de celles de Verlaine. **Le président Grévy** était tout désigné pour l'écrire et pour se faire auprès des lettrés ces mêmes titres que vous êtes en train d'acquérir, mes chers confrères.

« On regrettera éternellement qu'il en ait été empêché par des ambitions moins heureuses. »

§

L'ancien luxe du Sultan Abdul Hamid a été mis aux enchères ; bric à brac précieux qui sentait plutôt le parvenu que le souverain oriental. On connaît ces réveille-matin en cuivre qui servent aussi de pendules de voyage ; au travers de panneaux de cristal on aperçoit le mouvement d'horlogerie. Le sultan possédait un de ces réveille-matin, non de cuivre, mais d'or tout incrusté de gros brillants. Ce trait montrera à quel point l'ancien monarque manquait de goût. Toutefois, les **zarfs** éveillaient bien l'idée d'un faste d'Orient. Ce sont les supports de tasses à café turc qui, par la volonté d'Abdul-Hamid, fut si souvent ce *mauvais café*, où, dit-on, en guise de sucre, il y avait du verre pilé.

Les zarfs du sultan étaient en grand nombre et tous en or, pavés de rubis, de perles, de brillants, d'émeraudes. Il y en avait d'émaillés dont l'émail était encore enrichi de pierreries.

§

Dommage qu'Alfred Jarry n'eût pas vécu pour assister à cette exposition. Il eût trouvé des explications mirobolantes et pataphysiques touchant les usages auxquels on destinait ces joyaux. Jarry parlait avec complaisance du sultan qui avait fait représenter **Ubu Roi** sur son théâtre particulier et s'était diverti. Le fait m'a été affirmé, non seulement par Alfred Jarry, mais encore par Edmond Fazy, qui avait vécu en Turquie. Toutefois, l'un d'eux affirmait que la pièce avait été jouée par des acteurs vivants, tandis qu'à en croire l'autre, elle aurait été représentée au moyen de marionnettes.

GUILLAUME APOLLINAIRE

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

J.-O. Bland et E. Backhouse : *Tse Hi, Impératrice douairière ;* Hachette. » »

Raymond Clauzel : *Fanatiques, Maximilien Robespierre ;* Soc. fr. d'impr. et de libr. 3 50

Froissart : *Les plus beaux Récits des Chroniques :* Fontemoing. 3 50

Jacques Pannier : *L'Eglise réformée de Paris sous Henri IV ;* Champion. 12 50

Marquis de Roux : *La Révolution à Poitiers et dans la Vienne ;* Librairie Nationale. 7 50

Littérature

Henri Ghéon : *Nos Directions ;* Nouvelle Revue Française. 3 50

Charles Maurras : *La Barque et le Drapeau :* Libr. Nationale. » »

Maurice Muret : *Les Contemporains étrangers :* Fontemoing. 3 50

Philosophie

Paul Archambault : *Guyau ;* Bloud » 60

Jean Didier ; *Condillac ;* Bloud. » 60

Jean Didier : *Berkeley ;* Bloud. » 60

Georges Fonsegrive : *Léon Ollé-Laprune ;* Bloud. » 60

Minucius Félix : *Bloud.* » 60

J. Novicow : *La Morale et l'intérêt dans les rapports individuels et internationaux ;* Alcan. 5 »

A. Rémond et Paul Voivenel : *Le Génie littéraire ;* Alcan. 5 »

E. Seillière : *Schopenhauer ;* Bloud. » »

Poésie

Pierre Alin : *Au Rythme de la Vie ;* Grasset. 2 50

Francis Bœuf : *Sur le Vieux Clavier ;* « La Phalange ». 3 50

Philippe Dufour : *Paris ;* 70 illust. de J.-J. Dufour ; Jouve. 5 »

J.-N. Faure-Biguet : *L'Ame lointaine ;* Eu, Impr. E. Pouchin-Perré. 1 50

Raoul Gaubert Saint-Martial : *Les Trains qu'a pris Jean Plomb ;* Messein. 3 50

Maurice Gauchez : *Images de Hollande :* Libr. génér. des Sciences, Arts et lettres. » »

Jean Rameau : *La Lyre haute ;* Ollendorff. 3 50

Valentine de Saint-Point : *La Guerre ;* Figuière. 2 »

Marcel Silver : *Le Charme quotidien ;* Messein. 3 »

Publications d'art

A. Boschot : *Carnet d'Art ;* Bloud. » »

Pierre-Paul Plan : *Jacques Callot* maître graveur, suivi d'un catalogue raisonné et accompagné de la reproduction de 282 estampes et de deux portraits, in-4, tiré à 300 ex. sur papier vergé d'Arches, à 150 fr., et douze ex. sur japon impérial, à 250 fr. ; Bruxelles, Van Oest et Cie. » »

Corrado Ricci : *L'Architecture baroque en Italie ;* Hachette. » »

Les Meubles et la décoration en Angleterre, 1680-1800 ; Hachette. » »

Roman

Andrée Béarn : *Jean Darette :* Figuière. 2 »
Sylvain Bonmariage : *Le Cœur et la Vie ;* Figuière. » »
Julie Borius : *Dans la bonne voie;* Hachette. 2 25
T. Combe : *La Maltournée ;* Perrin. 3 50
Paul-Louis Garnier : *Amanda, belle de Nuit ;* Ollendorff. 3 50
Daniel Halévy : *Luttes et Problèmes ;* Marcel Rivière. 3 50
Noémie Jumkha : *Ames Errantes ;* Lyon, « L'Ami ». » »
L. de Kerguy : *De la Coupe aux lèvres ;* Figuière. 3 50
Pierre Maël : *Loin des Yeux, près du Cœur ;* Hachette. » »
Maurice Mareil : *Mytilène ;* Méricant. 3 50
Yvette Prost : *Catherine Aubier;* Colin. » »

Sciences

Dr Roger Dupo y : *Les Opiomanes ;* Alcan. 9 »
Comte de Montessus de Ballore : *La Sismologie moderne ;* Colin. 4 »

Sociologie

Aventino : *Le Gouvernement de Pie X ;* Libr. Nationale. 5 »
Comtesse de Avila : *Au fil de la Vie ;* Soc. fr. d'impr. et de libr. 3 50
Oliveira Lima : *Formation historique de la Nation Brésilienne ;* Garnier fr. » »
J. de Narfon : *La Séparation des Eglises et de l'Etat ;* Alcan. 6 »
Paul Sabatier : *L'Orientation religieuse de la France actuelle ;* Colin. 3 50
François Vermale : *Les Classes rurales en Savoie au XVII^e siècle ;* Leroux. » »

Théâtre

Paul Cosseret : *La Diction en 15 leçons ;* Paclot. 1 »
Raoul de Rivasso : *Villers-aux-bois,* drame historique en trois actes et quatre tableaux ; Chapelot, » »
William Shakespeare : *Les Joyeuses Commères de Windsor,* ill. par Heugh Thomson ; Hachette. » »

Voyages

Charles-Eude Bonin : *Le Rogaume des Neiges ;* Colin. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu. — Des différentes sortes de plagiats. — Frédériciana. — A propos de la réponse de M. Jules Bois à M. José Théry. — Le sottisier universel.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les amis de Paul Verlaine se réuniront, pour commémorer l'anniversaire de sa mort, le dimanche 14 janvier prochain, à onze heures, au jardin du Luxembourg, en face du monument.

Un déjeuner présidé par Léon Dierx sera servi à midi au Café Voltaire.

Les adhésions au déjeuner Paul Verlaine sont reçues par M. Alfred Vallette, au *Mercure de France*, jusqu'au vendredi 12 janvier.

Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu.

Paris, 17 décembre 1911.

Cher Monsieur Vallette,

Un écho du *Mercure* d'hier reproduit, en la commentant, une note des

Mémoires Secrets de Bachaumont relative aux herborisations que fit Jean-Jacques Rousseau avec « M. de Jussieu » dans la campagne de Paris, peu de temps après son retour, en 1770.

Il ne s'agit pas, dans cette note, comme l'auteur de l'écho paraît le croire, de l'illustre Bernard de Jussieu, que Rousseau n'a pas connu personnellement — du moins rien n'établit qu'il l'ait connu, — mais de son neveu, Antoine-Laurent de Jussieu, alors démonstrateur de botanique au Jardin-du-Roi. A plusieurs reprises, dans la correspondance, notamment dans les lettres à M. de la Tourette, il est question des relations suivies du Philosophe avec « M. de Jussieu », et il faut entendre Laurent et non Bernard. Une phrase de l'*Introduction au dictionnaire des termes d'usage en botanique*, rédigée à cette époque, le prouve. Après avoir fait l'apologie du système de Linnée, qu'il jugeait injustement attaqué par Adanson et d'autres botanistes, Jean-Jacques ajoute :

> M. de Jussieu vient de l'établir (la nomenclature de Linnée) au Jardin-du-Roi, préférant l'utilité publique à la gloire d'une nouvelle refonte que sembloit demander la méthode des familles naturelles *dont son illustre oncle* est l'auteur.

Croyez, cher Monsieur, etc.

PIERRE-PAUL PLAN.

Décentralisation. — Les jeunes directeurs des *Marches du Sud-Ouest* ont créé à Bordeaux, l'automne dernier, un Salon des Indépendants qui eut beaucoup de succès, contrairement aux prévisions. Les organisateurs avaient adjoint à leur salon d'art un « Salon des Poètes », où trois festivals furent consacrés aux aînés, avec le concours de M. Charles Léger et sa compagnie : à Remy de Gourmont, dont on joua *le Vieux Roi* et un fragment de *Lilith*, conférence de M. Olivier Bag ; à Paul Claudel, dont on donna *l'Otage*, conférence de M. Carlos Larronde ; à Emile Verhaeren, avec *Philippe II*, conférence de M. Paul Berthelot.

En trois autres séances, les poètes régionaux eurent leur tour : Francis Jammes et les intimistes ; Laurent Tailhade et les satiriques ; les lyriques ; conférences de MM. A. Pujolle, H.-R. Lafon, H. Dagrant.

Le Salon fermé, ces efforts continuent par une série de spectacles shakespeariens avec le bienveillant concours de Camille de Sainte-Croix, les représentations de l'*Astrée de Bordeaux*, et diverses manifestations artistiques et littéraires.

Les organisateurs annoncent, pour 1912, des festivals Mallarmé, Vielé-Griffin, Saint-Pol-Roux, Ephraïm Mikhaël, André Gide, Paul Fort.

§

Des différentes sortes de plagiats. — Dans un livre d'une érudition ingénieuse auquel un procès récent donne un caractère d'actualité : *Questions de littérature légale*, Charles Nodier a déterminé cinq sortes de plagiats littéraires.

Il distingue, tout d'abord, trois espèces de plagiats « autorisés », savoir : 1° l'imitation d'un auteur ancien ; 2° l'imitation d'un écrivain de langue vivante étrangère (La Fontaine et Boccace) ; 3° le plagiat qui consiste à mettre en vers la pensée d'un auteur national et même contemporain, mais

qui écrivait en prose. (Par exemple, Corneille n'a fait que rimer une page de Montaigne au chapitre intitulé : *Divers événements de même conseil*, pour en composer la scène dite de « la Clémence d'Auguste ».)

Le quatrième genre, — ajoute Nodier, — qui est beaucoup plus extraordinaire sans être moins consacré, est le plagiat qui a lieu d'un bon écrivain sur un mauvais. C'est une espèce de crime que les lois de la république littéraire autorisent, parce que cette société en retire l'avantage de jouir de quelques beautés qui restaient ensevelies dans un auteur inconnu, si le talent d'un grand auteur n'avait daigné s'en parer. Ainsi nous admirons les vers de la *Henriade*, sans nous informer s'il n'en est pas quelques-uns que le poète a enlevés à l'obscur Cassaigne ; et nous n'avons jamais accusé Racine du vol de ce beau passage dont il a dépouillé le plus ignoré de nos vieux tragiques (R.-J. Nérée, dans *le Triomphe de la Ligue*) :

Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Enfin, la cinquième sorte de plagiat, d'après Nodier, est le centon :

Ce genre consistait, comme on sait, à composer sur un sujet nouveau un poème tissu de vers ou de sections de vers empruntés d'un poète ou de plusieurs poètes anciens, et appliqués le plus souvent à des acceptions très étrangères à leur emploi originel. Ce puéril labeur est tombé en désuétude avec les acrostiches et les vers lettrisés ; mais le secret ne s'en est pas tout à fait perdu, et la plupart de nos poèmes modernes rappellent assez bien les anciens centons, à cela près qu'ils se font annoncer aujourd'hui par un titre moins indiscret, et que le procédé de leur composition n'est plus révélé aux lecteurs.

§

Frédériciana. — Pour honorer la mémoire de Frédéric le Grand (né à Berlin le 24 janvier 1712), on organise actuellement en Allemagne des matinées et des soirées littéraires qui seront consacrées à la récitation des odes du monarque et à l'exécution de ses concertos pour flûte.

D'autre part, un éditeur berlinois vient de publier, sous le titre *Frédériciana*, un volume contenant toutes les pensées, réflexions et boutades qui peuvent être recueillies tant dans les *Mémoires* que dans la *Correspondance* du roi philosophe.

Quelques-uns de ces aphorismes, écrits dans une langue ferme et concise, méritent de ne pas être oubliés.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité française l'emporte sur la frugalité allemande ; Louis XIV avait autant d'avance sur Frédéric-Guillaume que Lucullus en avait sur Mithridate.

Un prince avare est pour ses peuples comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang ; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

Si les habitants de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck, si les Danois et les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation, pourquoi les Prussiens n'en feraient-ils pas autant? Les hommes deviennent tous des aigles, quand on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite et que le souverain les encourage. Les Français ont été tardifs, nous le sommes de même ; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

Tous les états ont eu un certain cercle d'événements à parcourir avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection : les monarchies sont arrivées avec une allure plus lente que les républiques, et s'y sont moins soutenues ; et s'il est vrai de dire que la forme du gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution, et se sont le mieux conservées, parce que les bons rois meurent, et que les sages lois sont immortelles.

§

A propos de la réponse de M. Jules Bois à M. José Théry. — M. Jules Bois nous a priés de lui rendre, pour y faire quelques modifications, l'article qu'il nous avait remis en réponse à la consultation juridique de M. José Théry.

§

Le Sottisier universel.

Quelle force harmonieuse dans ces corps d'adolescents qui lancent le disque ou la palestre ! — GABRIELLE RÉVAL : *Les Sévriennes*, p. 98.

Il n'y avait pas un homme dans la cour de la prison qui ne riât aux larmes. — EUGÈNE DEGRAVE : *Le Bagne*, p. 258.

Manifestation pacifique contre la guerre [titre]. — *Le Journal*, 16 septembre.

Un court examen leur permit de constater que le désespéré vivait encore. Un médecin fut appelé, il vint sur-le-champ, mais, malgré tous ses efforts, il ne put ramener le malheureux à la vie. — *La Patrie*, 11 décembre.

Nécrologie [titre]. Une messe d'actions de grâces a été célébrée, hier matin, en l'église russe de la rue Daru, à l'occasion de la fête patronymique du tsar Nicolas II. — *Excelsior*, 20 décembre.

Coquilles

..., à la suite de manœuvres que la plaignante attribue à M. Humblot, le concussionnaire d'immenses terrains à la Grande Comore. — *Le Temps*, 16 décembre.

Et Isadora Duncan, heureuse, rentra dans l'ombre bleue des tentures lourdes, puis dans sa loge claire où elle se drapa dans un peigne. — *Gil Blas*, 3 décembre.

... un poème symphonique inédit *Laure et Tétrarque*, de M. Charles Morat. — *Courrier Musical*, 1er décembre.

Comme le bon Renan auquel il est difficile de ne pas le comparer. Léon Duchesne, qui a fait ses études secondaires au collège de Saint-Servan, sa ville natale, est un Breton. Cet Américain aux yeux noirs, etc. — *Le Voltaire*, 4 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

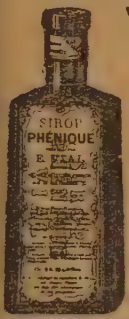
ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL



contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES

PARIS, 8, rue Vivienne et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES

GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT

Maux d'Estomac. Indigestion

Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros : 8, rue Vivienne, à Paris.

SANTÉ RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
LA BOITE DE 50 GRAINS... 1'50
LA BOITE DE 105 GRAINS... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

VUE UNIQUE
PANORAMA GRANDIOSE
LA MAISON LA PLUS
MODERNE OUVERTE EN 1910

SAISON
du 15 avril à fin Septembre

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

tous vos livres sous la main

avec la bibliothèque tournante

TERQUEM

PARIS
31 bis Boul.d Haussmann
angle de la rue Scribe.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'Hiver aux Plages Nantaises

Les Plages Nantaises si fréquentées l'été sont aussi le délicieux séjour d'hiver par la douceur de leur climat.

En vue de faciliter l'hivernage dans ces stations, la Compagnie d'Orléans délivrera, à titre d'essai, jusqu'au mercredi précédant la Fête des Rameaux 1912, aux familles d'au moins 3 personnes, des billets d'aller et retour collectifs à prix réduits dits « Billets d'hivernage ».

Ces billets sont délivrés sous condition d'un parcours d'au moins 150 kilomètres (aller et retour) de toute gare du réseau d'Orléans pour les stations comprises entre Pornichet (inclus) et le Croisic (inclus).

Leur validité est de deux mois non compris le jour du départ avec faculté de prolongation d'un mois moyennant un supplément de 10 o/o du prix primitif.

Trains rapides et express de jour et de nuit, voitures directes 1re, 2e et 3e classes, compartiments-couchettes, wagons-restaurant.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

VILLE DE PARIS

A adjger, 1 ench., Ch. Not., Paris, le **16 Janvier 1912**
TERRAIN Angle boul. Raspail et rc Cherche-Midi. Sce **120** m. **10**. M. à pr.: **700** f. le m. S. ad.: Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, *dép. ench.*

PROPRIÉTÉ à Paris **RUE D'ALÉSIA, N° 42**
av. sortie impse Montbrun. Contce 625 m. Libre location. M. à pr.: **100.000** fr. Adj. Ch. Not., Paris, *16 janv.* 1912. S'ad. Me DAUCHEZ, not., 37, q. de la Tournelle

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares es réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le oyageur et avec les réductions suivantes sur s prix du tarif général pour un parcours *aller retour compris* d'au moins 300 kilomètres. our une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; e 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou lus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, s billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au oins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le rix d'un de ces billets pour chaque membre e la famille en plus de trois.

urée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

aculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions ns lesquelles peuvent être effectués les divers voyages excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service mmercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, fr. 25.

Chemins de fer de PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

HIVER 1911-1912

Relations rapides entre Paris, la Suisse et l'Italie par le Simplon

1° Express (1re et 2e classes), Paris, Lausanne, Berne, Interlaken, Milan, Gênes, à l'aller et au retour.

Aller : départ de Paris : 8 heures 20 matin (W. R. Paris-Dijon, voitures directes pour Interlaken, Milan, Venise. — 2 h. 20 soir (W. R. Dijon-Pontarlier L. S., W. L., 1re classe, Paris-Milan), 10 h. 05 soir (L. S., W.L., 1re et 2e classes. Paris-Milan, 1re et 2e classes. Calais-Milan, Dieppe-Milan, Paris-Gênes, L. S., 1re et 2e classes, Paris-Berne, et, du 15 décembre au 28 février, Paris-Interlaken).

Retour : Départ de Milan, 3 h. 25 soir (W. L. Milan-Paris, L. S., 1re et 2e classes Milan-Calais, Berne-Paris, et, du 16 décembre au 29 février, Interlaken-Paris ; 1re et 2e classes, Milan-Dieppe). 11 h. 35 soir (W. L. Milan-Paris, W. R. Pontarlier-Paris, 1re et 2e classes, Gênes-Paris et Venise-Paris).— 8 h. 05 matin (W. R. Dijon-Paris, L. S., 1re et 2e classes), Milan-Paris, 1re et 2e classes. Interlaken-Paris.

Arrivée à Paris : 7 h. matin, 2 h. 25 soir, 11 h. soir.

2° *Train de luxe quotidien* " *Simplon-Express* " entre Calais, Paris, Lausanne, Milan, Venise et Trieste.

Du 15 décembre au 28 février ce train sera prolongé sur Berne et Interlaken et prendra la dénomination de " *Simplon-Oberland-Express* ".

Départ de Paris (gare de Lyon) à 8 h. 05 du soir (W. L., W. R.).

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN,
DIEPPE et NEWHAVEN
PAR LA GARE SAINT-LAZARE

ervices rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :

à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e 3e cl.)

Départ de Londres :

Victoria (Cie de Brighton) à 10 h. matin (1re et 2e) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.)

London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimane) (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.)

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25. 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe, fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 44 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter sans supplément de prix, à toutes les garse situées sur le parurs, ainsi qu'à Brighton.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs
2e et 3e classes.

Valables jusqu'au 15 Mai 1912.

délivrés, du 1er Octobre au 15 Novembre, aux familles d'au moins trois personnes par les gares P.-L.-M. pour Cassis et toutes gares P.-L.-M. situées au-delà vers Menton. Parcours simple minimum : 400 kilomètres. (Le coupon d'aller n'est valable que du 1er octobre au 15 Novembre 1911.)

PRIX : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 50 o/o, la 4e personne et chacune des suivantes d'une réduction de 75 o/o.

Arrêts facultatifs.

Demander les billets 4 jours à l'avance à la gare de départ.

Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes gares P.-L.-M. aux stations hivernales des chemins de fer au Sud de la France (Le Lavaudou Cavalaire, Saint-Tropez, etc...).

BULLETIN FINANCIER

La Chambre française a donc fait contre fortune bon visage et elle a voté le traité franco-allemand. Mais, malgré ce vote, un malaise subsiste. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les cours de la Bourse, dans leur ensemble, aient baissé.

Notre 3 o/o perd exactement un point sur la dernière quinzaine. Il s'inscrit à 94,50. L'Extérieure Espagnole garde ses positions à 96. Les négociations avec le cabinet de Madrid ne seront pas aussi faciles ni aussi promptes qu'on l'espérait. Aucun changement entre l'Italie et la Turquie : la guerre continue. L'Italien 3 3/4 o/o reste à 101,75 et le Turc Unifié descend de 90,70 à 90,30. Les fonds russes oscillent légèrement vers la hausse, le Consolidé 4 o/o à 97,10, le 5 o/o 1906 à 104,40, le 4 1/2 °/o 1909 à 103.

Nos chemins de fer conservent leur avance : l'Est à 930, le Lyon à 1.205, le Nord à 1.630, l'Orléans à 1.255, le Midi à 1.089.

Les établissements financiers sont bien tenus : nous trouvons le Crédit Foncier à 798, le Crédit Lyonnais à 1.529, le Comptoir d'Escompte à 940, la Société Générale à 820, le Crédit Mobilier à 703,50, la Banque de Paris à 1.776, la Banque française à 314.

Quelques émissions ont eu lieu au cours de cette dernière quinzaine. La Banque de Paris, le Crédit Lyonnais, la Société Générale ont offert au public 77.000 obligations de 482 fr. 50 de la Société Norvégienne de l'Azote. La Société Centrale des Banques de Province a placé, au cours de 467 fr. 50, 40.000 obligations de 500 fr. 4 o/o de la Caisse Hypothécaire Canadienne. Ajoutons encore que, grâce au concours du Comptoir National d'Escompte et de la Société Générale, le Crédit Foncier Argentin a pu augmenter son capital qui se trouve porté à 50 millions, divisé en 100.000 actions de 500 fr. libérées de moitié. Ces actions sont actuellement cotées 810 fr. Enfin la Banque Privée a ouvert ses guichets pour l'émission de 75.000 obligations 5 o/o de la Compagnie Barcelonaise de Traction.

Mais les grosses affaires, émission d'obligations du Crédit Foncier, émission d'obligations de la ville de Paris, sont réservées pour le mois de janvier.

LE MASQUE D'OR.

Banque Française pour le Commerce et l'Industrie

L'Assemblée générale annuelle des actionnaires a été tenue le 15 décembre sous la présidence de M. René Boudon, Président, assisté de MM. Marcel Bloch, Directeur de la Banque Transatlantique et Meyer-Borel.

Le rapport du Conseil d'Administration, après avoir rendu un juste hommage à la mémoire de son regretté président fondateur, M. Maurice Rouvier, constate que l'exercice clôturé le 31 juillet 1911 marque la progression constante des affaires de la Banque malgré la diminution en fin d'exercice dans le taux d'intérêt applicable aux capitaux disponibles.

Avec divers établissements de la place, la Banque a placé 32.967 obligations 4 o/o de la Compagnie Générale Transatlantique, 6.000 obligations 4 1/2 o/o de la Compagnie d'Electro-Chimie de Bozel, 42.850 obligations 4 o/o ottomanes (Hodeidah-Sanaa) et 30.800 obligations 4 1/2 o/o de la Province de Buenos-Aires. Elle a participé aux augmentations de capital de la Compagnie des Tramways de Paris et du département de la Seine, de la Compagnie Générale des Omnibus et de la Société des Tréfileries et Laminoirs du Havre. Elle a pris part à la constitution du Banco de la Nacion Boliviana, Banque d'Etat dont le Gouvernement Bolivien est le principal actionnaire. Enfin, la Banque a participé aux principales opérations de la place de Paris et notamment à l'Emprunt Ville de Paris 1910, aux emprunts hellénique, haïtien, tunisien, tous liquidés avec profit. Le bénéfice net de l'exercice s'est élevé à fr. 5.957.737,26. La réserve légale, le dividende de 5 1/2 o/o et l'allocation au Conseil absorbent fr. 3.863.871,90. La réserve supplémentaire est dotée à nouveau de fr. 2.000.000 et le solde de fr. 93.865,36 est ajouté au Report à nouveau de l'exercice précédent. Le total des bénéfices réservés s'élève ainsi à fr. 9.039.027,32.

A l'unanimité, l'Assemblée a approuvé les comptes et fixé à fr. 13,75 par action le dividende de l'exercice. Un acompte de fr. 5 ayant été payé le 1er août 1911, le solde de fr. 8,95 sera payable à partir du 3 janvier 1912 à raison de fr. 8,40 net par action nominative et fr. 7.934 net par action au porteur. Quitus a été donné à la succession de M. Maurice Rouvier. L'Assemblée a confirmé la nomination comme Administrateur de M. Louis Vincent, ancien Préfet du Nord, a renouvelé les mandats de MM. Ed. Combalat, Ch. de Gheest et J. de Gunzburg, Administrateurs, et de M. de Lauris, Censeur, sortants. MM. A. Bergaud et E. Frachon ont été maintenus comme Commissaires des Comptes.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

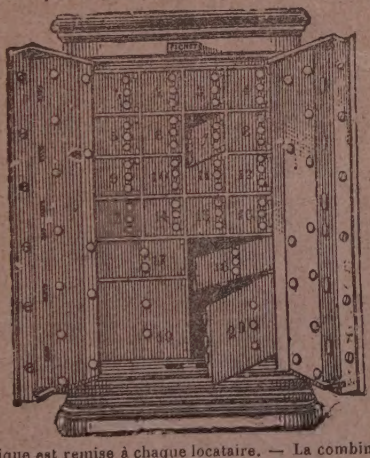
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province—11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ECHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.